

MISSION
haute
TENTATION

TOTAIME & MANON DONALDSON

Black Ink 
Editions

Mission
haute tentation

TOTAIME

&

MANON DONALDSON

OceanofPDF.com

Les auteures sont représentées par Black Ink Éditions. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Nom de l'ouvrage : Mission haute tentation

Auteure : Manon Donaldson & Totaime

Suivi éditorial : Sarah Berziou

© Black Ink Éditions

Dépôt légal juin 2023

Couverture © Black Ink Éditions

Réalisation : Juliette Bernaz

Crédit photo : Shutterstock

ISBN 978-2-37993-461-2

Black Ink Éditions

27 rue Vivonne - 17220 La Jarne

Numéro SIRET 840 658 587 00026

Site Internet : www.blackinkeditions.com

OceanofPDF.com

PROLOGUE

CHAPITRE 1 - On ne choisit pas sa famille

CHAPITRE 2 - Charlie Levon, enchantée !

CHAPITRE 3 – Prépare-toi à y goûter

CHAPITRE 4 - Tu ne m'évinceras pas aussi facilement

CHAPITRE 5 – Cartes sur table

CHAPITRE 6 - Que l'alcool coule à flots !

CHAPITRE 7 - La belle et l'enfoiré

CHAPITRE 8 - Opération commando

CHAPITRE 9 – Chien de garde

CHAPITRE 10 - Direction Mexico

CHAPITRE 11 - Ami ennemi

CHAPITRE 12 - Comme une vulgaire putain

CHAPITRE 13 – Brûlante comme le soleil

CHAPITRE 14 - Distraction osée

CHAPITRE 15 – Don't panic

CHAPITRE 16 - Je ne sais pas te dire non

CHAPITRE 17 – bas les masques

CHAPITRE 18 - Bordel de merde !

CHAPITRE 19 - Testostérone

CHAPITRE 20 – Dommage, je t'aimais bien

CHAPITRE 21 - Girl power

CHAPITRE 22 – fouille au corps

CHAPITRE 23 – Duo mortel

CHAPITRE 24 - Ta mission se termine ici

CHAPITRE 25 - Avec moi ou contre moi

CHAPITRE 26 - Tu es Rachel

CHAPITRE 27 - Road trip et chocolat

CHAPITRE 28 – Lexie contre-attaque

CHAPITRE 29 - Tu es un homme mort

CHAPITRE 30 – Et un shoot d'adrénaline, un !

[CHAPITRE 31 – Escapade au soleil](#)

[CHAPITRE 32 – Le voile du mensonge](#)

[CHAPITRE 33 – menteur !](#)

[Épilogue](#)

OceanofPDF.com

FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION

FBI

AGENT : Mills Malone

CODE : Zulu-Sierra-Tango-Un-Trois-Six-Huit

SEXE : masculin

DATE DE NAISSANCE : 13/Février/1994

LIEU DE NAISSANCE : Fredericksburg, Texas

LANGUES PARLÉES : anglais, français

NATIONALITÉ : américaine

TAILLE : 1,80 m

PARTICULARITÉ : as du piratage

ÉTUDES : supérieures

ACCREDITATION : top-secret

UNITED STATES SECRET SERVICE

SS

AGENT : O'Maha Rachel

CODE : Alpha, Zulu, Foxtrot quatre-six-neuf-huit

SEXE : féminin

DATE DE NAISSANCE : 06/Juin/2000

LIEU DE NAISSANCE : La Nouvelle-Orléans, Louisiane

LANGUES PARLÉES : anglais, français

NATIONALITÉ : américaine

TAILLE : 1,72 m

PARTICULARITÉ : actrice incomparable

ÉTUDES : supérieures

ACCREDITATION : top-secret

PROLOGUE

Les réunions de crise sont exceptionnellement rares. En tout cas suffisamment pour qu'une légère angoisse s'empare du responsable du FBI lorsqu'il s'installe sur le fauteuil qu'on lui désigne, autour de la table ovale. La grande pièce, entièrement sécurisée, regroupe les dirigeants des plus grosses organisations gouvernementales : CIA, FBI, Service secret, ainsi que la Sécurité intérieure. Toutes ont répondu présentes à l'appel de cette dernière. Pour le moment, aucune information n'a été donnée sur la raison de leur rassemblement, mais une pointe d'excitation miroite dans chacun des regards qui se croisent. Presque dix ans à la tête du FBI, à la veille de sa retraite, et c'est la première fois que le directeur Horn est convié à une telle réunion extraordinaire. Ce qui ne peut vouloir dire qu'une chose : ce qui s'annonce est du lourd. Ils en ont tous conscience, ce genre de dossier brûlant n'arrive qu'une fois dans une carrière. Les chuchotements se tarissent dès que la porte se verrouille et qu'elle devient opaque.

Ça y est, ce qui va se dire dans les prochaines minutes relève du secret-défense. Horn se redresse sur son siège et resserre son nœud de cravate dans un geste nerveux, son attention totalement focalisée sur l'homme d'une cinquantaine d'années qui prend place à son tour. M. Barns, le responsable de la NSA¹, se racle la gorge, et les observe un par un avant de se lancer sans préambule.

— Je sais que vos agendas sont chargés, alors on ne va pas y aller par quatre chemins. Si je vous ai tous réunis, c'est parce que nous sommes tous concernés par cette affaire et que nous avons très peu de temps. Stanley, démarre la diffusion, grogne-t-il gravement en direction du type resté debout dans un coin à l'écart.

Le maigrelet en costard sombre tamise les lumières et les premières images s'affichent sur le moniteur blanc devant le projecteur. Les directeurs y découvrent une jeune femme, jouant avec son enfant dans un parc, le sourire aux lèvres. La vidéo défile pendant de longues secondes sans que les convives en comprennent l'utilité. La date indiquée dans le haut démontre qu'elle a été prise il y a deux jours, c'est tout ce qu'ils retiennent. Soudain l'écran devient noir, puis un homme cagoulé apparaît. Un frisson parcourt l'échine de Horn quand une voix robotisée se répand dans les enceintes autour d'eux.

— Voici Lisa Clarks, connue désormais sous le nom de Elisa Carlson. Cette femme est une délatrice protégée par le gouvernement des États-Unis pour avoir témoigné contre Carl Max lors de son procès. J'ai en ma possession la totalité des données concernant sa vie, ses habitudes, sa famille, et tout autre renseignement qui peut être jugé important. Je l'expose en signe d'exemple, car je détiens la liste de tous les dénonciateurs des audiences à venir, en cours et passées du pays. Je sais que pas mal de monde ici rêverait de se la procurer, c'est pourquoi je la mets aux enchères. Dans un mois l'acquéreur le plus généreux en bénéficiera dans son intégralité, libre à lui d'en disposer comme bon lui semblera. Il est grand temps que le gouvernement américain goûte à sa propre médecine ! Qu'il cesse de jouer aux donneurs de leçons ! S'avérera-t-il aussi proactif quand il y va de ses citoyens ?

La vidéo se coupe en les laissant tous stupéfaits. Comment des éléments si sensibles ont-ils pu se retrouver entre les mains d'un mercenaire ? Plusieurs grosses affaires en cours risquent d'être compromises si leurs témoins ne sont plus en sécurité. Et tout l'investissement de leurs agents gâché par un connard opportuniste...

— Cette vidéo a été postée il y a quelques heures sur le *dark web*. Bien évidemment la source est intraversable, mais nous savons que c'est un acte revendiqué par le groupe terroriste Libras. Un bain de sang se prépare et des années de missions sont en voie d'être ruinées. Si nous n'agissons pas très rapidement, les plus grands criminels du pays seront relaxés. Celui qui se procurera cette liste pourra à son tour la mettre en circulation. Nous devons y faire face ensemble, tonne le chef de la NSA.

— C'est absurde, si nous avions été hackés, je serais au courant ! Nos pare-feu sont inviolables, alors que votre sécurité soit remise en cause est une chose, nous sommes d'accord, mais cela ne nous concerne en rien, s'insurge Diego Capaldi, haut dirigeant de la CIA.

Celui-ci s'accoude négligemment sur le bord de la table et pousse un long soupir comme si cette entrevue était une mascarade. De son côté, le directeur Horn est sur la réserve, il connaît Barn de réputation, et il n'est pas du genre à avancer des faits sans preuve. D'ailleurs, le rictus moqueur qu'il adresse à son compère vaut déjà une réponse.

— Mes équipes sont en ce moment même en train d'évaluer l'étendue des données compromises, vous devriez avoir de leurs nouvelles dans les minutes qui suivent. Il a fallu une poignée de secondes au hacker pour

déjouer notre système et se servir, et tout ça sous notre barbe. Je ne vais donc pas me lancer dans de grandes explications et vous laisse seuls juges.

Barns déverrouille la sécurité de la pièce à l'aide du bouton de contrôle situé devant lui et les premières sonneries se font entendre. Horn extrait de la poche de sa veste son téléphone qui vibre en continu. Un tressautement d'appréhension l'envahit à la lecture des messages du responsable de la cybersécurité du FBI. Sa confirmation est lourde de sens. Putain de merde... des milliers de personnes protégées par le FBI sont prises pour cible. Il devine que les autres organisations présentes en comptent tout autant. Une sueur froide coule le long de son échine lorsqu'il pense à la petite Judy de tout juste huit ans, spectatrice directe du meurtre de son père par Juan Luis, un mafieux colombien qui est encore en attente de son procès. Horn relève la tête de son écran et fait face à la pâleur de ses collègues.

— Je peux renforcer la couverture de mes indics les plus sensibles, mais je ne suis pas en mesure d'effectuer des changements d'identité et encore moins de tous les déplacer en si peu de temps, confesse-t-il malgré lui. Quelles sont nos options ?

— Dévoiler le nom de vos témoins dans un premier temps nous permettrait de...

— Hors de question, coupe net Capaldi, certaines de nos affaires peuvent se croiser. Divulguer ce genre de renseignements les mettrait déjà en danger.

Tous ici présents savent qu'il a raison. Malheureusement les agences ne protègent pas que des innocents. De nombreux criminels les aident à coincer plus redoutables qu'eux. Barns scelle ses mâchoires à s'en faire péter les dents, pourtant il garde son calme et reprend d'un ton posé.

— Je me doutais que vous seriez contre, alors disons que la préservation des sources relève de chacune des entités. En revanche, les hackers capables d'accéder à nos infrastructures sont rares et sont suivis de près par nos services, tout comme les individus affiliés à des groupuscules comme Libras, et c'est là que nous pouvons intervenir ensemble.

— Stanley ! interpelle-t-il son sous-fifre.

Celui-ci fait le tour de la table, distribuant au passage une pochette cartonnée à tous les gens présents. À l'intérieur, ils découvrent la liste des hackers et sympathisants potentiels à la cause de Libras basés sur le

territoire américain, mais aussi certains terrés en Europe et au Moyen-Orient.

— Comme vous le savez, leurs fortunes leur confèrent un pouvoir qui nous freine lors des enquêtes, sans parler des délais bureaucratiques. Il faut donc investiguer à travers des missions de terrain déjà en cours. Nos meilleurs espions vont devoir les infiltrer et collaborer sous couverture pour débusquer la personne qui se cache derrière tout cela. Nous devons garder en tête que le hacker n'agit fort probablement pas en son nom, mais pour un tiers.

Horn tourne les pages en silence, connaissant la plupart des individus répertoriés, lorsqu'une fiche en particulier attire son attention : Sam Jefferson, directeur financier d'une des plus grosses banques nationales.

— Jefferson est présentement sur notre radar. Nous le surveillons étroitement puisqu'il était proche de Ron Carlos, un homme arrêté pour avoir vendu des armes à la cellule Libras. Un de nos agents est déjà sur place depuis plusieurs mois. Nous récoltons actuellement des preuves afin d'établir les liens entre lui, son entourage et Libras. Ce n'est qu'une question de semaines avant qu'il plonge pour sa contribution auprès d'un réseau terroriste, les avise Horn.

Soudain aux aguets, Barns se lève et plaque ses larges paumes sur le bois de la table en se penchant vers lui.

— Vous avez toute notre attention, directeur Horn. Il semblerait que son enquête et la nôtre convergent dans la même direction. Votre gars est-il capable d'adapter ses objectifs ? l'interroge-t-il avec intérêt.

— Les plus grosses missions du FBI de ces dernières années reposent sur lui. Alors oui, je peux affirmer qu'il pourra prendre en charge cette mission. Malone est de loin mon meilleur élément.

CHAPITRE 1 - On ne choisit pas sa famille

Malone

« Parker Levon », prononcé-je en me détaillant, beau gosse dans ce costume sombre et sur mesure que j'ai enfilé en vue de cette soirée qui se déroule chez moi. Enfin, plutôt dans la villa allouée par le FBI, que j'utilise dans le cadre de ma couverture. Mon boss va certainement me buter lui-même lorsqu'il verra mes notes de frais du mois. Pour autant, on n'attrape pas un gros poisson tel que Sam Jefferson sans être prêt à y mettre le paquet. Ma cible se résume en quelques phrases. Il est le richissime directeur d'une banque que l'on soupçonne de participer au financement d'une organisation terroriste. Il était de l'entourage de mon objectif précédent, à savoir Ron Carlos, fournisseur des armes de cette organisation. Libras est l'ennemi à abattre, et depuis trois ans, je remonte la pyramide dans le but de débusquer la tête dirigeante. Nous pensions que c'était réussi au moment de l'arrestation de Carlos, mais comme leur portée s'est accentuée par la suite, il semblerait qu'il n'était qu'un pion. Sam gravitait dans la même sphère et était un de ses amis proches. Ses liens avec Libras ne restent plus qu'à être prouvés, après je mettrai la main au collet du grand patron.

Jefferson adore les jeunes femmes plantureuses avec plus de silicone dans la poitrine que de neurones dans le cerveau. Sa nouvelle épouse, Alexia, troisième Mme Jefferson, a vingt-cinq ans, soit trente ans de différence avec son mari. Elle blablate à qui veut l'entendre qu'elle en est éperdument amoureuse et cet effet « lune de miel » nuit considérablement à mon angle d'attaque prévu au départ. J'escomptais me rapprocher d'elle en mode séduction pour récolter des preuves, mais il a vite été clair que c'était une orientation inexploitable.

Mon temps n'est pas illimité, de même que mes supérieurs ne permettront pas que les résultats ne suivent pas les sommes faramineuses qu'ils injectent grassement dans ma couverture. Je suis un agent du FBI à la réputation irréprochable, organisé, ingénieux, méticuleux. Pas une seule de mes missions ne s'est soldée par un dénouement négatif et je n'ai pas l'intention que cela change.

N'empêche, je commence à en avoir légèrement marre. J'ai ce boulot dans la peau, le problème n'est pas là, mais tient plus au fait que je suis

infiltré depuis plus de trois ans maintenant.

Il y a trente-six mois, j'ai créé avec une équipe de pros mon alter ego : Parker Levon. J'étais sur un truc de recel et d'importation d'armes avec Tania, une autre agente dont la couverture était d'être mon épouse. Deux ans ont été nécessaires avant de réussir à obtenir ce qu'il fallait pour que soit enfermée très longtemps notre cible : Ron Carlos. Au départ, ça ne devait durer que quelques semaines puisqu'il n'était qu'un revendeur, mais au fil de l'enquête, nous avons pu déterminer ses liens commerciaux avec un poisson encore plus gros. Des terroristes appelés Libras qui résidaient au Moyen-Orient, mais qui œuvraient de plus en plus aux USA. Une fois les corrélations établies, le plan était d'arrêter Carlos et de lui faire cracher l'identité des dirigeants de Libras en échange de chefs d'accusation moins sévères. Nous avons récolté un max d'éléments et savions que le FBI ferait sa descente le soir même pour venir le cueillir. Nous touchions au but et étions fébriles comme jamais. À quelques heures de récupérer nos existences. J'étais avec Tania au Palazzo Hotel, comme les autres, à trinquer officiellement au démarrage de mon appli de transfert sécurisé et intraçable, et officieusement à nos vies qui n'allaient plus tarder à nous appartenir à nouveau. Puis, sans qu'on ait eu le temps d'y comprendre quoi que ce soit, tout est parti en couille.

Avant l'arrivée des Fed, des gens armés ont déboulé dans la salle. J'étais dans une situation de merde. Je ne pouvais intervenir en ma qualité d'agent, sous peine de griller ma couverture et de nous mettre en danger. Tania, plus impétueuse que raisonnée, a tenté de se défendre, et s'est produit ce qui aurait pu être évité. Je l'ai regardée, impuissant et désabusé, se vider de son sang à cause d'une balle reçue en plein ventre...

Quelques poignées de minutes après, mes collègues ont débarqué et ont procédé aux arrestations, moi dans le lot. Bien sûr, nos assaillants, eux, ont eu suffisamment de temps pour se faire la malle. Les malfaiteurs avec qui je frayais n'y ont vu que du feu. Pour eux, le FBI avait été conduit vers nous à cause de l'attaque et ils ont continué à me considérer comme l'un des leurs. Une fois notre but atteint et Ron Carlos neutralisé, je me suis retiré sans plus donner de nouvelles à aucun de mes « potes » criminels. Ce qu'ils ont tous compris puisque ma « femme » venait de décéder.

Je suis rentré chez moi, dans mon ranch, et je me suis réapproprié mon existence, ai recommencé les gestes du quotidien aussi banals que faire les courses et nettoyer la maison. Comme tout espion lorsqu'il revient de

mission. Mais cette fois, c'était différent, je n'arrivais pas à accepter que ce soit classé. J'étais incapable de reprendre ma vie là où je l'avais abandonnée. Le coupable était en taule, ma partenaire sous terre et je ne parvenais pas à avoir le sentiment d'achevé. J'ai essayé de me refaire les événements, d'assembler toutes les pièces dont je disposais sans réussir à identifier ce qui avait foiré. Ça m'obsédait, littéralement. J'ai alors expliqué à Horn, mon boss, que cette mission m'avait laissé des séquelles et que désormais, je doutais de mes aptitudes à être un bon agent sous couverture. Que je prévoyais de continuer à travailler pour le bureau, mais sans plus jouer les infiltrés. Il avait accepté, même s'il se désolait de perdre son meilleur élément. Jusqu'au jour où il a interrompu une conférence que j'animais pour des recrues en me sommant de le rejoindre et en précisant, devant mon air emmerdé, que ça ne pouvait attendre.

Je l'ai suivi en ronchonnant comme j'en ai le secret et derrière les portes closes, il m'a balancé : « Malone, je dois t'y renvoyer. Je n'ai pas le choix, tu es le seul qui puisse obtenir des résultats rapidement ».

J'ai refusé d'emblée sans même lui permettre de terminer. Arguant que j'avais déjà donné et que ça ne m'intéressait plus. Il a insisté et m'a obligé à écouter son plaidoyer.

« Je ne peux pas demander à un autre parce que j'ai besoin de Parker Levon. Je ne t'impose pas de créer une nouvelle identité et de recommencer le processus. Non, ce que je veux, c'est que tu reprennes la place que tu avais avant l'arrestation de Ron Carlos. »

J'ai aussitôt rebondi en lui répondant que Tania et moi avions effectué le job et qu'il était en taule, mais son discours était prêt.

« Non seulement tu as conservé ta réputation au sein de l'organisation, mais tu as tous les contacts et tu gravites dans la sphère de notre prochaine cible : Sam Jefferson – tout porte à croire qu'il est celui qui injecte l'argent servant à leurs coups d'État. Nous pensions que Ron était la tête dirigeante du réseau, mais après l'incarcération de ce dernier, rien n'a changé. Il a refusé de collaborer et nous en sommes au même point alors que les terroristes, eux, prennent du galon. Ils sont plus présents, mieux financés, plus violents et coordonnés comme des pros. Ça prouve donc qu'il n'était que la marionnette d'une personne encore plus influente. Que la partie émergée de l'iceberg. Nous avons bon nombre de motifs pour considérer que Jefferson est la nouvelle égérie, mais celui que nous voulons, c'est celui qui se cache dans l'ombre, en haut de la chaîne. »

J'ai essayé de faire valoir mon argument. De protester vivement, mais plus il parlait, plus je trouvais le raisonnement de l'agence logique. Je n'avais plus qu'à remettre la peau de Parker et prétendre que j'avais disparu pour faciliter mon deuil. Après tout, j'avais réellement créé une technologie sur mesure pour Carlos dans le but de suivre les échanges d'argent entre lui et ses fournisseurs. S'il y avait une seule personne à même de retracer le pognon injecté dans les poches de Libras, c'était moi. Et puis, comme dans toute chose, celui qui possède le cash est assurément tout en haut de la pyramide. J'avais pris grand soin d'instaurer une *backdoor* sur ce logiciel. Une dont je n'avais même pas parlé à mes patrons. Bien sûr, ils avaient la leur. Ça entretenait l'illusion que c'était eux les détenteurs de tous les secrets, mais non. S'il y a bien un truc que j'ai appris avec toute mon expérience au FBI, c'est qu'il faut se méfier de ses ennemis et tout autant de ses alliés. J'avais alors prévu une appli pour mes clients criminels, une *backdoor* pour l'agence et une seconde pour moi, me permettant de surveiller les deux à la fois. Je ne pouvais révéler que j'avais aussi remarqué de nouvelles activités bancaires inhabituelles sur des comptes à numéro² utilisés par Ron, sous peine de leur dévoiler mon méfait, mais c'était bien le cas. Ça prouvait effectivement qu'un autre intermédiaire était en place. Tania était morte au nom de cette mission et je lui devais bien de poursuivre jusqu'à ce que son trépas ait un sens.

J'ai donc consenti. J'ai repris le rôle, me suis loué une villa gigantesque et tape-à-l'œil, ai revêtu mes plus beaux costards, et je suis revenu poser mes valises dans la ville. J'ai repris l'existence laissée derrière moi pendant six mois, parlant peu de la manière dont j'avais occupé les semaines écoulées, et je me suis contenté d'expliquer aux plus curieux que j'avais vécu reclus le temps de surmonter le décès de mon âme sœur. Ce qui n'était pas si faux. Tania et moi avions une relation singulière que nous n'avons jamais été contraints de feindre. Forcément, jouer des époux vous oblige à des gestes de tendresse, des paroles affectueuses, des échanges rapprochés en public. Et puis, bien qu'on ait lutté au départ, nos corps ont finalement flanché. Je n'ai jamais été épris d'une femme d'un amour transcendant, mais je crois qu'à force de faire semblant d'être un couple, ça nous est devenu naturel. Alors dire que sa mort ne m'a pas ébranlé serait un mensonge éhonté. J'ai donc simulé à moitié ma froideur et mon désintérêt pour la gent féminine, créant à la fois un tout autre problème dans cette deuxième mission : j'incarne le parti le plus attrayant de cette ville. Beau

gosse, riche, des contacts en quantité et fraîchement veuf. Il n'en faut pas plus que cela pour que, dans un milieu aussi superficiel, je me transforme en la nouvelle mascotte. J'escomptais exploiter ce statut pour séduire la compagne de Jefferson et débusquer des renseignements de premier ordre, mais c'est là que tout a déraillé. Mme Jefferson, qui avait entendu parler de ma triste histoire, s'est mis en tête de me trouver une femme. Chaque dame dans son sillage est une élue potentielle à ses yeux, et autant je tente de me rapprocher d'elle, autant elle s'échine à me foutre dans les pattes une fiancée.

J'utilise cette « amitié » récente pour consolider mes relations avec le couple. Je bosse avec son époux sur la sécurité de son boulot « légal », soit sa banque, et suis invité à tous les événements mondains que sa douce organise. Cela me permet donc d'obtenir une multitude de données sur qui gravite autour de lui, sur ses allées et venues et sur ceux avec qui il fait affaire. Ouais, six mois plus tard, je suis bien placé et je touche presque au but. Tout est parfait, je suis en maîtrise, en contrôle, et j'avance sans devoir rendre de comptes à une coéquipière, ce qui me facilite grandement la tâche. La fin approche et je sens que je suis à deux doigts de coincer Libras. Je n'ai rien à foutre de ce qui arrivera aux gens que Parker côtoie, la chose à laquelle je tiens le plus c'est de trouver qui a ordonné la fusillade chez Ron Carlos. Quel qu'il soit, c'est le responsable de la mort de Tania et j'entends bien le débusquer. Après, seulement, je serai en mesure de tourner la page et de redevenir moi : Malone Mills. Même si Parker Levon a quelques similitudes avec celui que je suis, j'ai intégré le personnage depuis un si long moment que je peine à tracer la ligne entre nous deux. Une adaptation sera plus qu'essentielle lors de mon retour. Que je parvienne à nous dissocier l'un de l'autre et que je me réapproprie ma véritable identité.

Ce soir, j'organise chez moi, aidé de ma nouvelle BFF ³Alexia, une réception mondaine. Valets, petits fours, robes de gala et champagne, dans le plus pur style richissime. J'offre des demi-sourires aux femmes qu'on me présente, continuant à jouer le rôle du pauvre veuf éploré ayant besoin qu'on le sauve d'un désert romantique. Juste assez pour qu'Alexia sente qu'elle ne perd pas son temps comme marieuse et qu'elle tienne bon. En moins de quelques minutes, elle m'a balancé dans les bras la comtesse Lucia, une quadra fraîchement divorcée, avant de m'abandonner avec cette dernière.

Putain, que je déteste devoir me coltiner des conversations futiles ! Mon dégoût n'en est que renforcé quand, plus loin, je constate qu'un des hommes de Jefferson glisse quelque chose à l'oreille d'Alexia. Je peste intérieurement de ne pas l'entendre. Alors que je hoche la tête et distribue des rictus avenants à celle me racontant sa passion pour Fifi, son caniche royal, un changement s'opère dans la pièce. Je m'excuse auprès de la femme, trop content qu'on me fournisse une échappatoire, et rejoins Alexia qui est en train de se commander un verre de Veuve-Clicquot au bar.

— Parker ! Où est la comtesse ? interroge-t-elle en lorgnant par-dessus mon épaule à la recherche de ma cavalière.

Mes lèvres se retroussent légèrement et je fais signe du menton au serveur que je désire une autre dose de brandy.

— Elle cherche la ribambelle de photos de « Fifi » dans son téléphone qu'elle ne sait pas manier efficacement, précisé-je avec ironie.

— Non ? Oh, je l'avais prévenue d'éviter ce sujet, au moins pour la première rencontre, avoue-t-elle hilare.

— En fait, c'est une bonne chose, cela aura eu le mérite d'économiser son temps et le mien. Alexia, pitié, je suis un pro du numérique, de la sécurité bancaire, alors tu ne peux pas envisager de me présenter une femme pour qui ouvrir Google est un défi de taille.

Elle s'esclaffe faussement, d'un timbre qu'on dirait préprogrammé.

— OK, d'accord, je promets d'essayer, mais en contrepartie, tu dois jurer de moins rechigner. Tu es épouvantablement mystérieux et je sais très peu de détails te concernant. Pas assez pour cerner le genre de douce moitié qui te conviendrait, apparemment.

— Sam n'est pas venu ? avancé-je l'air de rien, comme si je ne m'en apercevais que maintenant. Il bosse, je présume ?

— Je n'ai pas demandé la raison de son absence. Je préfère ne pas savoir ce qu'il juge plus important que de m'accompagner ici.

Je ne doute pas qu'elle en connaisse bien plus qu'elle ne le dit, mais vu sa gentillesse et sa grande naïveté versus son manque de méfiance et de machiavélisme, elle n'a simplement pas été portée à fouiller plus loin. Son époux ne doit sans doute pas être sur ses gardes lorsqu'il parle devant elle et je suis certain qu'elle regorge de renseignements, il faut simplement parvenir à les lui soutirer.

— Parker ! Et cette fille, alors ?

Une mine emplie d'espoir scinde son joli minois en deux lorsqu'elle me désigne quelqu'un dans la foule. Je me retourne, prêt à me retenir de soupirer mon mécontentement de façon audible, quand mes yeux se posent sur une femme que je n'ai jamais vue avant. Elle scrute les invités comme si elle cherchait quelqu'un en particulier et je m'interroge sur la raison de sa présence.

— Ne la trouves-tu pas sublime ? questionne-t-elle à mesure que l'étrangère évolue dans notre direction. Tu la connais ?

Je ne dégote pas de mots dans l'immédiat. Je regarde cette femme qui avance vers moi tel un mirage. Ce terme pourrait être perçu comme un compliment, mais c'en est loin. Parce qu'elle détonne au travers de la foule. Tous l'étudient, semblant ignorer son identité. Elle progresse vers nous en m'observant d'une manière singulière. Ça ne peut qu'être annonciateur d'une merde s'appêtant à me tomber sur la gueule. Si je parviens à constater qu'elle est différente, les hyènes m'entourant en arriveront à la même conclusion. Au niveau de l'habillement pourtant tout colle, de ses escarpins scintillants à sa robe moulante, d'un beige crème. Le tissu capturant les éclats de lumière ça et là, à mesure que ses pas la conduisent à notre hauteur. Ses cheveux blonds et ondulés rebondissent sur ses épaules dénudées, ses hanches sont mises en valeur par l'ajustement de la tenue, ses yeux, d'un bleu vif, me sondent et m'avertissent à la fois. Bordel, qui est-elle ? Elle m'évoque la délicatesse et la naïveté d'une jeune première tout en affichant une plastique de succube. De jolies meufs, il y en a des tas dans ce genre de soirée, mais ce n'est pas pareil. Contrairement à toutes ces dames ici présentes et leurs artifices, au premier coup d'œil tu devines que cette fille n'a besoin d'aucun subterfuge pour sortir du lot. Je me suis toujours dit que si tu enlevais à chaque invitée son vêtement de créateur, ses bijoux et tout ce qui est faux, cils, maquillage, coloration, implants, il ne resterait plus rien. D'autant que comme elles en font des tonnes sur leur physique, elles ne misent pas des masses sur leur personnalité. Mais pas elle, c'est une beauté naturellement pulpeuse. C'est cliché à mort, mais néanmoins vrai. Moi qui déteste les données que je ne contrôle pas. Si je savais que c'était de mauvais augure, c'est au moment où elle est à portée de voix et qu'elle me lâche « Parker, mon frangin chéri » que je comprends que c'est la merde. Et encore, à ce moment, je ne percevais pas l'étendue des problèmes qu'elle engendrerait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2 - Charlie Levon, enchantée !

Charlie

Sur le parvis de cette énorme demeure, je siffle d'admiration tandis que mes yeux vagabondent sur la beauté des lieux. Eh bien, ils savent mettre la main à la poche, au FBI, quand c'est nécessaire ! Une gigantesque maison contemporaine de style méditerranéen sur trois niveaux, aux tuiles de couleur ocre qui captent la lumière du soleil et la rediffusent autour dans un halo presque irréel. Je n'ai pas de mots tellement c'est sublime. De larges baies vitrées laissent entrevoir la quantité de convives présents aujourd'hui. Il semblerait que j'arrive au moment idéal, mon entrée dans ce monde n'en aura que plus d'impact. Je paie grassement le chauffeur de taxi qui m'aide à déposer mes valises jusque devant la porte et prends quelques secondes pour m'imprégner de mon rôle. De mes doigts manucurés, je repousse mes boucles blondes en arrière pour dégager mon visage. Ma propre mère ne me reconnaîtrait pas si on se croisait dans la rue. Je porte une tenue de haute couture, mes chaussures coûtent plus que mon salaire et une ribambelle de coiffeuses et esthéticiennes se sont amusées toute la journée pour que je ressemble à une jolie poupée californienne. Mes pupilles bleues sublimées par un maquillage charbonneux, mes cheveux qui sont habituellement lisses remontent maintenant au-dessus de mes épaules et bougent comme des ressorts que l'on étire au gré de mes pas. J'admire une dernière fois ma robe beige fluide griffée d'un célèbre nom et qui épouse merveilleusement mon corps, puis je ferme les yeux un instant et inspire longuement. Dans ma vie, à La Nouvelle-Orléans, je suis plus accoutumée à suivre la tendance des enseignes de vêtements dans mon budget. Autant dire que l'on est loin de ce standing. Un fier sourire se dessine sur mes lèvres. Malgré l'enjeu de cette mission, me sentir ainsi mise en valeur fait s'envoler mon orgueil à son apogée. Jamais je ne me suis sentie aussi belle, et surtout aussi femme, du haut de mes vingt-trois ans. Lorsque je suis mentalement prête à jouer le rôle qui m'a été attribué, je toque au bois de la grande porte d'entrée. Puis encore une fois... et encore. Je ne suis pas attendue, et a priori, pas plus entendue. Une légère appréhension tente de se frayer un chemin. Il s'agit de ma première vraie infiltration en tant qu'agent de terrain, mais je suis loin d'être une novice. Je compte à mon palmarès déjà beaucoup de mandats et tous ont été un succès. Mon parcours étant atypique, une dérogation du

directeur des Services secrets m'a permis de commencer mon activité bien avant l'heure. Et même si je n'ai pas à faire mes preuves, je ne m'autorise aucun échec. Surtout quand je connais les enjeux de celle-ci. Je prends donc les choses en main et ouvre la porte en grand, avançant comme une conquérante dans le hall. Alors que je rêverais de découvrir l'intérieur et m'extasier face à la richesse de la décoration, j'arbore une moue de circonstance et salue silencieusement les invités curieux qui me détaillent sans une once de discrétion. Il faut à présent que je repère Malone et que je me présente avant qu'il ne vienne à ma rencontre et fasse tout capoter. Les femmes du monde m'épient du coin de l'œil, me jugeant sur mon apparence, aiguisant leurs langues de vipère derrière leur coupe de champagne. Je me mêlerai plus tard à elles, histoire de cancaner et déblatérer sur des sujets aussi futiles que dérisoires. Mais pour l'heure, j'inspecte les hommes, à la recherche de notre hôte. Les éléments dont je dispose le concernant sont très minces, car la préparation de la mission s'est faite dans l'urgence. Sa couverture « Parker Levon » m'a sommairement été révélée, un topo rapide m'indiquant ce dont j'avais besoin, le temps qu'il m'en dévoile davantage. De lui, je ne sais que son identité : agent Malone Mills. Par contre la photo que l'on m'a transmise est gravée dans ma mémoire : la trentaine, des cheveux noir corbeau avec des lèvres charnues qui donnent envie de mordre dedans. Une mâchoire anguleuse qui lui confère une moue de mécontentement quasi permanente et un menton saillant agrémenté d'une barbe de quelques jours. Sans oublier des yeux d'un bleu hypnotique, bordés de longs cils noirs. Pour résumer, Malone coche toutes les cases de mon idéal masculin. Et la fine cicatrice visible qui orne son sourcil gauche lui donne un air félin. Il ne ressemble en rien à un agent du FBI, mais pas plus à un riche homme d'affaires. Dans ce décor où l'apparence est l'essence même d'un mode de vie, je devrais le trouver facilement. Et soudain je le vois. Je fais signe à un serveur qui passe près de moi et lui demande de bien vouloir rentrer et faire monter mes valises dans une chambre d'invité avant de m'élancer dans la salle de réception, en direction de Malone. Je ne peux m'empêcher de noter le contraste entre sa carrure marquée et cet air pincé qu'il a piqué à tous ces peigne-culs. Il est en grande conversation avec une blonde peroxydée et tous deux semblent parler de moi. Bien, c'est une entrée pour le moins remarquée. Je le supplie de mes prunelles de ne rien dire qui pourrait nous

compromettre. Afin d'éviter que ce ne soit le cas, lorsque j'arrive à leur niveau je me précipite direct dans ses bras.

— Parker, mon frangin chéri !

Il se dégage de mon étreinte et arque un sourcil en guise d'incompréhension. Ses biceps tendus me maintiennent à distance de lui, comme une chose étrange, limite répugnante. Je dois garder la main jusqu'à ce qu'il saisisse.

— Et alors, on n'embrasse pas sa petite sœur ? Je me souviens que tu n'as jamais apprécié les surprises, mais tu pourrais montrer un peu de joie à l'idée de me revoir, voyons !

Je prie intérieurement et l'implore d'un regard pour qu'il capte immédiatement la comédie que je lui joue. Je suis bien consciente que c'est loin d'être idéal de débarquer aussi cavalièrement dans sa mission, mais on ne m'a pas demandé mon avis.

— C'est que c'est tellement... (il se racle la gorge, contrarié) inattendu...

— C'était le but recherché, gros bêta. J'ai demandé à Horn, mon bras droit, de gérer durant mon absence. Je réalise que le travail m'a éloignée de ma famille et je t'ai aussitôt rejoint pour me rattraper.

À l'entente du nom de son directeur, que j'ai cru bon de glisser dans la conversation, ses pupilles s'animent et un faux sourire ourle ses lèvres. C'est bon, le contact est posé.

— Tu sais pourtant à quel point, je n'aime pas être pris au dépourvu ! Et si tu venais avec moi quelques minutes, le temps que je te montre ta chambre ?

Ses doigts pressent plus fermement mes poignets qu'il tient toujours entre ses mains, pour m'inciter à réagir positivement. Il est évident que des explications expresses s'imposent si l'on veut éviter les gaffes. Je réponds à sa moue crispée et acquiesce du menton. Pour feindre un réel lien fraternel, je glisse un bras sur ses épaules et entame un repli lorsque la jeune blonde avec qui il discutait nous stoppe dans notre élan.

— Je comprends ton empressement à retrouver ta petite sœur, mais ce n'est pas très gentleman de nous fausser compagnie si vite, Parker. Pour une fois que l'on a l'occasion d'en connaître davantage sur toi, tu pourrais faire les présentations, espèce de sauvageon ! Cet homme est un mystère à lui tout seul, me prend-elle gentiment à partie.

Malone lui adresse un rictus poli, comme si une certaine amitié s'était créée entre eux, et se libère de mon étreinte. Une intelligence aussi

superficielle que sa beauté, à n'en pas douter.

— Je tiens à conserver mon aura de « mystère ». N'est-ce pas ce qui semble faire mon charme ? Et puis, la curiosité est un vilain défaut, tu en as conscience ?

Mon expérience m'assure qu'elle n'est pas intéressée par lui : ses joues ne rougissent pas et ses yeux restent de marbre. J'en déduis que c'est pour cela qu'il a choisi de développer une camaraderie de surface avec elle.

En levant la paume vers elle, il s'exécute.

— Cette fouineuse s'appelle Lexie. Mme Alexia Jefferson.

Ainsi voilà donc la femme de Sam Jefferson, je comprends mieux son amitié avec elle à présent. Se rapprocher de l'épouse pour atteindre le mari, une méthode qui a déjà fait ses preuves. Les prunelles bleu azur de Lexie voguent de Malone à moi, attendant qu'il poursuive les présentations. Je devine l'embarras de mon collègue et me pare de mon air le plus chaleureux avant de tendre la main dans sa direction.

— Charlie Levon, je suis enchantée de faire votre connaissance, madame Jefferson.

Elle me la serre de ses fins doigts, les lèvres pincées de frustration pour mon manque de détails. Si elle désire en apprendre plus, il faudrait d'abord qu'elle me laisse m'entretenir en privé avec Malone pour figoler ma couverture en fonction de la sienne. J'en sais trop peu pour le moment pour me dévoiler, au risque de nous mettre en danger. Avant qu'elle insiste, Malone lui transmet une dernière excuse et nous traversons la foule de peigne-culs qui nous entoure. Je souris, adresse des signes de tête amicaux aux regards que je croise dans une aisance naturelle, mais le frangin avec son dos droit et son rictus figé gâche un peu l'effet voulu. La mission va être compliquée si son accueil se résume à ça. Je soupire mentalement, me rappelant que je suis sévère. Bien sûr, j'aurais préféré avoir le temps de m'introduire avec plus de décorum, mais des jours, des heures, des minutes, c'est précisément ce qui nous manque. Pourtant, si je me mets à sa place, je devine que j'aurais aussi vu cette situation d'un très mauvais œil. Et encore, je crains que le pire reste à venir puisqu'il ignore que je ne suis pas envoyée par son bureau. J'avais déjà de sérieux doutes quant à une bonne entente entre agences différentes, mais là, j'en suis inquiète. Mon directeur m'avait assuré qu'il s'agissait de l'un des meilleurs agents du FBI et j'espère qu'il sera assez professionnel pour mettre temporairement ses a priori de côté. Nous montons l'escalier en marbre et longeons silencieusement un

interminable couloir. Puis il ouvre une porte, jette un œil nerveux dedans pour vérifier qu'elle est vide avant de m'y pousser et de refermer le battant sur nous.

— Tu es qui ? C'est quoi cette putain d'histoire et pourquoi tu es ici ?

Je m'assieds sur le bord du lit à baldaquin qui meuble la pièce et détaille, admirative, la spacieuse chambre dans laquelle il nous a cachés. De style romantique, agencée sobrement dans des teintes blanches et taupe, avec des meubles en bois exotique et des tissus duveteux, il manquerait juste une cheminée pour parfaire le décor idyllique.

— Ma sœur ? C'est tout ce que t'as trouvé ? balance-t-il, furieux.

— J'espère que c'est mon espace privé, ça me plaît à mort ! Il y a Netflix sur la télé ? Je suis dans une super série en ce moment, je ne voudrais pas prendre du retard.

— Tu te fous de moi ? Réponds à mes questions sinon je te renvoie d'où tu viens par la fenêtre dans la minute qui suit !

— Je ne me « fous pas de toi », non. J'essaie simplement de coller au rôle de la frangine de service qui te porte sur les nerfs, et visiblement, on y adhère, rétorqué-je avec plus de sérieux. Ta réaction véritablement contrariée face à mon arrivée sera déterminante pour la suite et pour notre couverture.

— Notre... ?! s'étrangle-t-il presque.

Je penche la tête sur le côté et le regarde gesticuler furieusement d'un pied sur l'autre, mécontent qu'il est d'être dans l'ignorance. Il frotte ses joues rasées de près de ses longs doigts avant de croiser les mains derrière sa nuque. Même ses phalanges craquent sous le poids de son agacement.

— Quand nous aurons plus de temps, je te ferai volontiers un topo plus complet, mais là, tu as juste besoin de savoir que ta mission évolue et que je suis ici pour te seconder. Jefferson est toujours ta cible première, ton mandat est encore de prouver ses affiliations avec Libras, mais ta proximité avec lui servira provisoirement de nouveaux intérêts. Une vidéo parue sur le *dark web*, et revendiquée par ledit groupe terroriste propose à l'enchère une liste comportant tous – et j'insiste bien sur le *tous* – les noms de nos témoins sensibles. Vu ses liens étroits avec eux, il pourrait possiblement nous conduire à la personne à l'origine de la publication et nous pourrions alors en empêcher par n'importe quel moyen la diffusion. L'ensemble des départements de la Défense nationale sont sur le coup, crois-je bon de lui avouer.

Malone s'humecte les lèvres et reste un instant silencieux, hochant régulièrement la tête comme si un débat se jouait dans son crâne, entre lui et lui.

— OK, dès que tout le monde se barre, tu me racontes tout ce que j'ai à savoir. Après seulement, je verrai si j'accepte notre collaboration et je déciderai si je te tiens au jus au sujet de ce que j'ai appris sur lui. Maintenant il faut descendre pour ne pas soulever des interrogations.

Alors qu'il se dirige vers la porte, je me lève d'un bond et l'arrête.

— Attends, Malone, avant on doit se mettre d'accord sur les raisons de ma venue et le genre de relations que nous entretenons, car les retrouvailles ont été plutôt froides. Même les personnes à l'autre bout du salon ont pu s'en apercevoir !

— Alors déjà ici c'est « Parker », ne m'appelle plus jamais par mon vrai prénom, tonne-t-il d'un air grave. Tu es ma petite sœur avec qui je n'ai pas beaucoup d'affinités parce que j'ai quitté tôt la maison pour suivre mes études en informatique. Et on va partir sur le fait que tu as des scrupules de ne pas avoir pris de mes nouvelles lorsque ma femme est décédée il y a bientôt un an.

Je lui renvoie une moue exagérée et porte ma main sur mon cœur.

— Jeune veuf ? lui demandé-je d'une voix emplie de compassion.

Il lève les yeux au ciel et ne se déride pas face à ma plaisanterie.

— La pitié anime la confiance, on ne t'a pas enseigné cette astuce ? D'ailleurs, tu es des nôtres depuis combien de temps ? T'es majeure au moins ?

C'est là que ça va se corser... Comme je m'apprête à lui lâcher une bombe, je ne vais pas rebondir sur son sous-entendu comme quoi je serais trop jeune ou inexpérimentée. Mais qu'il n'abuse pas de ma gentillesse, parce que comme lui, je n'ai pas choisi cette mission. Même si je semble l'aborder de façon plus ouverte.

— USSS. C'est une mission collaborative puisque nous sommes tous touchés et qu'il faut que cela se règle en priorité.

À ma réponse, il pousse un long soupir de désespoir.

— Les Services secrets, génial..., réplique-t-il avec tout le marasme dont il peut faire preuve.

Je croise les bras sous ma poitrine, vexée, et l'invite à se justifier.

— Ça veut dire quoi exactement ?

— Rien. Allez, en scène. Remplace ton beau sourire factice sur ton visage et prends ton rôle au sérieux. Je ne tolérerai aucune erreur.

Puis avant que je n'aie le temps de protester, il ouvre la porte pour m'obliger à reprendre mon poste dans la seconde. Je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe. S'il croit que le FBI est l'agence la plus compétente, il ne sait assurément pas comment nous travaillons. La seule chose qui le sauve de mon poing dans la tronche, pour le moment, c'est qu'il a reconnu que j'avais un joli sourire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3 – Prépare-toi à y goûter

Malone

Je quitte la pièce, bouillonnant de l'intérieur. Horn ose me foutre une recrue dans les pattes ? Dans une mission aussi périlleuse que celle-ci ? Alors même que je lui avais expliqué de long en large que plus jamais je ne consentirais à bosser en duo ? Bordel, il va m'entendre ce connard. C'est le propre d'un gratte-papier, je le sais, mais ça n'adoucit pas pour autant ma colère. C'est facile, depuis sa tour d'ivoire, de bouger sa baguette et de prétendre connaître la réalité du terrain. Ouais, de grands décideurs à qui on a tout enseigné à Quantico et qui n'ont eux-mêmes jamais été infiltrés. C'est ma peau que je joue ici. Comment je peux effectuer correctement mon boulot avec une donnée telle que cette femme que je ne blaire absolument pas et pour qui ma confiance avoisine les moins mille ? Une fille que j'aurai à briefer, à protéger sans doute et pour laquelle je risque de finir par m'inquiéter. Je descends l'immense escalier en direction de la salle de réception et rejoins Lexie. À sa simple façon de me dévisager, je devine que je suis mûr pour un interrogatoire en règle et ça ne me plaît guère. Je suis désormais coincé et dans l'obligation d'insérer dans mon historique familial une petite sœur. Ai-je déjà spécifié être fils unique dans une de mes conversations antérieures ? Se souvenir avec exactitude de tout ce que l'on a ou pas affirmé durant trois ans est presque impossible. Et puis, Parker n'avait pas de frangine dans son pedigree initial. J'arrive à la hauteur de mon invitée qui cache son amusement derrière la coupe qu'elle porte délicatement à ses lèvres.

— Parker, mon ami, voilà que je ne cesse d'en apprendre sur toi. Je déplore cependant que ce soit purement fortuit et que tu ne m'aies jamais mentionné ta sœurlette.

Je revêts un rictus mystérieux et cherche, au plus vite, une parade.

— Je n'ai pas cru bon de le spécifier puisque nous n'avons de lien que celui du sang. Charlie était adolescente lorsque je suis parti de la maison pour étudier auprès des maîtres dans mon domaine.

— Vous ne semblez pas partager plus de caractéristiques physiques que de traits de caractères, lance-t-elle en rigolant doucement.

Je pivote aussitôt et observe ma « sœur » paonnant auprès des hommes qui se sont tous approchés pour connaître son identité. Elle sourit à tout

vent, rit à gorge déployée comme une de ces gourdes écervelées. Je ne compte plus les mouvements de tête visant à dégager sa nuque de ses boucles blondes. Et on en parle de ses poignées de main échangées bien plus longtemps que le décorum ne le recommande ? À quoi elle joue, putain ! À m'énervier ? Parce que si c'est son but, elle l'a largement dépassé. Elle me désigne d'un index manucuré et je peux lire sur ses lèvres « frère ». J'ai envie de me taper le crâne contre un mur. C'est Horn qui aurait dû me prévenir. Il aurait dû organiser une foutue rencontre, me faire un briefing de nos relations et de notre historique. Sa négligence pourrait risquer de tout faire capoter. Si elle ne balance ne serait-ce qu'un seul souvenir de façon différente de moi, elle pourrait griller ma couverture d'un claquement de langue, putain !

— J'ai parfois l'impression que nous sommes de purs inconnus l'un pour l'autre, affirmé-je en concluant ma phrase par une gorgée de mon alcool préféré, ou plutôt, celui de Parker, mon alter ego.

Je laisse le liquide dévaler ma trachée et prends congé de Lexie, l'abandonnant pile au moment où la duchesse revient en brandissant son portable dans les airs, ayant, enfin, réussi à mettre la main sur ses photos de chien. J'avance en direction de Charlie et l'excuse auprès de sa horde de jolis cœurs en tendant le bras. Elle s'en saisit comme une femme du monde jusqu'à ce que nous franchissions les battants de la cuisine et qu'elle me relâche pour tourner son faciès contrarié dans ma direction.

— Tu vas cesser de regarder par-dessus mon épaule et de me fliquer ?

— Tu es sur mon territoire, crois-je bon de lui rappeler sèchement. Si tu t'amuses à flirter avec tout ce qui bouge, ces dames vont te tomber dessus et moi je serai éclaboussé par la même occasion. Je veux qu'on soit clairs, tu es ici *chez moi*, dans mon univers. Tu joues avec *mes* règles et tu obéis !

Je suis ferme et ne laisse aucune marge de manœuvre ou porte ouverte à la tergiversation. Elle relève son visage vers moi, dévoilant une rangée de dents parfaitement alignées, et je m'attends, vu ses traits avenants, à ce qu'elle me confirme qu'elle a compris.

— Oh, c'est bien mal me connaître de penser que je suis là pour être la boniche d'un mec du FBI. Tu peux prétendre avoir une ascendance sur moi si ça te chante, mais n'oublie jamais que tu n'es pas mon patron et que je ne te dois rien. Nous avons un but commun, ma mission passe avant tout et je vais donc faire tout ce que je crois juste pour parvenir à mes fins. Les

victimes sont celles apparaissant sur la liste. Je te propose de travailler en équipe, mais sache que si tu le refuses, j'agirai en solo.

— Je ne permettrai pas que...

— Tu ne permettras pas quoi, grand frère ? Que je réussisse ? Tu es conscient que je suis là pour des motifs de sécurité nationale et pas pour plomber ta couverture ? Je ne suis pas ton ennemie, Parker !

— Ah, parce que tu penses que jouer les séductrices en te mettant les femmes à dos va servir ton intérêt ? Tu ne connais rien à leur monde, ils vont te bouffer toute crue. Je prendrais assurément un plaisir morbide à t'observer te cassant la gueule tant que ça ne risque pas de me nuire.

Elle ne se départit pas de son sourire une seule seconde. Putain, elle me nargue, m'envoie presque chier, mais jamais ses traits ne démontrent qu'ils sont affectés par les propos que je lui tiens. Quiconque nous regarderait à l'instant sans nous entendre supposerait que nous avons une conversation cordiale, voire bon enfant.

— Ta cible, c'est M. Jefferson, celle que moi je vise, c'est sa charmante épouse et leur entourage. N'as-tu pas appris lors de tes formations que je dois vite me tailler une place dans ce milieu ? Que si les hommes sont curieux à mon sujet, et leurs femmes jalouses, mon nom sera d'ici demain sur toutes les lèvres de ces faux-culs de la haute société ? Et que convoitent le plus les richissimes messieurs de cet acabit ? Ce qu'ils ne peuvent avoir. Que désirent leurs bien-aimées ? Ne pas être la cocue dont tout le monde parle. Forcément elles voudront m'approcher et être mes « meilleures amies » pour mieux me faire tomber. Alors oui, peut-être que ma méthode d'introduction te déplaît, mais je ne vais pas m'arrêter, Parker. J'obtiendrai mon premier contact avec le couple Jefferson avec ou sans ton aide.

— C'est un défi ? Wah, mais quel professionnalisme, balancé-je en applaudissant faussement.

— Non, mon cher, pour que c'en soit un, je devrais d'abord envisager que c'est une course et que l'on joue l'un contre l'autre, or ce n'est pas comme ça que je perçois notre partenariat. Maintenant, excuse-moi, mais je dois rayonner.

Elle m'offre un clin d'œil, me tourne le dos et disparaît, me laissant planté devant le comptoir, ivre de rage. *OK, Malone, décortique les éléments que tu possèdes*, m'enjoins-je en essayant de me calmer.

Nous avons des objectifs similaires, ma raison d'être ici reste inchangée, si ce n'est que je dois infirmer ou valider l'implication de Jefferson dans

cette histoire de diffusion de données classées secrètes. Si ce qu'elle dit est vrai, que quelqu'un marchande les nouvelles identités de tous les indics protégés de toutes les organisations américaines, c'est en effet catastrophique. Bien sûr, je connais l'existence d'un tel document mais n'arrive pas à comprendre comment un tiers peut avoir réussi à mettre la main dessus. Bordel ! Pour réussir à pirater un système de ce calibre, ça signifie que le hacker est *high level*. Cette idée me file des frissons de jalousie. Je ne doute pas que plusieurs rêvent d'en devenir le détenteur pour servir leurs intérêts et leur soif de vengeance. Ce que je n'avais jamais envisagé en revanche, c'est qu'on puisse réellement souhaiter de le retransmettre à grande échelle. Ça requiert un esprit foutrement tordu pour considérer de s'enrichir au profit de milliers de morts. Je pense aux témoins, mais aussi à tous les agents à qui ils ont eu affaire et qui sont, comme moi, en mission. Si les renseignements fuient, qui sait s'il restera des personnes à l'abri des retombées. Quelques visages de gens m'ayant fait confiance et s'étant impliqués pour m'aider me reviennent en tête. J'ai toujours été conscient des sacrifices auxquels ils ont dû consentir en dévoilant des informations sensibles, ce qu'ils perdaient en devant changer d'identité, et je ne permettrai pas qu'un seul de mes indics soit en danger pour simplement m'avoir secondé. Même si ça signifie de collaborer avec une pimbêche des Services secrets. Cette idée m'horripile et me file une remontée acide. *Elle n'est pas Tania*, me sermonné-je. Je ne suis pas responsable d'elle, je ne lui dois rien et je n'ai pas à la protéger. De toute façon, elle fera comme tous ceux de son affiliation, c'est-à-dire : à sa tête, en ne se souciant que des résultats. Que ferait un mec professionnel ? Il paraderait dans le rôle qui lui est attribué pour le reste de la soirée, attendrait que les invités partent tous, et après, il opterait pour un débriefing en règle afin d'éviter que lui et sa partenaire se fassent tuer sur un détail. C'est le plan de départ que j'ajusterai à mesure des bourdes qu'elle va faire. Tenir bon et tenter de sauver les meubles d'ici à ce que je reçoive un appel de mon organisation. Ensuite seulement, je me débarrasserai d'elle pour de bon. Je recompose mon faciès neutre et regagne la salle de bal où l'orchestre entame une chanson rythmée. Je les fusille du regard pour ne pas se contenter de jouer des classiques comme je le leur avais ordonné et remarque le rictus en coin de ma « petite sœur ». Oh putain, ce rôle lui va à ravir parce que pour le coup, j'ai envie de l'étrangler comme dans une authentique relation fraternelle. Un homme du nom de Viau lui tend la main

et c'est en affichant une joie véritable qu'elle l'accepte et lui emboîte le pas vers la piste. Bientôt, cette soirée que j'avais voulue calme pour avoir le loisir d'échanger avec les convives se transforme en quelque chose de bien plus festif qui n'est plus propice aux épanchements. Je rechigne au moment où Lexie rejoint Charlie, me laissant à la merci des cougars en chasse. Je joue le jeu les heures suivantes, ne croisant les deux femmes que lorsqu'elles se rafraîchissent à ma table, et chaque fois, je ne manque pas de flinguer mon ennemie naturelle d'un coup d'œil assassin. Je sais que pour cette nuit mes possibilités sont réduites à néant et je renonce donc à ma récolte de confidences. Je me contente de faire acte de présence et attends impatiemment la fin de toute cette mascarade. Elle va m'entendre, cette pseudo-agente qui vient tout foutre en l'air.

Je salue les derniers invités depuis le pas de la porte et inspecte aussitôt la totalité de la maison à la recherche de la peste. Je trouvais déjà cette baraque trop grande, mais c'était avant de devoir la fouiller dans les moindres recoins. Je suis crevé, contrarié et à bout de nerfs lorsque, depuis une fenêtre du deuxième, je perçois le clapotis de l'eau. Un rapide coup d'œil me permet de repérer Charlie en pleine séance de natation nocturne. Je le jure, si je pouvais, je la noierais immédiatement.

Je dévale l'escalier central et atteins l'extérieur au plus vite pour ne pas risquer qu'elle m'échappe à nouveau. Elle ne se rend compte que je suis debout devant la piscine que quelques minutes plus tard. Devant mes bras croisés sur mon torse, mon rictus mauvais et mon air tout sauf amical, elle m'offre un rehaussement de lèvres que je devine faux. Identique à ceux qu'elle a distribués aux invités toute la soirée. Elle s'extirpe du plan d'eau par le rebord pour venir se planter, dégoulinante, en face de moi. Je constate la chair de poule qui couvre la moindre parcelle de ce corps que je trouverais sans doute attirant si je n'étais pas aussi furieux. Ses cheveux blonds qui arrivaient, une fois frisés, au-dessus de ses épaules me paraissent nettement plus longs cette fois. Ses yeux d'un bleu acier, noircis plus que de raison par le mascara ayant bavé, ressortent encore plus que lors de notre premier échange de regard. Nonchalamment, elle me contourne et se poste devant le meuble où les serviettes sont rangées. J'avise sa robe de marque

abandonnée en un tas grossier au pied d'un transat, à même le sol. N'y a-t-il rien qu'elle respecte ? Nom de Dieu !

— Il faut qu'on parle, commandé-je glacial, pressé d'énumérer toutes mes récriminations.

— Je t'en prie, cher collègue, après tout, ce n'est pas comme si je n'avais pas dormi depuis quarante et une heures et pas mangé depuis une douzaine d'autres.

— Je suis sérieux ! C'était du suicide de débouler comme ça, aussi cavalièrement et devant tant de gens ! Lexie m'a interrogé pour savoir si je te connaissais avant que tu ne me sautes dessus. Tu imagines si j'avais affirmé que non, alors que deux secondes plus tard tu annonçais être de ma famille ?

Elle ricane et en réaction, un rictus de pure colère déforme mes traits.

— On joue nos vies là-dessus et toi, ça te fait marrer ?

— Ce qui m'amuse, c'est l'ensemble de tes contradictions. On ne doit pas éveiller de soupçons et rester cohérents, mais parallèlement, tu exiges que je me tapisse dans un coin et que je fasse la potiche sans cervelle. Je suis ta petite sœur, celle qui déboule en pleine festivité, apprêtée pour le bal alors que tu ne t'y attends pas. Tu as démontré clairement à quel point tu es irrité par ma présence. Mon rôle, c'est cela. Que je sois impétueuse, dérangeante, exubérante, c'est précisément ce qui fait sens avec Charlie ! Je me permets de te rappeler qu'improviser et s'adapter, c'est aussi important que d'analyser, dans ce boulot. Et tu aurais pu être simplement un mec très mécontent que sa frangine débarque ainsi. Le genre de frère qui préfère nier son existence tellement elle l'insupporte. De toute façon, vu la tête que tu as tirée toute la soirée, je t'assure que c'est ce que les gens pensent de notre lien.

J'inspire profondément avant de reprendre. J'ai l'impression de m'adresser à une gamine inexpérimentée qui ne veut rien entendre et qui croit tout savoir.

— C'est précisément la raison pour laquelle nous devons parler et mettre au clair notre « relation ». Ensuite, nous établirons un plan d'action nous permettant de... T'es en train de me reluquer, là ? la houspillé-je alors qu'elle m'examine des pieds à la tête, les lèvres étirées de façon presque coquine.

— Non ? Alors ça aussi c'est interdit ? Frérot, il faudra me fournir une liste, parce que je crains de ne pas mémoriser toutes tes règles.

Un instant, elle me sort des arguments qui tiennent presque la route, et le suivant, elle tourne tout à la rigolade. Ça m'épuise déjà, bordel ! Je ne surenchéris pas et refuse de me laisser perturber par son corps, qui, je ne le remarque que maintenant, n'est pas vêtu d'un maillot, mais de lingerie. Un haut en dentelle rouge retenant une poitrine généreuse qui cherche visiblement à s'échapper. Je perçois avec précision chaque goutte d'eau ruisselant entre ses deux monts et m'arrache à cette vision avant qu'elle ne m'y prenne. Elle lève les yeux au ciel puis feint de m'ignorer en essuyant chaque parcelle de sa plastique parfaite, y passant bien plus de temps que nécessaire. Je détourne même le regard lorsque je réalise que ses fesses sont totalement nues, le seul bout de tissu existant n'étant qu'un minuscule morceau de ficelle se perdant au centre. Je l'entends glousser du fait que je lui ai tourné le dos et je soupire, agacé.

— Alors, tu vas me le faire ce topo ? m'enjoint-elle d'une voix si guillerette qu'elle m'horripile dès la première note.

Je n'ai aucune confiance en elle et lui révéler les détails de mes mois de mission me fait craindre le pire. Elle a mentionné Horn, mon boss, mais elle pourrait très bien ne pas être ce qu'elle prétend. Aussi bien agir avec prudence. Je ne lui déballe que ce qui n'est pas compromettant et qui est de moindre importance. Un monologue d'une dizaine de minutes sans interruption. Pas un son ne vient troubler mon laïus... Ne me dites pas qu'elle est parvenue à la boucler et à se montrer enfin professionnelle ? Je me retourne, me sentant un peu con de m'adresser à un mur lorsque je la vois, étendue sur le transat, toujours à demi vêtue et enroulée dans sa serviette. Je m'approche, chasse l'idée presque jouissive de l'attraper directement et de la jeter dans la piscine, et j'écoute sa respiration. La peste dort profondément. Je marche jusqu'à la maison, décidé à ne pas faire cas d'elle, puis me ravise en me remémorant qu'elle a affirmé ne pas s'être couchée depuis des lustres. Je ronchonne au possible et la saisis en maugréant sans même qu'elle se réveille. Tu parles d'une espionne ! N'importe qui pourrait la liquider en moins de deux dans son sommeil ! Je produis un effort surhumain pour traverser la moitié de la résidence, gravir l'escalier qui mène aux chambres et la déposer dans un lit. Je ne me donne pas la peine de la couvrir. Enfin bordel, je n'ai certainement pas la tête d'un baby-sitter. Qu'elle se démerde ! Je me rends dans mon bureau et me branche sur mon propre réseau hautement sécurisé. Je suis prêt à me confronter à Horn, le directeur du FBI, mon boss. Je ne parviens pas à le

joindre par appel et me fends d'un message codé incendiaire. Je ne réceptionne en retour, un moment plus tard, qu'une courte déclaration, aussi claire que concise.

« Approuvée par mes soins, veuillez coopérer d'ici à ce que nous parlions des détails. »

Je remonte dans ma chambre en maugréant, tout en essayant de planifier un moment où nous pourrons avoir ce putain de débriefing. Demain, j'ai golf au *country club* avec Jefferson et quelques hommes présents ce soir. Loin d'elle et de ses potentielles conneries, mais après, j'ai mon après-midi de libre et je le jure, lorsque j'en aurai fini avec Charlie, nous serons sur la même longueur d'onde ! Sinon je ne m'appelle pas Park... Malone !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4 - Tu ne m'évinceras pas aussi facilement

Charlie

Un désagréable frisson me parcourt le corps, je me retourne sur moi-même en tâtonnant le matelas à la recherche du drap, en vain. Mon grognement de mécontentement trouble le silence qui m'entoure alors que je referme mes bras autour de mon buste pour m'apporter un peu de chaleur. J'ouvre un œil, puis rapidement le deuxième pour inspecter la pièce inconnue dans laquelle je me trouve. Une chambre, assurément, mais clairement pas la plus belle au vu de ce que j'ai déjà eu l'occasion d'apercevoir. Les murs d'un blanc immaculé sont vides de toute décoration, et le mobilier, de luxe certes, est très simpliste. Je soupçonne Malone de m'avoir foutue dans cette pièce pour se venger. Sa manière de me prendre pour une novice a le don de m'agacer. J'ai entièrement conscience que mon excentricité lui déplaît, mais moi c'est sa rigidité qui me fait grincer des dents. Si les Services secrets ont si confiance en moi pour cette mission, c'est qu'ils ont la conviction que je ferai tout ce qu'il faut pour débusquer le coupable et préserver la sécurité de nos témoins. Ils connaissent mon passé, mes motivations, et ce n'est pas ce con d'agent du FBI qui va me mettre des bâtons dans les roues et me reléguer à la place de débutante. Si je suis aussi bonne dans ce que je fais, c'est grâce à mon instinct, ma spontanéité, mais surtout à ma façon d'être. Je dérange autant que j'attire, et dans n'importe quelle situation, cela me permet d'être mise en valeur. Un intérêt positif ou négatif, peu importe, tant que ça porte ses fruits. Pourtant, j'ai écouté chacune de ses paroles, retenu toutes les données qu'il a consenti à partager, tout comme les zones d'ombre qu'il lui reste encore à éclaircir. C'est une preuve de ma bonne volonté, non ? Quoique mon assoupissement n'a sans doute pas produit l'effet que recherché. Je m'étire en poussant un long soupir d'aise avant de me lever. J'ai eu la vague impression de sentir mon corps toujours mouillé se lover contre lui, de sentir son parfum boisé me chatouiller les narines. De son corps vacillant les minutes avant qu'il ne me dépose dans cette pièce. J'étais si épuisée que lorsque j'ai réalisé que j'étais au lit, je n'ai plus eu la force de le rejoindre pour discuter de la mission. Mon manque de sommeil a finalement eu raison de moi.

À défaut de dénicher mes habits, je quitte l'endroit et ne peux m'empêcher de rire. J'étais dans le vrai, il m'a installée le plus loin qu'il pouvait, dans la toute dernière chambre du couloir. Je le sais, pour être en ce moment même en train d'ouvrir toutes les autres portes. Je trouve mes valises dans la chambre d'hier, celle avec le magnifique lit à baldaquin en bois exotique et l'ambiance feutrée qui fait de cette pièce un doux cocon. La salle de bains attenante est tout aussi jolie, avec une magnifique baignoire sur pieds et une douche assez grande pour contenir une équipe de foot, au choix, au gré de mes envies. Je range mes tenues dans le dressing pour effacer les traces de froissé tout en sélectionnant celle de la journée, et je prends une rapide douche. Malone est absent pour une durée indéterminée, il faut que je sois prête à son retour. Nous avons suffisamment perdu de temps, place à l'action !

Mais ma motivation et mon enthousiasme sont retombés comme un soufflet. Deux heures que je poireaute sans un signe de vie de sa part. La matinée est déjà bien avancée et je tourne en rond dans cette prison dorée, à user le parquet avec mes talons aiguilles en espérant le bousiller et foutre ce con dans la merde auprès de ses boss. Quand je pense que j'avais décidé de faire la paix et d'adopter une meilleure attitude avec lui, je reviens vite sur ma résolution. Soudain, une idée me vient : Alexia Jefferson, on a échangé nos numéros pendant la soirée. Je pianote un message puant de flatteries dont les bourges raffolent tant et attends qu'elle entre en contact. J'ai besoin de lui soutirer les éléments nécessaires, à savoir où peut se trouver mon adorable frère. Je n'ai pas son numéro de téléphone, aucune connaissance de ses habitudes, et sans une aide extérieure, je n'ai pas la moindre chance de mettre la main sur lui avant que *monsieur* ne l'ait décidé. Mais le monde semble se jouer de moi puisque les minutes s'égrènent sans qu'Alexia me réponde. Cette mission commence mal, très mal... J'en suis à me demander si je ne devrais pas prendre attache avec mon référent lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit. Étonnée, je claque des talons et ouvre la porte sur Alexia en personne qui affiche un large sourire.

— Mais quelle heureuse surprise, Lexie ! dis-je, et cette fois, sans une once de mensonge, sa venue tombant à pic. Il faut croire que les grands esprits se rencontrent, je t'ai envoyé un message il y a quelques minutes justement !

Je me décale pour l'inviter à entrer, mais celle-ci campe sur le pas de porte en zieutant sa montre.

— J'étais en route pour me rendre à mon salon de beauté lorsque je l'ai reçu, et je me suis dit que c'était l'occasion de faire plus ample connaissance. Tu m'accompagnes ? me propose-t-elle gentiment.

Me rapprocher d'elle est indéniablement une très bonne idée, mais ma priorité reste Malone pour le moment. Face à mon mutisme, elle s'agace, probablement peu encline à recevoir un refus.

— Je t'invite dans le meilleur salon de la région et tu hésites ? Il faut s'y prendre des semaines, voire des mois à l'avance pour obtenir un rendez-vous. Mais si tu viens avec moi, je peux t'assurer une prise en charge sans problème, se vante-t-elle.

Je triture mes ongles nouvellement manucurés et prends un air contrit pour appuyer mon rejet.

— J'imagine, et j'aurais sincèrement adoré passer ce moment en ta compagnie, mais j'ai du temps à rattraper avec mon frère et comme tu as pu t'en apercevoir, notre relation n'est pas au beau fixe. Je voudrais lui prouver qu'il compte pour moi.

Elle pose une paume sur mon poignet et m'adresse un regard empli de chaleur, puis un discret sourire résigné fleurit sur ses lèvres carmin.

— Les relations familiales conflictuelles, je connais aussi. Si tu me promets une journée filles prochainement, je suis même disposée à t'amener à lui !

Je jubile intérieurement : voilà comment faire d'une pierre deux coups.

— Tu serais une véritable amie, Lexie.

Parce que oui, dans ce milieu, elles sont toutes amies. Ma nouvelle copine m'indique sa voiture, un coupé cabriolet allemand tape-à-l'œil qui ne passe pas inaperçu. Alors que je m'installe sur le siège passager, je m'étonne toutefois qu'elle prenne la peine de conduire quand son mari emploie un chauffeur particulier et ne manque pas de lui faire la remarque.

— J'aime Sam de tout mon cœur, mais je tiens à garder un minimum d'indépendance. Prendre son chauffeur pour qu'il puisse tracer ma journée et avoir à lui rendre des comptes ? Non merci ! Il est peut-être plus vieux que moi, mais ce n'est pas mon père, rigole-t-elle.

Elle m'adresse un clin d'œil de concupiscence et arbore un doux sourire auquel je réponds sans arrière-pensée. Elle est jeune, sûrement un peu trop naïve et très riche, mais elle est surtout fraîche et simple malgré tout. Je pense que je pourrais finalement l'apprécier sans trop me forcer. Lexie n'est pas aussi guindée qu'elle y paraît. Je pousse un cri de surprise quand elle

appuie à fond sur l'accélérateur, projetant son bolide sur la route dans un crissement de pneus.

— Mon détour va me faire arriver en retard et Edouardo est un homme très occupé. Mes cheveux ont atrocement besoin de ses compétences, il est juste hors de question de louper mon rendez-vous ! hurle-t-elle à mon intention.

Je ne prends pas la peine de vérifier sa chevelure, qui j'en suis sûre est parfaite, et attache à la hâte ma ceinture de sécurité sans me départir du sourire qui entrave mes lèvres.

— Elle n'a que ça dans le ventre ?

Ma provocation ne tarde pas à trouver réponse. Je suis soudain propulsée dans le fond de mon siège, les mèches échappées de ma queue de cheval fouettant mon visage.

— Tu me plais, Charlie Levon !

Toi aussi, Alexia Jefferson, mais ça ne m'empêchera pas de détruire ton mari, et par conséquent, ta vie, si malheureusement il est bien impliqué dans cette histoire de fuite vidéo.

Pour quelqu'un de pressé, elle prend néanmoins le temps de me faire entrer dans ce club très privé où Sam et Malone, pardon, Parker sont en train de jouer une partie de golf (raison pour laquelle elle savait où le trouver) et d'obtenir ma promesse que demain je la suive dans son après-midi shopping. Je m'apprête à soudoyer un employé pour m'amener à eux lorsque je repère mon collègue au volant d'un caddie, accompagné de notre cible. J'ôte mes chaussures, très peu propices pour marcher dans l'herbe, et les prends à la main tandis que je m'avance au-devant de la voiturette. D'un pas vif, à la limite de trotter, je lève la main dans leur direction en secouant mes chaussures dans les airs pour attirer leur regard. Je peux voir le moment précis où Malone me repère, à la manière dont son visage se crispe. Il se peut que j'en rajoute, à sourire exagérément, à sautiller, pousser des petits cris d'exclamation pour l'emmerder davantage. À contrecœur, il s'arrête à mon niveau et ourle ses lèvres en un sourire exempt de toute chaleur.

— Charlie, quelle... surprise, lance Malone en venant aussitôt à ma rencontre.

Il ne dévoile que son dos à ses comparses, mais moi, j'ai la grande « chance » de décrypter sur son visage tout son mécontentement. Si des

yeux avaient le pouvoir de vous éviscérer sur-le-champ, je ne serais déjà plus de ce monde.

— Coucou, frangin ! J'avais envie que l'on passe un moment ensemble, tu sais, pour rattraper le temps perdu et tout ça, affirmé-je en le gratifiant d'un sourire tout ce qu'il y a de plus bienveillant.

— C'est une intention louable, mais vois-tu, ce n'est pas le timing idéal.

Je garde une moue des plus sympathiques parce que moi, je suis visible des autres, mais les traits de Malone ne correspondent pas du tout au ton de voix employé. Ses yeux sont si plissés que je dois me retenir de passer la main devant pour m'assurer qu'il me voit encore. Sa mâchoire est contractée, ce qui lui confère l'air sexy de Brando dans *Le Parrain*. Ses sourcils sont si courbés que même sa cicatrice n'est plus apparente. S'il parle fort pour nos spectateurs, il murmure pour m'adresser la parole en se plantant devant moi.

— Qu'est-ce que tu fous ici, putain ! Tu retournes à la maison maintenant et on va discuter plus tard. Est-ce que tu m'as bien compris ?

— Oh, grand frère, désolée de t'avoir dérangé pendant que tu... hum, je ne suis pas bien certaine du mot à employer...

— Du travail ! Je bosse, là, au cas où tu n'aurais pas saisi.

— Attends, tu es vraiment en train de prétendre ce que je pense ? Jouer au golf, nous sommes d'accord que ce n'est pas vraiment un taf, hein ? riposté-je pour rendre le change en voyant quelqu'un approcher.

— Plusieurs des plus gros contrats signés dans ma carrière l'ont été sur un green, ma chère, nous interrompt celui qui s'est approché.

Mon *frangin* se crispe et laisse même échapper un grondement inaudible pour celui qui se joint à nous. L'homme à la cinquantaine séduisante me tend la main et se présente officiellement.

— Sam Jefferson, annonce-t-il.

Je lui rends la pareille et remarque avec satisfaction qu'il est curieux à mon égard. Ce soudain intérêt irrite instantanément Malone et n'est certainement pas pour me déplaire.

Notre cible m'offre un grand sourire, ses dents aussi blanches que les gants qu'il a enfilés pour sa séance de golf. Son polo marine moule une carrure que ne laissait pas deviner son complet sur les photos qu'on m'avait remises. Ses yeux en amande m'examinent sans gêne et il m'indique d'un haussement de ses épais sourcils qu'il apprécie ce qu'il voit. J'imagine la pauvre Lexie heureuse en mariage auprès d'un homme tel que Jeffy. Il est

séduisant et riche à craquer, mais il me semble aussi être du genre très charmeur. J'aurais peut-être dû tabler sur l'époux plutôt que sur mon amitié avec sa femme.

— Charlie s'en allait justement, prévient Malone qui tente de capter l'attention de l'homme, mais ce dernier l'ignore complètement et continue à ne s'adresser qu'à moi.

— Mademoiselle Levon, savez-vous jouer au golf ?

Mes yeux s'illuminent comme un sapin de Noël, ce qui a le don d'agrandir son sourire charmeur. Et cela n'arrange pas l'humeur maussade de Malone. S'il ne dit rien, je distingue toutefois ses doigts blanchissant à vue d'œil tellement il serre fort son club. Je n'ose imaginer les images qui doivent défiler dans son crâne, mais je suis sûre que dans tous les scénarios je finis dans un bain de sang.

— Je suis experte en golf miniature, mais je suppose que c'est une insulte de le mentionner dans ce genre d'endroit.

Jefferson se marre en secouant la tête d'amusement, et Malone l'imité sans parvenir à se déridé pour autant.

— J'avais plus dans l'idée d'inviter Parker à déjeuner, mais s'il est disposé à m'apprendre, je ne refuserai pas une partie avec vous, messieurs.

Malone se tourne vers la cible en levant les paumes vers lui en signe de reddition.

— Ne m'en veuillez pas, mais je vais accepter son invitation, il y va de notre sécurité. Elle sera assurément moins dangereuse avec des couverts plutôt qu'avec un club de golf dans les mains.

Son bras vient entraver mes épaules et il me rapproche de lui dans un geste fraternel.

— Il a surtout peur que vous vous rendiez compte que je fais une bien meilleure adversaire que lui, chuchoté-je à l'attention de notre cible.

— Venez avec lui la semaine prochaine dans ce cas, je me ferai un plaisir de vous départager, me répond-il sur le même ton.

Si je prévois de devenir copine avec Lexie, mieux vaut pour moi éviter son époux qui paraît un peu trop réceptif. Ça aurait pu sembler être une bonne ligne de conduite, mais je doute qu'un homme de son expérience se laisse berner en si peu de temps. Certainement pas assez pour me confier les éléments que je recherche sur l'oreiller, simplement pour mes beaux yeux. Alors que je suis toujours serrée dans les bras de Malone, nous nous éloignons en silence le temps de ne plus être à portée d'éventuelles oreilles

indiscrètes. Lorsque nous sommes suffisamment loin, il retire son bras d'un geste vif, comme si ce contact prolongé était une torture.

En venant ici, je savais que j'allais grandement le contrarier, pourtant sa manière de me rejeter me vexe plus que je ne l'avais envisagé. Mais il est hors de question qu'il s'en rende compte.

— Ce pantalon bouffant te va à ravir. Il va falloir que je me trouve aussi une jolie tenue pour jouer avec Jefferson !

Pour toute réponse, il me lance un regard en biais, peu enclin à me voir entrer dans la partie aussi facilement. À nous voir, on pourrait croire que c'est une compétition entre les Services secrets et le FBI, ou plutôt entre Malone et moi. Pourtant, nous devons justement réussir à travailler main dans la main, l'avenir de milliers de personnes en dépend, ça fait vite relativiser.

— Tu connais un bon restaurant dans le coin ?

Interloqué, Malone s'arrête net.

— Parce que tu étais sérieuse ?

— Il est temps d'enterrer la hache de guerre, tu ne crois pas ? Alors on va repartir sur de bonnes bases devant un copieux petit plat. Je vais te raconter tout ce que tu as besoin de savoir sur la mission, on va parfaire nos couvertures et on va débusquer cet enfoiré, ensemble. *Deal* ?

Il soupire, mais j'aperçois une minuscule faille dans son bouclier.

— Commence déjà par partager tes renseignements, après on verra si l'entente entre nos deux organisations est nécessaire, lâche-t-il en gardant son ton bourru.

CHAPITRE 5 – Cartes sur table

Malone

Nous ne pourrions offrir une meilleure interprétation du frère et de la sœur qui se chamaillent en permanence. Je suis, dans la vraie vie, fils unique et je ne parle donc pas d'un sujet connu, mais si j'avais véritablement une frangine, je parie qu'elle me porterait tout autant sur les nerfs. Parker est mystérieux, inaccessible et plein de secrets. Charlie quant à elle se trimballe une espèce d'aura avenante, gentille et exubérante. Tout y est pour attirer sur moi une attention que je ne désirais pas et que je m'échine à ne pas avoir. Elle est intelligente, vive, et non seulement elle sait qu'elle fait tourner des têtes, mais elle semble apprécier cela. J'en suis encore à tenter de déterminer si ça fait partie de sa réelle personnalité ou si c'est lié à ce rôle qu'elle joue. Je l'examine alors que nous sommes attablés l'un devant l'autre. Nous sommes allés dans ce lieu bien loin du *country club*. Elle n'a pas caché sa déception quand j'ai refusé que nous y mangions ensemble.

« Tu as honte de la famille ? » m'a-t-elle charrié pour masquer sa déconvenue.

Je n'ai pas cru bon de rebondir sur cette question. Lui avouer qu'elle attire beaucoup trop l'attention des hommes ? Qu'à son approche, les femmes retiennent leur souffle et tendent l'oreille pour entendre la moindre chose leur permettant de l'anéantir socialement ? Parler « boulot » dans un endroit public, entourés des gens que nous escomptons leurrer, c'est précisément ce que nous souhaitons éviter.

Elle pose le menu devant elle en soupirant comme une enfant attendant qu'on lui demande ce qui ne va pas.

— Quoi ? interrogé-je froidement.

— Tu as la carte bancaire de tes boss et tu m'amènes manger dans un casse-croûte de bord de plage ?

— Je suis désolé, l'aristo, mais ici, enveloppés du brouhaha de la foule, on sera bien plus discrets.

Elle plisse des yeux et, à ma grande surprise, éclate d'un gros rire qu'elle n'entreprend pas de tempérer.

— Tu déconnes ? Pas vrai ? Ça ne peut être que ça !

— Je suis sérieux, riposté-je, ma contrariété s'amplifiant de façon exponentielle.

— Parker, tu portes une Rolex, tu conduis une Ferrari, ta tenue de golf de marque coûte sans doute plus cher que l'argent que j'ai gagné durant la dernière année. Tu crois sincèrement que tu passes inaperçu ?

Je la scrute un instant en observant chacun des traits de son séduisant minois.

— C'est que vous êtes sacrément mal payés là où tu bosses, balancé-je avec une arrogance que je ne cherche pas à masquer.

Elle rigole à nouveau et ça ne me semble pas sonner faux. Continuer à lui tomber dessus me confèrera le rôle du méchant et du buté, comprends-je. Elle occulterait alors tous mes arguments du plat de la main en se disant que j'en fais trop. Je ne dois pas paraître de mauvaise foi afin qu'elle accorde du crédit à mes avertissements même si en réalité, j'ai conscience de l'être. Il est important qu'elle assimile que c'est du sérieux et que lorsqu'elle quittera cet univers, j'y resterai encore, moi. Et si je la manipulais de façon à la mettre de mon côté ? J'essaie donc d'afficher un air plus détendu. Je suis coincé avec elle et le meilleur moyen de m'en débarrasser, c'est de débusquer l'employé mandaté par Libras pour placer cette fichue liste en ligne. Pour qu'elle y adhère, il me faudra ajouter un peu d'eau dans mon vin, je le crains. La serveuse en shorty et en top de bikini prend notre commande. J'attends sagement qu'elle reparte pour expliquer à ma collègue quelques rudiments sur le monde dans lequel elle vient de foutre les pieds.

— Déjà, avant de penser bosser avec toi, il serait intéressant de savoir à qui j'ai affaire.

Elle observe les alentours par-dessus son épaule et du bout des lèvres, décline son identité.

— Je me nomme Rachel O'Maha.

Je pourrais user d'une formule de politesse telle que « enchanté », mais je détesterais lui laisser croire que c'est le cas et donc, je poursuis sur mon interrogatoire.

— Tu comptes combien d'infiltrations à long terme dans ta carrière ?

— Quelques-unes, rétorque-t-elle, un peu trop vague pour que j'y accorde du crédit.

— Je ne te parle pas de missions de quelques jours, mais de vraiment plusieurs semaines, voire de mois.

— Qu'est-ce que ça change ? Tu penses que je serais plus légitime ? Que mon professionnalisme sera proportionnel à leur nombre ?

Je sens la méfiance tendre chacun de ses membres. Je suis presque déstabilisé de la percevoir d'un coup si sérieux.

— Je me fiche bien de connaître ton niveau de confiance en tes capacités. Le seul truc qui est vital, c'est la cohérence. Quand tu fais du long terme, tu dois avoir un passé, et pas une fiche apprise par cœur. Nous sommes là, dans ce resto, parce que c'est logique, songé et réfléchi comme chacun de mes actes du quotidien. Tu vois les meufs en bikini tout autour ? (Elle confirme d'un vif mouvement de tête). Bah, elles attirent vachement plus l'attention que nous. Ouais, j'ai l'air friqué, mais tous ceux qui sont ici le sont, rien d'épatant, rien qui sorte du lot. Et Parker, avant de faire partie de ce monde, n'était pas un fils à papa attendant qu'il lui offre un poste dans une compagnie prestigieuse. Il n'était qu'un étudiant de classe moyenne, mais hyper doué avec un ordinateur, qui est parvenu à tirer son épingle du jeu et à devenir un maître de la sécurité bancaire et des transferts d'argent. Personne ne sera surpris de me voir assis à une table d'un snack deux étoiles pour manger un repas hyper gras.

Son faciès se détend et je suppose qu'elle saisit que je ne tente pas de la tenir à distance, mais que je souhaite m'assurer qu'il n'y a dans nos discours rien qui soit discordant.

— Et donc, si tu joues la fofolle et l'excentrique, ce doit être jusqu'au bout. Dans tes vêtements, tes expressions, tes activités et tes talents. Crois-moi, ils repèrent à des kilomètres à la ronde les imposteurs, parce que c'est précisément ce qu'ils sont tous. Ils savent manier les apparences, les chiffres, les histoires, et comme tu suscites beaucoup de curiosité, tu es sur la sellette. Tu comprends ?

— Ce que je comprends, riposte-t-elle en plissant son petit nez, à la façon d'une fille sur le point de me rembarrer, c'est que ce qui te gêne le plus, c'est que je sois une donnée variable. Je t'ai percé, Parker ! Tu aimes tout contrôler à la virgule près. Il n'y a que de cette façon que tu te sens maître de ton environnement. Je ne dis pas que ce que tu m'expliques ce sont des conneries, je suis même plutôt en accord, mais je refuse de suivre un plan linéaire déjà établi. Parce que tout ne peut pas être calculé et qu'il faut aussi savoir tirer parti des événements inattendus. Mon instinct, voilà mon guide.

— J'ai bossé avec une femme comme ça un jour...

— Et ?

— Et quand il me prend l'envie de lui rendre visite, je vais au cimetière.

Mon dernier commentaire jette immédiatement un froid entre nous. Elle ne masque pas sa surprise, mais ne souffle pas mot puisque la serveuse arrive avec nos burgers et nos frites bien luisants de graisse.

— Je comprends parfaitement bien tes avertissements, avoue-t-elle après quelques bouchées. Ta motivation est presque inspirante, mais tu dois bien assimiler que je ne suis là que provisoirement. Trente journées, moins deux, c'est ce dont nous disposons pour trouver qui est responsable de la fuite et empêcher qu'elle ne soit divulguée.

— Moins deux ? m'enquiers-je circonspect, puisque depuis hier il ne s'est pas écoulé quarante-huit heures.

— La vidéo partagée avec les boss, la mise en place des intégrations et les briefings aux agents. Tu n'envisageais tout de même pas qu'on m'avait catapultée ici avec dix minutes de préparation ? Bref, je n'ai pas le temps de me construire un personnage timide et bien comme il faut. Je dois attirer l'attention et me créer des contacts rapidement. Nos institutions sont toutes sur les dents à l'heure actuelle, forcées de collaborer, et faut pas te leurrer, ça ne m'enchant pas du tout non plus ! Mon mandat précis est d'effectuer une filature rapprochée du couple Jefferson, de cueillir des preuves sur chaque individu gravitant autour d'eux. Et à leur tour, tous ceux pointés seront ensuite sous surveillance.

— Je fais déjà ça ! Que crois-tu que soit mon rôle, si ce n'est pas de remonter cette organisation, putain ! m'enflammé-je aussitôt.

Elle secoue le menton comme si c'était moi le con qui n'avait rien capté.

— Tu vises Libras, ta connexion avec eux se doit d'en être une de confiance, durable et axée sur le business. Ton but est de débusquer les dirigeants. Le mien est d'empêcher la diffusion de données sensibles.

— Ce que j'aurais très bien pu faire avec ma position privilégiée !

— Pas sans risquer tes acquis ! Pas avec cette urgence qui nous pend au-dessus de la tête. Tu veux planter des caméras ou fureter dans la maison, si tu te fais coincer tu ne peux le justifier puisque c'est inexplicable. Moi, en étant copine avec Lexie, j'aurai un accès moins surveillé, moins restreint, et tout le loisir de prétendre m'être perdue. J'ai vu cette vidéo, Parker, cette femme avec son enfant, que Dieu merci nous avons pu relocaliser, mais la même situation à grande échelle sera impossible à gérer et des gens innocents mourront. Tu es prêt à risquer cela pour une guerre qui perdure depuis la création de nos divisions ? Je te crois assez humain pour

comprendre ce que ça implique en cas d'échec. Et je ne te parle pas des gratte-papier qui ne recevront qu'une tape sur la main, mais bien de tous ceux qui n'obtiendront plus de révélations d'aucune source. De ceux sur le terrain qui seraient démasqués et de tous les procès qui se solderaient par des libérations, faute de témoignages. Je ne dis pas que ta mission première n'est pas importante, je reconnais les années que tu y as consacrées. Mais nous n'avons qu'un mois pour éviter que le pire se produise, et ensuite, je te rends ta couverture et sors de ta vie. Garde cependant une chose en tête, si cette mission foire, il en sera de même pour la tienne. Parce que mon petit doigt me souffle que lorsque les identités de dizaines de milliers de témoins protégés seront dévoilées au grand jour, capturer un type qui envoie quelques billets à des terroristes qui font la loi à des tonnes de kilomètres sera le cadet de nos soucis.

Je suis obligé de reconnaître la logique de son discours. Je remarque même qu'elle n'est peut-être pas aussi frivole qu'elle veut bien le laisser croire. Sauf qu'elle ne se doute pas à quel point tout ça est important pour moi. Bien sûr, démanteler le réseau Libras est la raison évoquée, mais ça va bien au-delà de ça.

— L'unique solution est donc que durant les semaines qui arrivent nous instaurions une trêve entre nous et entre nos organisations, soufflé-je, en ayant l'impression de vomir du verre pilé avec ces simples mots.

— Attends, ai-je bien compris, Malone ? Tu me proposes qu'on fasse équipe ? Comme une vraie de vraie *team* ?

Ses lèvres charnues s'étirent jusqu'à la commissure, ses yeux, d'un bleu comparable à la couleur de l'océan en arrière-plan, s'illuminent de cette lueur joyeuse qu'elle affiche en permanence. Bordel, je regrette presque d'avoir énoncé que nous soyons capables de collaborer.

— Ouais, c'est ça, ronchonné-je. Par contre, avant de nous lancer dans tout ça, il faut établir des balises claires pour qu'aucun de nous ne nuise à l'autre. Et que ton passage ne laisse aucune trace susceptible de foutre en l'air ce qui était déjà en place.

— Je suis bien d'accord ! Pour t'en tenir à la cohérence exprimée plus tôt, tu devrais continuer à prétendre que je te tape sur les nerfs.

— Je n'ai pas à faire semblant pour cela, avoué-je, le plus sérieux du monde.

— Exactement comme ça ! C'est parfait ! J'adore ta capacité à ne jamais décrocher du rôle, j'en arriverais presque à croire que tu me détestes

réellement !

Putain, ce qu'elle m'exaspère...

Nous finissons nos assiettes et discutons de nos identités, de nos buts et de la façon dont on envisage d'y parvenir. Si je lui dévoile la quasi-entièreté d'un plan bien ficelé et très clair, elle m'explique viser Lexie et son entourage pour les raisons évoquées juste avant. Quand je lui demande comment elle compte s'y prendre, son unique réponse est « par n'importe quel moyen à ma disposition ». J'expire fortement, passablement agacé, car encore une fois nos différences de personnalités et de procédés sont d'une évidence à pleurer.

Vingt-huit journées, m'encouragé-je, alors que nous élaborons quelques souvenirs de famille communs pour nous en tirer si on nous interroge sur le sujet. Je lui fais part des éléments récoltés jusque-là qui lui seront possiblement utiles et garde les autres pour moi. Exclusivement ce que je juge primordial pour la bonne réalisation de notre mission conjointe. J'occulte plusieurs détails, notamment ceux concernant Tania. Nous établissons une pseudo-stratégie que je trouve peu précise et limite boiteuse, à l'image de ma consœur. Qui en somme se résume à : débriefing tous les jours et multiplication de nos contacts avec les Jefferson. Elle affirme qu'elle aura de la facilité à manipuler Lexie pour orchestrer des événements mondains, et que pour ma part je dois me manifester à chacun d'entre eux. Je riposte que ce n'est pas le genre de Parker, ce à quoi elle a aussi une répartie :

« Tu n'as qu'à jouer celui qui flique sa sœur. Le mec qui veut éviter qu'elle foute sa réputation en l'air ou qui refuse qu'elle fréquente un connard. Je suis sûre que si tu cherches bien, tu trouveras une justification ! »

Naturellement, nous convenons qu'elle peut prendre le rôle de la frangine un poil envahissante, mais concernant tous les éléments de mon « partenariat » de travail avec la cible, elle ne doit jamais s'en mêler. Comme par exemple ce matin au *country club*. Il aurait été mal perçu que je me rapproche trop près de Lexie, mais pour Charlie, c'est quelque chose de plutôt simple puisque Mme Jefferson et elles ont cet enthousiasme démesuré en commun. Après, il faut voir si sa nouvelle amie peut nous fournir quelques renseignements entendus çà et là sans même en comprendre l'importance.

Je consens à bosser avec elle, ou du moins à le tenter, mais je garde pour moi certains pans de cette vie que je me suis forgée. Nos buts convergent, mais ne sont pas totalement identiques, et je ne peux occulter le fait qu'elle redeviendra une rivale lorsque la mission se conclura. Elle achève son repas et moi le mien dans le plus grand des silences. Chacun cogite sur la façon dont il doit s'adapter à l'autre. Une fois terminé, je débarrasse les plateaux et la rejoins à la voiture. Je conduis jusqu'à la maison, et aussitôt arrivé, je m'enferme dans mon bureau pour surveiller les mouvements bancaires de Jefferson. Je la laisse vaquer à ses occupations et ne ressors que quelques heures plus tard. J'ai les yeux explosés à force d'avoir regardé des heures et des heures les chiffres et lignes de code passant sur l'écran. J'ai bien répertorié des transferts de pognon, mais ne réussis pas à les associer directement à Libras. Qu'il les autorise en profitant de son statut de directeur est un élément passible de taule, mais ce n'est pas assez. J'ai ce qu'il faut pour l'inculper lui, mais ce que je veux, c'est le relier sans équivoque aux terroristes que je serai parvenu à pister. Je sens que je touche presque au but. J'ai identifié le compte sur lequel sont déplacées les sommes douteuses, mais n'ai pas encore découvert qui l'utilise.

Je me rends à la desserte contenant un nombre faramineux de bouteilles d'alcool onéreux et me sers un verre pour me détendre et réfléchir posément. Je scrute dehors, le regard perdu dans le vide, lorsque je la repère, flottant sur le dos, dans la piscine. Une putain de sirène ! Chaque fois que je la cherche, je la retrouve en train de barboter dans l'eau. Elle n'a pas mieux à foutre ? Je sais pas moi, du genre se rapprocher de Lexie, par exemple ? Je continue de l'observer et plisse les yeux en remarquant qu'elle ne bronche pas d'un poil. Ses bras écartés, ses cheveux blonds auréolant son crâne et un visage qui est, pour la toute première fois, sans une seule expression. Mon palpitant se tord instantanément, je songe au pire. Heureusement, juste avant que mon cerveau ne s'emballe comme un dingue, ses mains viennent se croiser derrière sa tête. Mon cœur se remet à battre et le soulagement m'envahit. Bordel ! Elle aura ma peau cette peste ! Pas à cause de ce minuscule maillot de bain violet qui couvre à peine le bout de ses mamelons, ni de son ventre plat ou de ses longues jambes fuselées. Non, j'évoque là mon besoin de tout tenter pour éviter que l'histoire se répète. Je ne laisserai pas une autre de mes partenaires crever sous mes yeux. Je ne permettrai pas que ça se produise à nouveau, et pour la

paraphraser elle : j'utiliserai tous les moyens que je jugerai nécessaires pour atteindre mon but.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6 - Que l'alcool coule à flots !

Charlie

Les yeux fermés, j'adopte une respiration lente et sereine, me transportant dans un état semi-comateux. L'eau me porte, m'emmène aux quatre coins de la piscine au gré des légers mouvements exercés par mon corps. La tête plongée à moitié dans le liquide chloré, je profite de ce silence sourd pour me concentrer sur la suite de la mission. Malone se consacre à se rapprocher de Jefferson par le biais du travail, et de mon côté je dois obtenir la confiance de sa femme. S'il l'a choisie délibérément jeune et naïve, ce n'est pas pour rien. Une potiche à exhiber à son bras lors des soirées mondaines, un trophée de chasse que l'on accroche fièrement au-dessus de l'imposante cheminée. Un objet qui finit par briller par sa transparence dans le temps. Il voulait une beauté presque juvénile pour affirmer son pouvoir comme tous les hommes d'affaires quinquagénaires en mal de reconnaissance. Mais le « sois belle et tais-toi » n'empêche pas d'entendre des discussions ou de surprendre ce qu'il se passe à l'abri des regards. Et Lexie, sans le savoir, possède probablement des indices cruciaux. Je me redresse et regagne le bord du bassin pour en sortir. Fini de barboter, il est temps de passer à l'action. Je m'enveloppe dans une grande sortie de bain et m'empare de mon téléphone pour l'inviter à une soirée en extérieur qui va me permettre de mettre mon plan à exécution dans les meilleures conditions.

Je jette un coup d'œil furtif dans les pièces que je traverse en espérant croiser Malone, en vain. Depuis notre retour du resto, il s'est enfermé dans son bureau sans en ressortir. Notre mise au point était nécessaire, et plutôt bien accueillie, donc je ne pense pas que son enfermement soit contre moi. Malone comme Parker sont des mordus du boulot, il doit être en train de bosser sur je ne sais quel projet. Je suis curieuse de le connaître davantage, pour savoir si Parker est une facette de lui ou s'il ne s'agit que d'un rôle dont il a du mal à quitter la peau. J'avance à pas de loup jusqu'à l'étage et lorsque j'arrive à hauteur de son bureau, la porte à demi-fermée m'empêche de discerner quoi que ce soit. Aucun bruit ne se dégage de la pièce, pas même le cliquetis d'un clavier d'ordinateur ou une respiration. J'en suis à me demander s'il ne s'est pas fait la belle pendant ma baignade pour reprendre la mission en solo, lorsque le bip d'un message me fait

sursauter et accélérer mes pas. Lexie accepte mon invitation et indique qu'elle va venir me chercher dans l'heure pour profiter au maximum de notre soirée. Autant dire qu'il faut que je me speede si je veux être prête avant son arrivée. Mes interrogations sur mon collègue attendront.

Je suis en train d'enfiler mes boots noirs lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit ; je prends le temps d'admirer une dernière fois le reflet que me renvoie le miroir pour vérifier ma tenue du soir. Bien que je prenne plaisir chaque jour à profiter des ensembles haute couture qui regorgent dans mon armoire, j'aspirais à quelque chose qui me corresponde davantage. J'aime m'habiller comme les femmes de ce monde parce que j'ai rarement l'occasion de porter ce genre de toilettes, mais je n'ai aucune idée de la manière dont va se passer notre soirée et, comptant pousser Lexie hors de ses limites, il me faut donc des fringues qui ne craignent rien. C'est la raison pour laquelle j'ai opté pour des vêtements de mon dressing personnel. Un *crop top* blanc et ma jupe fétiche noire. Des bas résille de la même couleur ainsi qu'un Perfecto passe-partout. Un look rock qui s'accorde à la perfection avec mes cheveux séchés à l'air libre, ce qui leur confère un air sauvage, et mon maquillage discret, seulement relevé par mes lèvres colorées de carmin. C'est le style qui m'accompagne lors de mes virées dans le civil, je mets toutes les chances de mon côté. Je fourre à la hâte mes effets personnels dans mon sac et dévale l'escalier pour rejoindre mon collègue en pleine conversation avec son « amie ». Un large sourire fend mon visage quand je réalise qu'elle-même a troqué ses habits habituels pour quelque chose de plus léger. Pas à mon niveau et toujours dans du tissu griffé.

— Tu ne comptes quand même pas y aller habillée comme ça ? m'apostrophe mon coéquipier en mode grand frère protecteur.

Voilà donc la voie qu'il a choisi d'emprunter ? Celle du frangin-flic-contrôlant ? Bien sûr je ne lui ferai pas remarquer qu'il a employé une de mes idées. Quoique...

Les sourcils froncés et les bras croisés sur son torse, il me dévisage avec une pointe d'irritation, jouant son rôle à la perfection. Je tourne sur moi-même, remuant du popotin exagérément pour le laisser profiter de la vue dans son intégralité.

— Va te changer, Charlie, tu ne peux décemment pas sortir dans cette tenue, grogne-t-il une nouvelle fois.

Je prends la même posture que lui.

— Je ne suis plus une gamine, Parker ! Tu as loupé mon adolescence dans ton pensionnat à l'autre bout du pays, alors il est trop tard pour jouer le grand frère moralisateur.

Malgré mon timbre de voix tranchant, je ne parviens pas à retenir mes lèvres de s'incurver en un rictus malicieux. Dieu qu'il est sexy lorsqu'il prend son air bourru. Lexie le réprimande d'une tape sur l'épaule, me couvrant d'un regard approbateur.

— Ça suffit, Parker, elle est magnifique !

— Je te retourne la politesse, cette robe donne l'effet qu'elle a été créée sur toi, la complimenté-je.

Et je comprends à la lueur de ses pupilles que ce n'est pas qu'une impression. Décidément, la vie de riche doit tellement être facile à vivre...

— Bon, c'est pas que l'on s'ennuie avec toi, frerot, mais on a des choses à faire.

— Comme ? m'interroge-t-il en me détaillant de la tête aux pieds une nouvelle fois.

Je me penche vers lui comme si j'allais lui chuchoter un secret au creux de l'oreille et attrape la poignée de porte pour mieux m'éclipser.

— Plein de choses excitantes qui ne te regardent en rien ! lui annoncé-je toutefois avant de refermer le battant, Lexie dans mon sillon.

— Je le découvre un peu plus chaque fois depuis que tu es arrivée. Parker protecteur et paternaliste, c'est une nouveauté, ricane mon acolyte de la soirée.

Elle se dirige vers un gros SUV noir aux vitres teintées, lorsque le chauffeur qui y était assis en sort pour nous ouvrir la portière arrière. Étonnée, je ne peux m'empêcher de questionner Lexie, qui prônait sa liberté pas plus tard que ce matin.

— Tu as accepté de te balader avec un traceur pour la soirée ?

Alexia s'installe, non sans mal à cause de cette robe pailletée qui la colle comme une seconde peau, en se marrant.

— Par la force des choses, j'ai appris qu'il était plus judicieux de me faire conduire dans ce genre de sortie, alors maintenant, je prends mes précautions. Si tu savais le nombre de fois où j'ai quitté la boîte à quatre pattes parce que je n'étais plus capable de marcher, tu comprendrais pourquoi il me faut un garde-chiourme, me confie Lexie dans un éclat de rire.

Moi aussi je ris - jaune - et tape des mains comme une excitée pour donner le change. Moi qui pensais qu'elle était principalement accoutumée aux galas, aux vernissages et autres tralalas mondains, je réalise un peu tard que je n'avais pas tous les éléments. Les riches se prennent des cuites tout autant que la basse classe ! Mais pour le coup, je ne vais pas y aller avec le dos de la cuillère, c'est en vomissant ses boyaux qu'elle va me faire ces putains de révélations.

— Et où est-ce que l'on va faire la fête ?

— Chérie, ici il n'y a qu'une seule adresse où les gens comme nous peuvent se permettre de se lâcher. C'est *la* boîte branchée où l'élite du coin se retrouve, et je peux te promettre que tu vas en avoir pour ton argent, ponctue-t-elle d'un clin d'œil plein de concupiscence.

J'avale difficilement. C'est mon boss qui va payer l'addition, alors en effet, il vaut mieux que j'aie de quoi leur mettre sous la dent, au vu du nombre de billets verts que je vais dépenser. Pendant le trajet, Alexia me rancarde sur l'établissement où nous nous rendons, du propriétaire au style des clients qui le fréquentent. Mais lorsque l'on arrive, et malgré la description qu'elle m'en a faite, je suis subjuguée par la beauté du décor. Avec la femme d'un des hommes les plus influents du pays, je suis rentrée sans difficulté. L'extérieur en briques rouges ressemble à n'importe quel autre lieu de débauche, mais une fois la grande porte métallique passée, on en prend plein la vue. Une hauteur de plafond vertigineuse, un sol entièrement composé de verre laissant entrevoir la magnifique cave à vins en dessous et des miroirs hors norme disséminés un peu partout, donnant l'impression que nous sommes prisonniers d'un de ces labyrinthes de glaces que l'on peut trouver dans une fête foraine. J'adore danser. J'aime cette sensation de lâcher prise qui nous transporte au rythme du son que crachent les enceintes puissantes, ainsi que les vibrations qui stimulent tout notre corps. J'en ai écumé des boîtes avec mes amies, mais jamais une qui égale ce que j'ai sous les yeux. J'essaie de rester stoïque pour ne pas donner l'impression à Lexie que je n'ai pas l'habitude de cet étalage de luxe, mais je ne peux empêcher mon attention de virevolter aux bruits et mouvements qui m'entourent. Mais elle ne fait pas vraiment cas de moi, fonçant droit vers un groupe de femmes, qui, si je me fie à leurs airs pincés, presque psychorigides, ne sont pas très à l'aise d'être ici. Tandis que l'on s'installe à leur table, mon amie se charge des présentations. À l'annonce de mon frère, de grands sourires enfiévrés apparaissent sur leurs visages bien trop

maquillés. Il fait des ravages auprès des dames, seule celle de Jefferson semble hermétique à son charme.

— J'ai invité quelques amies pour agrandir ton cercle de connaissances, ça ne te dérange pas ? me glisse Lexie discrètement.

Je secoue la tête doucement en arborant un léger sourire. Un peu tard pour poser la question, cela dit. Je n'avais pas envisagé que nous ne serions pas seules, mais finalement c'est plutôt une bonne chose. Les discussions vont se croiser, se rythmer et j'ai encore plus de chances d'obtenir des infos. Mais pour que les langues se délient, il faut ajouter un de mes meilleurs amis dans ce genre de situation : l'alcool. Je repère rapidement le serveur chargé du secteur et me lève pour aller à sa rencontre.

— Tournée générale, mesdames ! m'exclamé-je pour attirer leur attention. Je vais chercher le serveur, nous discuterons mieux autour d'un bon cocktail.

Étape 1 : faire sauter leurs filtres.

Plus de trois heures que l'alcool inonde peu à peu leurs veines. Je suis à bout de souffle, en sueur et totalement hilare sur le *dance floor*. Le dernier DJ à la mode est derrière ses platines, à nous faire danser comme des adolescentes éprises de liberté. Mes jambes ne me portent plus. Sous l'œil amusé de mes copines de soirée, je titube jusqu'à mon fauteuil où je me laisse choir comme si j'étais au bout de ma vie. Mon verre garde encore les traces de la condensation extérieure, signe qu'il est toujours bien frais, et j'en avale de longues rasades pour me désaltérer. Lexie me rejoint et en fait autant, une légère grimace déformant sa bouche. Faut dire que lors des dernières tournées, les bulles des cocktails aux noms improbables ont laissé la place aux alcools plus forts.

— Hey, tu sais que le serveur te reluque beaucoup ?

— J'ai cru le deviner, en effet, répond-elle de façon anodine, a priori peu flattée qu'un homme aussi beau que lui s'intéresse à elle.

La fortune avant tout, me rappelé-je instantanément.

— Mais que vous êtes sérieuse, madame Jefferson ! Je suis impressionnée, parce qu'à voir tes amies, elles ne diraient pas non malgré l'alliance accrochée à leur annulaire.

— Parce qu’elles ne sont pas aussi heureuses en mariage que je peux l’être ! Sam a beau avoir de l’âge, il a une sacrée endurance au lit et me fait prendre mon pied comme j’ai rarement eu l’occasion avant, me nargue-t-elle. J’ai trente ans de moins, et pourtant je suis épuisée bien avant lui ! Les seules fois où il me laisse me reposer, c’est quand il reçoit un appel tard dans la nuit et qu’il déserte le lit pour « régler » des problèmes qui ne peuvent attendre.

Face à mon haussement de sourcils, elle m’explique plus en détail.

— Le boulot ! Quand ça arrive, il s’enferme dans son bureau pendant des heures. Si je devais lui attribuer une maîtresse, ce serait son fichu téléphone professionnel.

— Mais qu’est-ce qui peut bien presser autant au beau milieu de la nuit ? Je veux dire : le boulot c’est bien beau, mais la nuit, quoi ! J’ai aussi un *work-addict* à la maison, crois-je bon de mentionner pour établir un nouveau point commun aux nombreux autres déjà identifiés. Comme pour ton mari, les clients de Parker l’appellent à toute heure du jour ou de la nuit, se foutant bien de le réveiller. Mais j’y pense, la banque est fermée la nuit, non ? Que peuvent-ils bien attendre de lui qui ne pourrait être traité au matin ?

Elle hausse les épaules, avale une gorgée puis se penche vers moi comme si elle s’apprêtait à me dire un secret. Toute mon attention est concentrée sur sa prochaine phrase.

— Quelques-uns de ses clients sont ailleurs dans le monde, et avec le décalage, il doit parfois se mettre à leurs fuseaux horaires. J’ai piqué une crise une fois, mais il m’a expliqué que ces clients en particulier sont ses plus importants et les plus lucratifs, qu’il se doit de leur donner un service VIP.

— En concurrence avec le service client... dur ! me moqué-je gentiment, tout en ayant la satisfaction d’avoir un indice sur lesdits clients. Oui, Lexie dispose de renseignements sans en être consciente.

— Tu devrais savoir qu’on ne rivalise pas contre une femme en colère. Qu’il travaille à la maison est une chose, qu’il ramène son job jusque dans la chambre, j’en peux plus. J’en ai marre de passer au second plan !

Son amie Lesly, qui nous a rejointes en cours de conversation, apporte davantage de précisions intéressantes.

— D’autant plus que pour leurs petites magouilles entre amis, ils se voient sur le green.

— Magouilles ? répété-je en jouant la naïve de service.

Elle opine du chef et je remarque que ses amies acquiescent aussi de leur côté.

— Ma jolie, tu sais que l'argent ne pousse pas dans les arbres. Toutes ici, y compris toi, vivent avec des hommes qui manigancent en permanence. Porte attention au prochain rassemblement, tu verras ces messieurs s'éclipser ou se mettre à part pour parler « boulot » en privé, explique-t-elle en finissant son verre d'une traite.

Je me penche sur la table en tapant du plat de la main pour accentuer mon mécontentement.

— Nooon, Parker aussi ? En fait, sans me l'avouer, je viens de prendre ma carte dans le club de femmes délaissées par leur entourage de magouilleurs !

Kim, la petite rousse plantureuse qui est assurément la plus bourrée de nous toutes, se glisse sur son fauteuil avec un grave manque de dextérité.

— Pas un club, mais une secte ! Être simplement la sœur ne suffit certainement pas pour ton adhésion ! Les désavantages doivent être équivalents. Par contre, on t'accueillerait avec plaisir si tu étais mariée toi aussi. Ou en couple tout du moins... mais tu n'as même pas daigné porter le moindre regard aux hommes qui ont essayé d'attirer ton attention de toute la soirée.

Elle lance une œillade perverse à Lesly, avant de reprendre.

— Même si je dois avouer qu'ils n'arrivent pas à la cheville de Parker. J'arrête pas de l'imaginer nu... il doit être renversant !

Les deux copines poussent un long soupir de fantasme, tandis que Lexie hausse les épaules en finissant son cocktail à base de vodka.

— Beurk, si je vomis, c'est à cause des images qui s'infiltrèrent dans ma tête et non à la quantité de verres que j'ai ingurgitée, m'insurgé-je, jouant le rôle de la petite sœur dégoûtée, en mimant avec deux doigts dans la bouche mon écœurement, alors que je me suis déjà fait la même réflexion qu'elle. Bon... je me vois dans l'obligation de me trouver un malhonnête futur mari si je veux être acceptée dans cette secte alors !

Les filles exultent. Je passe la salle au crible, plissant les paupières pour mieux appréhender mes possibles proies.

Soudain j'en repère un sur la piste de danse, son attention rivée vers notre table. Nos regards s'accrochent. Je ne sais pas laquelle de nous il détaille ainsi, mais lorsque Lexie m'indique que celui-là serait parfait, je me

l'approprié direct. Je fais signe au serveur pour une autre tournée, ne pensant plus vraiment à la crise cardiaque que la note va provoquer à mon patron, et me donne du courage avec le verre qu'il pose devant moi avant de rejoindre à mon tour la piste. À mesure que je m'approche du grand blond, son sourire s'élargit jusqu'à dévoiler une belle rangée de dents blanches. Ses yeux d'un vert émeraude me scrutent, me détaillent sans une once de pudeur, me confirmant ainsi que mon choix était judicieux.

Draguer un riche et beau jeune homme, qu'est-ce que je ne ferais pas pour le bien de ma mission !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7 - La belle et l'enfoiré

Malone

— Malone ? Tout est OK ? Tu es en connexion sécurisée, tu en es bien certain ?

Je souffle toute mon exaspération dans un soupir sans fin.

— Horn, enfin, tu me connais ! Hello ! Il s'agit de ton meilleur agent et informaticien ! Bien sûr que j'ai pris le temps de m'assurer que tout était sans risque ! Putain !

Au travers de mon écran, je ne manque pas de remarquer son air inquiet et ses sourcils qui se rejoignent presque, tellement ils sont froncés.

— Quelque chose ne va pas ? Tu sembles à cran ? interroge-t-il avec une hypocrisie telle qu'elle ajoute encore à ma contrariété.

— Ah, mais non ! Tout est génial ! À la limite de la perfection ! Tu veux que je te dresse la liste de ce qui ne pourrait pas mieux aller ? offert-je, les mâchoires comprimées et les dents serrées à en péter.

— Je t'écoute..., dit-il d'une voix incertaine.

— On commence par cette histoire de meuf qui déboule dans ma mission ? Pas un message de toi pour m'en aviser, aucune préparation, même sommaire ! Tu réalises ? Elle aurait pu, en un putain de battement de cils, nous faire abattre ! Tu sais qu'elle a débarqué au *country club* comme un cheveu sur la soupe pile à l'instant où je m'apprêtais à en apprendre plus de la bouche de Jefferson ? Qu'elle se la joue ultra-expérimentée alors qu'elle n'a qu'un *fucking* vingt-trois ans à tout casser ? Du boulot de débutant ! Merde ! Et on en parle, du fait qu'elle est partie ce soir, sapée à la façon d'une p...

Sa main se dresse et il profite de ce que je fais une pause pour trouver un mot plus adéquat, pour s'expliquer.

— Je n'ai pas eu le choix, figure-toi ! Disons que l'heure est grave et que les conséquences vont bien au-delà de nos simples petites existences. Je comprends à quel point cette mission compte à tes yeux. Je sais que tu y mets ton âme à titre professionnel et que c'est tout aussi personnel, mais envoyer Jefferson croupir en taule ne vaut certainement pas la vie de tous ces civils. Malone, Libras revendique une liste de tous les témoins protégés qu'ils prévoient de vendre au plus offrant.

— Tu as une idée de comment ils se la sont procurée ? Si ça se trouve, c'est du bluff. Ceux qui sont susceptibles de pirater les institutions américaines ne courent pas les rues.

— J'ai confirmé avec nos équipes, celle des SS, de la NSA et de la Sécurité intérieure. Nous avons tous, sans exception, découvert que nous avons effectivement partagé avec un tiers des données sensibles. Cette liste est aux mains des terroristes, les conséquences seront désastreuses si elle fuite réellement et nous ne disposons que de vingt-huit jours pour identifier l'auteur de ce délit et l'arrêter.

Je grogne toute mon exaspération. Je comprends ce qu'il me dit, j'en discerne toute la logique, mais je suis néanmoins incapable de m'en contenter.

— Il s'est passé quoi pour que tu sois si déchaîné ? Elle a merdé ? Parce que si c'est le cas, si tu peux me fournir des preuves, je m'adresse à ses supérieurs et on t'en débarrasse...

Je m'octroie quelques secondes de réflexion. Ce que j'aurais sans doute dû faire bien avant. La voir vêtue de façon si sexy, me plaçant devant le fait accompli alors que nous nous étions entendus pour le contraire le matin même m'a mis dans un état avancé de fureur. Je sais de quoi ça a l'air et il n'est nulle question d'attirance ou de jalousie. Non, ce sont les risques qu'elle prend au nom de son foutu instinct. Bordel ! On décide d'agir en *team* et sans un mot, elle se tire avec Lexie, pour aller, je le devine à leurs tenues, faire la fête en boîte. Comment je peux veiller sur elle et m'assurer qu'elle ne mette pas la mission en jeu en lâchant une seule révélation compromettante ? Elle ignore que les mondaines comme sa pote sortent et se paient les plus onéreuses bouteilles de champagne jusqu'à plus soif. Que j'ai entendu des histoires racontées par leurs époux, expliquant qu'ils avaient dû dépêcher des équipes de sécurité pour les récupérer discrètement tellement elles étaient déchirées. Pour s'en faire des copines, pour ne pas être à part, elle devra suivre le rythme et c'est là le plus grand des dangers. Mais tout ça, elle n'est pas au courant bien sûr, parce qu'elle n'a pas daigné m'aviser avant ! Je crève d'envie de l'étrangler, mais devant la mine sérieuse de mon boss, je mesure les conséquences de mes paroles. Est-ce que son escapade de ce soir vaut la peine de bousiller sa carrière ? De la dénoncer pour des trucs hypothétiques qu'elle n'a, jusqu'à preuve du contraire, pas encore commis ?

— Malone ? Tu es toujours avec moi ? Écoute, ça fait un moment que tu es dans la peau de Parker... Je comprends que tu aies peut-être de la difficulté à t'en dissocier... Peut-être que...

Lui si ferme, si assuré et habituellement si campé sur ses positions, se met d'un coup à chercher ses mots. Qu'il ne soit pas en mesure de me révéler le fond de sa pensée me laisse deviner ce qu'il s'apprête à me dire. Pour le coup, je n'ai pas plus envie de l'entendre que lui de le prononcer.

— Balance, nom de Dieu !

Comme soulagé que je l'y enjoigne, il aborde précisément ce que je redoutais.

— Je crois que sa présence te rappelle ce qui est arrivé avec Tania... On en a déjà parlé, ce n'était pas ta faute et chaque agent s'engage en connaissant les risques. Tu as fait passer la mission avant votre amitié et c'est exactement ce qu'on s'attend de vous...

Je bous intérieurement lorsqu'il débite ces mots. J'ai effectivement procédé de la façon énoncée et il n'y a pas un putain de jour où je ne le regrette pas. Ne pas avoir sorti mon arme et tiré sur tout ce qui bougeait avant que Tania ne reçoive une balle. Ne pas avoir été en mesure de la protéger comme aurait dû le faire un partenaire. Au nom de quoi ? Des résultats ? Des arrestations ? Ça ne valait pas sa vie et ça c'est un truc que Horn ne comprendrait pas.

Quand je regarde Charlie, c'est ce qui me heurte chaque fois : je n'aurai pas la capacité de laisser cela se reproduire. Je ne permettrai pas qu'une seconde personne trouve la mort dans une mission à cause de mon inaction. J'ignore comment faire autrement que de la préserver et vu sa propension à agir n'importe comment et de manière irraisonnée, ça risque de péter.

— Tu sais Mal...

J'appuie sur une touche qui brouille momentanément ma connexion. L'image se saccade et le son se distord. Puis je ferme le portable après avoir baragouiné « problème ». Horn ne sera pas dupe. Nos communications se font par satellite et sont hautement sécurisées, voire impossibles à pirater. Pour autant, je n'ai aucune envie de poursuivre cette conversation qui ne mène à rien. J'ai une mission, je dois la réussir, point. Je vais prier le ciel pour qu'elle ne gaffe pas ce soir et j'attendrai bien patiemment son retour. Si elle est dans un état lamentable, j'aurai la preuve qu'elle ignore ce qu'elle fout et la possibilité de le lui mettre sur la gueule. Je range le matos, éteins les lumières et sors de cette pièce qui lui est inconnue. Deux métiers,

deux identités, deux lieux pour bosser. Elle est au courant, bien entendu, de l'existence de mon bureau aménagé, celui, officiel, dans lequel je reçois mes clients. Pour le second, je suis le seul à être dans le secret. Un endroit où je consigne toutes les données sensibles et le fruit de mes découvertes. Pour le mandat qui m'a été confié, et pour celui que j'ai entamé moi-même. Un dans lequel il est hors de question qu'elle fourre son nez.

Je m'enferme dans mon coin de travail plus normal et me penche sur la demande de Jefferson de lui créer un logiciel de traçage invisible à insérer dans les portables. En plus d'être totalement illégal, c'est un truc qui est déjà exploité. Pourquoi donc m'en passer la commande dans ce cas ? J'ai mis très peu de temps à capter que ce n'était pas ce que je lui livrais en lui-même qui lui importait, mais ma capacité à lui fournir la marchandise. Il n'a pas encore foi en moi à cent pour cent, il me teste donc. Je me souviens lui avoir demandé qui il souhaitait traquer et quels genres d'éléments il désirait obtenir. Il m'a répondu que c'était pour le boulot. Qu'il croyait qu'il lui serait utile de pouvoir veiller sur ses blindés et ses salariés pas à pas. Il pourrait alors exiger que ces derniers installent une appli basique pour faciliter la gestion de leur paie et pourrait ensuite surveiller leurs téléphones. Il connaîtrait ainsi les allées et venues de chacun d'entre eux et aurait accès à toutes les infos transitant par l'appareil. D'après lui, ça aidera l'identification de ceux qui sont à risque d'orchestrer des vols de fourgons. Tout ça me semblerait cohérent si je n'étais pas au fait de son business parallèle. Cette même appli, intégrée dans les portables d'employés du système gouvernemental par exemple, serait une mine de renseignements aussi précieux que dangereux. Jefferson est du type nerveux et ultra-organisé, Libras ne l'a pas choisi pour rien. Son affiliation avec eux n'est plus à prouver, et je ne peux affirmer qu'il n'est pas impossible que cette technologie leur soit destinée. Il sert de pute, mais je ne comprends pas ce qu'il y gagne réellement. Ma cible possède déjà un empire financier, une réputation, du pouvoir, alors pourquoi risquer de tout perdre ? Voilà la question qui me hante.

Je cogite toujours sur les éventualités et les raisons qui impliquent Jeffy, lorsque mon téléphone vibre sur le bureau en acajou. Je soupire fortement, mécontent d'être dérangé, mais m'en saisis tout de même. Je ne peux occulter le fait que ma « partenaire » est de sortie et qu'elle a peut-être besoin d'assistance. Je pose le regard sur l'écran et suis surpris de trouver un message de Lexie. D'autant qu'elle est dans un bar avec Charlie et

qu'elle doit avoir foutrement mieux à faire. J'ouvre le fichier envoyé et instantanément, ma respiration se bloque dans ma trachée devant les images qui se profilent sous les deux fentes qui, quelques minutes auparavant, dévoilaient mes iris. Charlie, alias madame je-sais-ce-que-je-fous, auprès des autres aristos, des verres d'alcool portés aux lèvres. J'examine attentivement chaque cliché et inventorie avec facilité le nombre de boissons ingurgitées. Assez simple quand chaque photo montre une consommation avec une couleur de nectar différente. C'est ça le professionnalisme selon elle ? Et moi qui ai accepté de tenter d'avoir confiance en son jugement ! Se péter la face dans un bar avec la femme de notre cible ? Je n'ai qu'une envie, là, au moment précis où les demoiselles défilent sous mes yeux : poser mes mains autour de son cou pour l'étrangler, et pas métaphoriquement. Je m'enjoins de conserver mon calme, de ne pas laisser la colère devenir maîtresse de mes actes, et j'y parviens presque jusqu'à ce que j'arrive au dernier fichier partagé. J'ouvre la vidéo et regarde, impuissant et à bout de patience : Charlie se frottant sur un mec en costard. Je reconnais aussitôt Archibald Carlos, et dans la seconde qui suis, je suis debout, attrape à la va-vite les clés de ma Ferrari et franchis la porte, direction Charlie.

J'ai roulé comme un dératé, le pied enfoncé sur la pédale pour ne m'arrêter que devant la façade du Noctambule. L'endroit prisé de tous les riches dépravés. Je lance les clés à l'employé qui approche, lui indique d'en prendre soin et lui tends un gros billet. Je pénètre dans le bâtiment sans trop de mal, reconnu par le gardien à la stature de joueur de football américain qui me fait signe de passer d'un hochement de menton. Sans ralentir ou répondre aux œillades peu subtiles de ces dames, je franchis la zone VIP et rejoins la piste de danse. Je balaie la foule des yeux et repère aussitôt l'objet de ma fureur. Je dois me ressaisir, c'est capital. Ma rage est telle que je risque de cogner ce salopard, avec qui j'ai déjà eu des démêlés lors de mon ancienne mission. Ou plutôt avec qui Parker en a eu. Archibald est assurément un beau gosse riche et arrogant, mais c'était aussi la porte d'entrée de Tania pour atteindre notre dernière cible : Ron Carlos, l'oncle d'Archi. Le soir de sa mort, elle a discuté avec son amant dans un coin de la pièce qu'ils croyaient dissimulé aux regards. Ils m'ont semblé se prendre la tête et je m'étais promis de l'interroger à ce sujet quand nous rentrerions.

Moins d'une heure après, elle n'était plus en vie... Depuis, je reste persuadé qu'il est lié à son décès d'une quelconque façon. Bordel ! De tous les salopards présents, Charlie ne pouvait tomber sur mieux que lui ? Je commande un bourbon, m'appuie près d'une des lourdes tentures rouges et j'observe, le temps de trouver un plan pour l'extraire d'ici, autre que de la jucher de force sur mon épaule.

Il lui souffle un truc à l'oreille. À la seconde qui suit, la gorge de la miss s'arque et elle éclate de rire. Elle laisse courir son index sur le torse que l'homme bombe aussitôt. Il lui répond de son rictus de charmeur et quand j'aperçois ses dents blanches, je n'ai qu'une envie, les lui arracher une par une avec une pince rouillée. Elle se frotte à lui comme une chatte en chaleur, basculant son cul arrondi moulé dans une jupe noire bien trop courte. Son top ivoire, serré au possible, dévoile son ventre plat et ses reins. Elle s'emmêle les pieds, manque de tomber et se rattrape à Archibald qui voit là l'occasion de jouer le rôle du preux chevalier. Une de ses paumes glisse du dos de ma *sœur* jusqu'à ses fesses et, trop déchirée, elle ne réagit même pas. Je suis dégoûté devant cette scène écœurante. Je dépose mon verre vide sur le comptoir, hésitant à en commander un autre, le premier n'ayant que moyennement réussi à me calmer. Du coin de l'œil. J'aperçois les doigts d'Archi saisissant le menton de Charlie pour lever sa tête dans sa direction. Il ricane puis approche sa bouche de la sienne. Je ne réfléchis plus. Si j'ai raison et qu'il est lié à la mort de ma première partenaire, je ne lui permettrai assurément pas d'être responsable de celle de la seconde. En moins de deux, je me téléporte à quelques centimètres du couple. Je pousse mon ennemi de toutes mes forces, les séparant instantanément. Charlie m'interpelle après avoir lâché un cri de surprise, mais je ne l'entends pas, toute mon attention ancrée à celui, qui, l'air furieux, fonce vers ma position. Il me charge et ne semble réaliser qui je suis que lorsque nos torsos sont si près qu'ils arrivent à se frôler.

— Parker ! Mon « pote », souffle-t-il à voix basse et d'un timbre tout sauf amical. C'est ta nouvelle meuf ? La première était bonne, mais j'avoue que tu as trouvé de quoi bien te consoler, pas vrai ?

Les gens autour de nous ne bougent plus, hypnotisés par ce qui se passe sous leurs yeux. Je perçois quelques portables se lever dans notre direction. Ils sont prêts et à l'affût de la moindre vidéo qui pourrait s'avérer virale. Je dois éviter à tout prix de devenir une des têtes d'affiche de l'une de ces plateformes à *likes*.

— Il s'agit de ma sœur, enfoiré. Et si je ne t'ai pas buté quand tu t'es tapé ma femme, elle, je ne te laisserai même pas la regarder.

Il pouffe méchamment et sa bouche se tord dans un faux sourire suintant de toute sa condescendance.

— Parkeeeeer ? souffle une voix aussi pâteuse qu'alcoolisée derrière moi. Pourquoi tu es ici ? Tu me ramènes à la maison, *pleeease* ?

— Ta frangine ? Wah, décidément, les femmes de ta vie m'aiment bien, tu ne trouves pas ? Surtout, mon ami, garde ta maman hors de ma portée, essaie-t-il de me provoquer.

— Parkeeeeer ! J'veux rentrer maintenant...

D'un violent coup d'épaule, je me dégage de ma proximité avec celui qui me file des envies de meurtre et tire Charlie par le poignet. Elle titube, et sous le regard déçu de la foule, je glisse mon bras dans son dos pour l'escorter jusqu'à la sortie. Je suis trop en colère pour prononcer une seule parole à son égard et me contente de l'installer dans la caisse que l'employé s'est dépêché d'approcher. Je tente de boucler sa ceinture et remarque l'odeur forte de l'alcool imprégnant son haut en me penchant par-dessus elle. Pour me permettre plus de visibilité en m'entendant pester, elle s'appuie sur son siège et arque le cou. Mon visage à quelques centimètres du sien, je sens son haleine fruitée courir sur ma peau. Je réussis à l'attacher, mais un mouvement de sa part manque de me faire perdre l'équilibre et je pose ma main, bien involontairement sur son sein. Ça ne dure qu'une fraction de seconde, mais c'est suffisant pour instaurer un éclat de désir que j'aurais préféré ne jamais ressentir. Je l'observe en me redressant, constatant qu'elle n'a eu connaissance de rien puisqu'elle a les paupières closes. Elle me murmure d'une voix minuscule que « ça tourne » et je referme la portière dans un claquement avant de prendre place à mon tour du côté conducteur.

Je profite de ce qu'elle somnole pour lorgner dans sa direction et confirme ce que je pensais : elle ne porte pas de soutien-gorge. Ses mamelons dont les pointes dressées tendent le tissu se dévoilent à moi. Pas de push-up, pas de fioriture, nan, rien qu'une poitrine d'une rondeur naturellement parfaite, à la fermeté indéniable. Je déglutis laborieusement et mets le contact sans la lâcher des yeux.

— Du fauchage... du chau... P'tain j'ai froid, tu peux allumer le chauffa-ge, peine-t-elle à prononcer en frictionnant ses bras et d'un même coup

en pressant ses seins en étau, au point où elle me révèle son décolleté vertigineux.

Elle veut de la chaleur ? Bordel ! Moi je me consume là ! Parker est un veuf éploré qui rejette les femmes, toutes les femmes. Avoir des baisers d'un soir ne collerait pas avec mon rôle et je pratique donc l'abstinence depuis un moment. Bien trop long a priori. Elle grelotte et je pousse le bouton pour la réchauffer. Je conduis en silence jusqu'à la maison, ma fureur effacée au profit d'une étrange lassitude.

Je me gare sur le parking jouxtant la demeure et entreprends de réveiller l'ivrogne assise près de moi. Elle ne réagit pas comme je le souhaiterais. Pas du tout même. Je quitte la caisse, me rends de son côté et ouvre sa portière. Sa jupe a encore remonté, dévoilant entièrement ses jambes musclées. J'expulse bruyamment ma contrariété et me campe au-dessus d'elle pour atteindre la ceinture.

Je peste en me promettant de conduire ma voiture au garage pour qu'on me répare le mécanisme brisé et que ça ne prenne plus des plombs pour la déboucler. J'y parviens après un moment puis me redresse pour la regarder. Comment vais-je la sortir de là ? Elle est totalement saoule, ne répond pas lorsque je la nomme et se contente de produire des sons incompréhensibles.

Je me penche, glisse une main sous ses cuisses, et de l'autre essaie de me frayer un chemin derrière son dos. Elle lève finalement vers moi une paire d'yeux hagards.

— Nous sommes arrivés, tu peux marcher ? interrogé-je d'une voix neutre.

Elle fait signe que oui de la tête, l'air de ne pas trop saisir où elle est. Je la relâche, et l'aide plutôt à s'extirper du véhicule. Ses jambes la lâchent et en moins de deux, elle se retient à mon cou. Mon visage se tourne vers le sien, nos regards s'arriment alors que ni elle ni moi n'esquissons de geste pour nous séparer.

— J'ai ingurgité trop d'alcool, murmurent ses lèvres si proches des miennes que je goûte son haleine.

— Tu as fait bien pire que trop boire, relancé-je, aussi bas, conscient que je joue avec le feu.

— T'es fâché ?

On m'aurait posé la question il y a une heure, la réplique n'aurait pas tardé à être éjectée, mais là, je m'interroge. Je ne peux cautionner les

risques encourus, pas plus que continuer à bosser avec une bombe à retardement, mais suis-je porteur de cette même fureur que plus tôt ? Non.

— Tu n’as que mis en lumière ce que l’on savait déjà, affirmé-je prudent.

— Et qu’est-ce qu’on savait déjà ?

Elle demande, mais alors que ses iris fixent mes lèvres et que ses dents s’enfoncent dans les siennes, j’ai l’impression qu’elle se fiche éperdument de la réponse.

— Que tu n’étais pas à ta place ici, pas dans ce boulot qui nécessite bien plus de préparation et bien moins d’instinct.

Elle resserre sa prise autour de ma nuque et je sens la moindre partie de son corps en contact avec le mien. Sa bouche m’effleure, et si je n’avais pas été certain qu’elle s’étalerait direct au sol dans la seconde, j’aurais rompu cette proximité il y a bien longtemps.

— Je peux te dire un secret ?

Bordel... Tu peux parler autant que tu veux, pas sûr en revanche que je décrypte un seul de tes mots puisque toute mon attention va vers cette protubérance dont j’essaie de calmer les ardeurs.

— Je t’écoute...

Ma voix rauque et caverneuse me trahit instantanément. Elle entrouvre les lèvres pour se révéler, mais s’arrête net et plonge ses prunelles dans les miennes. Leur expression, la lueur concupiscente qui y brille et cet éclat de désir que j’y lis... Putain ! Je ne suis pas un moine ! Et elle, elle est bien loin d’être une nonne puisque lorsque ma bouche s’écrase sur la sienne, elle ne tente pas de me repousser. Bien au contraire, elle surenchérit à son tour. Ses doigts, agiles, furètent dans mes cheveux. Sa langue trouve le chemin de la mienne et son corps, en ébullition, se presse contre ma virilité sur laquelle je n’ai plus aucune emprise. Impossible qu’elle parvienne à ignorer ma verge qui tend le tissu de mon jean à l’extrême. Son bassin ondule sur ma masculinité, preuve que ça ne lui a, en effet, pas échappé. Mes paumes explorent ses clavicules jusqu’à ses seins aussi arrondis et lourds que je l’aurais parié. De la pulpe du pouce, je titille ses mamelons dressés, obnubilé par mon désir de les aspirer entre mes lèvres.

Bordel ! Je devrais arrêter, reprendre le rôle de l’adulte de service et celui du protecteur de la mission envers et contre tout. Sauf que mon cerveau est momentanément HS et que son corps parle un langage que seule ma bite comprend. Baiser ma collègue sur le capot d’une Ferrari payée par l’État, ça va faire tache dans le dossier. Même si mes neurones beuglent que c’est

bien trop risqué, mes mains, elles, s'aventurent sur son ventre, cherchant l'entrée qui me permettra de caresser ses rondeurs sans entrave. Sa bouche se distancie de quelques centimètres pour venir mordiller mon cou. Je laisse échapper un râle rauque et victorieux à l'instant où ma paume se referme sur son sein. La douceur de sa peau tranche avec la callosité de mon épiderme, mais le soupir extatique qu'elle lâche me permet de supposer que ce n'est pas un problème. Je coince son corps entre la voiture et moi, plaquant ma virilité sur son entrejambe, et crois défaillir en l'entendant gémir. Nous avons initié quelque chose que nous n'aurions pas dû commencer, et aucun de nous n'a assez de self-control pour y mettre un terme.

Je distingue ses lèvres remuant près de mon lobe et il me faut un moment avant d'identifier ce qu'elle me chuchote. Pourtant, à l'instant où ses aveux se fraient un chemin de mon conduit auditif à mes synapses, c'est violent.

— Mon secret ? Je suis à jeun comme un nourrisson...

Je me fige instantanément, recule afin de pouvoir darder mes iris dans les siens. Elle ne bouge pas d'un poil et se contente de me fixer, sa bouche toujours rougie par nos baisers et sa respiration désordonnée.

— Pardon ? Tu... Nan ! Je t'ai vue... Tu étais...

Je ferme ma gueule aussitôt que le sang quitte mon entrejambe pour irriguer à nouveau mon cerveau. Du moins suffisamment pour que je commence à capter.

— Oh, Malone, tu devrais savoir que dans notre métier, ce que l'on perçoit et la réalité, ça fait deux... Ce soir, c'est toi qui as fait irruption comme un taré en manquant de bousiller ma couverture. Si ça avait été pour adopter le rôle du grand frère protecteur, j'aurais applaudi, mais là tu as complètement perdu les pédales ! Tu me crois stupide, dangereuse, et tout sauf professionnelle, mais je ne t'ai qu'exaucé l'espace d'un instant. Toi en revanche, tu n'étais pas en contrôle, aussi bien dans le bar que sur le parking, alors dis-moi, de nous deux, le dieu de l'illusion, c'est celui qui maîtrise tout ou celle qui, en se fiant à son instinct, est parvenue à duper celui qui se prend pour l'expert ? Oh, et pour info, je ne prévoyais pas de jouer l'ivrogne avec toi, mais ta propension à me sous-estimer en permanence méritait de t'être remise dans la tronche.

Elle m'offre une moue exultante de satisfaction et je préfère me taire en la regardant onduler des fesses en direction de la porte menant vers la maison. Je ronge mon frein et me fais violence lorsqu'elle se retourne à

demi et que par-dessus son épaule, elle pousse l'audace jusqu'à me souhaiter bonne nuit en me soufflant un baiser. Comment c'est possible ? J'ai vu les images ! J'ai senti son odeur alcoolisée ! Je l'ai aperçue saoule, putain !

Je crève d'envie de la rattraper et de lui demander comment elle a réussi à berner autant de monde, mais le peu de fierté qu'il me reste m'en empêche.

Je grimpe jusqu'à ma chambre, m'enferme à double tour, furieux d'être encore excité, et bien décidé à ne pas me soulager comme punition d'avoir été trop stupide.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8 - Opération commando

Charlie

Devant un mug rempli de café noir, je bâille à m'en décrocher les mâchoires. J'ai grappillé à peine quelques heures de sommeil avant que mon réveil ne me force à me lever à l'aube. Je me suis fait violence pour quitter la douceur de mon lit alors que le jour commençait tout juste à s'illuminer. Mais il est hors de question de me faire distancer une fois de plus par mon coéquipier. Avec le coup que je lui ai fait cette nuit, je ne suis pas sûre que notre trêve soit toujours d'actualité. Je suis encore à moitié endormie, le regard perdu dans le nectar fumant, quand Malone entre dans la cuisine. Tout à l'inverse de moi, il semble frais comme un gardon et tout juste sorti de sa douche, au vu de ses cheveux mouillés qu'il a peignés en arrière comme un mafieux sicilien. Une petite œillade furtive dans ma direction, et ses traits se crispent instantanément. Pas de bonjour ou de faux sourire, il m'ignore royalement tandis qu'il va se servir à son tour une tasse. J'avoue y avoir été fort, hier, mais à se croire meilleur que les autres, et surtout à *me* croire moins compétente, il avait besoin d'une leçon. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que le jeu se retournerait contre moi. J'attrape mon mug et cache le feu de mes joues lorsque les images de la veille reviennent une nouvelle fois me hanter. J'ai passé la nuit à repenser à ses lèvres dévoreuses, à ses mains avides sur ma peau et à ses soupirs qui me hérissent encore les poils. Quand il s'est jeté sur moi, j'aurais dû stopper net la mascarade, mais passé l'effet de surprise, c'est une tempête de désir qui a pris le dessus. Malone est le stéréotype du mec que l'on adore détester, mais à qui on est incapable de résister. Sa beauté sauvage, sa façon d'être constamment dans le contrôle et de se croire au-dessus de tout lui confèrent une aura puissante. Une de celles qui brillent à en exploser les rétines trop fragiles. Je ne sais pas pourquoi, mais il a ce petit truc qui me plaît au point de faire passer au second plan son arrogance et sa faculté à m'exaspérer si vite. Au point de me faire envisager d'envoyer balader le protocole pour passer une nuit avec mon équipier.

— Je suis prête pour la suite. Quel est le programme du jour ? Dis-je pour rompre silence, puisque je considère que nous n'avons pas suffisamment de temps devant nous pour le laisser me boudier.

— Commence déjà par partager avec moi ce que tu as appris hier soir. Sauf si tu es revenue bredouille et que toute cette mascarade n’a servi à rien, précise Malone avec une pointe d’espérance face à un éventuel échec de ma part.

Je le détaille silencieusement, un fin sourire narquois se dessinant doucement sur mon visage.

— Tu veux dire, à part mon Oscar pour l’actrice de l’année ?

Il pousse un long soupir d’exaspération et se penche vers moi, les paumes posées à plat sur le bois et les sourcils froncés à l’extrême. En signe d’impatience, il s’humecte les lèvres et la vision de sa langue me fait perdre le fil de mes pensées.

— Est-ce que oui ou non, tu as obtenu des infos ? tonne-t-il un peu trop fort pour quelqu’un qui pense se contenir en toute situation.

— Doucement, frerot, ma gueule de bois me fait atrocement souffrir...

— Putain de merde ! Charlie, tu n’as peut-être pas fais attention, mais ma patience frôle le zéro, là !

Impossible de ne pas remarquer la contraction de la veine sur sa tempe ou même l’effort surhumain qu’il déploie pour ne pas m’invectiver à la hauteur de son ressenti. Sans me lâcher du regard, il tire une chaise et s’installe en face de moi, boit une gorgée tout en me fusillant de ses prunelles mauvaises.

— Je t’écoute, qu’as-tu appris durant ta mission ? me questionne mon coéquipier entre ses mâchoires soudées.

Je remercie son effort et décide de calmer le jeu pour repartir sur de bonnes bases. Lui et moi sommes trop différents pour nous entendre, c’est une évidence. Le mieux est de nous concentrer sur l’objectif et rien d’autre.

— Jefferson est en magouille avec plusieurs hommes de son entourage, leurs femmes me l’ont confirmé sans pour autant que j’en apprenne davantage. Il reçoit souvent des appels la nuit et va s’isoler durant des heures dans son bureau, ce qui fait péter une durite à Alexia. Il s’est justifié en mentionnant qu’il devait s’ajuster au décalage horaire de ses plus gros et plus lucratifs clients qui sont à l’étranger. À mon sens, là, ça vaut le coup de creuser, il s’agit peut-être de Libras.

Malone rejette mon idée du plat de la main dans la seconde.

— Son téléphone perso comme le pro sont déjà espionnés. Mails, appels, textos, recherches Internet... Rien de probant jusque-là.

— Et son ordinateur ? Il le trimballe partout, non ?

— Tu me prends pour un débutant ? Tout est sous mon contrôle. Il ne peut pas utiliser la moindre technologie sans que j'en sois avisé. Je peux même te dire quel film de cul il a maté hier sur sa télé connectée.

— Donc il faut réfléchir aux ressources dont il dispose et qui ne sont pas traçables technologiquement ou dont tu n'as pas connaissance. C'est forcément avec autre chose qu'il s'entretient avec Libras.

L'as de l'informatique du FBI semble perplexe. Ses doigts crissent sous sa barbe et il ne dit rien pendant plusieurs secondes tandis qu'il pèse mes mots.

— Ton idée tient la route. Il a obligatoirement un autre portable, si ce que dit sa femme est vrai. Car je n'ai détecté aucun d'appel nocturne sur ceux auxquels j'ai accès.

— Je ne sais pas, mais c'est une éventualité. En tout cas, je ferais bien une petite opération commando pour vérifier notre hypothèse.

Je m'imagine déjà avec des traces de noir sur les joues en tenue de camouflage comme dans les films, bien que je sache pertinemment que cela ne se passe pas comme ça. Mais souvent la fiction est nettement plus stimulante.

— Des caméras surveillent presque tous leurs faits et gestes, de la cuisine à la chambre à coucher, j'en aurais déjà connaissance si c'était le cas.

— Presque ?

— Je n'ai pas réussi la mise sous écoute de son bureau, m'avoue-t-il du bout des lèvres.

— Attends ! Quoi ? Mais c'est *the* lieu ! Pourquoi ne pas...

Sa façon de me fixer à cet instant me fait taire aussitôt.

— Ah non ! Tu ne vas pas me donner ton opinion sur quelque chose que tu ne connais pas ! Si ce n'est pas sous surveillance, ce n'est pas de mon fait ! Il doit y avoir un brouilleur dans cette pièce ou un truc du genre puisque dès que j'y installe une caméra, elle perd sa connexion dans les minutes qui suivent. Comme si elle recevait un ping qui...

— Donc tu les vois faire leurs petites affaires ? interromps-je son explication ennuyante. Autant je peux imaginer Lexie dans le porno, autant Sam... Beurk, c'est répugnant. À son âge, la peau commence à se ramollir, non ?

Malone lève les yeux au ciel, néanmoins une furtive image doit traverser son cerveau si j'en crois la contraction de dégoût qui crispe son visage

durant une fraction de seconde. Mais il n'entre pas dans mes élucubrations et reste concentré sur le sujet.

— S'il protège spécifiquement cette pièce, on peut supposer que c'est précisément là que se trame ce qu'il désire cacher à tout prix, d'autant plus s'il y passe des appels nocturnes.

— Donc, la seule chose possible est de pénétrer dans cette pièce et de trouver le fameux brouilleur ?

Malone s'adosse contre le dossier de sa chaise, un air songeur flottant sur son visage devenu beaucoup plus avenant d'un coup.

— Il semblerait. Et il se pourrait que tu aies obtenu ton opération commando. On doit savoir ce que Jefferson cache.

— Tu es en train d'insinuer que l'on va entrer par effraction dans leur demeure, fouiller son bureau, trouver le brouilleur et le dégligner ? lui demandé-je sans respirer, ni parvenir à dissimuler la pointe d'excitation que cette mission éveille en moi.

— Contacte Alexia et vérifie leur emploi du temps de ce soir. De mon côté, je m'occupe des préparatifs. On ne doit laisser aucune place à l'improvisation si l'on veut réussir. La moindre erreur, et nous sommes foutus, expose Malone en me regardant droit dans les yeux, comme si cette menace m'était directement destinée.

Et alors que j'ouvre la bouche pour lui balancer que le facteur chance et mon improvisation sont justement un élan à ma réussite, et qu'il peut se fourrer son professionnalisme étriqué bien profond, il esquisse un sourire énigmatique qui me coupe toute repartie.

— C'est le temps de prouver que tu es aussi qualifiée que tu le prétends.

À quoi bon remettre de l'huile sur le feu quand mon sexy coéquipier me promet une folle soirée ?

Obtenir le renseignement ne m'a demandé que cinq minutes. C'est Lexie elle-même qui m'a contactée pour savoir comment s'était passé le retour avec mon frère protecteur. Elle s'est d'ailleurs confondue en excuses pour lui avoir envoyé une vidéo me montrant en compagnie d'Archibald. Dans son état d'ébriété, elle n'avait plus conscience de la rivalité entre les deux hommes. Elle m'a aussi parlé de leur sortie prévue ce soir à l'opéra. J'ai prétendu que c'était génial et que je l'enviais, puis j'ai refusé son invitation

à les y rejoindre. « Profite de ton moment seule avec lui et sans boulot », ai-je lancé avant de raccrocher. De mon côté, j'ai dû inventer une énième prise de bec avec Malone la veille, ne pouvant lui révéler la réelle teneur de ma fin de soirée. C'est dans ce genre de situation où j'aurais bien besoin d'un coup de fil d'une vraie amie. Lui raconter comment le jeu s'est retourné contre moi et ce qu'il s'est passé dans les moindres détails pour avoir son avis. Malone m'attire autant qu'il me rebute depuis mon arrivée. C'est un fait : les Services secrets et le FBI ne s'entendent pas. Donc jusque-là, je le gérais très bien. Le problème c'est que maintenant, j'ai des flash-back d'hier en continu avec son visage et ses mains en rôles principaux. Et je crève d'envie d'en parler à quelqu'un avant de faire une connerie. Mais quand je suis en mission, je n'ai pas mon téléphone personnel, comme tout autre effet qui pourrait me compromettre. Mes amies me manquent, elles sont pour ainsi dire ma seule famille. C'est uniquement notre amitié qui me permet de garder une connexion avec mon vrai moi.

Quant à Malone, je ne sais pas si ce sont les accords préalables, le matos à préparer qui lui prend autant de temps, ou s'il m'évite volontairement, mais je ne l'ai pas revu de la journée. Même aux heures des repas je suis restée seule. J'espère qu'il a du stock de bouffe dans ses tiroirs, cet asocial, parce qu'il était juste hors de question que je lui livre un plateau-repas dans sa grotte ! Je me suis occupée comme j'ai pu. Merci au FBI pour cette villa avec piscine et salle de sport incluses.

Malone se pointe en même temps que la nuit, comme un vampire sortirait de son cercueil pour assouvir sa soif de sang. Il est habillé tout en noir. En jogging et T-shirt à manches longues, loin de ses costumes habituels. Et pourtant la simplicité le rend à mes yeux encore plus sexy. Il me détaille un instant et m'adresse un discret hochement de tête comme s'il validait ma tenue. Legging et sweat sombre, la base pour ce genre de sortie, mais apparemment j'avais besoin de son aval. Il m'énerve ! J'ai autant envie de dégainer mon arme et lui tirer une balle entre les deux yeux que de le choper par les cheveux pour lui enfoncer ma langue dans la bouche !

— Les Jefferson sont à l'opéra à plus de trente bornes d'ici, me dépêché-je de lui préciser, cet élément étant l'unique formalité qui m'incombait.

— Je sais, on sera tranquilles.

— Comment ça, tu sais ? Tu me demandes d'aller à la pêche alors que tu avais déjà l'info ?

— Celui qui m'intéresse, c'est Sam, forcément je sais tout le concernant. C'est lui que je surveille, et non sa blonde avec ses journées shopping ou ses soirées beuverie, me dit-il avec un peu trop d'insistance pour faire référence à hier. Elle aurait pu avoir un tout autre planning. Là on sait qu'ils sont tous les deux, loin. Quand elle n'est pas avec lui, il ne s'éternise jamais dans ce genre de mondanités.

— Je suis blonde, dis-je en faisant fi du reste.

— Et tu le portes tellement bien, sœurlette !

Je le regarde par deux fois, partagée entre cueillir sa réflexion comme un compliment... ou pas. Puis il sourit, comme je le vois rarement le faire et m'abandonne au milieu du salon.

— Allez viens, on a une baraque à braquer !

Je trotte jusqu'à lui tandis qu'il franchit la porte d'entrée, soulagée que la tension s'allège à nouveau entre nous. Je me promets intérieurement de ne plus faire des miennes désormais pour continuer à le voir moins maussade, tout en sachant que je suis incapable de tenir ce serment.

— C'est en mode critique, cette réflexion sur ma couleur de cheveux, c'est bien ça ?

Il ne répond pas, mais affiche toujours cet air canaille qui le rend encore plus séduisant. Plus souple et moins psychorigide, surtout. On monte dans sa voiture et il reste silencieux pendant un long moment, mais au vu des coups d'oeil qu'il me jette, je devine que quelque chose lui brûle la langue. Alors comme j'ai décidé d'être gentille, je le laisse venir à son rythme sans le brusquer. Mais finalement, je ne résiste pas plus d'une minute.

— Si tu ouvres la bouche, j'arriverai plus facilement à entendre le monologue qui se joue dans ta tête depuis que l'on est entrés dans la voiture.

Et il me fixe. Encore. Et j'adore ça.

— Tu ne m'as pas expliqué comment tu as fait pour passer toute une soirée à faire semblant de boire sans éveiller les soupçons. Je n'y ai vu que du feu (il se racle la gorge), tout comme Lexie et ses copines.

Je me tourne un peu sur mon siège pour lui faire face, et me marre de ma technique.

— J'ai renversé par « inadvertance » ma première consommation sur moi. Après avoir repéré le serveur en charge de notre table, j'ai prétendu vouloir de quoi me nettoyer et je suis allée le voir. Je lui ai expliqué que j'étais une ancienne alcoolique et clean depuis trois ans. Que les soirées de

ce genre sont toujours compliquées pour moi parce que je ne veux pas que mon passé me rattrape, ni que les gens soient au courant. J'ai glissé un billet dans la poche de sa chemise en lui demandant son aide : me servir le même cocktail que mes amies, mais sans alcool, dans mon verre.

Malone lâche un instant la route des yeux, une étrange lueur dans son expression.

— C'est... heu... intelligent.

— Oui, je trouve aussi. D'autant que c'est un pur mensonge. J'aurais, de toute façon, fait une très mauvaise alcoolique, puisque je suis éméchée avec très peu.

— Sérieux ? répond-il en passant sa main sur son menton l'air dubitatif. Avec toi je ne sais jamais si c'est de la fiction ou la réalité. J'ai vraiment cru que tu avais des problèmes avec l'alcool. En plus de tous les autres, finit-il en ricanant.

Je lui assène du coup de poing dans l'épaule en fausse colérique, ce qui me vaut une nouvelle salve de rires. Merde, mais qui est cet homme ? Est-ce que Parker, le psychorigide, prend moins de place qu'avant, ou bien Malone est-il devenu bipolaire ? Le reste de la route se fait dans la légèreté. À aucun moment il ne fait mention de ce qu'il s'est passé entre nous. À ce rapprochement non prévu qui a laissé une trace dans ma façon d'appréhender mon collègue.

Tandis qu'il se gare quelques rues avant notre objectif, nous reprenons notre sérieux. Surtout lui, il faut avouer. Perso, je trouve que c'est un réel plaisir de découvrir le vrai Malone. Il récupère un petit sac dans le coffre et nous conduit jusqu'à une entrée plus discrète, destinée aux domestiques. Il sort alors de son sac de Mary Poppins un petit boîtier et après un tour de passe-passe, la porte se déverrouille.

— Tu connais toutes les sécurités ?

Il s'arrête un instant et me détaille comme si j'étais une demeurée.

— Si un pro du piratage n'arrive pas à ouvrir une porte, c'est qu'il ne mérite pas ce titre.

Mon cœur manque un battement à son oeilade clin d'œil complice.

— L'orgueil est un vilain défaut, monsieur le crack !

Je fais semblant de m'intéresser à ce qu'il fait alors que je n'y comprends rien et remercie la pénombre de cacher le feu de mes joues. Et enfin on pénètre dans les lieux. Seules les lumières en provenance de l'extérieur nous permettent de nous déplacer. Le silence est pesant, on reste sur le qui-

vive malgré l'organisation de Malone qui ne laisse aucune place au doute. Et là-dessus, je lui fais entièrement confiance. On communique sous forme de signes, on vérifie chaque passage avant de l'utiliser. C'est stressant, excitant et vivifiant comme un saut à l'élastique. Mon rythme cardiaque se calme seulement lorsque la porte du bureau de Jefferson se referme sur nous. Dans le noir complet, on peut enfin allumer les lampes torches.

Le faisceau de ma lampe éclaire d'emblée une fresque aux couleurs vives, bariolée de coups de pinceau tirés au hasard. Du moins c'est l'idée que ça donne.

— Quand on sait que ça coûte des milliers de dollars, je me dis que j'ai raté ma vocation.

— Je m'occupe d'installer une nouvelle caméra, toi, tu inspectes la pièce, et sois à l'affût, ordonne-t-il avec un sérieux qui le rend presque encore plus sexy.

Il pose son sac et l'ouvre en grand pour en sortir tout son attirail. C'est impressionnant de le voir en action, lui le pro des technologies de surveillance. Il est clairement dans son élément. Je le regarde manipuler précautionneusement son matos, avant de m'atteler moi aussi à ma tâche. Je fouille l'intégralité du grand bureau, crochète la serrure de chacun des tiroirs, qui ne comportent malheureusement rien d'intéressant pour nous. Je fais attention à bien remettre tout en ordre et inspecte la bibliothèque en bougeant livre par livre, mais rien d'anormal.

— Il n'y a rien ici. Tu t'en sors ?

— J'y suis presque. La caméra est en place, plus qu'à la raccorder sur le portable, à passer les fils dans le mur puis à tester le réseau pour m'assurer que le brouilleur ne capte pas depuis l'endroit où je compte le déposer. Ensuite, je n'ai plus qu'à me brancher sur le portable piraté et le système bloquera...

— Malone ? l'interpellé-je.

— Une fois que ce sera fait, que la caméra sera raccordée de façon filaire, le brouilleur ne pourra plus interférer avec les ondes...

— Ma-lo-ne !

— Quoi ?! peste-t-il sans se retourner.

— Si tu trouvais le brouilleur en question, ce serait plus simple que toute l'installation que tu prépares pour le contourner, non ?

— D'après toi ? Si je savais où il était, je ne me ferais pas chier à... Pourquoi cette question ?

Sur cette phrase, il dirige enfin son attention vers moi et remarque, entre mon pouce et mon index, une petite boîte rectangulaire ressemblant à une petite télécommande.

Je souris, pas peu fière d'avoir débusqué cette minuscule chose qui nous simplifiera grandement la vie.

— Qu'est-ce qu'on dit à sa merveilleuse coéquipière ? ne puis-je me retenir de le narguer.

Il hoche la tête et effectue une moue que je choisis de lire comme un remerciement.

— Je savais qu'on formerait un duo de...

— Chut, laisse-moi me concentrer, madame je-parle-pour-ne-rien-dire-au-lieu-de-surveiller-nos-arrières.

— Tu as tout préparé, je fais juste la potiche !

Il s'arrête et se tourne vers moi, un air grave sur ses traits.

— Que la potiche surveille la porte dans ce cas. Un agent de sécurité patrouille dans la maison, c'est le seul paramètre sur lequel je n'ai aucun pouvoir.

— Bordel, mais tu ne pouvais pas le dire avant ? m'insurgé-je tout en dégainant mon arme.

— Tu t'attendais à quoi ? Évidemment qu'il y a un vigile de nuit surveillant cette gigantesque demeure quand les propriétaires sont absents.

Bah oui, évidemment ! Sauf que je n'avais pas du tout réfléchi à ce sujet. Je me poste sur le côté de l'unique accès, n'écoutant plus que les bruits pouvant provenir du couloir. Seuls mes yeux restent actifs, en inspectant la pièce spacieuse dans laquelle Jefferson travaille tous les jours. Son bureau est immense. La décoration minimaliste joue sur la richesse des éléments au sens pur du mot. Du bois exotique, des moulures au plafond dans les tons dorés, un large canapé en cuir beige, ainsi que plusieurs tableaux.

— Et bingo ! Le brouilleur est piraté et donne l'illusion d'être en fonction. Tu peux le replacer exactement là où tu l'as pris et après on peut se tirer.

Ce n'est qu'un chuchotement, mais son excitation exacerbe la mienne. Je quitte à la hâte mon poste de garde pour ranger le bidule dans la bibliothèque. Lorsque je reviens vers lui, il tient en main un petit carnet noir. On le regarde un instant sans oser le toucher, à se dire qu'il renferme potentiellement les preuves de son implication. Il le feuillette et je ne

discerne que ses sourcils qui se froncent de plus en plus à mesure qu'il tourne les fines pages.

— Alors ? C'est notre homme ?

— Il ne contient que des codes avec ce qui ressemble à des numéros de téléphone. Peut-être les éventuels acheteurs, c'est trop tôt pour le dire. On va numériser chaque page et les étudier plus tard à la maison. On va être en retard à l'opéra à ce rythme.

— C'est sympa de me prévenir seulement maintenant que nous y sommes conviés, nous aussi. Mon maquillage n'est pas adapté à une soirée, je serais passée chez le coiffeur au lieu de me tourner les pouces toute la journée et me serais rasé les jambes ! Bordel... je ne sais même pas ce que je vais porter. Il va falloir mettre les bouchées doubles et rentrer à la maison fissa.

— « Tu dois absolument être présent à mes côtés à chaque soirée mondaine », souffle-t-il d'une voix nasillarde.

Je ne demande pas si c'est moi qu'il imite, mais je reconnais bien là mes mots lors de la mise en place de notre « plan » d'action.

Sourd à mes lamentations, il sort une sorte de tube lumineux et le passe devant chacune des petites feuilles gribouillées, certainement un scanner. Soudain, un bruit provenant de l'extérieur de la pièce met mes sens en alerte. L'arme au poing, je retourne près de la porte et tends l'oreille.

— Malone, des bruits de pas dans le couloir !

— J'ai besoin de temps. Range le matos, efface nos traces, il faut que je termine.

Malone ordonne tout en gardant son sang-froid, de mon côté j'ai un peu plus de mal à en faire autant. Je m'exécute le plus silencieusement possible, l'ouïe hyperactive. Je dissimule le matériel sous le bureau et reviens vers Malone pour le presser.

— Les pas se rapprochent, bouge-toi le cul !

— Tu crois que je fais quoi, là ? Va te planquer, je te suis.

Je cours m'allonger derrière le canapé, seul endroit capable de cacher mon corps tandis que la lampe du couloir s'allume. Le vigile est tout près, la mission est sur le point de virer au drame. Mon flingue est déverrouillé, mon doigt sur la gâchette. J'expulse l'air de mes poumons et ferme les yeux un instant pour me concentrer, prête à entrer en action. Mais au moment où la porte s'ouvre, le corps de Malone s'écrase sur le mien. Il se relève légèrement sur les coudes, sa bouche proche de la mienne. Trop proche.

Nos regards ancrés l'un dans l'autre, nous respirons à peine, focalisés sur les pas de l'homme qui inspecte la pièce. Il me semble que ça dure des lustres et mon cœur cesse de battre lorsque le faisceau de sa lampe torche illumine le mur derrière nous. La respiration de Malone se bloque, ses prunelles soucieuses se plantent dans les miennes en guise d'avertissement. Son odeur d'après-rasage se faufile dans mes narines et je voudrais ne pas être consciente du poids de son corps allongé sur le mien. « La mission avant tout », certes, mais cette proximité avec le souvenir de notre baiser récent perturbe légèrement ma concentration. Est-ce que j'imagine cet éclat qui brille d'une étrange façon dans ses prunelles ? Pendant un infime moment, j'ai l'impression que nous sommes, pour la toute première fois, au même endroit, quelque part loin de nos rôles et de nos boulots. Ce n'est que lorsque la lumière du couloir disparaît, signe que nous sommes à nouveau seuls, que nous reprenons notre souffle. C'était moins une avant que la mission prenne une tournure tragique. Il est visiblement aussi pressé que moi de se relever et de remettre une distance entre nous.

CHAPITRE 9 – Chien de garde

Malone

En silence, nous roulons en direction de l'opéra où se trouve tout le gratin ce soir. Ne pas y faire une apparition risquerait de mettre la puce à l'oreille. Nous n'avons pas reparlé de notre proximité et de cette étrange atmosphère qui nous enveloppait alors, nous contentant d'attendre que le surveillant ait quitté les lieux pour nous extraire discrètement. J'ai clairement démontré que je ne tenais pas à ce qu'on décortique le baiser échangé après sa pseudo-beuverie. C'était une erreur, un manque de professionnalisme, et ça ne doit pas se produire à nouveau. Ma voiture bouffe quelques kilomètres puis j'effectue un arrêt dans un cul-de-sac. Je sors de la caisse, fouille le coffre et attrape le complet de secours que je traîne en permanence dans ma bagnole. Je laisse le hayon ouvert et le revêts à la hâte. Je reviens à mon siège, une housse contenant une robe de soirée entre les mains. Je la tends à Charlie. Elle lève ses yeux céruléens vers moi et je remarque l'angle arqué de ses sourcils. Je ne lui octroie pas suffisamment de temps pour me servir une boutade et passe à l'offensive.

— Être prévoyant n'a pas que des désavantages.

Elle croise les bras, comprimant sa poitrine, et tord ses lèvres en une moue sceptique.

— Comment tu peux être certain que c'est la bonne taille ?

— J'ai l'œil affûté et avec notre « proximité » de la veille, je certifie que je ne me trompe pas. Maintenant, va à l'arrière et change-toi. J'ai la réputation de toujours arriver avec deux heures de retard, donc personne ne sera surpris.

— Deux heures après le début d'un opéra ? Ça vaut encore le coup de s'y présenter ?

— Si tu comptes les mondanités avant et après, oui. Tu ne vas pas y couper si c'est ce que tu demandes.

Elle ronchonne en soufflant un « chef, OK chef ! », mais s'exécute néanmoins en s'installant sur le siège de derrière et entreprend de se dévêtir et d'enfiler la tenue fournie. Je me retourne et l'entends pester sur le manque d'espace. Je remarque du coin de l'œil que ses habits de commando virevoltent par-dessus sa tête. Je m'enjoins avec beaucoup de force de ne pas zieuter dans le rétroviseur. Même si je dois admettre que la tentation a

raison de moi après quelques secondes. *Qu'est-ce que ça peut foutre que je la voie en sous-vêtements, après tout ? Elle se balade en minimaillet de bain dans la maison et adhère au type de bikini qui cache à peine son cul,* finis-je par affirmer intérieurement. Mon œil droit dévie donc, sans culpabilité, dans le miroir. J'aperçois une épaule dénudée. Je me remémore la douceur de sa peau et notre contact de la veille. Elle grogne en plissant le nez, et avant de me faire prendre à l'espionner, je détourne la tête. Elle me tue, et dans le sens littéral du terme. Putain qu'elle me porte sur les nerfs, et que ma mission serait simplifiée sans son existence. Pour autant, il y a un petit quelque chose en elle qui ne me laisse pas de marbre. Peut-être qu'elle stimule la réalité ? Étrange façon de le dire, mais la vérité, c'est que je joue dans une pièce de théâtre éternelle et que j'en suis venu à occulter totalement le monde qui m'entoure.

— Tu es prête ? Parce qu'enfiler une robe ne devrait pas durer une éternité.

— Peut-être que si ton choix s'était porté sur un truc moins moulant, j'aurais plus de facilité à le mettre !

— Je t'offre une tenue de grand couturier et tu trouves à rechigner ? Décidément, tu te donnes à fond dans ton rôle d'aristo pimbêche et trop gâtée !

— Que sais-tu de moi, Malone ? Je veux dire, vraiment ?

Cette fois, j'affronte son regard en me tournant vers elle.

— Rien justement ! Tu es têtue, tu écoutes – beaucoup trop – ton instinct, tu n'as pas de plans la plupart du temps, mais c'est tout. J'ignore pourquoi tu fais ce boulot, si tu as une famille, ton domaine de prédilection ou dans quoi tu excelles. Je ne connais absolument rien te concernant. Comme si ta vie avait commencé sur le pas de ma porte, conclus-je, encore plus inquiet en réalisant que c'est le cas.

— Je suis mystérieuse, évoque-t-elle naturellement sans infirmer ou même confirmer.

Sur ce, elle m'annonce en avoir terminé et sans un mot revient sur le siège passager, manquant de me crever un œil avec son gros orteil.

— Utiliser la portière comme tout être humain n'aurait pas été plus simple ?

— Et rater une occasion de t'irriter ? relance-t-elle, les prunelles joueuses.

Je soupire tout mon désagrément, une fois de plus elle esquivé mes questions, je crois que creuser sera nécessaire. Lorsqu'elle a appliqué une touche de mascara, enfilé les escarpins se trouvant avec sa tenue dans la housse et qu'elle est attachée, nous reprenons la route. Un saut éclair à une soirée, juste assez pour qu'on m'y aperçoive remettant un chèque, voilà qui me ressemble bien. Nous arrivons devant la gigantesque entrée du bâtiment dans lequel est organisé l'événement et j'attends que le portier tende sa main à madame pour quitter l'habitable à mon tour.

— Monsieur Levon, quel plaisir de vous revoir, affirme le jeunot en s'emparant de mes clés.

D'un simple signe de tête, je lui donne mes consignes, et en habitué, il me devance :

— Je vais être très précautionneux, je vous l'assure.

Un sourire partiel se découpe sur mes lèvres et je rejoins Charlie qui patiente sur le trottoir. Sa longue robe couleur or miroite de mille feux. Les paillettes dorées capturent chacune des particules de lumière sur le tapis rouge que nous remontons l'un à côté de l'autre. J'ai eu tout bon pour choisir le modèle du vêtement qui est, je dois l'avouer, moulant à souhait. Ses escarpins dans les mêmes tons sont pourvus d'une lanière qui s'attache à la cheville, rappelant un look grec. J'ai opté pour une taille trop petite visiblement et ne manque pas de remarquer que ses foulées lui sont très inconfortables. Elle gravit l'escalier, et à chaque mouvement, la fente de sa tenue dévoile des jambes sans fin. Les minces bretelles posées sur ses épaules laissent ses omoplates dénudées, affichant son cou gracile. Oui, ma *sœur* est canon et je ne doute pas qu'elle va attirer l'intérêt de tous les hommes présents ce soir.

Être aperçu ici est nécessaire, mais je ne cesse de cogiter sur la teneur des documents trouvés dans le bureau de Jefferson. Des coordonnées pour des rendez-vous ou des livraisons ? Possible. Il n'est certainement pas assez stupide pour abandonner des preuves l'incriminant sur son propre lieu de travail. Surtout pas alors qu'il se sent surveillé depuis l'arrestation de son « ami ». J'ai mis des semaines à capter son attention lors de mon retour dans son monde. Bien que j'en faisais déjà partie, que nous nous connaissions et qu'il savait pourtant que Ron Carlos avait foi en moi. Pour autant, il s'est montré très méfiant à mon égard au début. N'empêche, les papiers correspondent à quelque chose et j'ai bien l'intention de découvrir à

quoi. Si ça se trouve, c'est une connerie qui n'est pas digne d'intérêt, mais c'est mieux que rien. D'autant plus que le temps file.

Nous faisons une entrée pour le moins remarquée lors de l'entracte et je laisse Lexie venir quérir ma cavalière aussitôt qu'elle franchit le pas de la porte. Elle ne tarit pas d'éloges sur sa tenue et la félicite d'avoir opté pour la simplicité niveau coiffure, « très tendance » apparemment.

J'évolue jusqu'au bar, me commande un double scotch et réfléchis. Il y a dehors quelqu'un qui manœuvre toujours. Jefferson n'est pas capable de piloter un projet de cette envergure, je le sais depuis le début. L'éternelle question, c'est : qui gère, maintenant ? Peut-être que notre escapade nous apportera des réponses. Mes iris parcourent le lieu à la recherche de Charlie. Je la repère assez vite au travers de tous les autres trophées de ces messieurs. Elle rit et semble dans son élément auprès de Lexie et de sa horde. Je reste aux aguets, surveille involontairement les consommations de Charlie, en songeant que si son subterfuge de la veille a bien marché, ce ne sera pas le cas ici. Les employés sont tous à la botte de quelqu'un et une telle demande serait aussitôt rapportée. J'envisage de l'en aviser lorsque je traverse la salle et suis interpellé par un riche financier, assis au côté de Sam. Je ne peux me soustraire à leur discussion et m'y joins pour donner le change. Nous débattons un moment sur les hauts et les bas du marché sans que je perde une miette de ce qui occupe ma partenaire. Mes prunelles sont rivées vers la table où se tiennent les filles. Je ne manque pas de remarquer qu'Archibald s'est annexé aux femmes et est en grande conversation avec ma consœur. Elle arque le cou et rit comme si elle était la dernière des cruches. Je sais ce qu'il tente. Je devine qu'il est bien plus intéressant pour lui de me provoquer que de mettre la main sur la meuf, aussi sublime soit-elle. Notre passif n'a rien d'amical et notre dégoût mutuel est connu de tous. Je hais cet homme imbu de lui-même, riche d'un héritage pour lequel il n'a pas travaillé et qu'il ne mérite pas. J'exècre sa condescendance et sa capacité à croire qu'il est la meilleure chose sur terre. Néanmoins, il est peut-être un des acteurs principaux de la bande que je traque. Je ne peux occulter qu'il est un Carlos et le neveu de la dernière tête dirigeante.

Conscient de cet état de chose et parce que je ne peux l'approcher moi-même, je laisse à Charlie la latitude nécessaire pour s'approprier le cœur d'Archibald. C'est un bon plan, établis-je avec moi-même. Je déteste qu'il tourne autour d'elle, mais elle a tout pour l'hameçonner. C'est ma sœur, elle

est, par ce statut, intouchable, elle est issue d'une famille riche, possède une beauté atypique à couper le souffle et est célibataire.

C'est la piste que suivait Tania avant sa mort prématurée... Elle ne doit donc pas être écartée.

Pour le coup, je passe le reste de la soirée à agir comme un vrai grand frère protecteur. Je surveille le moindre de leurs faits et gestes et grogne de fureur en le voyant attraper le portable de Charlie pour y rentrer son numéro.

Sa paume se pose sur les reins de celle-ci lorsqu'il se penche pour lui susurrer quelque chose à l'oreille. Lentement, elle relève la tête vers lui, et je jurerais qu'ils s'apprêtent à s'embrasser. Sans même que j'en ai conscience, je suis debout à leurs côtés et applique une main sur l'épaule nue de ma frangine.

— Tu m'avais mentionné que tu voulais partir à minuit, balancé-je sans un regard pour le Casanova.

Elle m'affronte visuellement et se pare d'une moue de défi.

— J'ai vraiment dit cela ? s'enquiert-elle avec un accent de nunuche.

Si son timbre joue la blonde de service, ses yeux me fusillent de colère. J'ai interrompu un aveu ou espérait-elle réellement faire mumuse avec ce connard ?

— Oui, c'est précisément une demande de ta part. Sois sûre que dans le cas contraire, je ne me serais certainement pas donné la peine d'approcher un périmètre dans lequel il se trouve aussi.

— Oh, Parker, c'est à cause de notre altercation d'hier ? Franchement, je te pensais plus civilisé.

— Ne pas t'éclater cette bouteille de champagne dans la gueule, le voilà le témoin de ma civilité, murmuré-je entre mes dents.

Une lueur de surprise traverse les iris de Charlie qui semble enfin mesurer les enjeux à présent.

— Je me souviens, maintenant ! s'exclame-t-elle en se plaçant entre nous.

— Dommage, j'aurais adoré poursuivre notre discussion. Peut-être pourrions-nous remettre cela très vite ?

Au timbre de la voix de l'homme, elle se tourne vers lui. Il se pare d'un air de connard arrogant et suffisant. Il se penche pour l'embrasser à la commissure des lèvres, darde ses yeux dans les miens comme pour me défier de l'en empêcher. Je ravale ma hargne et leur laisse quelques

secondes d'intimité avant d'annoncer à Charlie que je vais récupérer la voiture et patienter à l'extérieur.

Je n'attends pas de réponse et disparais en direction de la sortie. Ma caisse arrive dans la minute et je m'y installe, voyant rapidement Charlie sortir de l'opéra à son tour. Elle descend les marches et s'arrête en plein milieu pour enlever ses talons en grommelant. Elle poursuit jusqu'à moi et prend place sur le siège passager en affichant un très haut taux de contrariété.

Je ne l'ai jamais vue fâchée, pensé-je aussitôt, en avouant que ça lui donne un air plutôt sexy. Et après le baiser échangé lors de sa beuverie, ce n'est pas sans me déstabiliser. On va devoir remettre des balises claires entre nous parce que ça va déraiper et ça ne sera à l'avantage de personne.

Je roule pendant deux kilomètres en silence avant qu'elle ne tienne plus et me houspille, furieuse.

— Alors là ! Parker, Malone, Levon l'emmerdeur, qu'est-ce que tu as foutu ? Putain !

Je me pare d'un visage de marbre et rétorque d'un ton nonchalant :

— J'ai improvisé, suivi mon instinct... Ce n'est pas ce que tu prônes en permanence ?

Elle inspire profondément et se rembrunit quelques secondes avant de revenir à la charge.

— Malone ? interroge-t-elle d'une voix bien plus posée, après quelques secondes de mutisme.

— Hum ?

— C'est quoi l'historique entre toi et Archibald ?

Je réfléchis un moment afin de jauger de la pertinence d'une explication. Est-ce utile pour atteindre notre objectif ? La réponse est affirmative alors aussi bien foncer.

— Il était de nos cibles à Tania et moi. Nous essayions de déterminer qui gravitait autour de l'organisation et il s'est vite avéré qu'il en faisait probablement partie.

— Quelle organisation ?

— Celle de Ron Carlos.

— Et si tu m'en disais plus sur ta première couverture ?

— Tania et moi avons été missionnés pour enquêter sur un distributeur d'armes : Ron Carlos. Bien sûr, désormais il est identifié comme étant un membre Libras, mais au départ nous l'ignorions. À cette époque, le groupe

terroriste existait déjà, mais ne possédait pas la même envergure qu'aujourd'hui. Nous ne les considérions que comme une milice non initiée qui menait des carnages dans un minuscule village du Moyen-Orient. Ils voulaient se montrer principalement comme de petites gens avec des revendications paysannes versus une politique abusive. Les agences les surveillaient, mais sans plus. C'est lorsque les journalistes et l'aide humanitaire ont commencé à disparaître que nous avons porté plus d'intérêt à leur cause. Et au moment où les attentats ont débuté, la menace a été prise bien plus au sérieux. Cela signifiait : d'un, que leurs réclamations ne connaissaient plus de limites, et de deux, qu'ils n'attendaient que d'avoir les ressources pour la mise en œuvre de leurs ambitions. Nous étions déjà infiltrés à l'époque, et quelques semaines après notre débrief, des armes de Ron Carlos ont été trouvées sur les lieux de leur dernier coup d'État. Les liens se sont établis d'eux-mêmes et c'est à nous qu'on a confié l'enquête puisque nous étions sur place. Notre mandat revu : prouver l'implication de Carlos dans Libras. Comme le nerf de la guerre passe irrémédiablement par le cash et la puissance de feu, les noms de Jefferson et d'Archi se sont ajoutés à ceux à surveiller. Pour annihiler un groupuscule et l'affaiblir, il fallait le priver de ces deux éléments. Ainsi, leur force de frappe et leur crédibilité ne seraient plus. Pour le pognon, toutes nos recherches conduisaient à la banque dont Jefferson est le directeur. Nous sommes parvenus à tracer les sommes non déclarées entrant dans son institution, mais pas les sorties. Des montants faramineux étaient décomposés, expédiés vers diverses compagnies à numéro⁴ puis par la suite, reversés vers des comptes intraçables jusqu'à disparaître. Comme si ces transactions n'avaient jamais existé. Ron Carlos quant à lui était connu pour être un grand contrebandier d'armes qui non seulement les vendait, mais aussi les fabriquait. Cet homme intouchable et si confiant marquait les fusils d'assaut envoyés de son emblème. Il a donc été facile pour nous de trouver de quoi le relier à cette guerre.

— Pourquoi ne pas avoir incarcéré Ron dès que vous avez eu ce dont vous aviez besoin ? Vous auriez pu lui soutirer des révélations après, non ?

— Parce que je suis un expert en informatique et sécurité digitale, un pirate à mes heures perdues, et Parker est un créateur d'applis sur le papier, mais en réalité il est spécialiste dans le transfert d'argent. Avec l'avènement de la cryptomonnaie...

— Je t'en supplie, saute le moment où tu te transformes en geek et où tu me décris des manœuvres techniques, m'implore-t-elle.

— En gros, j'ai montré mes talents à Carlos qui a perçu tout de suite l'opportunité. Il a délocalisé des fonds considérables à la milice, nous permettant de retracer les membres un par un. Ma réputation s'est forgée et il m'a confié quelques boulots de sécurité après cela. Tous transitaient par un seul et même endroit.

— Tu t'es servi de lui pour remonter jusqu'à Jeffy !

— Bingo ! La loi oblige à transmettre toute opération dépassant les dix mille dollars à l'Autorité des marchés financiers, mais devine quoi ?

— Jefferson n'en a rien fait !

— Exact ! Arrêter la cible trop tôt nous aurait sans doute fait perdre notre lien avec le reste des hommes gravitant autour de lui. Tant que nous récoltions des éléments, nous ne voyions pas l'intérêt d'y mettre un terme.

— Oh ! Mais alors, une fois Ron Carlos en taule, tu penses qu'Archie a assuré la relève ?

— Ron s'apprêtait à être coffré, Tania a envisagé que son neveu prendrait d'emblée la suite et elle s'est rapprochée de ce dernier pour que nous soyons déjà prêts, le cas échéant.

— Mais votre couverture était d'être un couple marié, non ?

— Yep, c'est pour cela que Tania a tout orchestré en douce, ni vu ni connu. Il supposait qu'elle trompait son époux qui bossait trop. Il conseillait à son oncle de me donner de plus en plus de mandats pour que je sois submergé de boulot. Ça lui laissait tout le temps nécessaire pour sauter ma femme.

— Et ainsi tu gravissais les échelons en plus de continuer à récolter des éléments, pas mal. Qu'est-ce qui s'est passé après alors ? Il est dans le coup ou pas ?

— Tania m'a annoncé avoir des preuves à me transmettre quelques heures avant sa mort. Elle n'a jamais eu l'occasion de me les remettre, mais je crois que ça le concernait. Et comme la tête dirigeante a été emprisonnée et que le mouvement n'en a pas été ébranlé, voire a pris de l'ampleur, il est évident que Ron Carlos n'était qu'un pantin, la vitrine, même.

— C'est peut-être le cas de Jefferson aussi.

— C'est précisément le but que je vise. Trouver qui est le grand patron et le démasquer pour que tout cela prenne fin. Comme toutes les institutions, les nôtres y compris, portent une attention toute particulière à

l'organisation, j'ai le sentiment que la liste aux enchères ne sert qu'à nous accaparer ailleurs. Alors oui, il m'apparaît clair que nos missions sont liées.

— Tu veux que je fasse comme Tania ? C'est ça ?

Je ne sens pas d'animosité ou de crainte dans son timbre. Elle agit comme une agente professionnelle et conçoit le sacrifice au nom de son devoir.

— Méfie-toi de lui, il aime bien adopter des allures de gigolo un peu con, mais je doute que ce soit réellement le cas. Si c'est lui le maître d'œuvre, il faut l'occuper le temps qu'on parvienne à coincer Jefferson, qu'on passe un deal avec lui et qu'il nous livre son équipe.

Ses traits se parent d'amusement lorsqu'elle brandit son portable sous mes yeux. Elle affiche le numéro de son nouvel objectif et c'est avec aplomb qu'elle me souffle : « Ça va être un jeu d'enfant ».

— Attention, Miss Instinct, vas-y doucement. Si tu fonces trop, il va flairer le piège. Si tu te donnes trop vite à lui, il va se lasser. Tu dois conserver son attention. Et comme j'ai affirmé que je le déteste et que je lui en veux toujours, il va prendre un malin plaisir à m'humilier en te mettant le grappin dessus, envers et contre tous.

— Je suis pro, Malone, je ferai tout ce qui sera requis pour sauver tous ces gens et empêcher la diffusion de la liste, m'assure-t-elle, presque illuminée d'une aura de détermination que je ne lui avais pas perçue jusque-là.

CHAPITRE 10 - Direction Mexico

Charlie

Prise dans mes réflexions, ce n'est que lorsque Malone claque la portière de la voiture que je réalise que nous sommes arrivés à la maison. Mon cerveau est en surchauffe, à cogiter sur plusieurs tableaux à la fois.

1. Je dois créer davantage de lien avec Archibald sans finir comme Tania.

2. J'ai vu le regard de Malone vriller lorsque son ennemi Archibald était à deux doigts de m'embrasser. Mais sa réaction est-elle due à Tania ou à... moi ?

3. Pourquoi notre baiser à la sortie du bar ne semble-t-il pas l'avoir ébranlé de la même façon que moi ?

Je ne devrais même pas me poser ce genre de question. Ce n'est pas digne de la professionnelle que j'affirme être. Pourtant, sa manière de toujours me chercher du regard, de jouer les protecteurs à mon endroit, de prétendre rester de marbre alors qu'il laisse deviner le contraire me touche. L'électricité qui crépitait entre nous quelques heures plus tôt dans le bureau de Jefferson a définitivement disparu.

Les chaussures toujours en main, je regagne la maison à mon tour. Il ne m'a pas attendue, ni même a eu pitié de mes pauvres orteils ensanglantés.

Je monte le grand escalier central en réprimant une grimace de douleur à chaque marche sur laquelle mes pieds blessés se posent. Plusieurs heures debout, à piétiner dans des escarpins trop petits tout en continuant de sourire et discuter comme si tout allait bien, une vraie torture ! Lorsque je passe devant la chambre de Malone pour rejoindre la mienne dont la porte est entrouverte, je ralentis le pas. La lumière éclaire la pièce et lui confère des allures d'apollon. Son nœud papillon pend sur le col de sa chemise, et les boutons de celle-ci sont ouverts, libérant ses tablettes de chocolat qui s'offrent à ma vue. Alors qu'il s'apprêtait à déboutonner son pantalon, il me repère. Le regard sombre, voilé d'une aura incandescente, il s'avance à pas de loup dans ma direction. Ma bouche s'assèche, mon épiderme me picote d'anticipation, la douleur provoquée par mes chaussures bien vite occultée. J'ai le cœur qui bat trop fort lorsqu'il s'arrête au niveau du chambranle et me détaille un instant des pieds à la tête, en s'attardant plus que nécessaire sur mon décolleté.

— Bonne nuit, Charlie.

Puis dans la surprise la plus totale, il referme la porte sur lui. Me laissant seule dans le couloir, complètement démunie. Ce connard se joue de moi. Ça pourrait me faire rire, si ça ne me frustrait pas autant. Je vais directement dans ma salle de bains et n'en ressors que lorsque la douche m'a entièrement apaisée. Exténuée, je me glisse dans mes draps frais, mon téléphone à la main.

[Si tu trouves qui c'est, tu gagnes le droit de m'inviter au resto demain soir.]

La réponse d'Archibald ne se fait pas attendre.

[Si tu es bien la Cendrillon dans sa robe d'or qui s'est éclip­sée à minuit, je t'offre plus qu'un dîner. Sois prête en début d'après-midi, je passerai te chercher.]

Je m'allonge plus confortablement dans mon lit en poussant un soupir d'aise. Malone peut penser ce qu'il veut, mais jusque-là, je mène la mission à bien et si les choses avancent, c'est uniquement grâce aux données que j'ai récoltées. Au moment où mes doigts atteignent le bouton pour éteindre la lampe de chevet, la vibration sur le bois annonce l'arrivée d'un nouveau message.

[Hâte d'y être. Bonne nuit, ma belle Cendrillon.]

Je ne prends pas la peine de lui répondre. Maintenant, je dois lui montrer que je suis intéressée sans pour autant être trop accessible, pour le maintenir en haleine le temps nécessaire. J'éteins la lumière, ferme les yeux et... rien. Le sommeil me fuit malgré la fatigue. Je me tourne et me retourne sur le matelas. Je me concentre sur ma respiration pour arrêter d'écouter ma voix intérieure qui se refait la soirée. Ou plutôt le début, lorsque le corps de Malone était couché sur le mien. Il ne me laisse pas indifférente, et ce constat me pique. Ça ne devrait pas être le cas. Honnêtement, c'est tout à fait le genre d'homme qui pourrait me faire vibrer dans ma vie civile, mais je me suis toujours fait un devoir de ne pas mélanger travail et vie privée. J'ai eu une chance inouïe d'être recrutée par les Services secrets et depuis le début je dois batailler plus que les autres pour prouver que j'y ai ma place. À force d'être remise en question, j'ai développé une carapace qui donne

l'impression que je suis imbue de ma personne par moments. Je bosse là-dessus, mais avec lui, avec Malone, ça ressort plus qu'à l'habitude. Je crois que je me protège, d'une certaine façon. C'est la première fois que je réalise une mission en duo, je n'ai pas les codes pour évoluer dans ce genre de situation. Surtout quand le binôme est un canon. Soudain, la lumière du couloir atténue la pénombre de ma chambre. Il semblerait que je ne sois pas la seule à rester éveillée. Je me redresse et tends l'oreille pour vérifier ce qu'il trafique en plein milieu de la nuit quand l'ombre de ses pieds s'arrête au niveau de ma porte. J'attends, espérant la voir s'ouvrir malgré mon ressenti sur lui, et glisse mes doigts dans mes cheveux pour leur redonner une certaine contenance. Je checke vite fait mon pyjama qui ne se compose que d'une culotte en coton et d'une brassière, vu les chaleurs actuelles, et fixe cette satanée porte qui me nargue à ne pas bouger d'un pouce. Puis les pas s'éloignent et la pénombre me plonge à nouveau dans une frustration que seul Malone a le pouvoir de déclencher.

— Connard, ne puis-je m'empêcher de prononcer à voix basse.

Les yeux ouverts dans le noir, je ne sais pas combien d'heures défilent avant que le sommeil me rattrape enfin, et ce n'est que lorsque la matinée est déjà bien engagée que je me réveille. Je parade un moment dans le salon, vêtue de mon pyjama minimaliste, avant de me rendre à l'évidence : Malone n'est pas là. Nous sommes lundi et Parker a un travail, son absence est donc logique. La cafetière est encore chaude, signe qu'il est parti il n'y a pas longtemps. J'en avale une tasse et grignote un petit bout de brioche en guise de repas vu l'heure avancée. Archibald ne va plus tarder à arriver et je dois me préparer. J'opte pour une tenue simple, ne connaissant pas le programme. Je fais défiler les vêtements que l'on a mis à ma disposition et me décide pour un pantalon blanc fluide avec un chemisier bleu océan légèrement transparent qui laisse entrevoir la dentelle de mon soutien-gorge. Une grosse ceinture noire pour marquer ma taille et le tour est joué. Classe, mais avec une pointe de sexitude. Mes cheveux blonds sont relevés à l'aide d'épingles, laissant s'échapper quelques mèches rebelles pour atténuer le côté psychorigide qui ne me correspond pas. Un peu de blush, un gloss couleur corail et uniquement du mascara pour noircir mon regard. Le bleu de mes yeux étant déjà mis en valeur par mon chemisier de la même teinte. Un voile de parfum aux endroits stratégiques et je suis fin prête.

[Enfile tes souliers de vair, ton prince charmant arrive.]

Je range mon portable dans mon petit sac après avoir pris connaissance de son arrivée imminente. Ce genre de paroles pourraient me toucher si elles ne provenaient pas d'un criminel. L'affaire initiale de Malone étant liée à la nôtre, ce malfrat est donc une ordure encore pire qu'il n'y paraît. Je descends l'escalier quand une porte de placard claque, me faisant sursauter. Je me pensais seule. Je découvre Malone, trempé de sueur dans un short de running uniquement. Me tournant le dos, il n'a pas encore conscience de ma présence dans la cuisine. Il est en train de se servir un grand verre d'eau, et j'hésite un instant entre continuer à baver sur les muscles de son dos qui roulent sous sa peau à chacun de ses mouvements, et lui faire savoir que je suis là afin qu'il se retourne pour que je puisse profiter de ses abdos de plus près. Bon sang, il faut vraiment que j'arrive à prendre du recul sur... Oh merde, ce petit cul rebondi est à se damner. Je disais quoi déjà ?

J'en oublie le fil de mes pensées et je fais preuve d'une concentration optimale pour le regarder droit dans les yeux quand il se tourne vers moi.

— Je suis surprise de te voir à la maison à cette heure-ci.

— J'habite ici, figure-toi.

— Nous sommes lundi, tu devrais être au travail.

— J'y suis. Parker bosse la plupart du temps à la maison. Son job ne nécessite pas d'avoir un local. Et puis, comme sa clientèle gravite dans les hautes sphères, c'est lui qui va toujours à elle, et non l'inverse.

— Et courir fait partie du job apparemment !

— Faire du sport l'aide à garder la tête froide, vois-tu.

Alors qu'il porte à sa bouche son verre d'eau glacée, une goutte de sueur dévale sa tempe. Elle glisse dans une infinie lenteur le long de son cou, puis sur son pectoral droit. Je me rends compte que je suis sa descente avec un peu trop d'attention, et reporte illico mes prunelles dans les siennes. Mais Malone, au vu de son expression condescendante, n'a rien raté de mon égarement, aussi temporaire fût-il. Je me rembrunis aussitôt, énervée de l'imaginer jubilant intérieurement.

— Et qui ai-je en face de moi ? Mon grand frère Parker, l'arrogant psychotique et mordu de travail, ou Malone, grand connard narcissique ?

Pour toute réponse, il hausse les épaules et cache un air railleur derrière son verre. Mais notre joute verbale s'arrête là quand la sonnette d'entrée résonne.

— Veuillez m'excuser, Parker-Malone, mais je vais devoir écourter cette délicieuse conversation. Il semblerait que mon rencard soit arrivé.

— Archibald ? demande-t-il, tout en connaissant déjà la réponse. Fais attention, il est aussi intelligent que dangereux.

— Et comme je suis plutôt conne et très naïve, je vais probablement me faire égorger dans les prochaines minutes.

— Je ne plaisante pas, Charlie, reste dans ton rôle et ne sois pas trop curieuse, sinon il va directement flairer l’arnaque.

— C’est toi qui m’as collé cette mission, je te rappelle. Du coup, soit tu m’en crois capable et tu te tais, soit tu as surévalué mes capacités et c’est toi qui t’occupes de le séduire. Alors, qu’est-ce que tu décides ?

Il reste silencieux, mais son regard acéré parle pour lui. Il me suit jusqu’à la porte et attend qu’elle soit déjà à moitié ouverte pour reprendre la parole.

— C’est juste que j’exècre ce type, c’est un connard fini.

— Je suis assez grande pour me faire mes propres opinions, Parker. Et va prendre une douche, tu pues le fennec.

— Oui, Parker, écoute ton adorable petite sœur et va te laver. Commence par la langue pour retirer ces vilaines injures à mon encontre, poursuit Archibald d’un ton si doux et transpirant de sournoiserie que Malone serre les poings et avance d’un pas.

Je le devance et crochète mon bras à celui d’Archibald pour l’obliger à rejoindre sa caisse, ce qu’il accepte avec plaisir. Il ne cherche pas à se battre, juste à mettre Parker hors de lui. Ce qui fonctionne très bien. En homme galant, il m’ouvre la portière de sa voiture sportive connue pour sa mythique couleur rouge. Nous quittons l’allée sous le regard ombrageux de Malone, qui nous suit jusqu’à ce que nous disparaissions de son angle de vue.

— Difficile à croire, mais on s’entendait bien à une période. Je pense même que nous aurions pu devenir potes. Je ne comprends pas pourquoi il me déteste autant.

— Je ne sais pas... peut-être parce que sa défunte femme l’a trompé avec toi ?

Je le défie du regard de me dire le contraire. Mais il reste concentré sur la route, se contentant d’un discret sourire en coin à ce souvenir.

— Je suis désolé qu’elle ne soit plus là, surtout dans ce genre de circonstances. Mais j’accepte le rôle du méchant juste parce que les morts ne peuvent plus se défendre.

— Il faut que tu t’expliques, parce que je n’ai toujours eu qu’un seul son de cloche, fais-je semblant de m’intéresser.

— Je n’aurais jamais cru, ironise-t-il. Parker avait une femme plutôt jolie et elle en jouait dès qu’il avait le dos tourné. C’est elle qui est venue à moi, elle qui était mariée. Je n’ai rien demandé. Je n’ai fait que répondre à ses avances constantes et aujourd’hui, je suis le seul fautif aux yeux de tout le monde. C’est totalement injuste.

Je pose une main compatissante sur son épaule et lui adresse un faible sourire.

— Parker était fou amoureux d’elle, il a besoin d’un coupable pour ne pas ternir l’image qu’il garde d’elle. Et ce n’est pas bien de dire du mal d’une morte, mais je ne l’ai jamais vraiment appréciée, sans avoir de réelle raison. Une sorte de ressenti. Il faut croire que j’ai eu le nez fin.

— Ah merci, enfin une personne qui a vu clair dans son jeu !

— Possible, mais tu n’es pas blanc comme neige pour autant. Tu as couché avec une femme mariée. Sa femme ! Et maintenant tu t’intéresses à sa petite sœur, tu peux comprendre que Parker ne voie pas ce rapprochement d’un bon œil.

— Et pourtant on n’a pas encore couché ensemble, se marre-t-il.

— « Encore » ? Tu sembles un peu trop sûr de toi sur la suite des événements. J’ai juste accepté de passer la journée avec toi, Don Juan.

Il me lance une œillade lourde de sous-entendus sans pour autant me reprendre sur ce qu’il envisage pour nous deux. J’espère sincèrement ne pas avoir à aller jusque-là pour mener à bien notre mission. C’est un bel homme, mais baiser pour des renseignements ne fait définitivement pas partie de mes fonctions.

— Tu aimes les tacos ? change-t-il de sujet, me laissant interloquée. J’adore ça, mais une femme du monde ne préfère-t-elle pas les mets plus raffinés ?

— Bien sûr, mais les *enchiladas* l’emportent de loin ! finis-je par avouer. Si je veux lui plaire, je dois rester moi-même le plus possible.

— Parfait alors !

L’instant d’après, la voiture prend la direction de l’héliport.

Attaquée à une terrasse en hauteur, surplombant la ville, je m’émerveille du paysage qui s’offre à moi. Les couleurs des maisons, la végétation unique, sur un fond de musique constant. Sur notre table, drapée d’une nappe aux divers tons ocre, un mélange des célébrités culinaires qui font du

Mexique une référence dans les plats épicés. Je n'ai jamais mis les pieds en dehors des États-Unis et voilà que je me retrouve dans un petit village pittoresque d'Amérique du Sud.

— Pour un premier rendez-vous, vous avez fait fort, monsieur Carlos. Ça t'arrive souvent de kidnapper une femme pour l'emmener de force, à bord de ton jet privé, hors de son pays ?

— Seulement quand je veux être sûr de l'avoir rien que pour moi. Le voyage te déplaît ? me demande-t-il, vraisemblablement soucieux.

L'idée de me rendre dans un pays dans lequel je n'ai aucun pouvoir, sans arme ni assistance possible, et uniquement accompagnée d'un criminel, n'a en effet rien de rassurant. Mais ça a le mérite de m'apprendre une chose pour le moins importante : nous n'avons traversé aucune douane. S'il est si facile de quitter l'espace aérien américain pour se rendre au Mexique, qu'en est-il des pays du Moyen-Orient ?

— J'adore les surprises. Et affréter un avion juste pour notre balade rend ce rendez-vous encore plus inoubliable.

Je lui adresse un sourire radieux avant de détourner le regard en feignant la gêne de m'être confessée si aisément.

— Parle-moi de toi, Cendrillon. Il y a deux jours, je n'avais même pas connaissance de ton existence. Parker ne raconte pas grand-chose sur lui, mais de là à omettre qu'il avait une sœur... Je pense qu'il voulait nous cacher ta beauté.

— Ou me cacher de toi plutôt ! Non, sincèrement, ça ne m'étonne pas vraiment. Parker et moi n'avons jamais été proches. Pas le même âge, pas de centres d'intérêt en commun et encore moins le même caractère. Il est parti faire ses études à l'autre bout du pays alors que j'étais encore ado, j'ai donc construit ma vie sans lui. Les rares fois où je le vois, c'est pendant les fêtes dans la maison familiale. Avec le temps, c'est presque devenu un inconnu à mes yeux. Mais les liens du sang sont profonds, paraît-il, je reste attachée à lui malgré tout.

— Je sens une certaine amertume dans tes mots. Tu regrettes de ne pas avoir été plus proche de lui ? Tu n'as pas d'autres frères et sœurs ?

— Je regrette surtout de ne pas avoir été là quand il en avait besoin. Quand il est devenu veuf par exemple. J'étais obnubilée par mon travail, par ma propre réussite. C'est à la suite d'un chagrin d'amour que j'ai pris conscience de l'enfer qu'il a vécu. Mon mec de l'époque m'a quittée. Sa femme est morte. J'ai été la pire des égoïstes, me lamenté-je en priant pour

qu'il ne revienne pas sur la composition de ma famille, ne sachant pas ce que Malone a pu dire sur le sujet.

Archibald me prend la main et exerce une légère pression pour me montrer son soutien.

— Tu es humaine, c'est tout. Dans ma famille aussi il y a beaucoup de conflits, et pourtant je tuerais pour chacun d'entre eux... Le principal est d'être là pour les siens, coûte que coûte. Mais maintenant, tu es ici, c'est tout ce que tu as à retenir.

Je sens la présence de Ron Carlos dans ses mots, mais je n'ai pas le temps de tenter de creuser, il passe à un échange plus léger.

— Et le mec qui t'a quittée est le plus grand des idiots si tu veux mon avis. Si tu étais à moi, je ferais en sorte que chaque jour soit un conte de fées. Cendrillon est une princesse, je connais mes classiques !

Le serveur nous apporte le café, accompagné d'un magnifique dahlia rouge aux pointes blanches à mon attention.

— Et toi tu es un beau parleur.

Je retire la fleur de son vase et la porte à mon nez pour en sentir les effluves. Mais sa beauté réside uniquement dans le visuel, aucune odeur ne s'en dégage. Quand je relève le visage pour en faire part à Archibald, je le prends en plein flagrant délit en train de jeter un coup d'œil à son téléphone. Si je me fie à son apparence neutre, aux dimensions compactes et à l'écran non tactile avec des touches de clavier, cela ne peut être qu'un jetable.

— Je peux te laisser deux minutes ?

— Tu verras bien si je suis encore là à ton retour, lui réponds-je, agrémenté d'un clin d'œil.

Archibald s'éloigne et au vu des consignes du serveur qu'il a apostrophé, je devine qu'il se rend aux toilettes, tenant dans ses mains son portable. Pourquoi un homme suintant le luxe et l'affichant aussi ouvertement possède-t-il un appareil aussi désuet ? Je mettrais ma main à couper que celui-là est destiné à ses affaires plus « illicites » et que le sien doit avoir toutes les technologies d'aujourd'hui. Je me lève pour me planter devant le balcon, vérifiant si j'ai accès au réseau lorsqu'il fait à nouveau son apparition. Je le vois évoluer vers moi du coin de l'œil tandis que je poursuis mon admiration de la vue et sursaute faussement lorsqu'il arrive à ma hauteur.

— Tu avais pris la meilleure place, d'ici tu peux profiter du paysage sans te brûler les rétines avec les rayons de soleil.

— Avec toi en face de moi, j'ai de toute façon la meilleure des vues, répond-il en s'asseyant sur ma chaise. Et donc tu me disais que tu avais priorisé ta carrière jusque-là. Tu es dans quelle branche ?

— Je suis dans l'architecture. J'ai monté un cabinet avec mon meilleur ami, une fois le diplôme en poche. Depuis, plusieurs collaborateurs sont venus se greffer à nous.

— Quelle université ?

— La meilleure du pays : Berkeley, voyons !

Ce pan de ma vie est pleinement réel. Je voulais devenir architecte, m'associer à mon meilleur ami et ensemble, créer un empire. On avait des rêves de grandeur, des projets de fou et l'envie de laisser notre empreinte sur l'avenir. Sauf que le fantasme s'est arrêté lorsqu'il a été retrouvé un soir mort avec une balle dans la tête. Juste devant chez lui. L'affaire fut classée rapidement. Les gangs faisaient rage à l'époque dans ce quartier et les flics n'ont pas cherché plus loin. Un homme de couleur, une fusillade, et la conclusion était vite faite. Sauf que je connaissais le fond de l'histoire. En attendant l'obtention de mon diplôme, Tiago m'avait prise en tant que stagiaire dans ce qui devait être notre cabinet. Trop bien placé, trop spacieux, trop cher... beaucoup de « trop » pour être honnête. C'est quand j'ai relevé des irrégularités dans les livres de comptes qu'il m'a avoué que le financement provenait d'une personne peu recommandable. Après plusieurs recherches, il s'est avéré que le type blanchissait l'argent que Tiago avait investi dans notre projet. Je me rappelle encore notre dispute à ce sujet et de l'ultimatum que je lui avais lancé. Soit il nous en débarrassait, soit je dénonçais moi-même le mec. Le lendemain, Tiago perdait la vie.

J'ai poursuivi mon travail avec le cœur rempli de haine, de chagrin et de remords pendant de longs mois. J'aurais pu tout lâcher, mais pour me délester de ma culpabilité, je sentais que je devais agir. J'ai donc continué la collaboration de notre cabinet avec la pègre et j'ai récolté tout ce dont j'avais besoin pour les faire plonger. C'est là que la DEA⁵, me croyant réellement impliquée, m'a interpellée. Je leur ai tout balancé, trop heureuse d'être prise au sérieux. J'ai accepté de devenir leur indic et en contrepartie, ils ne retenaient aucune charge. Ma première « mission » en somme. Je transmettais toutes les preuves que je trouvais pour faire tomber le réseau. Et pour avoir ensuite été placée en protection rapprochée, je connais parfaitement la peur qui nous tenaille le ventre en attente d'un procès. Poursuivre sans lui était après son décès, sans intérêt. Nos rêves, devenus

mes rêves, me laissaient un goût amer en bouche. Il était impossible pour moi que son crime reste impuni. Un réseau de stupéfiants, voilà dans quoi j'ai dû fourrer mon nez pour venger Tiago. Et je ne me suis jamais sentie aussi vivante ! J'ai donc passé mon diplôme d'architecture pour ne pas partir sans bagage puis je me suis renseignée pour intégrer une des institutions gouvernementales. J'ai prouvé ce que j'avais dans le ventre, bataillé contre ceux qui doutaient de mes capacités, et c'est avec acharnement, et plaisir, que j'ai déjoué les pronostics de tous ceux pariant sur ma défaite. C'est comme cela que j'ai attiré l'attention du directeur des Services secrets qui est le premier à avoir pris au sérieux mes motivations et ma volonté d'engagement. Il me voulait dans son département et suivait apparemment mon évolution, allant jusqu'à faire jouer ses contacts pour m'incorporer dans l'une de ses équipes dès que j'ai été considérée comme étant assez qualifiée. Un passe-droit plus que bienvenu mais qui m'aura tout de même forcée à prouver que je le méritais. Depuis, j'ai grandi, j'ai évolué et je suis enfin en paix grâce à la réussite de mes missions. Et celle-ci ne fera pas exception, bien au contraire.

— Et tu as de la famille ? Je veux dire, à part ton adorable frère, ironise-t-il.

J'opte pour poursuivre dans la sincérité, sans trop en dévoiler pour ne pas commettre d'impair.

— Tu connais l'adage « on ne choisit pas sa famille, mais on choisit ses amis » ? Il est tout à fait adapté à ma situation. Je n'ai jamais été proche d'elle et les visites se limitent désormais aux grandes occasions. Tu sais : mariages, décès... parfois un Noël, mais ça s'arrête là. Nous sommes trop différents pour nous entendre et j'ai pris de la distance lorsque j'ai réalisé que la relation était nocive pour mon épanouissement personnel. Maintenant, ce qui se rapproche le plus d'une famille, ce sont mes copines avec qui j'entretiens des liens très forts. Nous vivons proches les unes des autres et nous voyons à longueur de temps. L'amitié est aussi forte que l'amour à mes yeux.

— J'espère qu'un jour, j'aurais l'occasion de les rencontrer, me répond Archi avec une voix douce.

J'acquiesce de la tête par courtoisie sachant pertinemment qu'il n'en sera rien.

— Et si nous allions nous promener un peu ? Il nous reste encore du temps sur place, on va visiter ? me propose-t-il en avisant sa montre, et, je

devine, dans le but de me sortir de ma mélancolie.

J'ai fait le deuil de mes parents et parler d'eux ne me fait plus rien, mais mentionner ma bande de copines met mon cœur en émoi. Elles me manquent de plus en plus, je ne suis pas habituée à être loin d'elles si longtemps. Mes missions sont principalement de courte durée, c'est la première fois que je m'éloigne autant de temps. J'opine en souriant. Autant profiter des richesses culturelles du Mexique et joindre l'utile à l'agréable. Ce soir nous serons revenus sur le territoire américain, et de ce que je comprends, il a encore des projets pour nous. Mais il ne m'explique qu'à demi-mot pour garder la surprise.

Soudain Archibald se lève et me tend sa main. J'y glisse ma paume et me mets à sa hauteur. De son autre main, il me saisit par la hanche, et me colle contre lui.

— J'aime tout ce que je découvre en toi, Charlie, me chuchote Archi-con.

Je ne suis pas naïve. Je ne lui donne que des miettes insignifiantes et il semble à mes pieds. Son attirance est principalement due au fait qu'une relation entre nous entacherait un peu plus celle qu'il entretient avec mon pseudo-frère. Alors que sa tête s'incline pour m'embrasser, je tourne légèrement la mienne au dernier moment pour refuser son baiser.

— Excuse-moi, je vais me repoudrer le nez avant de partir.

Je récupère mon sac dont la lanière pend sur la chaise et file aux toilettes pour m'isoler et aviser Malone de l'endroit où je me trouve. Je parie qu'il va adorer...

CHAPITRE 11 - Ami ennemi

Malone

Dormir et ne pas passer la nuit à chercher des liens dans les documents récupérés et numérisés chez Jefferson aurait été plus sage. J'ai somnolé durant une heure sur mon bureau puis je suis allé courir pour me vider la tête. Je croyais avoir les idées plus claires, mais dès qu'elle a franchi la porte avec ce connard de neveu Carlos, je n'ai pu retrouver mon focus.

Tania fréquentait Archibald... Tania est morte. Cette idée ne cesse de me hanter depuis que j'ai vu Charlie partir auprès de lui. Il n'est pas la cause du décès de ma coéquipière, mais je ne parviens pas à l'en dissocier. Je ne doute pas que Charlie soit capable de l'amadouer. L'aversion d'Archibald pour ma personne lui donnera même une raison supplémentaire de s'accrocher à elle. Il prenait un tel plaisir dans les événements mondains à venir me narguer et à flirter avec ma « femme » devant moi. Bien entendu puisqu'il ignorait que j'étais de mèche avec elle pour le piéger. Je n'ai jamais demandé à Tania les détails de leurs rendez-vous. Elle les inscrivait dans les rapports, mais je ne les lisais pas en entier. Jouer le rôle de Parker, l'époux amoureux, a fini par me leurrer moi-même. À force d'exercer la fonction de mari et de partager tout mon temps avec elle, j'ai vu notre lien s'approfondir. D'autant plus que nous étions tous deux les seuls à connaître la vérité. Elle était l'unique personne à qui je pouvais confier mes doutes et avec qui j'échangeais sur nos objectifs réels. La vibration de mon portable me tire de mes songes. Je l'attrape et jette un coup d'œil aux messages reçus.

[Archibald possède un jetable, un truc vieux et complètement désuet.]

J'ai à peine le temps d'enrouler une serviette sur mon corps mouillé qu'un deuxième message arrive.

[Bisous du Mexique, frérot.]

Je soupire fort, très très fort en balançant mon portable sur le comptoir de la salle de bains. Qu'est-ce qu'elle fout là-bas avec ce connard ? Je lui dis

qu'il est dangereux, qu'elle doit se méfier, et elle se rend dans un autre pays ! Bordel !

Je me vêts puis m'enferme dans mon bureau secret, déterminé à comprendre pourquoi Archi ferait appel à une technologie de dernier ordre. Je ne vois qu'une seule explication : la discrétion. Donc, si c'est un jetable, quand on y a recours, c'est qu'on souhaite demeurer intraçable. Est-ce qu'on peut croire qu'Archi a besoin de cet appareil pour des conversations qui doivent rester confidentielles ? Bien entendu ! Mais la question suivante mérite une réponse : est-ce que son interlocuteur est Libras ? Peut-être que sa connard'titude n'est là que pour masquer ses véritables occupations ? Le neveu de Ron pourrait très bien être la nouvelle égérie... Cette idée me répugne, mais ma haine pour lui ne doit pas entrer en jeu.

Si j'accorde du crédit à cette théorie, je dois tenir compte du fait qu'ils en changent souvent. Une probable *deadline*, alors. Putain ! Comme si on n'en avait pas déjà assez !

Mon regard parcourt les numérisations que nous avons réalisées la veille, imprimées et éparses sur mon bureau. Je scrute chacun des chiffres sous mes yeux sans trouver de quoi les associer à un élément utilisable. Je revérifie les données bancaires d'Archi en partant du principe qu'il est peut-être mouillé plus que je ne le croyais. Je passe la journée à cette tâche et ne constate l'heure qu'il est qu'au moment où ma *sœur* pénètre dans la maison. Impossible de manquer son entrée puisqu'elle l'annonce en grande pompe en gueulant mon nom depuis le seuil de la porte.

— Mon bronzage te plaît ? s'enquiert-elle en envahissant la pièce.

Son regard se pose sur le bazar que j'y ai mis, mais n'a pas le temps de le souligner puisque j'enchaîne.

— Penses-tu être en mesure de me procurer le numéro d'Archi ?

Elle me scrute drôlement puis affiche une mine faussement outrée en plaçant une main sur son front.

— Quoi ? Serais-tu en train de sous-entendre que tu doutes de moi ?

— Je suis sérieux ! Si c'est un portable lié à Libras, on obtiendra sûrement beaucoup d'éléments en y accédant.

Ses immenses billes bleues se lèvent vers le ciel, et c'est ennuyée qu'elle me répond :

— Oui, j'en suis capable. Ça devrait même être d'une simplicité à pleurer. Je n'ai qu'à coucher avec lui, il se déshabille et tu le lui piques !

Je la fixe avec horreur.

— C'est une blague, Malone ! Bien entendu que je suis en mesure de te procurer cela.

Elle affiche la blancheur de ses dents et j'ose espérer que c'est l'effet Mexique et non pas l'effet Archi. Je ne peux pas gérer en plus une agente qui craque véritablement pour un criminel.

— Parfait ! Pas besoin de te dire qu'il nous le faut pour hier.

— Alors pourquoi le fais-tu ?

— Faire quoi ? réponds-je, plus concentré sur mes papiers que sur ses paroles.

Ses sourcils s'arquent et elle me jauge, presque soucieuse.

— Malone, tu as dormi récemment ?

— Pas le temps, je dois accélérer les choses avec Jefferson. Il ne faut plus attendre l'opportunité, mais la créer. S'il est en contact avec Libras, c'est maintenant qu'on parviendra à le prouver. Peut-être que Jefferson détient un jetable aussi et que c'est notre porte d'entrée.

Avant, j'avais le sentiment de disposer de plus de marge de manœuvre. Je pouvais me permettre de planifier, de réfléchir et d'anticiper, mais là, les minutes s'égrènent. C'est la première donnée probante qui pourrait régler la fuite de la liste et me débarrasser de Charlie. Elle est sûrement une personne à découvrir, mais pour mes objectifs plus individuels, elle est tout sauf un atout. Elle a ses propres façons d'agir, de penser et de récolter les infos, et grand bien lui fasse, mais avec elle, je suis sur les dents. Son « instinct » n'est pas ce que je considère comme un avantage et je m'inquiète de chaque geste qu'elle commet. Sans oublier que ma visée absolue reste de trouver qui est le commanditaire de la mort de Tania, but qui n'appartient qu'à moi. S'il s'avère que sa mission et la mienne entrent en conflit, je doute qu'elle me priorise.

En parlant du loup, après quelques minutes à me dévisager, elle m'indique qu'elle va à la douche et disparaît, me laissant en solitaire pour l'élaboration de mon plan.

J'ai conçu pour Ron Carlos, le baron des armes, une appli de traçage selon ses exigences, mais je n'ai jamais pu la lui confier. Ce subterfuge pourrait fonctionner aussi avec Jeff. Mais alors, comment contraindre sa collaboration avec moi ? Créer un besoin pour le banquier qui verra là une opportunité d'en faire profiter Libras me semble être la solution toute désignée. Il faut que je trouve quelque chose afin de l'ébranler assez pour qu'il fasse appel à mes services et me perçoive comme son seul recours. Et

j'ai ma petite idée sur la façon d'y accéder. En commençant par frapper au sein de son effectif de sécurité privée. Le forcer à douter de quiconque bosse pour lui et me positionner au-devant de la scène. Et je sais précisément comment y parvenir. Je passe le reste de la journée à vérifier les éléments que j'ai compilés depuis mon arrivée ici. Chaque individu croisant ma route bénéficie d'une chemise à son nom et d'une recherche approfondie. J'évalue tout son personnel et choisis la brebis à sacrifier. Un mec fraîchement employé qui vient d'une firme et dont le dossier n'est pas sans tache. Je fouine et ne mets pas de temps à constater que M. March a perdu son dernier boulot parce que le convoi de pognon destiné à une banque qu'il surveillait n'a jamais atteint celle-ci. Le rapport découvert fait mention des soupçons concernant son coéquipier de l'époque. Mais comme l'argent n'a jamais été retrouvé et qu'il n'y avait pas assez de preuves pour les inculper, ils ont été relâchés.

March a donc le profil parfait pour inquiéter Jefferson. Je pirate son téléphone, son ordinateur portable et réalise le débutant qu'il est. C'est plus facile que de voler une sucette à un bébé. Je fouille l'entièreté de ses échanges et trouve ce dont j'ai besoin pour le compromettre. La nuit est déjà bien entamée et je me traîne enfin jusque dans mon lit, confiant dans le destin qui, cette fois, joue dans mon club.

J'entre dans la cuisine pour reprendre un café et tombe sur Charlie, attablée devant des toasts bien trop cuits qui empestent toute la maison. Je plisse le nez avec dégoût en avisant son assiette. Elle me jauge en mode sale gamine et croque de façon théâtrale dedans, pour bien me montrer que m'emmerder est son sport favori.

— Alors, frangin, quel est ton *planning* du jour ?

— Devenir le sauveur et meilleur ami de Jefferson, décidé-je de lui révéler.

Elle relève ses prunelles céruléennes teintées de curiosité dans ma direction.

— Oh, tu passes à l'étape suivante ? Te faire de nouveaux potes t'aidera peut-être à développer ta gentillesse... Quoique, tu me sembles être une cause perdue.

— Parce que tu crois que tu es copine avec Lexie ? Je veux dire : « vraiment ».

— Elle a confiance en moi et c'est elle qui me relance pour des sorties. Que ce soit sincère ou pas, ça m'arrange bien. Et puis, arrête de penser que je suis la dernière des imbéciles. Je n'ignore pas que je dois mon « standing » à ma fraîcheur et que ces hyènes de la haute n'attendent que de trouver quelque chose à me reprocher pour faire mon procès. Pour ta gouverne, Malone, je suis une meuf, je sais donc comment ça fonctionne dans une bande de filles. Alors, tu m'expliques comment tu comptes t'y prendre, ou c'est secret-défense ?

— Disons que je serai au bon endroit au bon moment, et tout ça, grâce à toi.

— Grâce à moi ? répète-t-elle avant d'être interrompue par son portable qui vibre dans un vacarme monstre sur la table.

Ses iris évoquent la suspicion alors qu'un sourire condescendant prend forme sur son faciès.

— Allô ? Lexie ! Attends, va moins vite ! Je ne comprends rien ! Mais calme-toi et explique-moi ! Parker ? Oui, il est devant moi... Maintenant ? Heu... OK !

Elle ne me lâche pas des yeux et secoue la tête en saisissant que peu importe ce qui alarme sa copine, j'en suis le responsable. Elle raccroche et me fixe dans l'attente d'une réponse.

— Tu as quoi à dire pour ta défense ? Lexie est en panique, c'est le branle-bas de combat chez les Jefferson et apparemment, tu es le seul qui puisse les aider et en qui elle a confiance. Qu'est-ce que t'as foutu cette nuit, Malone ?

— C'est pas moi, et quoi qu'il se soit produit, c'est March qui l'a fait, affirmé-je en haussant les épaules innocemment.

Je tourne les talons et m'apprête à quitter la cuisine lorsqu'elle me hèle.

— Attends ! Tu vas chez les Jefferson ? Maintenant ? Tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Je viens aussi !

Elle laisse tomber le contenu de son assiette dans la poubelle, puis me rejoint en deux enjambées. J'observe sa tenue composée d'un minishort en coton et d'un débardeur rouge assez échancré pour que l'on distingue le début de sa poitrine. J'arque des sourcils réprobateurs.

— Tu n'as pas un seul vêtement qui n'ait pas été acheté ailleurs qu'au rayon enfant ?

— Parker, Parker, Parker, tu sais que tu n'es pas vraiment un millionnaire *control-freak*, aigri et autoritaire, du type *Cinquante nuances* ?

— Cinquante nuances ?

Elle se tape le front en découvrant que je n'ai aucune foutue idée de ce dont elle me parle.

— Voilà, vieux croûton, c'est pour cela que j'ai créé un lien avec Lexie plus rapidement que toi. Tu connais peut-être la techno, mais concernant la culture pop, je te file un gros zéro.

Je ne comprends toujours pas, mais m'en moque et évolue vers le garage, flanqué de ma petite *sœur* fatigante. Nous roulons jusqu'à la maison de ma cible, située dans le même quartier luxueux que le mien. Un endroit sécuritaire, entouré de clôtures jolies à l'œil et infranchissables. Une lourde porte grillagée qui reste fermée pour ceux qui ne possèdent pas une carte magnétique. Ça exclut les mecs capables de pirater le système à distance, bien entendu.

Je gare ma décapotable devant l'entrée et escorte Charlie jusqu'à Lexie qui ouvre à la volée. Elle est vêtue d'un bas de pyjama et d'un top de sport, ses cheveux habituellement impeccables sont emmêlés et de gros cernes marquent son visage de poupée. Elle saute presque dans mes bras et se soucie bien peu d'afficher une mine désespérée.

— Tu nous expliques ce qu'il s'est produit ? Je n'ai pas tout saisi lors de ton appel.

— Je... oui, tu viens avec moi, dit-elle en attrapant Charlie. Et toi, me pointe-t-elle, tu vas rejoindre Sam dans son bureau !

Je n'ai pas le temps d'être briefé que déjà, elle s'éloigne en tirant ma comparse par la main.

Je me retiens de sourire d'aise.

Phase 1 terminée. Prêt pour la deuxième étape.

Je gravis les marches en direction de l'antre de Jeff et ne manque pas de l'entendre tempêter. Vu l'absence de réponse d'un possible interlocuteur, je comprends qu'il beugle dans un combiné.

— Non ! Je ne vais certainement pas me calmer ! Pas au prix que je vous paie pour assurer la sécurité de mes activités ! Vous êtes incompetents et je vous donne douze heures pour régler le problème, sans quoi vous êtes tous virés ! Et souvenez-vous que je suis assez puissant pour que votre firme ne trouve plus aucun client sur ce foutu continent !

Je sais déjà à quoi il fait allusion, mais écouter ce bout de discussion me permet d'établir son seuil d'anxiété et d'inquiétude. Me positionner en sauveur sera simple comme tout.

Il chemine dans son bureau sur une ligne imaginaire en murmurant ce que je distingue comme étant des jurons. Je me racle la gorge en apparaissant dans l'embrasure. Il se fige, me jauge et ne masque pas sa surprise de me découvrir sur place.

— Je peux t'aider, Parker ? s'enquiert-il en passant une main sur son visage aux traits épuisés.

— J'ai l'impression que c'est moi qui peux t'être utile, plus que le contraire, avancé-je prudemment, en réalisant que Lexie m'a sollicité sans l'accord préalable de son époux.

Il n'a pas songé à moi de lui-même, c'est qu'il n'a pas encore confiance, et donc qu'il est impératif que je sois crédible un max.

— Et que sais-tu de ma situation ?

Son air suspicieux et inquiet à la fois m'indique que c'est là que tout va se jouer. Je respire discrètement et surtout profondément. D'instinct, les mots se positionnent sur ma langue. *Tu vois, Rachel, moi aussi j'ai de l'instinct !*

— Rien à dire vrai, sinon que Lexie est en panique et qu'elle a requis mon aide via ma sœur qui m'a presque poussé en bas de mon lit pour que je vole au secours de son amie.

L'espace d'une fugace seconde, je perçois son changement d'attitude et sa posture s'adoucit.

— Je suis l'homme de la situation ou pas ? Sinon tu me le dis et je retourne dormir, annoncé-je, du calme d'un gars ne connaissant aucun détail sur la mésaventure qu'est la sienne.

— Ferme la porte, commande-t-il en se laissant tomber dans son ergonomique fauteuil en cuir italien.

Je m'exécute et le rejoins sur la chaise devant le bureau.

— Explique-moi, ça me permettra de confirmer si je peux être utile ou pas.

Mon timbre n'est plus celui du voisin et pote de golf. Je prends le rôle du professionnel.

— Cette nuit, j'ai reçu des alertes de nos banques, à Lexie et moi. Notre argent s'est envolé sous mes yeux. J'ignore si c'est dû à un virus ou si on a piraté mes accès, mais nos comptes courants sont vides !

La panique teinte chacune des notes de sa voix. Je peux imaginer comment il se sent à l'heure actuelle et c'était précisément cette condition que je visais.

— Tous, ou juste les usuels ? demandé-je sans état d'âme comme si la disparition de millions ne me touchait pas.

— Que pourrais-je avoir d'autre que ces comptes ? lance-t-il, sa méfiance de retour.

— OK, Sam, on peut jouer longtemps sur les mots si tu le souhaites. Ce n'est pas mon fric qui s'est fait la malle, mais le tien, et chaque minute de perdue en est une où tu risques de ne pas le revoir. Soit tu me donnes les informations que je demande, soit tu fais appel à ton équipe qui, visiblement incompétente, a laissé cela se produire.

— Qu'y gagnes-tu ? Ne me sors pas un truc sur l'amitié. Toi et moi n'avons pas amassé de telles fortunes avec ce genre de conneries. Tu es un expert reconnu dans ton domaine et le savoir se monnaie.

— Je veux quinze pour cent de tout ce que je vais réussir à récupérer, annoncé-je froidement.

— Dix pour cent, surenchérit-il, pas le moins du monde ébranlé.

— *Deal*. Allez, maintenant que nous avons tous deux des intérêts, il est temps de répondre à mes questions. S'agit-il uniquement de tes actifs ou de ceux que vous avez en commun Lexie et toi ?

— Les comptes communs.

— Tu as vérifié tous tes autres capitaux ? Ceux qui sont placés au soleil et ceux qui sont à ta banque ?

— Oui, tout est OK.

— Parfait, dis-je en me levant et en me postant debout à côté de lui jusqu'à ce qu'il comprenne que j'attends pour son siège.

Il se décale, attrape ma chaise et l'installe à côté de moi, histoire de bien me flicker. Je vais tellement l'étourdir avec les lignes de code qui s'afficheront qu'il n'y verra que du feu.

Après quinze minutes et le double de soupirs, il n'y tient plus.

— Et puis ? Tu aperçois quelque chose ? Tu as trouvé ?

Je me stoppe net, rive mon regard au sien et prends un air grave pour attaquer la troisième phase : détourner ses soupçons.

— Je t'ai demandé un pourcentage de tes avoirs et tu n'as pas cillé un seul instant. Toi et moi sommes au courant que tu n'aurais pas déployé tant d'énergie pour récupérer quelques centaines de milliers de dollars. Ce n'est

pas l'argent qui t'intéresse. Que veux-tu savoir ? Qu'est-ce qui t'inquiète véritablement ? De découvrir qui a fait ça ?

— Tu parviendrais à m'obtenir l'identité du coupable ?

— Si je trace le cash et le trouve, oui. Je peux déjà affirmer que ç'a été fait d'ici. Qu'il s'agit d'une personne ayant eu accès à cet ordinateur et à ton bureau. Quelqu'un s'y connaissant un minimum.

— Comment t'arrives à déterminer cela ?

— Je présume que c'est l'endroit où tes actifs sont les moindres, poursuis-je sans répondre à son interrogation. Je pencherais pour une clé USB insérée dans un port visant à installer une appli cachée permettant de copier tout ce qui passerait sur ce poste informatique. Tes échanges, tes courriels, tes messages, etc.

— Qu'est-ce qui t'indique cela ?

— Le coupable est un escroc de petite envergure. Ton ordi de maison est le seul accessible ? Tu n'apportes pas celui du boulot ici ?

— Jamais !

— Ce qui explique qu'il n'y a que le domestique qui a été piraté. Tu conçois le ravage d'un cheval de Troie tel que celui-ci sur ton appareil de travail ? Je ne m'y connais pas bien en services bancaires, mais je me doute que les dommages auraient pu être autrement plus colossaux si tel avait été le cas.

Je me replonge sur l'écran et le laisse imaginer le pire. L'idée étant de lui faire croire que lui, personnellement, a été la cible d'un employé véreux.

— J'ai trouvé le fichier ! m'exclamé-je quelques minutes plus tard en ouvrant une fausse fenêtre et en prétendant que tout le contenu et les codes ont été téléversés à partir de ce fichier.

Je le supprime sous ses yeux et perçois qu'il est plus rassuré.

— Et l'argent ?

— C'est en devenir...

Je tape des séries de chiffres, fais un million de manœuvres inutiles, rentre sur le site factice d'une banque que j'ai créé la veille et me contente de produire des sons victorieux. Alors que l'on voit chaque millier de dollars repasser dans son compte, la vérité c'est que le pognon n'a jamais eu besoin de quitter son emplacement initial, il fallait simplement le lui faire croire.

— Tout est là, et j'ai pris soin de transférer ma part, précisé-je.

— Tu avais peur que je ne te paie pas ?

— Je n'ai aucune crainte de rien, Sam. J'aurais très bien pu empirer de mille la situation si tu n'avais pas tenu parole.

— Qui ? Je veux la tête de ce type et je désire signaler son...

— Tss ! Toi, directeur d'une des plus grandes banques des États-Unis, tu envisages de dénoncer le crime ? Écoute, je ne suis pas spécialiste en relations publiques, mais un haut placé se targuant de gérer l'institution financière la plus sécurisée des É.-U., victime d'un pirate ? Je parie que les journalistes jouiraient de publier une telle nouvelle.

— Je veux la peau de ce salopard !

— C'est un de tes employés, quelqu'un qui n'est pas là depuis longtemps. Moins d'un mois puisque la prise de contrôle s'est faite il y a un peu plus de trois semaines. Une personne ayant accès à ce bureau, mais qui ne te suis pas au boulot.

— March ! Le nouveau que j'ai embauché il y a peu ! Oh bordel !

— Je ne souhaite pas connaître la suite, annoncé-je en me levant. Sam, si je peux me permettre, un homme avec ta réputation se doit d'être protégé de toute part...

— Tu proposes quoi ?

— La question c'est de quoi as-tu besoin ? Tu sais où me trouver lorsque tu auras la réponse, riposté-je avant de quitter la pièce et de le laisser cogiter.

Phase finale en cours : le laisser anticiper le pire et gagner sa confiance. À terme, il comprendra tout ce que je peux faire pour lui et pour son organisation.

Je descends l'escalier et rejoins les filles dans le salon, installées devant un grand verre d'un truc dégueulasse ressemblant à du vomi de troll. Charlie lève vers moi un regard quasi suppliant avant d'y tremper prudemment les lèvres, encouragée par sa copine.

— Le « problème » est réglé ? s'enquiert Lexie, bien plus calme que lorsque nous sommes arrivés.

— Un problème ? Je n'en vois aucun, rétorqué-je en annonçant que je dois rentrer pour des obligations professionnelles.

— Je te suis ! s'empresse de balancer Charlie, trop heureuse d'abandonner l'immonde mixture sur la table basse.

— On sort plus tard ? On pourrait faire les boutiques pour trouver ta robe ?

— Bonne idée, disons, en fin de journée ?

— Après ton rendez-vous avec Archibald ? Tu pourras tout me raconter, s'excite Lexie, friande des histoires romantiques de ses amies. C'est bien aujourd'hui que vous avez prévu de vous revoir ?

Elle hoche la tête pour confirmer que oui et explique qu'il l'a recontacté par texto pour lui proposer qu'ils se rejoignent.

Nous sortons et regagnons la voiture. J'attends d'être seul avec elle pour l'interroger.

— Une autre tenue ? Et pour quelle futilité cette fois ? soupire-je, dépassé par le mode de vie et l'exubérance des gens friqués.

— Tu as oublié ? À moins que ce ne soit moi qui aie omis de t'en parler ?

Elle attrape son menton entre son pouce et son index comme si elle réfléchissait à la question.

— Me parler de quoi ?

Mon irritation est évidente, et au lieu de l'inquiéter, cela semble l'amuser au plus haut point.

— Nous donnons un dîner dans deux jours.

— Pardon ? Charlie ! Putain ! Tu n'as pas eu envie de me consulter avant ?

— Tu veux dire comme toi lorsque tu as piraté ce pauvre Jeffy qui, selon Lexie, était sur le point de péter un infarctus ?

Je ne rétorque rien et me rembrunis. Il est vrai que j'aurais pu tout lui révéler, mais n'en ai rien fait. Comme preuve d'une légère ouverture de ma part, j'entreprends de lui raconter l'intégralité de mes manœuvres de la nuit. Comment j'ai contourné la sûreté du PC de Jefferson, la façon utilisée pour qu'il croie avoir tout perdu. Les faux courriels de sa compagnie financière l'avisant d'un problème et ainsi de suite. Je lui détaille tous mes leurres et la suite des choses telles que je l'espère.

— Et donc, tu tables sur le fait qu'il va te contacter pour prendre en charge sa sécurité numérique ?

— Oh, mais je lui donne moins de vingt-quatre heures avant qu'il ne fasse appel à mes services.

— Et il va arriver quoi à ce March ? Parce que Sam ne va pas laisser cela impuni. D'autant plus que tu as trafiqué les entrées et sorties de son pass pour le placer sur les lieux pile au bon moment.

— À l'heure qu'il est, il est déjà entre les mains du FBI parce que j'ai trouvé de réels indices sur le vol de fourgon et qu'il sera interrogé puis

incarcéré dans une aile d'isolement le temps que nous ayons fini notre boulot.

— Mais attends, je récapitule : tu gagnes la confiance de Sam, mais après ? En quoi ça nous aide pour la liste ?

— Mon but n'était que de démontrer mon utilité et ma capacité à fermer les yeux sur les illégalités moyennant des billets. J'escompte qu'il parle de moi à Libras et ainsi établir un premier lien. Et en prime, nous avons la preuve définitive que Jeffy n'a rien à voir avec le pirate. S'il en avait eu un sous le coude, c'est à lui qu'il aurait fait appel.

— C'est sensé, concède-t-elle sans repartie douteuse, cette fois.

— Et toi, tu avances avec ton gigolo ?

Une moue énigmatique se forme sur ses lèvres qui me paraissent plus brillantes qu'à l'habitude. L'espace d'un instant, je me remémore la sensation de ces dernières sur les miennes. Je balaie cette pensée parasite et attrape au vol la fin de sa réponse.

— Je crois qu'il est déjà accro, trop facile pour être amusant... Je préfère, et de loin, les challenges.

Son timbre est lourd de sous-entendus, peut-être m'a-t-elle aperçu fantasmant sur sa bouche ?

Je ronchonne intérieurement. Pas le temps pour ça ! Bordel, Malone ! Immédiatement, l'idée que ce connard puisse poser la main sur elle me provoque un coup de sang. Putain, j'agis comme si elle était réellement ma petite sœur. *C'est une agente certifiée*, psalmodié-je dans mon crâne jusqu'à calmer la vague de contrariété qui m'étreint soudainement. Le sort s'acharnant à me mettre dans un état de merde fait coïncider le moment de mon arrivée avec celui du coupé sport rouge se garant à l'instant devant notre maison.

— Archibald, murmuré-je, les mâchoires crispées.

CHAPITRE 12 - Comme une vulgaire putain

Charlie

Je quitte la maison après m'être changée, et d'un pas guilleret rejoins Archibald dans sa voiture sans lui donner le temps de m'ouvrir la portière, ou, surtout, de venir me chercher directement chez moi. Leur querelle de rivaux, à savoir qui pissera le plus loin, ne sera pas à l'ordre du jour.

— Bonjour, monsieur Archibald Carlos ! l'apostrophé-je en pénétrant dans l'habitable. Comment tu vas... depuis hier soir ?

— Bonjour, jolie Cendrillon, il suffit de me regarder pour le savoir. J'ai le sourire ? Alors c'est que je suis content !

— Réclamer à me voir tous les jours s'apparente à du harcèlement, tu sais ?

Il porte la main à son cœur en signe de culpabilité, sans pour autant se départir de son sourire enjôleur.

— Pardonne-moi, mais je n'avais pas le choix. J'ai rêvé de toi cette nuit, et d'un endroit magnifique qui est fait pour toi. Je me suis dit que l'on pourrait y prendre notre déjeuner.

J'avise l'heure affichée sur le tableau de bord.

— Si tôt ? Ne me dis pas qu'on repart en jet ! Paris, la tour Eiffel... tout le tralala romantique !

Il éclate de rire et démarre en trombe, faisant crisser les graviers de l'allée sous ses larges pneus. Malone doit l'injurier à distance pour ce départ bruyant.

— Un jour peut-être. Mais aujourd'hui nous restons dans le coin. Un restaurant peu connu en dehors de la ville, mais qui vaut le détour, précise-t-il, énigmatique.

Je le laisse m'emmener dans ce lieu qui attise ma curiosité, tout en me demandant comment je vais réussir à lui dérober son téléphone jetable sous son nez sans me faire coïncider.

— Tu sembles songeuse, à quoi penses-tu ?

Je tourne la tête vers lui, un doux sourire flottant sur mon visage.

— À Parker. Il n'apprécie pas du tout le fait que l'on se voie. D'après lui, tu t'intéresses à moi juste pour l'atteindre.

— C'est ton frère, non ton père ! se marre Archi, une aura de fierté se dégageant de lui. Excuse-moi d'être vulgaire, mais c'est vraiment un petit

merdeux, ton frère. Le monde ne tourne pas autour de lui, il se donne bien trop d'importance. Et en le faisant, il te rabaisse, et pour ça, je l'aime encore moins. Si c'est encore possible, marmonne Archi sur sa dernière phrase, à tel point que c'est presque inaudible.

Feignant la reconnaissance envers ses paroles touchantes, je pose ma main sur sa cuisse. Il s'en empare et entrelace ses doigts aux miens avant de la reposer sur sa jambe.

Nous parlons de banalités, beaucoup de moi, pas assez de lui. Il détourne les questions comme un politicien, ne divulguant sur sa vie que ce qu'il est disposé à partager. Autant dire, rien qui m'intéresse. Je sens que sa confiance est très limitée, je ne pousse donc pas et attends le moment idéal. J'ai la main moite quand il se décide enfin à me la rendre, le temps de garer son bolide qui ne passe pas inaperçu dans cette rue moins huppée que là où il a l'habitude de circuler.

— C'est cet établissement, n'est-ce pas ?

Son sourire parle pour lui. Malgré ce qu'il représente pour moi, je dois avouer qu'Archibald réussit à me surprendre de la plus agréable des manières.

À peine est-il sorti de l'habitable qu'il me prend de nouveau la main et nous avançons vers une ancienne maison, qui, je suppose, a été reconvertie en restaurant depuis.

— Alors, qu'est-ce que tu pourrais me dire dessus ?

Je ne sais pas s'il s'agit d'un test ou d'un réel intérêt de sa part, mais l'architecture moderne n'a pas de secret pour moi. Dans chaque mission d'infiltration, une fraction de ma vraie personnalité domine. Je ne choisis pas mes couvertures au hasard.

— C'est une architecture moderne californienne typique de l'après-guerre, on le voit aux matériaux économiques. Ça ressemble beaucoup au travail de Schindler dans ses années 1940 : le toit-terrasse, les façades libres et les fenêtres horizontales. Je dirais même après 1945 avec son système de *balloon frame* qui est déjà en place.

— Et pour les non-initiés, ça donne quoi ?

— Tu vois la charpente en claire-voie ici ? (Je pointe l'endroit de mon index.) C'est la signature de l'un des plus grands architectes du siècle dernier, Rudolf Michael Schindler. Il était souvent associé au mouvement moderne, pourtant ses œuvres sont tellement plus complexes et originales que les autres que je le classe à part. C'était un génie !

Je me tourne vers lui et lui adresse le sourire le plus radieux dont je dispose. Une légère brise se lève faisant virevolter mes cheveux dans tous les sens. Archibald s'empare d'une mèche entre ses doigts et la glisse derrière mon oreille. Je frissonne malgré moi de ce geste d'une tendresse infinie.

— Merci pour ce beau cadeau, c'est magnifique ! J'espère que l'on y mange aussi bien que l'on s'en prend plein les yeux.

— Allons voir ça !

Il me tend son bras auquel je m'accroche avec reconnaissance. L'intérieur est spacieux, entièrement revisité au goût du propriétaire de ce restaurant italien. Les serveurs sont en train de finir de dresser les tables, mais nous sommes accueillis très chaleureusement et on nous installe dans un petit coin reculé, à l'abri des regards, ce qui me fait sourire vu que nous sommes les premiers clients. Je suppose qu'Archibald leur a donné des recommandations lors de sa réservation.

Au bout de cinq minutes, les appels et messages affluent sur son téléphone jetable. Je le sais, parce qu'il le sort à plusieurs reprises pour refuser les appels ou vérifier les textos reçus.

— Il y a un problème ?

— Non, c'est pour le boulot, ne t'inquiète pas, me rassure Archi discrètement, le nez encore sur l'écran.

Son « travail » secondaire, celui qui m'intéresse.

— Je ne veux pas que tu aies de problème à cause de moi. C'est le deuxième jour de la semaine et tu délaisses ton travail pour être avec moi. Je suis flattée, mais on peut aussi se voir en dehors des horaires de boulot tu sais !

— Je n'ai pas vraiment d'horaires fixes. Et il n'y a rien d'urgent, ça peut attendre que je....

Son téléphone sonne à nouveau.

— Bon, donne-moi deux minutes afin de régler ça et je suis tout à toi !

Sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, il s'éloigne déjà, le téléphone à l'oreille. Son ton n'a rien d'amical et je plains le pauvre sous-fifre qui a eu le malheur de le déranger. Je sors mon portable et envoie un rapide message à Malone, pour le tenir au courant de la situation.

[Téléphone jetable d'Archi en activité. Vu la quantité d'appels, il se trame quelque chose. On doit mettre en place un plan pour le récupérer.]

Je le range et picore doucement l'entrée que le serveur vient de nous déposer en attendant Archibald. Sauf que les minutes s'égrènent et que j'avale la dernière bouchée lorsqu'il me rejoint enfin. Le visage fermé, il fait signe au serveur de venir à notre table.

— Je suis désolé, mais je vais devoir écourter notre moment. Prends le temps de savourer ton repas, je t'envoie un chauffeur pour te ramener où tu voudras.

Je m'essuie la bouche et récupère mon sac tout en me levant.

— Je n'avais pas vraiment faim de toute façon. Le retour nous permettra de grappiller quelques minutes supplémentaires ensemble !

J'espère surtout que son téléphone va de nouveau sonner et pouvoir assister à une discussion. Archibald m'adresse un sourire chaleureux qui, cependant, n'atteint pas ses yeux. Finalement le retour se fera dans une ambiance tendue, où le silence de son téléphone sera aussi spectaculaire que celui de notre non-conversation.

Il me dépose à la hâte en centre-ville, où je contacte Alexia pour avancer notre rendez-vous.

— Et il t'a balancée sur le trottoir comme une vulgaire putain ? s'égosille Lexie, tranquillement installée dans un fauteuil, un verre de champagne à la main tandis qu'une vendeuse s'affaire à m'habiller.

Je lève les yeux au ciel, en soupirant de fausse contrariété.

— Merci pour l'image, mais oui, c'est plus ou moins l'idée.

— Tu vois, c'est exactement pour ce genre de comportement que les hommes de mon âge ne m'intéressent pas. Jamais mon Sam ne se permettrait un tel agissement. C'est honteux !

Je ris intérieurement. Que son Sam la quitte au beau milieu de la nuit pour ses affaires ne rentre a priori pas dans ce cas de figure apparemment.

— En toute sincérité, je n'y attache pas autant d'importance. Ma fierté en prend un coup, c'est sûr, mais... je ne sais pas si Archibald m'intéresse vraiment. C'est un bel homme, de bonne fortune, et plutôt gentil je le conçois. Il a même retenu mes centres d'intérêt pour m'avoir emmenée dans ce type d'établissement. Et pourtant, j'ai la sensation qu'il lui manque un truc pour que je craque complètement.

Lexie fronce les sourcils et avale une autre gorgée de sa flûte pétillante.

— Et il lui manquerait quoi d'après toi ?

Je sors de la cabine d'essayage dans une robe longue, vert émeraude, dont la soie caresse ma peau à chaque mouvement.

— Je ne sais pas, un « truc », lui réponds-je en tournant sur moi-même, m'admirant dans la psyché.

— Je comprends, c'est comme cette robe. Elle semble idéale, mais n'est pas faite pour toi.

La vendeuse se crispe à mes côtés, mais garde son professionnalisme et fouille déjà du regard les présentoirs du magasin à la recherche d'une autre pièce griffée qui correspondrait davantage aux désirs de Mme Jefferson. C'est pourtant moi qui sers de poupée Barbie ! Elle revient quelques instants plus tard avec un tissu rouge suspendu à son bras et m'invite à retourner derrière le rideau blanc.

— Est-ce que tu as un autre homme en vue ?

Malone.

— Non, du tout.

— Un type d'homme particulier ?

Malone.

— Pas vraiment. Tout se joue sur le feeling avec moi.

— Dans ce cas, la prochaine fois qu'un gentleman te plaît, fonce ! s'exclame Lexie dans un ton théâtral qui me fait pouffer de rire.

Je m'y affaire déjà. Mais avouer que je fantasme sur mon frère ferait désordre. Je quitte à nouveau la cabine, mais cette fois dans une robe fuseau rouge sang qui me colle comme une seconde peau. Dedans, je me sens femme. Belle. Je fais un quart de tour pour voir l'arrière et en ai le souffle coupé.

— Parfaite ! s'exclame Lexie en se levant d'un bond.

CHAPITRE 13 – Brûlante comme le soleil

Malone

Je n'ai que peu échangé avec ma partenaire dans les dernières heures. Elle gérait ce connard d'Archi puis sa soirée à venir. Pendant ce temps, moi, je planchais sur l'appli de sécurité que je prévois d'offrir à Jefferson. Charlie est arrivée à la maison hier, accompagnée de Lexie et les bras chargés de paquets aux logos de grandes marques. Elles ont refusé de m'en révéler le contenu et je me suis éclipsé dès qu'elles ont commencé à se relancer sur les festivités.

J'ignore si Charlie est une actrice merveilleuse ou si elle prend un réel plaisir à côtoyer Lexie et à prétendre être l'une des leurs. Je songe à Tania durant quelques minutes. Cette fille rayonnante qui faisait tourner toutes les têtes sur son passage. Habitée à la vie rurale d'une petite ferme du Wisconsin, elle s'est fondue dans le décor comme si elle y avait toujours appartenu. Je m'étais même questionné sur sa capacité à revenir dans le monde normal, dans cette réalité où nous n'étions que de simples agents. Mais chaque fois que je l'évoquais, elle m'assurait que la seule chose qu'elle souhaitait vraiment préserver de cette existence factice, c'était nous. Notre lien et ce que nous avons bâti pour entretenir l'illusion, mais qui finalement s'est avéré être bien plus. Il m'est de plus en plus difficile de dissocier les deux femmes. Et j'avoue, bien malgré moi, que je retrouve en ma nouvelle comparse des similitudes avec ce que j'appréciais tant chez Tania.

En soirée nous nous sommes croisés dans la cuisine et avons échangé sur l'événement du lendemain et sur son plan pour nous donner accès au jetable d'Archi. Ou plutôt sur sa totale absence de plan.

— *Il serait plus sécuritaire que tu me révèles ce que tu as en tête pour que je sois en mesure d'aider ou d'intervenir selon le cas, avancé-je en essayant de conserver mon calme.*

— *Tss, Malone, tu m'as délégué Archi, alors tu me laisses gérer le tout. Je ne vais certainement pas mettre une situation hypothétique en branle ou prévoir un million de solutions afin de contrer toutes les circonstances qui pourraient avoir lieu.*

— Ah, j’oubliais bien sûr, ton « putain » d’instinct ! Et je fais quoi moi pour venir au secours si besoin est ?

— Je n’ai absolument pas « besoin » d’être sauvée. Je vais attendre et opérer au moment qui me semblera le plus opportun.

Elle m’offre une moue engageante qui ne me dit rien qui vaille avant d’ajouter :

— Malone, tu es un excellent agent, fais-toi confiance. Tu sauras prendre les décisions adéquates, bien évaluer l’environnement et agir pour le mieux au moment voulu. J’ai foi en ton intuition, précise-t-elle, ses mots ponctués d’un ricanement amusé.

Elle pivote et grimpe l’escalier, me laissant apercevoir son shorty qui remonte de plus en plus à chaque marche qu’elle gravit. Comme si elle sentait mon regard brûler son cul à la peau de pêche, du haut du palier, elle s’arrête, me jette un coup d’œil par-dessus son épaule et d’une voix suave elle me souffle un : « bonne nuit, Malone ».

Je suis allé me coucher ensuite, me tournant et me retournant en pestant entre mes draps. C’est une mission toute simple. Même un bébé agent y parviendrait, mais je constate que d’avoir travaillé seul si longtemps m’a transformé en *control freak* de mon environnement. Cette dimension de dix pour cent de préparation et de quatre-vingt-dix pour cent de chance me rend littéralement dingue. Je réussis à trouver le sommeil quelque part entre trois et quatre heures du mat’, et mon lever, aux alentours de huit heures, me laisse une mine terrible et d’une humeur exécrationnelle. Je suis tiré, de façon tout sauf douce, de ma léthargie par tout le brouhaha inhabituel de ce lieu normalement si calme. Je m’extirpe d’entre les draps, passe à la salle de bains vite fait. Je n’enfile qu’un short de sport et descends les marches puis chemine vers la cuisine. Mes cheveux sont probablement hirsutes, ma barbe non taillée, mes abdos trop visibles, mais je m’en cogne. Je vendrais sans mal un rein pour une dose de café et prévois que même l’humeur matinale bien trop guillerette de Charlie ne pourra me convaincre d’y renoncer. Je pénètre dans la pièce et avant que j’aie le temps de percevoir le froid du carrelage sous mes pieds, des gloussements me parviennent.

Des « oh ! » et des « ah ! » puis des rires étouffés. Je lève le menton et tombe sur la dernière chose que quiconque ait envie de voir au saut du lit : le collectif des hystériques épouses délaissées du *country club*. Le premier regard auquel mes iris s’accrochent est celui de Lexie qui cache son rictus

moqueur derrière une tasse de thé encore fumante, puis je vois celui de Kate qui me reluque comme si elle s'apprêtait à me sauter dessus. Ensuite m'apparaît le visage de Charlie qui est composé d'un mélange de tout ce que je lis sur le faciès de ses comparses. Une certaine convoitise, probablement augmentée par ce que déclenche mon torse nu à ses amies. Je distingue une moue qui étire ses lèvres charnues, prouvant qu'elle est amusée au possible.

— Bien dormi, frérot ? s'enquiert-elle en avançant vers moi pour me soustraire à la vue des autres qui tendent le cou.

— Disons que mon sommeil fut aussi agité que ma maison est envahie, réponds-je, réellement grognon.

— Alors, sache que les filles et moi allons finir de peaufiner la soirée ici, et par « ici », je parle de toute la résidence et pas seulement dans la cuisine. Peut-être serait-il préférable que tu enfiles une chemise pour ne pas les perturber ?

— Il n'est pas obligé ! Il est chez lui après tout, lance Ève avant de réaliser ce qu'elle a déclaré et de s'empourprer.

— Merci pour la mise en garde, si tu permets, je prends ce que je suis venu chercher et je disparaîs immédiatement après.

Elle pouffe et se décale, me livrant une fois de plus aux regards de ses dames. Bordel, mais elles n'avaient qu'à ne pas épouser de richissimes hommes qui les négligent pour toucher toujours plus de cash. Plus un son ne sort de ma bouche alors que j'attends, planté devant la machine à expresso. Jamais une tasse ne m'a paru si longue à se remplir.

Je les salue, promets d'être présent ce soir à celles qui m'interrogent, et m'éclipse aussitôt. Elles ricanent et je reste de l'autre côté du mur le temps de les entendre cancaner à mon sujet.

« Je ne suis pas pour l'inceste, mais si Parker était mon frère... »

« Je ne pourrais pas vivre dans une maison avec lui sans que... »

« Je devrais me confesser tous les jours pour me débarrasser de toutes ces images qu'il plante dans ma tête ! »

— Mesdames, un peu de tenue ! Vous imaginez bien comment notre pauvre Charlie doit se sentir à vous entendre parler ainsi de son frère... si canon qu'il pourrait embraser l'Alaska ! relance Lexie en gloussant de plus belle.

— Parker est probablement aussi sublime que vous le dites, je ne suis certes pas une juge impartiale, mais je vous jure que vous déchanteriez bien

vite en vivant auprès de lui ! Il est trop organisé, ronchonne en permanence, contrôle tout ce qui l'entoure et donne son opinion sur tout, sans y être sollicité. Franchement, il affiche une belle vitrine, mais ça ne suffit pas à faire oublier le balai planté vous savez où !

C'est sur cette chouette image que Charlie termine son plaidoyer en ma défaveur. La peste !

— Tout ça m'a quand même filé une idée, ajoute ma traîtresse de frangine.

— Pour ce soir ? s'enquiert une des filles.

Je ne reste pas pour écouter la suite. Mon orgueil étant boosté au max, je n'en vois pas la nécessité. Je m'enferme dans mon bureau pour la journée et achève le projet Jefferson. Je suis totalement absorbé par ma tâche lorsque je remarque l'incessant va-et-vient dans la cour. Un rapide regard par la fenêtre me permet d'assister à l'arrivée en grande pompe du tape-à-l'œil de service. Son gros bolide sport ronronne devant l'entrée. Il s'assure de bien capter l'attention de tous.

« Grosse Corvette, petite quéquette. »

Je parie que cette expression se prête à merveille au personnage. Il sort de son véhicule et affiche comme à son habitude une plastique parfaite. Un complet noir de marque merveilleusement ajusté et une cravate bleu poudré assortie à un mouchoir de poche. Sa barbe rasée, sa coupe de cheveux impeccable et son air arrogant plaqué sur son visage de salaud.

Besoin digne d'un gamin du lycée, je me sens dans l'obligation d'entrer dans une féroce compétition avec lui. Je ne me questionne pas sur ce qui explique mon comportement. La raison, je ne la connais que trop bien. Simplement, je n'ai nulle envie d'admettre que c'est lié à Tania. Me foutant d'arriver en retard et ayant une réputation à entretenir, je me donne pour mission de ne les rejoindre que lorsque j'aurai l'assurance de leur décrocher la mâchoire à tous.

Une douche plus tard, une taille de barbe – que j'ai choisi de garder cette fois –, une coiffure faussement en désordre, un pschitt de parfum et un ensemble d'un bleu sombre, je suis fin prêt. J'ai mis de côté le « cravate-mouchoir » et ai enfilé une chemise blanche que je n'ai pas boutonnée

jusqu'en haut, histoire d'avoir le look vilain-classe. Je descends nonchalamment l'escalier afin de rejoindre les invités et une mimique suffisante se forme sur mon visage lorsque je remarque l'expression de convoitise des femmes sur mon chemin. Je suis assez fier d'avoir obtenu l'effet escompté. Habituellement, je ne suis pas du genre narcissique, mais ce soir, avec la présence de mon rival, le surpasser est devenu une nécessité. Ça et un plein verre de scotch.

Je pénètre dans la salle de réception, rictus assuré aux lèvres et prêt à jouer mon rôle à fond quand, en moins d'un battement de cils, je suis celui qui se décompose. Quelques personnes s'écartent et tout au bout de la pièce...

Charlie...

Mais pas Charlie en formule sœurlette un peu excentrique, non, bordel ! Charlie en mode femme fatale et si chaude qu'elle brûlerait les rétines des hommes la contemplant trop longtemps.

Je me sens soudainement à l'étroit dans mon pantalon sur mesure. Putain ! Tous me fixent dans l'attente de voir le grand frère réagir à sa cadette bien trop affriolante. Je parie qu'ils ne peuvent deviner que mes pensées sont autrement moins chastes et bienveillantes qu'ils le croient. Il faut dire qu'installer ma frangine sur mes épaules pour la soustraire à leurs regards collerait parfaitement au type protecteur que je prétends être... Pour la prendre, oui, j'en crève d'envie, mais ce n'est pas sur mes épaules que je la glisserais, nan, c'est plutôt moi qui coulisserais en elle...

Je dois impérativement me ressaisir. Ne rien laisser paraître. Ne surtout pas bander comme un con. Elle ne m'a pas encore vu, je songe. Ça a le mérite de m'octroyer un peu de temps pour me reconstruire une façade.

Son cul... pas sûr que je m'en remette un jour. D'abord la couleur rouge sanguin du tissu me transforme instantanément en taureau qui ne pense qu'à foncer sur elle. Si le ton n'était pas à lui seul assez aguichant, elle a décidé de choisir un modèle qui moule la moindre partie de son anatomie sans défaut. La robe est si serrée que je parie qu'ils ont dû la coudre directement sur elle. Le pire c'est que ses mouvements sont fluides et que ça ne semble absolument pas la gêner. Ses boucles blondes cascaden sur sa nuque. Le style dos nu tombe bas, bien trop bas sur ses reins. De minuscules manches couvrent à peine ses épaules. Je frôle la crise cardiaque en cherchant, sans trouver, la démarcation de la petite culotte qu'elle doit porter.

Elle en a enfilé une, n'est-ce pas ?

Il faut qu'elle en ait une, bon sang !

Comme si elle avait senti le changement d'atmosphère ou que la poigne plus possessive d'Archi sur sa taille lui avait mis la puce à l'oreille, elle se tourne dans ma direction.

Boum, bouboum, boum... boum biiiiiiip.

Voilà le son de mon palpitant qui crève d'un coup, tellement je suis soufflé par l'image de ce succube démoniaque. Je ne bronche pas, j'en suis incapable. Je reste figé là, bouche bée durant quelques secondes avant de recouvrer assez de neurones pour sortir de ma torpeur. Faire semblant, c'est mon job. J'excelle à cela, on me compte même parmi les meilleurs. Je peux feindre à peu près n'importe quelle émotion, mais prétendre qu'à l'instant je ne suis pas entièrement mené par ma queue est le rôle le plus difficile que j'aie eu à assumer. D'autant plus quand toute l'attention est ainsi focalisée sur moi.

Elle me scrute, interdite un instant, puis doucement, ses lèvres d'un rouge vif assorti à sa tenue s'étirent avec défi.

In extremis, je parviens à chasser le fantasme momentané de ses contours carmin effectuant des allers-retours sur ma bite et je tente un premier pas vers elle. Je prie pour que l'on ne s'aperçoive pas que mon pantalon se déforme légèrement et je me force à visionner mentalement les pires images qui soient. Si les laiderons ou les dames âgées s'avèrent inefficaces pour atténuer mon désir, m'imaginer les scènes de crime les plus effroyables auxquelles j'ai assisté permet de contrôler un minimum mon érection. Je perçois le mouvement de sa poitrine qui s'abaisse et se soulève au rythme de ses respirations et remarque un diamant qui scintille au centre de ce décolleté sur lequel je me fais violence pour ne pas lorgner.

Les sons de ses hauts talons noirs et brillants claquent sur le sol en marbre à mesure qu'elle approche. Chacun résonne comme un coup de fouet. J'aimerais bien que ce soit le genre de bruit qui me « réveille », mais ça n'implante que davantage d'images dont je ne veux surtout pas en cet instant.

Voyant que je ne crise pas en mode *control freak*, l'assemblée nous porte de moins en moins d'attention. Exception faite d'Archibald qui, même s'il est resté à sa place initiale, ne cesse de nous observer.

— Je te plais, Parker ? susurre-t-elle d'une voix étrangement rauque.

— Ce n'est pas moi que tu dois te soucier de charmer.

Mon timbre est froid, distant et vide de toute émotion.

Je préfère le néant plutôt que de laisser filtrer quoi que ce soit qui puisse être interprété par un tiers.

Si une micro-expression de surprise s'affiche sur son visage, elle récupère contenance dans la seconde qui suit.

— Oh, mais t'inquiète, celui que je cible est totalement conquis. D'ailleurs, si je me fie à ses commentaires élogieux, je ne doute pas qu'il ramperait sur un chemin de pierres enflammées brûlantes pour me mettre dans son lit.

— Bien, maintenant tu comptes t'y prendre de quelle façon pour obtenir ce que l'on souhaite ?

— Tu verras.

— Charlie, ce n'est pas un jeu ! Si je peux t'aider...

— Je n'ai pas besoin de ton assistance. Tu veux te rendre utile alors surveille-moi si ça te chante. Sinon, je te ferai savoir quand ta présence me sera nécessaire. Bonne soirée, Parker.

Elle se fend d'un sourire factice et pivote avant de rejoindre Archi. Je bouillonne de l'intérieur et je me sens comme un volcan au bord de l'irruption à chaque fois que sa poitrine tressaute après une vanne assurément merdique de son cavalier. Je ne la lâche pas des yeux une seule seconde. Après tout, je dois être prêt à pallier toute éventualité, n'est-ce pas ? J'échange avec les gens, parle de politique, de placement, des dernières festivités, mais sans qu'elle ne sorte jamais de mon champ de vision. Même lorsqu'Archi lui murmure un truc à l'oreille et pointe la terrasse du menton, je surveille. Je me décale et les garde en vue. Je m'extasie sur la tenue d'une femme à ma table de style bistro et la contourne comme si je m'intéressais au lacé des lanières dans son dos. Ce subterfuge me permet de maintenir mon objectif à l'œil en tout temps. Charlie et lui sont appuyés à la balustrade et elle lui pointe quelque chose au loin alors que sa paume à lui chemine de plus en plus bas, presque sur son cul. J'en crève. Les flicker ainsi signifie assister à tous leurs rapprochements et devoir conjuguer avec ma patience qui s'amenuise à vitesse grand V. Lorsqu'il se penche vers elle, puis dépose une multitude de baisers dans son cou sans qu'elle ne fasse rien pour l'en empêcher, je rends les armes et m'octroie quelques minutes de pause dans la première des chambres que je croise, à l'étage.

C'est toi qui lui as demandé ça, Ducon ! Pourquoi tu réagis comme ça alors ? Ressaisis-toi !

J'avale d'une traite le verre que j'ai en main et fais les cent pas derrière la porte close.

Qu'est-ce que je fous ? Bordel ! Où est passée mon impassibilité ? Ma capacité à ne pas ressentir d'émotion ou encore celle à ne pas m'impliquer plus que nécessaire ? J'aurais dû refuser qu'elle me rejoigne dans ma mission, quitte à menacer de démissionner. Pas sans la connaître, pas après ce qui est arrivé à ma dernière partenaire. J'aurais dû décliner son idée de s'occuper d'Archi. Elle ressemble trop à Tania, elle suit un parcours identique... La stupidité n'est-elle pas précisément de commettre les mêmes erreurs à répétition et de s'étonner que le résultat ne change pas ?

Je vais parler à Horn, lui demander à ce qu'elle soit envoyée sur une autre affaire, annoncé-je, retrouvant un semblant de contrôle sans lequel je perds pied.

Rassuré, je me décide à retourner auprès des convives et marche jusqu'à la porte lorsque celle-ci s'ouvre sans que j'aie touché la poignée.

Devant moi se trouve Charlie, stupéfaite de tomber sur moi.

— Parker ? Tu fous quoi dans ma chambre ?

Je pivote sur moi-même et réalise qu'effectivement je suis dans la pièce qui lui est dédiée.

— J'avais besoin d'air, justifié-je penaud.

Elle fixe le battant par-dessus son épaule et affiche de la panique.

— Tu voulais être utile ? Alors file sous le lit et n'en sors pas !

— Quoi ? Non ! Bordel, j'ai passé l'âge de jouer à cache-cache.

— Par pitié, pour une fois, ferme-la et obéis !

— Charlie ? la hèle une voix que je ne reconnais que trop bien, celle de mon rival, depuis le couloir.

Le regard de la dame en rouge revêt tous les traits de l'affolement.

— Malone, murmure-t-elle d'une note enrobée de supplique.

Je ne sais pourquoi, mais j'obtempère et me glisse sous le meuble en me trouvant d'une stupidité à pleurer. J'ai à peine le temps de rentrer mon bras et de me soustraire à la vue qu'Archibald ouvre la porte et pénètre dans la pièce.

— C'est là que tu te cachais, Cendrillon, chuchote-t-il presque, d'un timbre ne laissant aucun doute sur ses intentions.

— Je t'avais bien avisé que je montais à l'étage pour changer mes escarpins que j'aurais dû me donner la peine de porter avant le grand soir.

— Honte à moi, alors. J’ai cru que tu me parlais en parabole et que tu me proposais de t’y retrouver.

Je ne peux empêcher une moue écœurée de naître sur mon visage. *S’ils baisent, je sors d’ici*, décidé-je. Impossible que j’assiste à leurs ébats sans dire un mot.

De mon espace réduit, qui me comprime entre le sol et le sommier, je perçois les pieds nouvellement nus de ma *sœur* qui s’enfoncent dans le tapis décoratif, et les siens qui la rejoignent. Ils sont sacrément proches tous les deux. Je ne doute pas bien longtemps de l’activité qui les occupent puisque le son de leurs lèvres se posant goulûment les unes sur les autres me provient sans aucune ambiguïté.

— J’ai tellement envie de toi, avoue Archi sans – à mon grand soulagement – obtenir de réponse de Charlie.

J’attends qu’ils finissent de se bouffer la gueule en retenant des haut-le-cœur. Je lutte contre l’émotion qui me file l’envie de tirer sur ses chevilles pour qu’il tombe et que j’aie la possibilité de lui démonter la tronche.

Je pense pouvoir réussir à me contenir quand les gémissements de Charlie deviennent de plus en plus perceptibles. Si je me fige et tends l’oreille au premier, plus elle en exhale, plus je me sens sur le point de péter les plombs. Nul besoin de les voir pour deviner ce qui se passe, et mon instinct de protection prend le pas sur ma raison. Je suis à deux doigts de réagir lorsque chute sur le plancher la veste de complet de son mec. Et avec celle-ci, une poche ouverte où j’arrive à discerner deux téléphones portables. Un avec un logo de pomme dernier cri, et l’autre, un truc digne de la préhistoire numérique.

Je ne peux sortir le bras pour tirer sur la veste.

— Oh, Archibald...

La note qui franchit les lèvres de ma *sœur* témoigne d’un plaisir charnel évident. Ou alors c’est qu’elle feint comme une putain de pro ! Un pied féminin se pose sur le vêtement au sol et ses orteils recourbés, le poussent dans un angle où je pourrai y avoir accès.

Bien joué !

Je veille à ne produire aucun son et ouvre immédiatement le portable. Un historique apparaît sous mes yeux. Journal d’appels où je remarque quatre numéros récurrents et des échanges de textos qui sont, je le devine, codés, et qui ne veulent rien dire. Pour autant, c’est une mine de renseignements fort intéressante. J’agis à l’identique avec l’appareil le plus récent et rigole

en constatant que le mot de passe de déverrouillage est le même que celui qu'il avait donné à Tania à l'époque. Je me rends dans ses courriels, à l'affût de n'importe quoi qui pourrait m'aiguiller sur ce qu'il trafique. Je retiens un hoquet en découvrant que dans ses photos, il y a, l'une derrière l'autre, une image de Tania et une de Charlie. La première est tout sourire et la deuxième, nimbée d'une aura solaire. Je crève d'envie de supprimer celle de ma pseudo-frangine, mais m'en abstiens. La dernière chose que nous souhaitons, c'est lui implanter un doute.

— J'ai envie de toi...

Mon désir à moi c'est qu'elle t'éclate les yeux avec les talons qui traînent près du lit !

— Moi aussi, avoue-t-elle entre deux embrassades passionnées et dégueulasses.

Mon bras, jusque-là coincé sous mon menton, se dégage et j'attrape dans la poche arrière de mon pantalon mon propre téléphone, décidé à prendre des clichés du maigre contenu de son jetable. Leurs pieds se déplacent et au vu de leur bref échange de mots, je comprends qu'elle l'entraîne vers la salle de bains adjacente.

Leur changement de pièce me permet une vue presque intégrale de leurs corps. Je distingue les mains du salaud qui agrippent la chair des cuisses de ma binome. Je remarque les ongles fraîchement vernis de Charlie se plaquant sur sa masculinité qu'elle caresse au travers du tissu, d'une poigne ferme. Je perçois ses gémissements à lui, de plus en plus extatiques. Bordel, me dites pas que je vais assister au plaisir d'un autre de la paume de celle que j'ai tellement envie de me taper ? Ce serait une aberration ! Je ne me laisse pas déconcentrer, du moins pas totalement, et prends les photos des éléments dont j'ai besoin.

— Oh, doucement, Cendrillon, je ne souhaiterais pas salir mon costume, annonce Supercon qui arrache un gloussement à la fille.

— Je te fais donc tant d'effet ? rétorque-t-elle du tac au tac.

— Autant que je t'en fais, enfin, j'aime à le croire.

— Oh, monsieur Carlos, te voilà fort arrogant et bien trop confiant.

— Tu veux parier ?

— Je... Oh !

Dans le champ visuel, quand même réduit, qui s'offre à moi, je distingue les deux genoux de Casanova se posant sur le sol devant elle.

Pas ça ! Par pitié ! Les baisers, OK. Les caresses, OK, les bla-bla sexuels, OK. Mais ça ?!

Qu'est-ce qui te dérange, Malone ? Tania était sa maîtresse attitrée pour la mission. Elle a vu cette queue aussi souvent que la tienne, alors pourquoi être si près d'exploser, hein ?

Parce que... que... bordel ! Je tuerais pour que ce soit moi en train de relever cette robe au-dessus de sa taille. Que ce soient mes mains qui agrippent fermement ses chairs. Que ce soit mon nom qu'elle gémissse entre ses lèvres entrouvertes. Son *toy boy* me tourne le dos et ne peut me distinguer, heureusement que son attention est concentrée sur le centre névralgique de Charlie, occupé à farfouiller les replis de son intimité, sinon il m'aurait aperçu les observant depuis ma cachette.

Les ongles rouges s'enfoncent dans les épaules du gigolo et les moindres traits de Charlie m'évoquent qu'elle tente de ne pas ressentir de satisfaction. Elle lutte contre ce qu'elle sent poindre. La poigne de l'homme se resserre sur les fesses de la miss, plaquant sa féminité plus féroce sur son visage. Ses yeux bleus se teintent de plaisir alors que c'est moi qu'elle regarde. Pas une seconde elle ne rompt notre contact visuel. C'est si puissant que j'arrive presque à goûter son nectar. J'éprouve quasiment la douceur de son bourgeon gonflé qui roulerait sous les assauts de ma langue, la lapant sans relâche. C'est lui qui est là, entre ses cuisses, mais c'est moi qu'elle dévore des iris. C'est pour moi que ses dents se fichent dans ses lèvres, c'est à moi qu'elle offre sa jouissance, arrivée au bout de ce qu'elle peut endurer sans succomber. Ses prunelles s'arriment aux miennes, elle secoue imperceptiblement la tête, porte sa main en avant de sa bouche et dans une intensité folle, produit le plus beau son qu'il m'ait été donné d'entendre. Un gémissement emplit d'une satisfaction telle que ça me rend encore plus jaloux de ne pas être celui qui est agenouillé devant elle.

Bordel, c'est de loin l'un des trucs les plus érotiques auquel j'ai assisté de toute ma vie.

Le charme sexuel est presque immédiatement rompu au moment où je me dissimule à nouveau puisque Archi se redresse.

Couché à plat ventre sur une érection est d'une souffrance incommensurable. Je dois me sortir d'ici. Ça fait... quoi, une bonne quinzaine de minutes que tous deux nous sommes retirés d'une fête dans notre propre maison. Les invités vont vite se poser des questions...

Mon portable toujours en main, je compose le numéro de Charlie qui, heureusement, comprend le subterfuge et décroche aussitôt.

— Parker ? Je... non ! Je suis montée changer mes talons ! Archi ? Je n'en ai aucune idée ! Je ne suis pas sa baby-si... Non, il n'est pas avec moi ! T'as qu'à venir voir si tu ne me crois pas, gueule-t-elle dans un combiné sans interlocuteur.

— Il te veut quoi ton emmerdeur de frère ?

— Probablement me contrôler, comme d'hab, rien de bien nouveau sous le soleil.

— Je reste ici avec toi et on l'affronte à deux, propose-t-il sans laisser de doute sur la position dans laquelle il aimerait que je les retrouve.

Elle ricane et le pousse vers la sortie en lui enjoignant de rejoindre les autres, arguant qu'elle est capable de gérer le psychorigide elle-même.

Je distingue la porte qui se referme derrière lui et elle me le confirme d'un « tu peux sortir sans risque. »

Je m'extirpe de sous le lit et fonce tout droit vers elle. Un pas porté par des émotions qui n'ont pas lieu d'être, une haine qui prend naissance dans mes tripes et une excitation que je ne songe même pas à cacher. Je la coince entre mon corps et la cloison sur laquelle elle s'est appuyée en reculant.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi lui avoir permis d'aller aussi loin ? grondé-je entre mes dents, d'un ton que je ne reconnais pas moi-même.

— Malone...

— POURQUOI ?! Bordel !

Je frappe le mur à côté d'elle, et voyant non pas de la peur miroiter dans ses iris, mais de la colère, je réalise que je dérape complètement.

Je me décale, glisse une main sur mon visage, comme si j'espérais que ce simple geste parviendrait à me faire reprendre mes esprits.

— Qu'attends-tu de moi ? Je t'ai averti que j'étais une pro, que j'allais réussir ma mission, et cela, quoi que la victoire m'en coûte !

Mes poings se campent le long de mon corps et je les serre à m'en blanchir les jointures.

— Pas au point de te vendre au plus offrant ! Tu... Je...

— Tania était sa maîtresse attitrée, tu l'as engueulée, elle ? Tu l'as jugée ? Tu passes ton temps à douter de moi, de mes compétences, et quand j'agis comme un mec, bah je suis une conne ! Tu veux que je te dise, *Parker*, ce qui te met en rogne, c'est qu'il a bien plus de chances de me

baiser que toi ! Garde en tête que c'est pas moi qui souffle le chaud et le froid, et assume-le comme un putain d'homme !

À ses mots, mes neurones grillent. Un savant mélange de désir, d'hormones en ébullition et d'un tas de pulsions que je ne peux pas m'expliquer. Je profite de notre proximité déjà très suspecte pour quiconque nous verrait. Sans réfléchir, mes lèvres cueillent l'entièreté de sa bouche. Mon sang bouillonne dans mes veines, mes synapses surchargées d'une énergie sexuelle que je ne cherche pas à refréner. Ma langue se fraie un chemin et assaille la sienne. Ses bras se referment autour de mes épaules et en moins de deux, nous ne sommes plus qu'un. Un seul être absorbé par un appétit si fort qu'il pourrait nous consumer en un claquement de doigts. Ma fureur ne s'atténue pas pour autant et je comprends à cet instant qu'il ne sera pas possible de m'en débarrasser ailleurs qu'entre ses cuisses brûlantes. En un instant, mes paumes enserrant ses seins fermement comprimés dans sa robe se figent. Mon érection pulse contre son mont de Vénus, ses mains tenant frénétiquement ma crinière. J'ai besoin de me perdre en elle, j'aspire à écarter ses genoux et à la pénétrer à hauteur du tsunami de luxure que nous ressentons l'un pour l'autre. Besoin de la posséder, de l'entendre jouir mon nom dans une puissante plainte. Oui, je ne rêve que d'être soulagé de ce désir que je porte comme un poids et je passe à deux doigts de céder à la pulsion que la voir prendre du plaisir n'a fait qu'exacerber, mais d'un coup, je me souviens.

Archi... c'est lui qui la bouffait il y a moins de quinze minutes. Lui qui la touchait, qui provoquait ses spasmes, c'est avec sa langue à lui qu'elle a atteint les étoiles.

Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour réussir cette mission.

Je la relâche, ma poitrine s'élevant et s'abaissant à la fréquence de mon excitation. Ses yeux encore voilés de fantasmes se parent d'un éclat de colère en devinant que je m'apprête à la repousser.

— De vous deux, ce n'est pas Archibald qui joue le plus avec moi ! Tu as besoin de tout maîtriser parce qu'au final, t'es un PUTAIN DE TROUILLARD ! VA TE FAIRE FOUTRE, PARKER. Et je te le donne en mille : ce ne sera pas avec moi !

Elle me hurle tout cela à la gueule, et avant que j'aie le temps de comprendre ce qu'il s'est passé, elle est partie et je me retrouve seul avec celui que j'exècre le plus à l'instant : moi-même.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14 - Distraction osée

Charlie

Les choses avancent sur le plan professionnel, avoir mis la main sur le numéro contenu dans le jetable d'Archibald nous permettra sans doute de faire des liens. Quatre numéros, quatre personnes à identifier, et si ça se trouve, la personne tout en haut de la pyramide en fait partie. Et aujourd'hui, le banquier nous en donne l'occasion sur un plateau d'argent. Il a enfin mordu à l'hameçon que lui a lancé Malone et l'invite à le rejoindre chez lui pour discuter de ce que peut lui offrir l'appli proposée. Pour maximiser nos chances, j'ai de mon côté accepté l'invitation de Lexie à me joindre à son club de lecture qui se tient chez elle. Heureux hasard !

Nous voilà donc sur la route, en direction de la demeure des Jefferson, avec nos invitations personnelles, mais notre objectif commun. Dans la voiture qui nous emmène à bon port, Malone et moi n'échangeons pas un mot. Le plan est rodé, il n'est pas nécessaire de le rabâcher inutilement. Après le coup d'hier, j'ai eu un refus catégorique d'y aller « à l'instinct ». Nous savons donc parfaitement ce que nous avons à faire. Mais le silence est une véritable torture quand il est chargé de crépitements, d'un voile d'électricité qui dresse tous les poils de ma peau. Et cela n'a rien à voir avec la mission. Depuis ce matin, nos discussions sont platoniques, voire vides, mais nos regards, eux, sont toujours brouillés par une fièvre à peine contenue. Les distances que s'impose Malone me rendent fébrile, je le sens et cela ne fait qu'attiser davantage mon envie de lui. Lui comme moi avons encore en mémoire le baiser que nous avons échangé. Le tout dernier, celui que lui-même a initié. J'ai encore son goût sur ma langue. Instinctivement, je porte la main à ma bouche, me rappelant la sensation de ses lèvres sur les miennes. Jamais de ma vie on ne m'a embrassée d'une manière aussi torride. Une sorte d'urgence incontrôlée où se mêlaient l'ivresse, la fureur et la frénésie. J'étais en feu, et rien qu'en me remémorant cet instant, je me consume encore. J'incline le visage vers la vitre pour me soustraire à sa vue, en sentant la chaleur me monter aux joues.

Nous nous présentons au portail de sécurité puis nous garons dans l'allée déjà remplie de plusieurs voitures toutes aussi luxueuses les unes que les autres.

— Pas de prise de risques inconsidérée. S'il faut se mettre trop à découvert, on annule tout. Quitte à revenir une nuit pour la recherche de ce putain de portable. Nous sommes d'accord ?

Ses yeux sont brillants de convoitise malgré le sérieux dont il tente de faire preuve.

— Pourtant j'aime les prises de risques. Encore plus me découvrir, et la nuit surtout, lui réponds-je d'une voix langoureuse, ne laissant aucun doute sur le changement de sujet.

— Merde, Charlie, c'est pas le moment. Concentre-toi, me réprimande sèchement mon collègue tout en restant fixé sur ma bouche.

En bon gentleman, il sort et fait le tour de sa voiture pour venir m'ouvrir la portière.

— Tu as raison, on se concentre sur notre mission.

Je ne loupe pas l'occasion de le faire vriller un peu plus. Je sors de l'habacle en me collant « involontairement » à lui pour venir cueillir l'odeur épicée de son parfum avec la pointe de mon nez, directement au creux de son cou. Ce geste n'a duré qu'une fraction de seconde, trop peu pour lui faire penser que c'était calculé de ma part, mais suffisamment long pour que je sente son corps se tendre à ce frêle contact. Ayant obtenu l'effet escompté, je me dirige vers la porte d'entrée, emportant avec moi ce petit bout de victoire.

— Ça t'amuse, pas vrai ?

Je toque à la porte, et me tourne vers lui, étonnée.

— À quel sujet ? Je ne sais pas du tout à quoi tu fais allusion. L'heure n'est plus à l'amusement, je te rappelle.

Malone secoue la tête d'un air désabusé, mais n'a pas le temps de me rabrouer car Lexie se matérialise devant nous.

— Charlie ! Viens, que je te présente au groupe, elles sont déjà toutes arrivées.

Je pousse un cri de surprise lorsqu'elle m'attrape par le bras, et m'attire prestement à sa suite.

— Bonjour, Alexia ! Ne te donne pas la peine de prévenir Sam, je vais aller le rejoindre dans son bureau ! s'écrit Malone au loin, resté sur le pas de la porte, royalement ghosté par la maîtresse de maison.

— Lorsque je t'ai proposé de te joindre à nous, tu m'as presque ri au nez. Que tu acceptes ma proposition d'assister à l'une de nos réunions m'a autant surprise que ravie !

— Il n’y a que les idiots qui ne changent pas d’avis, paraît-il !

Lexie écarte les doubles portes en bois qui coulissent dans les murs et qui me laissent découvrir la bibliothèque de la maison. Trois pans de murs entièrement recouverts de livres, qui, je suppose, appartiennent à des collections originales, vu la beauté des reliures d’époque. Au centre, un grand tapis autour duquel sont disposés des fauteuils crapauds. Quatre femmes ont déjà pris place, et je reconnais l’une d’entre elles. Mais à la façon dont elle me détaille des pieds à la tête, sans percevoir aucune émotion transiter sur son visage, je devine qu’elle ne m’a pas reconnue. Il faut dire que lors de notre soirée filles avec Lexie, le taux d’alcoolémie de chacune avoisinait les deux grammes.

— Mesdames, une nouvelle recrue ! s’exclame Alexia en me désignant un siège libre.

En guise de bienvenue, on m’offre une coupe de champagne et les conversations reprennent bon train. Je les écoute d’une oreille distraite, en souriant et en rigolant au moment opportun. Mon téléphone resté dans ma poche demeure muet et ça a le don de mettre mes nerfs à rude épreuve. Malone devrait déjà m’avoir contactée. Son silence ne peut signifier qu’une seule chose : il n’a pas encore trouvé le jetable de Jefferson, si vraiment il en a un. Je patiente, ronge mon frein en donnant le change aux femmes devant moi qui n’arrêtent pas d’enchaîner les verres. Alors que nous sommes assises en rond de la sorte, j’ai plus la sensation d’assister à une réunion des alcooliques anonymes. Je traîne à finir chacun de mes verres pour limiter ma consommation et ne pas les suivre, mais Lexie garde un œil constant sur mon contenu.

Soudain la vibration de mon portable me donne espoir. Je vérifie l’expéditeur et le sourire de soulagement qui incurve mes lèvres ne passe pas inaperçu auprès de Lexie qui m’interroge du regard. J’articule un « Archibald », mais ma pseudo-amie est moins mesurée que moi.

— Sacré rapprochement hier soir, pour un mec qui ne t’intéresse pas tant que ça, murmure-t-elle en faisant référence aux baisers échangés dans la soirée avec lui, à la vue de tous.

Certaines invitées prennent au vol la réflexion de Lexie et m’adressent un sourire entendu, sans pour autant prendre part à cette conversation qui se veut discrète. Plusieurs discussions ont cours en même temps, et pourtant je suis presque sûre qu’elles ont la capacité de tout écouter, ces harpies.

— Je t'expliquerai, articulé-je une fois de plus à son attention, pour qu'elle me lâche la grappe avec ça.

Je range mon appareil pour lui signifier que ce n'est ni le lieu ni le moment. Mais il s'agissait bien d'un appel manqué de mon frère-collègue-colocataire qui a juste fait sonner quelques coups, signal que nous avions défini en amont.

— Quand est-ce que commence la séance ? coupé-je maladroitement une quinquagénaire qui exposait son dernier voyage à Bali avec ses amies de peaux ridées, qui cumulent les semaines au soleil aux quatre coins de la planète pour tromper l'ennui.

Toutes me regardent avec des yeux exorbités avant d'éclater de rire.

— Tu n'as jamais assisté à un groupe de lecture, n'est-ce pas ? me questionne une femme habillée d'un tailleur piqué à la reine Elizabeth II.

— Tu avais peut-être amené ton livre de chevet pour nous en parler ? glousse une autre.

Le rouge gagne mon visage à mesure que le sang afflue dans mes veines. Un excès de fureur m'envahit. J'ai horreur de me sentir rabaissée et de ne pas en comprendre la raison. Je me mords l'intérieur des joues pour ne pas les lacérer à coup de mots tranchants dans leurs faces de connasses mal baisées.

— Je pensais naïvement que la réunion avait un lien avec la lecture, ne puis-je cependant pas m'empêcher d'argumenter.

Lexie les fait taire en levant la main, paume dressée.

— Laissez-la tranquille, Charlie n'est pas une habituée de ce genre de club. Vois-tu, ma chérie, c'est surtout une occasion pour se rassembler entre femmes. Le thème diffère, de la lecture à la broderie, mais c'est surtout pour se soustraire à nos hommes en leur donnant l'idée que l'on fait quelque chose de constructif. Mais en toute sincérité, à part boire et cancaner, on ne fait rien de très productif.

La déception doit se lire sur mon visage, car elle reprend aussitôt :

— Mais tu as raison, il s'agit d'un groupe de lecture, alors si tu veux nous lire un passage que tu souhaites partager avec nous, c'est avec un grand plaisir que nous t'écoutons.

— Je n'ai pas apporté mon livre de chevet, dis-je en souriant jaune à la vieille qui s'est moquée de moi plus tôt, mais je pense pouvoir dénicher quelque chose d'intéressant dans ta bibliothèque ?

— Je t'en prie, trouve ton bonheur ! accepte Alexia.

— À moins que vous n'ayez déjà dévoré toutes ces œuvres durant vos longues heures de club de lecture ! réponds-je à l'ensemble du groupe qui ne manque pas de glousser.

Je détaille les rangées remplies sans savoir sur quoi arrêter mon choix. Certains auteurs ont des noms qui me sont familiers, mais ma culture littéraire est au ras des pâquerettes. Je ne suis pas amatrice de lecture, c'est plutôt le genre de passe-temps que je ne comprends pas. Pourquoi s'enquiquiner à s'esquinter les yeux sur un pavé alors qu'il y en a tellement à vivre à travers la télé ?! Sentant mon hésitation, elles reprennent leurs conversations de plus belle, comme pour rattraper le temps perdu et probablement celui que je compte encore leur faire perdre. Je profite de leur inattention pour extraire de la poche de ma veste une clé magnétique d'un hôtel réputé, que je garde coincée entre mes doigts tandis que je continue d'effleurer la lignée de dos de couvertures en recherchant ma lecture. Je pousse un cri d'exclamation quand un titre accroche mon regard, ce qui fait taire les vieilles pies derrière moi. C'est bon, j'ai capté leur attention. Je détache le livre de ses congénères en desserrant légèrement les doigts. L'objet qui y était emprisonné, tombe sur le parquet à mes pieds.

Intriguée, je me baisse et récupère la carte que je tourne sur elle-même avant de la tendre à Lexie.

— Tiens, apparemment elle était coincée entre deux bouquins.

Mon amie s'en empare et ses yeux s'arrondissent de surprise avant de se rétrécir en de petites fentes désabusées. Ses lèvres se pincent en une fine ligne, et de sa lourde respiration une colère sourde se dégage. Il s'agit d'un objet particulièrement reconnaissable pour les habitués : un accès VIP pour un hôtel renommé pour offrir des « services » en tout genre. J'imagine aisément les questions que cette trouvaille soulève : pourquoi était-elle cachée ? Pourquoi Sam est-il membre d'un tel club ? Y aurait-il une autre femme ?

Son poing se referme sur le plastique et le regard qu'elle darde sur moi m'inflige une pointe au cœur. Je ne devrais pas puisqu'elle est partie intégrante de ma mission, mais je ne peux m'empêcher de l'apprécier malgré tout. Et pourtant, je mets à mal son couple volontairement, pour laisser à Malone les minutes suffisantes afin qu'il récupère les preuves sur le jetable de son mari.

— Excusez-moi, mesdames, je reviens tout de suite, réussit à articuler Lexie entre ses dents serrées.

De bonne éducation, ses amies ne pipent mot, se contentant de la suivre d'un regard compatissant sans savoir pourquoi.

Ses talons claquent sur le bois, elle ouvre la double porte, pivote sur elle-même et la referme derrière elle. Mais le geste étant mené par une colère à peine contenue, l'élan produit l'effet inverse et la porte s'entrouvre à nouveau. Aucune de nous n'ose esquisser le moindre mouvement et à travers l'interstice, nous suivons des yeux Alexia jusque devant le bureau de son mari, où elle entre sans préambule. Deux secondes plus tard, ils en sortent tous les deux et s'éloignent pour régler leurs comptes hors de portée de nos oreilles.

À toi de jouer, Malone, pensé-je à présent. Que la peine de Lexie ne soit pas vaine.

— En attendant, tu pourrais peut-être nous lire un extrait ? me propose la pote de soirée qui m'a oubliée, et dont je n'ai pas retenu le nom non plus, je l'avoue.

— Très bonne idée, dis-je d'une voix que je veux un peu fébrile pour traduire la gêne d'être à l'origine du mal-être de notre hôte.

Je feuillette le livre, en quête d'un passage sympa. Je lis en diagonale, pas vraiment convaincue de trouver mon bonheur, quand des mots ralentissent ma lecture rapide. Je reviens en arrière, prends le temps de découvrir les écrits et un sourire mutin s'étire sur mes lèvres lorsque je relève les yeux vers le comité.

— Je pense avoir déniché un passage qui va vous filer des envies... de lire !

Je m'installe dans le fond du siège, croise les jambes pour donner un appui au livre et entame d'une voix posée.

« Éléonore était à présent mariée. Grâce à l'éducation que lui avaient inculquée ses précepteurs, ainsi qu'à la dot conséquente que son père avait consenti à constituer, elle était désormais l'épouse d'un gentleman de bonne famille. Cependant, elle ne ressentait pas la joie dont sa mère lui avait parlé la veille. Elle connaissait à peine son époux, n'éprouvait pas d'amour à son encontre. Et pourtant, les noces terminées, la voilà seule avec lui pour la première fois. Elle avait appris les bonnes manières, à tenir une discussion, la musique et la broderie, mais comment cela se passait-il dans l'intimité ? Maintes fois ces questions avaient tenté de franchir ses lèvres, mais la bienséance l'en avait toujours empêchée. Assise sur le lit,

encore parée de sa robe blanche, elle détourna le visage quand Emmanuel commença à se dévêtir.

— Regardez-moi, Éléonore, vous devez découvrir le corps que vous aurez à contenter dès que j'en éprouverai le désir, ordonna son mari d'une voix grave.

Obéissante, elle porta à nouveau son attention sur son corps, maintenant nu. Éléonore s'empourpra à la vue de l'érection du membre, qui attisa en elle autant la peur que la curiosité.

— Venez auprès de moi et prenez-la dans vos mains. »

Je marque une pause, et lève les yeux vers les femmes installées autour de moi. Toutes, sans exception, boivent mes paroles.

— Je poursuis ?

En guise de réponse, un brouhaha d'empressement se fait entendre. Je me marre. Bande de coquines ! Tandis que je m'apprête à replonger dans ma lecture, un mouvement dans le couloir attire mon attention. J'aperçois alors Malone qui m'adresse un hochement de tête entendu. Une salve de mécontentements m'oblige à retourner à mon occupation. L'index resté sur la phrase où je m'étais arrêtée, je reprends.

« Éléonore s'exécuta. D'un pas hésitant, elle se présenta face à Emmanuel et posa une main fébrile sur l'énorme protubérance.

— C'est chaud et infiniment doux, ne put s'empêcher de commenter Éléonore.

Désireuse d'en découvrir davantage, elle s'aventura à la caresser de tout son long. La poigne ferme de son mari se joignit rapidement à son geste, pressant plus intensément le membre en exerçant un va-et-vient lascif, qui lui soutira des soupirs de plaisir. Voyant que sa femme maintenait parfaitement la cadence, Emmanuel ôta sa main de la sienne et la laissa se débrouiller. Puis soudain, dans un excès de désir, il déchira le tissu d'un blanc virginal qui lui cachait encore le corps qui était désormais sien. Le galbe de ses seins était exquis. De ses paumes, il les enveloppa et les malaxa sans douceur. La frénésie qui l'habitait le poussa à pincer les pointes érigées avant de les prendre dans sa bouche. D'abord surprise, Éléonore sentit une chaleur se répandre en elle. »

Je lève à nouveau la tête pour fixer au-delà de la porte de la bibliothèque. Malone se tient toujours dans l'interstice, les mains dans les poches de son pantalon et son attention braquée sur moi. Il ne sourit pas, ne se moque pas. Non, il reste là, avec un regard voilé qui me plonge dans le même état qu'Éléonore. J'humecte mes lèvres devenues sèches et adopte un ton plus doux encore pour coller au décor que j'ai planté.

« Emmanuel avait besoin de plus. Une envie presque viscérale de s'enfoncer au plus profond du ventre de sa femme. Mais il avait conscience de sa virginité et ne voulait pas lui faire de mal. Il n'était pas un monstre et ferait les choses comme il faut pour qu'elle éprouve également du plaisir. Il se demanda si elle s'était déjà adonnée au plaisir charnel solitaire. Il abandonna un sein qui s'était alourdi de désir et descendit lentement sa main le long de son flanc. Sa peau de pêche s'électrisait sous son contact. Sa femme haletait lorsqu'il atteignit son mont de Vénus. Il s'amusa un instant avec la douce toison d'Éléonore avant d'insérer son index dans sa fente mouillée. Un râle s'échappa de sa gorge. Sa femme était enfin prête à le recevoir. »

Lire à voix haute une scène particulièrement charnelle est loin d'être un exercice aisé. Et la difficulté s'intensifie lorsque toute l'attention de la pièce est focalisée sur notre personne. Cette scène entre Éléonore et Emmanuel, je la vis de l'intérieur. Je me projette dans ce tumulte d'excitation qui les consume, par la simple présence de Malone. Je n'arrive plus à poursuivre ma lecture, je sens la chaleur de son regard qui me brûle tout entière.

Je ferme le bouquin dans un claquement sourd qui en fait sursauter plus d'une, complètement happée par l'histoire. Mais je préfère m'arrêter là. Je suis ridicule. Je me donne en spectacle, juste pour le voir réagir.

CHAPITRE 15 – Don't panic

Malone

Pas sûr que je m'en remette. De quoi exactement ? De tout ce qui a trait à Charlie ! Cette fille a le don de me retourner comme une crêpe. Cette lecture est sa dernière tentative en liste d'ailleurs. J'ignore ce qu'elle cherche à créer entre nous, mais on peut dire qu'elle est d'une ténacité à toute épreuve. La veille dans la chambre, elle a implanté en moi un genre de fantôme dont je n'arrive plus à me débarrasser. Pas un truc doux et mignon à l'instar de ce putain de livre dont elle a lu un passage à voix haute. C'était chaud, voire bouillant, de l'entendre prononcer tous ces mots et de laisser sa voix me souffler chacune des images en tête. Pour autant, elle éprouve tellement mes nerfs, épuisant le peu de résistance que je possède, que mon envie est loin d'être aussi mesurée.

Comme elle captivait son auditoire de pimbêches au plus haut niveau, pas une n'a eu conscience que je me tenais dans l'embrasement de la porte. Aucune ne s'est rendu compte que c'était pour moi qu'elle lisait. C'est un jeu dangereux qu'elle amorce entre nous et ça ne peut que mal finir. Avec Tania, ma couverture était d'être son époux, le désir, la convoitise, les effleurements, tout cela avait du sens pour quiconque nous croisait. Évidemment, la même chose avec Charlie serait un désastre. Je doute que, même si leurs ancêtres se mariaient entre cousins, les aristos voient d'un bon œil un cas d'inceste flagrant.

Heureusement, le jeu de ma partenaire a pris fin au moment précis où Lexie m'a bousculé en revenant dans la bibliothèque et qu'elle m'a refermé la porte au nez avec cet air de « tous les hommes sont des connards. »

Grâce à la diversion de Charlie, j'ai eu tout le loisir d'être seul dans le bureau de ma cible et donc, j'ai pu poser dans son antre deux autres caméras, couvrant ainsi l'intégralité de la pièce. Vingt-trois jours, c'est tout ce qu'il nous reste avant que la liste ne soit mise en ligne... Et encore, cela uniquement si le hacker ne décide pas de changer les règles du jeu en cours de route. Cette putain de liste ! Elle vient chambouler tous mes objectifs immédiats.

Il faut aussi que j'identifie si Archi et Jeff sont de mèche, et si je réussis à coincer Sam avec son jetable, j'aurai ma réponse. Je ne l'avouerai jamais à Charlie parce que je n'ai pas suffisamment confiance en elle, mais j'ai bel et

bien un lien avec tout ça. J'ignore toujours comment c'est possible et ce qu'il s'est produit, mais ça s'ajoute aux trucs que je dois élucider. Tout ce que je sais, c'est que ce pirate est aussi qualifié que moi, sinon plus. J'ai vendu à Jefferson l'idée de réformer tout son système bancaire, la façon d'effectuer des transactions en lui exposant en les termes les plus vulgaires comment faire transiter l'argent illégal par le plus d'endroits envisageables. Je lui ai expliqué qu'il devait fracturer les montants en de plus petites sommes – moins de dix mille dollars – pour éviter d'attirer l'attention des hautes instances auxquelles il doit les déclarer. Puis de les déplacer de compte en compte sur des compagnies à numéro créées pour lui. Il ne semblait pas tout saisir, renforçant mon intuition qu'il n'est pas notre homme. Il m'a tout de même remercié, m'a dit qu'il cogiterait sur ma solution. Lire entre les lignes : je sou mets la proposition à mes associés. Avec un timing impeccable, sa femme est arrivée dans son bureau avec le rictus le plus mauvais qui soit : celui de l'épouse en colère. Elle lui a enjoint de quitter la pièce pour « discuter ». Il a jeté un coup d'œil inquiet dans ma direction, mais a bien compris qu'il valait mieux ne pas la contrarier davantage. J'ai affirmé « clore les sessions de façon sécuritaire », il est sorti et j'ai installé mon matos en deux temps, trois mouvements.

— Donc, tu as une vue sur son bureau ? résume grossièrement Charlie après que je lui ai exposé mon instant passé chez les Jefferson.

— C'est ça, confirmé-je en pénétrant dans notre maison.

— Et tu n'as pas peur qu'il les découvre et qu'on se fasse griller ?

— Oui, mais non. Disons que c'est un risque calculé. Les laisser sur place de façon prolongée serait dangereux. D'autant plus qu'à un moment, il va certainement réaliser que son brouilleur ne fonctionne plus. Je dois trouver une parade pour retourner chez lui d'ici quelques jours, maximum. Plus tôt, si on obtient les renseignements convoités. J'ai prévu de coordonner avec la cellule du FBI une saisie d'un de ses comptes offshore. Il sera inquiet et voudra protéger le reste de ses acquis en urgence, et qui sera tout désigné pour y remédier ?

— C'est beaucoup de remue-ménage...

Elle semble réfléchir à une autre solution et me répond en ayant l'air perdue dans ses pensées.

— Tu en as une meilleure ? balancé-je, presque sur la défensive pour être ainsi remis en question.

— Bah oui justement !

— Je t'écoute ?

— Et si Lexie organisait une de ses soirées caritatives dont elle est si friande ? Disons... samedi qui vient ?

— Et tu comptes la convaincre comment ?

— J'ai ma petite idée, rétorque-t-elle, l'œil brillant qui me fait craindre le pire.

Une inquiétude confortée par un rictus pour le moins démoniaque tendant ses lèvres charnues.

— Une que j'approuverais ?

Elle laisse échapper un bruit de gorge ressemblant à un rire étouffé et se contente de me lancer :

— J'essaie de savoir si je suis agacée ou si je trouve presque mignon que tu imagines que j'aie à cœur d'obtenir ta validation pour quoi que ce soit...

Je lève les yeux au ciel et me tais, préférant éviter un débat que nous avons eu trop souvent. Il m'apparaît plus sécuritaire de dévier sur un tout autre sujet qui, je le sais, lui permettra momentanément d'oublier tout le reste. Je n'avais pas prévu de le lui montrer, mais je crois que ça confirmera que je tente à tout le moins de faire preuve de bonne foi.

— Prête à découvrir mon QG ?

— Ton... oh ! Ça signifie que j'aurai enfin le privilège d'apercevoir cette pièce supra secrète où tu gères toutes tes combines et dans laquelle tu disparais sans cesse ?

— Précisément celle-là.

Son enthousiasme atteint des sommets en moins de quelques secondes. Elle effectue même ce qui me semble être une espèce de danse du conquérant. Rien d'étonnant venant de ce petit condensé d'énergie excentrique sur pattes.

— Ça veut dire oui ?

— Mouuui !

Je me retourne et lui fais dos, peinant à cacher mon amusement de la voir ainsi. Dire qu'il y a quelques jours à peine, j'aurais jugé cela complètement puéril. Là, je ne sais pas... Je la trouve mignonne ? Elle parvient à mettre un peu de couleur dans mon monde aux nuances de gris et je me surprends à apprécier cela. Je monte l'escalier avec elle sur les talons, n'ayant nul

besoin de l'inviter à me suivre, et la fais pénétrer dans la pièce me servant de bureau principal. Je poursuis ma route alors qu'elle examine le lieu comme si elle allait découvrir le secret par elle-même. Je la laisse observer le moindre centimètre carré et me poste dans un coin, silencieux. Ses longs cheveux blonds sont retenus par une pince installée à la va-vite. Une coiffure qui lui confère presque des allures bohèmes. Quelques mèches, aussi rebelles qu'elle l'est, cherchent à s'en échapper et retombent sur sa nuque. Son haut, un T-shirt classe à manches courtes, est légèrement moulant et lui va à ravir. Rien de bien extravagant, mais qui met en valeur sa taille et sa poitrine. Une fine chaîne en or se balance à son cou, m'offrant un prétexte pour lorgner là où ne le devrait pas un *frère*. Son fessier bien rebondi se dandine dans un jean coûteux créé, on le dirait, sur mesure. Elle possède un corps à se damner, il faut bien l'avouer. Ce qui ne me facilite pas la tâche en termes de retenue d'ailleurs. À cela on ajoute sa manie de me provoquer à chaque minute de chaque putain d'heure de la journée.

— Bon allez, je donne ma langue au chat, annonce-t-elle après quelques minutes durant lesquelles j'ai profité sans vergogne de la vue.

Une moue suffisante se forme sur mon visage et elle s'étire encore lorsque je perçois son agacement.

J'avance tout au fond de la pièce vers le miroir d'époque imposant, et sous ses yeux ébahis, le fais coulisser.

Elle me pousse presque pour cheminer dans le petit corridor qui nous apparaît alors. Avec la poignée située à l'arrière du faux mur, je referme derrière nous. Puis la rejoins en face de la deuxième porte. Je tape le code sur la tablette prévue à cet effet et, devant nous, de façon automatisée, la salle secrète se dévoile.

— Rien de moins qu'une putain de *panic room* !

Je commence à lui expliquer le fonctionnement, mais je m'arrête après quelques mots seulement puisque déjà, elle est entrée et inspecte le moindre recoin. Elle s'arrête devant le bureau installé dans un angle, où siège mon matériel marchant indépendamment de tous les autres services de la maison. Puis se rend tout de suite après vers l'espace cuisine minuscule, établi pour permettre de subsister un long moment en ces lieux. Elle ouvre chaque placard et y trouve plusieurs boîtes de conserve ou de la nourriture en sachet, de type militaire. Ses doigts caressent la surface de la cloison alors qu'elle évolue vers le salon où est posé un sofa-lit. Elle s'y assied, semblant plus qu'à son aise, mais se relève dans la seconde lorsque j'allume l'écran

géant devant elle qui se scinde en des points de vue multiples couvrant chaque centimètre carré de la pièce.

Elle exhibe une mine faussement déçue en constatant qu'il n'y a pas de salle de bains. Sans un mot, j'avance vers elle, le regard sérieux, rivé dans le sien. Je la sens se tendre au moment où je place mes mains de part et d'autre de sa tête en appui sur le mur. Sa respiration se bloque d'un coup. Je ne manque pas de remarquer le mouvement que produit sa gorge lorsqu'elle déglutit, ses billes bleues obscurcies par ce que je reconnais comme du désir. Le même regard qu'elle affichait après notre baiser. Ma bouche s'approche, dans une lenteur calculée, de la sienne. Notre proximité est telle que son parfum exotique m'est perceptible. Jouer avec ses nerfs, aussi satisfaisant cela soit-il, me perturbe encore plus qu'elle, je le crains. Ses lèvres s'entrouvrent assez pour que j'aie le temps de ressentir son haleine s'infiltrant dans mes narines. Sans crier gare et toujours au ralenti, je bifurque, mon nez frôle la ligne de sa mâchoire jusqu'à son oreille au creux de laquelle je murmure :

— Juste là.

— Juste ? Quoi ?

Je n'ai à répondre qu'en toquant dans le mur à quelques centimètres d'où elle se trouve. Aussitôt un pan de celui-ci bouge et dévoile des toilettes et une douche. Elle est plus impressionnée par la dissimulation que par l'installation qui est plutôt sommaire. Une cabine tout ce qu'il y a de plus basique et un W.-C. conventionnel, sans bidet, contrairement à toutes les salles de bains dans la maison.

Elle retourne au frigo, attrape une bière qu'elle décapsule sur le coin du comptoir, et pose ses fesses, que je ne songe qu'à agripper à pleines mains, sur le sofa.

— Dis-moi tout à propos de cet endroit, souffle-t-elle en tapotant la place à ses côtés.

Je l'imité, prends une bouteille à mon tour et obéis même si je crois que cette proximité est une très mauvaise idée. Parce que si elle est capable de jouer les séductrices et de rester maîtresse d'elle-même, il s'avère que je n'ai pas ce talent. Elle ramène ses jambes qu'elle replie sous elle et s'installe confortablement.

— J'ai fait construire cette pièce avant d'emménager. Vu comment s'est soldée ma dernière mission, je voulais m'assurer d'un plan de repli en cas de problèmes.

— Le FBI était d'accord ?

Je perçois aussitôt qu'avec sa perspicacité redoutable, elle a compris.

— Ils n'en connaissent pas l'existence...

— Pourquoi la leur cacher ? interroge-t-elle en avalant une gorgée, mine de rien.

— Parce que je soupçonne une pomme pourrie dans l'organisation, avoué-je, étant le premier surpris de lui révéler, surtout à elle qui est mon ennemie naturelle, la vérité.

— C'est à cause de la mort de Tania, c'est cela ?

J'opine du chef et me cale dans le canapé, ressassant les images de cette nuit-là.

— Les fed devaient débouler dans la soirée pour neutraliser Carlos et ses hommes. Nous avions su que le passage d'un convoi était prévu au même instant, à la frontière mexicaine. Un blindé rempli d'armes au sceau de Ron. Il devait contenir du pognon et quelques vivres aussi. J'avais fait intercepter et installer dans ce dernier un traceur caché dans les applications du véhicule. Nous devions apprendre de cette façon chacun des arrêts, de la destination de départ jusqu'à l'endroit où il serait récupéré. Tout était orchestré de façon à ce que nous puissions frapper pile au moment où il atteindrait la fin de son parcours. Peu importe qui le déchargerait ou l'endroit où il aboutirait, nous aurions eu tout ce qu'il nous fallait. Nous aurions alors pu prouver l'implication des Carlos dans le financement d'une guerre sur des territoires hostiles au gouvernement américain. Nous savions déjà comment cela fonctionnait, il ne nous restait plus qu'à trouver le lieu de réception et y cueillir Libras. Sauf que, devant obligatoirement être de la soirée, j'ai remis à mes supérieurs les clés du paradis. Un accès à mes comptes, à tout ce que j'avais installé, piraté, ainsi que la traque du camion. Ils pouvaient donc suivre la progression de l'acheminement et intervenir au moment propice. Dès son arrivée à destination, une frappe était prévue. Les équipes qui pistaient le convoi à distance attendaient l'immobilisation du véhicule pour agir. Le plan était simple et efficace. La fourgonnette se stoppe, est ouverte, et tous ceux qui en sont proches sont arrêtés. Pendant ce temps, ici, en territoire américain, ils auraient procédé à la capture en simultané afin que personne de l'organisation n'ait le temps d'être prévenu et de se faire la malle.

— Mais ce n'est pas ce qu'il s'est produit, avance-t-elle plus qu'elle ne le demande.

— Non, soupiré-je en me remémorant le déroulement véritable des événements. Nous avons été agressés durant la soirée, en pleine réception. Si j'étais soulagé quand j'ai vu débouler des gens armés, au moment où j'ai réalisé qu'ils n'étaient pas des nôtres, mon enthousiasme s'est évanoui dans la seconde. En moins de deux, tous ceux qui étaient présents étaient sur le pied de guerre. Les agents de Carlos ont brandi leurs flingues et le carnage a débuté. Tania a été prise à partie dans des tirs ennemis et lorsqu'elle a sorti son revolver personnel et s'est mise à faire feu comme une pro sur les attaquants, tu te doutes bien que ce n'est pas passé inaperçu. Je me suis battu avec un homme cagoulé et à l'instant où j'ai reposé mon attention sur elle, elle tenait son ventre, essayant d'endiguer le flot de sang qui en jaillissait d'entre ses doigts.

Revivre cela m'est pénible et j'attrape ma tête entre mes mains en me penchant vers l'avant. J'entreprends de redevenir maître de mes émotions. J'y parviens en moins de deux et me tourne alors vers elle. Je ne distingue aucune pitié dans ses iris couleur de mer. Que de la compréhension et un silence qui évoque tellement plus que tout ce qu'elle aurait pu essayer de prononcer.

— Qu'est-ce qui te laisse croire que c'est l'un des tiens qui s'en est mêlé ?

— Déjà, l'assaut de Libras précédant celui des fédéraux. Ensuite, ce qui a achevé de me convaincre, c'est que lorsqu'ils ont frappé le convoi, ce dernier était vide... Quelqu'un avait donc prévenu les terroristes sur tout le déroulé des opérations. Ils ont orchestré la petite attaque pour nous distraire uniquement.

— Et la cargaison ?

— Elle n'a jamais été retrouvée et mes indics m'assurent que selon les traceurs installés dans le véhicule, la milice ne l'a jamais réceptionnée. C'est signe qu'un tiers s'en est chargé et les seuls ayant eu les moyens et les connaissances pour y parvenir, ce sont mes collègues.

— Ron Carlos a tout de même été capturé, j'imagine que vous disposiez de tout ce dont vous aviez besoin pour procéder, évoque-t-elle, ayant tout compris.

— Exact, on espérait mettre la main sur ses contacts, mais ça ne s'est jamais présenté. Après cela, tous, moi inclus, avons été arrêtés. Même à ce stade, ma couverture ne devait pas être bousillée. Ils croyaient que Tania et moi étions des leurs et ça ne devait pas changer. On m'a assuré qu'elle

serait conduite à l'hôpital, mais je ne m'y suis jamais rendu. Je n'étais pas auprès d'elle à ce moment, contraint de débriefer avec mes chefs.

— Elle aurait compris et t'aurait pardonné. Qui de mieux placé qu'un agent pour savoir que la mission doit passer en priorité, au-dessus de tout ?

— Si seulement c'était aussi simple...

— Tu... l'aimais vraiment ? Je veux dire... Toi, Malone, et pas Parker. Tu étais amoureux d'elle ?

Sa voix est calme et m'enveloppe avec une douceur qui étonnamment me fait du bien. *J'ai été bien plus loin que prévu dans mes révélations*, comprends-je sans néanmoins m'expliquer pourquoi. *Je ne suis pas à une confession près*, calculé-je avant de répliquer :

— Parker avait des sentiments pour elle. Malone, je l'ignore... Quand tu interprètes une vie qui n'est pas la tienne pendant si longtemps, les limites si claires au départ finissent par devenir floues. Tu en viens à dissocier de plus en plus difficilement celui que tu es réellement, et à terme, je crois que ton rôle et ta vraie personnalité fusionnent.

— Vous avez...

Elle hésite. Parce qu'elle a peur de la réponse ou parce que cette idée lui déplaît, je ne saurais pas le départager.

— Oui. Enfin, officiellement, c'est Parker, et non pas moi...

Comment parvenir à lui expliquer quelque chose que je n'arrive pas à définir moi-même ? C'est la première fois depuis que je suis Parker que j'ai l'impression d'être à deux doigts de me rompre. Je présume que lorsque la digue cédera, ce sera une déferlante d'une violence inouïe. Quelque chose de presque inhumain crépite dans mes veines depuis ce jour-là.

— Et si je te disais que Parker ne présente aucun intérêt pour moi ? Que c'est Malone qui capte toute mon attention ?

Sa voix, son timbre sulfureux devrait normalement alerter tous mes sens. Me pousser à instaurer une distance de sécurité entre nous. Ce que, étonnamment, je n'initie pas. Sa main atterrit sur ma cuisse, ferme, déterminée. Elle se lève, se place à genoux, devant moi qui n'émet pas le moindre geste. Je soulève le menton dans sa direction, sachant que c'est une très mauvaise idée, avant même de déceler dans ses yeux l'étincelle du désir qu'elle ne cherche pas à masquer. Non, elle l'affiche fièrement. C'est un piège dans lequel j'ai de plus en plus envie de sauter. Ses deux paumes remontent sur chacune de mes jambes, son regard rivé au mien, me révélant sans fioritures son plan. Elle chemine sur chaque versant de mes cuisses

dans une lenteur calculée jusqu'à ce que ses doigts se rejoignent en mon centre, sur l'érection monstre qui distend le tissu de mon pantalon.

— Charlie, grondé-je sans supplier cette fois.

Je ne veux pas qu'elle arrête, la mettre en garde, être le plus sage de nous deux.

— Rachel, me reprend-elle dans un souffle. Ce soir, pas de Parker et de Charlie, rien que Malone et moi, de simples civils. Qu'un homme et une femme qui s'octroient du plaisir.

Je la jauge un instant, et le suivant, ma langue pénètre sa bouche en fracassant toutes nos défenses. J'agrippe ses cheveux de chaque côté de sa tête, l'empoignant pour la maintenir contre moi. J'avale ses gémissements comme s'il s'agissait de mon oxygène. Ses bras encerclent mon cou et dès que je suis libre de mes mouvements, j'ai l'assurance qu'elle va continuer de m'embrasser comme si sa vie en dépendait. Je laisse glisser mes mains le long de ses épaules fermes, de son dos arqué. Et je saisis son cul à pleines mains. Elle crie de surprise, mais ne tente pas de s'y soustraire, puis je malaxe aux creux de mes paumes l'objet de tous mes désirs refoulés. Deux pommes d'une dureté à déclencher une jouissance à un énuque, putain ! Je m'arrache avec peine de ma séance de pétrissage et attrape le bas de son T-shirt que je passe par-dessus sa tête, envoyant valser la pince retenant ses cheveux blonds qui maintenant cascadenent sur ses omoplates. Mes doigts enfoncés dans le creux de ses reins la font se cabrer, mettant son décolleté juste sous mes yeux. La dentelle de son soutien-gorge m'émoustille bien moins que ce que je devine sous le textile diaphane.

— On ne devrait pas, grondé-je dans son oreille.

Puis, contredisant mes propres affirmations, ma langue longe la ligne de sa mâchoire jusqu'à se frayer un chemin dans son cou que je mordille, satisfait des hoquets que je lui extirpe. J'étends mon exploration à sa clavicule, puis sur sa poitrine, dessinant les pourtours de ce soutien-gorge brodé, me permettant d'apercevoir la délimitation de ses mamelons roses. Au travers du tissu, je les hume, les caresse du bout de mon nez, les empoigne de mes mains, soupesant leur lourdeur. Je prends plaisir à nous torturer de la sorte tous deux.

Je sens son empressement à retirer l'entrave de cette délicieuse poitrine. Ses doigts s'insinuent dans son dos, cherchant à le dégrafer à tout prix. D'une poigne ferme, j'emprisonne ses poignets. Ses seins en avant-plan, son ventre plat, ses épaules reculées, ses iris me lançant des éclairs. J'ai

rarement, si ce n'est jamais, observé un tableau plus érotique que celui de cette femme se livrant volontairement à moi. Toujours entravée, elle me laisse évoluer, ma barbe rêche frottant sa peau de velours. Mes dents affranchissent sa poitrine. Elle rebondit doucement, et sans tergiverser, j'attrape la pointe que je suce avec avidité. Elle ne peut se mouvoir autant qu'elle le voudrait, mais épouse de son corps de nymphe le moindre de mes gestes. Ondulant comme si elle était un roseau se soumettant au rythme de la tempête que je suis. Obéissant à ma pulsion de caresser son entrecuisses, j'utilise ma main libre pour me frayer un chemin entre son ventre et sa culotte.

— Malone, libère-moi, implore-t-elle presque.

— Non, réponds-je autoritaire. C'est moi qui contrôle et je te plierai à ma volonté.

A-t-elle compris mes dernières paroles ou mon index longeant son pubis en direction de sa féminité lui a-t-il fait perdre le fil de ses revendications ?

— Je suis déjà à toi, échappe-t-elle entre deux soupirs hachés d'un plaisir anticipé.

Mon attention complète et totale est absorbée par la façon qu'a son corps d'onduler sur cette main qui s'insinue centimètre par centimètre dans son sous-vêtement détrempé. J'effleure son bouton de chair et remarque qu'elle retient son souffle dans l'attente de bien plus. De la pulpe de mes doigts, je découvre chacun de ses replis et me délecte de tous les sons qu'elle produit.

— ARRÊTE DE JOUER AVEC M... ouuuu.... ahhhh..., conclut-elle dans une plainte s'étirant à l'infini au moment où je m'introduis de mon majeur en elle.

Je jouirais presque simplement en la regardant éprouver son désir. Elle est entière, sans concession. N'y tenant plus, je retire ma main, étouffant ses protestations en baisant sa bouche de ma langue. Je veux la labourer, la pénétrer d'un coup. Je souhaite qu'elle perde ses repères entre douleur, plaisir et assouvissement. Qu'elle oublie qui elle est et qui elle a été avant que je la prenne. Je la tourne dos à moi sans même que ça me demande un effort, baisse son pantalon et sa culotte, libérant sa croupe que je crevais d'envie d'entendre claquer sous mes paumes. L'empreinte vive marque sa chair délicate et c'est avec cette image en tête que je détache mon jean et que je le descends sous mes fesses. Elle regarde par-dessus son épaule et dévoile une moue satisfaite en constatant que je suis prêt. Elle appuie ses bras sur le haut du sofa, cambre son dos et bouge son cul comme si elle

cherchait à m'y convier. L'invitation est tentante, mais ce n'est pas l'entrée qui m'intéresse au moment où j'attrape ses hanches et la fais coulisser sur mon membre bandé. Elle émet une plainte qui me comble plus qu'escompté. Elle apprécie donc cette brusquerie que j'essayais de brider ?

Je ne retiens pas mon deuxième assaut, visant à tester son seuil d'endurance. Je la pourfends d'un coup de reins, ma queue se loge au fond de son intimité brûlante. Elle gueule, comprenant ce que je veux. Non seulement elle me l'offre, mais elle semble éprouver le même penchant pour la brutalité des pénétrations. Je donne tout ce que j'ai pour son plus grand plaisir. Mes doigts s'impriment dans sa chair et elle coordonne ses gestes aux miens, me rejoignant à mi-chemin avec fracas. Le son de nos corps se claquant l'un contre l'autre résonne comme la plus sexuelle des mélodies. Je grogne telle une bête sur le point de crever, et j'avoue qu'à cet instant, c'est ce que je me sens devenir.

Je suis à deux doigts de tout lâcher lorsqu'elle se tend comme un arc et qu'elle ne parvient plus à synchroniser ses allers-retours. Elle est aussi muette qu'elle était expressive et je devine qu'elle est sur le point de jouir. J'accentue mes va-et-vient et pense pouvoir tenir encore un peu quand sa voix de cristal perce le silence. Elle utilise mon nom comme s'il s'agissait d'une prière, d'une supplique et d'une sentence en même temps. Ce son... me fait perdre toute volonté et je me répands dans son ventre au moment où je remarque sa main égarée entre ses cuisses, se caressant pour que nous atteignions l'éden de façon simultanée. Si je croyais que la baiser me débarrasserait de mon obsession pour son corps, je ne comprends que trop tard à quel point je me suis fourvoyé.

CHAPITRE 16 - Je ne sais pas te dire non

Charlie

- Faire l'amour avec Malone est indescriptible. C'est bien la première fois que je me retrouve sans mots. Sans mots et sans latex, merde ! On a agi sous l'impulsion du moment, et ni l'un ni l'autre n'avons pensé à se protéger. J'avais le pressentiment qu'il serait l'amant idéal, mais la réalité va au-delà de mes espérances. Tout en lui transpire la sauvagerie, la bestialité. De son regard incendiaire à faire brûler ma culotte à ses coups de reins sans retenue qui me pulvérisent au septième ciel avec une facilité déconcertante.

Je suis encore dans mon lit avec un sourire idiot fiché sur la tronche, en sentant déjà un début de courbatures. Après nos ébats dans son bureau, nous nous sommes rendus sous la douche pour effacer l'odeur de nos appétits enfin repus. Mais nos corps nus, à nouveau exposés, ont réveillé la luxure qui nous anime depuis que le pas a été franchi. Je ne sais pas lequel des deux a initié le rapprochement, mais nous étions en symbiose parfaite. Une oeillade plus appuyée que l'autre et nous ne faisons déjà plus qu'un. Accrochée à ses épaules, les jambes croisées sur ses hanches, et le dos cognant contre le carrelage, avec en *featuring* l'eau tiède de la douche qui rafraîchissait nos corps échauffés. Puis nous nous sommes installés sur mon lit, et nous avons passé les heures suivantes à nous révéler différemment que sur le plan charnel. Je lui ai parlé un peu de Tiago, mon meilleur ami décédé trop tôt, mais en restant dans les grandes lignes. Je pourrais dire que c'est par pudeur, ou parce que la douleur est encore trop présente, mais je mentirais. Venger la mort de Tiago est l'élément déclencheur de mon engagement dans une agence gouvernementale, et cela fait partie de mon jardin secret. De son côté, il m'a expliqué plus en profondeur la relation qu'il entretenait avec Tania. J'ai ressenti la douleur qu'il éprouve encore aujourd'hui malgré le détachement dont il a fait preuve dans ses mots. Et j'ai honte de le dire, mais je suis jalouse d'une morte. Elle a marqué sa vie à jamais. Je me surprends à me demander si mon passage dans la sienne lui laissera une empreinte aussi ancrée. C'est sûrement cette espèce de rivalité qui m'a poussée à le chauffer. Encore. Alors que mon corps n'en pouvait plus et que mon cerveau était sur le point de programmer son mode veille.

Je roule sur le matelas et enfonce mon visage dans l'oreiller qui sent encore lui. Je présume que j'ai dû m'assoupir un instant et qu'il a rejoint son lit. Ce n'est pas plus mal, parce qu'il faut que je reprenne mes esprits avant de foncer droit dans le mur. Je voulais juste une baise avec le beau gosse qui me sert de coéquipier provisoire, histoire de pimenter un peu notre mission, et voilà que j'en suis rendue à espérer d'avantage. Une passade à court ou moyen terme m'irait très bien. Nos métiers sont trop prenants et dangereux pour envisager quoi que ce soit d'autre, j'en ai parfaitement conscience. Mais il est clair qu'une seule nuit avec lui ne sera pas suffisante. Si seulement il avait été nul, j'aurais pu passer à autre chose aussitôt, mais non, il a fallu qu'il se hisse en tête de liste de mon classement !

Je finis par quitter la douceur de mon drap et prends le temps de me préparer avant de descendre. J'opte pour une tenue légère, avec une robe fluide à bretelles aux couleurs estivales, coupée par une large ceinture marron, et ses sandales en cuir assorties qui me donnent un air bohème. Lorsque j'arrive au rez-de-chaussée, Malone claque la porte d'entrée, contrarié.

— Vendeur d'encyclopédies ? Un client mécontent ? Ta mère ?

— Ton petit ami, grogne Malone au moment où les graviers de l'allée crissent sous le départ précipité d'une voiture.

— Archibald, ma cible, précisé-je d'un ton posé alors que je fixe par la fenêtre sa Ferrari qui décampe. Et tu viens de le faire fuir pour quelle raison ?

— Pour parfaire mon rôle du grand frère protecteur qui refuse que sa petite sœur sorte avec un connard.

Mon portable vibre dans ma main.

[Ton putain de frère n'a pas voulu me laisser entrer. Appelle-moi quand tu veux, j'ai hâte de reprendre là où l'on s'est arrêtés. À tout à l'heure, ma Cendrillon.]

— Si ça peut te rassurer, ta couverture n'a rien à craindre. Par contre, ton comportement n'aide en rien la mission !

— Tu ne le connais pas, justement. Son envie de me faire chier va le pousser à revenir encore plus vite vers toi, à t'emmener là où il veut. Son empressement va le mener à la faute.

— Je n'ai pas besoin de ton intermédiaire pour ça. Je sais parfaitement ce que je fais avec lui, alors arrête de penser que ton aide m'est primordiale. S'il est lié à la divulgation de la liste, je saurai mettre le doigt dessus. Je suis prête à tout pour ma mission.

— Dans ce cas, pourquoi perdre ton temps ici, à discuter avec moi ? Vite, file ! Va collecter tes preuves sur le bout de sa putain de bite ! crache-t-il vindicatif et sans essayer de cacher son écœurement.

S'il y a bien une mission qui me tient à cœur, c'est celle-ci, donc oui, si je dois vendre mon âme au diable pour assurer la protection de tous nos témoins, je le ferai sans hésiter. C'est plus qu'hypocrite de sa part de me reprocher une chose qu'il n'hésiterait pas une seconde à commettre pour obtenir les éléments qu'il lui faut.

Il croise les bras sur son torse et me fixe silencieusement, ses sourcils froncés à outrance comme s'il n'y croyait pas. Une boule de colère gonfle dans ma poitrine.

— Tu penses sincèrement que me faire culbuter pour gagner sa confiance me fait plaisir ? Non, Malone, ce n'est pas la partie de mon travail que je préfère. Mais les personnes que l'on protège croient en nous. Elles s'exposent au péril de leur vie pour nous aider à enfermer des criminels. Elles font leur part du marché, à nous de faire la nôtre. Même si cela demande un sacrifice.

Je m'avance vers lui, les poings fermés et la langue acérée.

— Si c'était juste pour baiser avec un connard arrogant, c'est déjà fait puisque j'ai le même à la maison.

Alors que je suis obnubilée par mes efforts pour canaliser la colère qui gronde en moi, sa vitesse me prend au dépourvu et, sans que je le voie venir, Malone me claque contre la large porte d'entrée, son avant-bras bloquant mes épaules et ses doigts enveloppant mon cou sans toutefois exercer de pression.

— Je t'interdis de me comparer à lui.

J'enroule mes doigts autour de ses poignets et utilise sa force pour me soulever. Mes jambes entourent son bassin et l'obligent à se coller contre moi.

— Tu as raison, tu es pire qu'Archibald.

Ses mâchoires se contractent et son souffle devient lourd. Mais au lieu que ses mots me heurtent de reproches ou d'insultes, ce sont ses lèvres qui télescopent les miennes. Sa langue revendique ma bouche avec autorité.

Pour ne pas entacher notre entente déjà fragile, Malone choisit une autre arme pour exprimer sa propre colère. Une bataille à coups de morsures, de gémissements et d'ardeur que ni l'un ni l'autre ne semble disposé à perdre. Je m'accroche à ses cheveux, les tirant entre mes doigts crispés, à mesure que la passion se propage dans mes veines. Il me défait de sa prise et ses paumes se pressent sans ménagement contre ma poitrine. Les réminiscences de la veille s'infiltrèrent dans mon cerveau et les images, bien trop récentes, aiguissent mon appétit de lui. J'ondule lascivement des hanches pour sentir son désir déjà palpable, et lui soutire des sons gutturaux de plaisir malgré les raisons de ce corps-à-corps. Ma fine culotte frotte contre son pantalon déformé par son sexe tendu, se gorgeant de mon propre désir. Je libère sa tignasse d'une main qui s'emploie à présent à lui défaire sa ceinture. La barrière de tissu me frustre, j'ai besoin de sentir la peau douce de son membre entre mes doigts, de continuer à le malmener de bien des manières jusqu'à ce qu'il perde le contrôle. La boucle en métal se détache à peine que j'infiltrerai déjà ma main dans son boxer. Son grognement m'encourage, et j'empoigne fermement sa verge avant de la faire coulisser dans un va-et-vient endiablé.

Lâche prise, Malone, prends-moi là, maintenant, pensé-je sans l'avouer à voix haute.

Ma supplique silencieuse semble l'atteindre. D'un geste brusque, il dégage ma main et baisse davantage son boxer jusqu'à libérer l'entièreté de son sexe dressé. Je manque d'air, mes poumons me brûlent d'anticipation tandis que je sens sa main écarter ma culotte, et presque simultanément, son gland chaud s'imprégner de ma moiteur.

— Le jour où il te baisera, tu comprendras que je ne lui ressemble en rien. Et c'est à moi que tu penseras pendant qu'il te culbutera, éjecte-t-il entre ses dents serrées alors qu'il s'introduit enfin en moi.

Il avale mon soupir d'aise entre ses lèvres, en s'enfonçant jusqu'à la garde. Mais soudain, un coup frappé à la porte nous oblige à reprendre pied. J'ai les jambes tremblantes d'un plaisir avorté, les lèvres gonflées par ce baiser tumultueux et le cœur au bord de la rupture. Malone se retire, réajuste son pantalon, puis se contente de discipliner sa coiffure en glissant ses doigts dans sa tignasse pour la plaquer en arrière et s'essuie les lèvres pour effacer les traces de nos ébats. En une fraction de seconde, plus rien ne transparaît chez lui tandis que de mon côté, je peine à me remettre de mes émotions. Il attend néanmoins mon approbation avant d'ouvrir la porte et de

nous exposer au monde extérieur. Je souffle un grand coup et acquiesce de la tête. On découvre une Alexia toute pimpante et souriante qui se dirige directement vers moi. À la façon dont elle ignore Parker, il n'essaie même pas d'établir de contact avec elle et s'efface de lui-même.

— On devait se voir aujourd'hui ? lui demandé-je, surprise de sa visite, et tentant, malgré mon visage en feu, de feindre le naturel.

— Non, rassure-toi, tu n'as pas oublié de rendez-vous, me répond mon amie en se marrant de mon air hébété. Je reviens du traiteur et je réalise que j'ai encore énormément de préparatifs à organiser, valider, penser... J'ai besoin de ton aide, Charlie, et c'est urgent sinon je cours au désastre, me supplie-t-elle, une moue faussement exagérée déformant ses traits.

— Je ne sais pas te dire non. Et puis en toute sincérité, je n'ai pas mieux à faire, alors autant mettre à profit mon temps pour sublimer la petite soirée que tu es en train de concocter. Laisse-moi juste deux secondes de prendre mon sac à main et je te suis !

Je récupère à la hâte mon sac qui traîne sur un canapé, heureuse de quitter cette atmosphère aussi anxiogène que sexuelle qui me donne le tournis.

— Tu es sûre que ça va, toi ? m'interroge Lexie en posant délicatement une paume sur ma joue encore échauffée, je trouve que tu as les yeux brillants, tu ne couves rien ?

Son attention pourrait être adorable si elle ne me mettait pas autant mal à l'aise. Je lève les yeux au ciel et rejette son inquiétude d'un revers de la main.

— C'est Parker qui me rend malade, on était en train de se disputer juste avant que tu arrives. Figure-toi qu'il a osé virer Archibald comme un malpropre ! Pauvre chou... Il a profité d'un moment où j'étais à l'étage pour lui fermer la porte au nez.

Prête à quitter les lieux, Lexie s'arrête net et porte la main à sa bouche, choquée par l'attitude de mon pseudo-frère.

— Mon Dieu, le goujat, s'insurge Lexie.

— Tu entends ça, Parker ? crié-je à son attention. Lexie affirme que tu es un connard !

Finalement, ma présence servait davantage à tromper son ennui qu'autre chose. Depuis le temps qu'elle prépare ce genre de mondanité, Alexia est une organisatrice hors pair et je ne lui ai été d'aucune utilité. Sauf peut-être pour valider les cocktails prévus en les goûtant. Résultat, nous sommes un peu éméchées alors que nous sommes en plein milieu de l'après-midi.

— Eh bien voilà, je pense qu'on a fait le tour. Cette charge mentale va me filer des rides et je suis trop jeune pour ressembler à toutes les femmes de ce monde : aigries et fripées, se moque Lexie en gloussant.

— Justement, tu as la jeunesse ! Tu te fonds dans le moule en faisant le même genre de soirées alors que tu pourrais au contraire te démarquer. On s'encroûte dans ces événements, il faut du divertissement !

Le regard d'Alexia s'illumine et un grand sourire étire ses lèvres carmin. Elle vide son cocktail d'une traite et claque le verre sur la table, déterminée à prendre les choses en main.

— Tu as raison, Charlie, je dois trouver une distraction originale qui plaise à toutes les tranches d'âges, et autant aux hommes qu'aux femmes de préférence. Une attraction qui restera dans les annales et me propulsera comme reine incontestée des mondanités de la ville ! s'exalte Lexie. Une idée ?

Je me retiens de rire. Son exubérance est rafraîchissante. Et surtout, elle tombe à point nommé. Nous avons besoin de temps pour fouiller et l'attention de tout le monde doit être focalisée suffisamment longtemps pour cela.

— Une soirée caritative ! Mais pas comme les autres, m'empressé-je de préciser lorsque son visage se referme. Une mise aux enchères des plus beaux spécimens d'hommes et de femmes prêts à donner de leur personne pour une cause quelconque. Ce n'est pas l'association humanitaire à défendre qui les intéresse, soyons honnêtes. Par contre, lâcher un gros billet pour disposer d'un beau mâle le temps d'une soirée, voilà l'originalité dont tu as besoin.

Ses yeux s'agrandissent de stupéfaction à mesure qu'elle réalise l'ampleur de l'événement.

— Charlie, tu es parfaite ! s'écrit-elle. Mais qui va se prêter au jeu ?

Un sourire carnassier fend mon visage en deux.

— Tu peux compter sur Parker.

— Il est tellement introverti, tu penses sincèrement qu'il va accepter ?

J'éclate de rire en imaginant Malone être vendu comme un bœuf lors d'un salon de l'agriculture. Une pièce de viande que les célibataires du coin vont s'arracher. Il va détester et c'est exactement ce que j'adore.

— Absolument pas. Mais quand tu annonceras son nom au micro devant toute l'assemblée, il n'osera pas refuser. Et tu peux ajouter Archibald aussi, lui qui aime se mettre en avant, je ne pense pas avoir beaucoup de difficulté à le convaincre. Peut-être que Sam aimerait aussi participer ?

Elle réfléchit un instant, mais à sa tête qui dodeline doucement de droite à gauche, je connais déjà sa réponse avant même qu'elle ne la verbalise.

— Non, je ne préfère pas. Par contre, je vais faire partie de la liste. Sam et moi sommes un peu en froid dernièrement. S'il veut se faire pardonner, il va devoir mettre la main à la poche et me mettre hors concours lui-même !

Je ne sais pas s'il s'agit d'une ouverture de sa part pour se confier, mais j'ai créé le malaise dans son couple, et même si Sam risque de finir en prison prochainement, je me sens mal à l'idée de l'avoir fait souffrir intentionnellement. Pour obtenir une réaction immédiate de la part d'une femme, il faut jouer sur sa jalousie, son honneur ou son ego. J'avais parfaitement conscience que cette ruse allait insinuer un doute et être un élément déclencheur.

— C'est à cause de la clé magnétique retrouvée dans la bibliothèque ?

Elle hoche la tête et pousse un long soupir.

— Il me jure qu'il ne l'a jamais vue auparavant et qu'il ne me cache rien. Je l'ai accusé d'être infidèle et sa façon de réagir m'a brisé le cœur. J'étais tellement en colère, mais lorsqu'il s'est assis devant moi et qu'il a pris ma main entre les siennes en me jurant qu'il n'en était pas le propriétaire... Tu vas trouver cela con mais... je l'ai cru. Mais avoue que c'est bizarre tout de même !

— Tu accueilles régulièrement du monde chez toi, Lexie. La clé était cachée dans un vieux livre qui sert plus d'ornement qu'autre chose. Elle a très bien pu être mise ici par un convive qui a fini par oublier son existence ! As-tu confiance en Sam ?

— Il avait l'air si sincère, me répond-elle simplement.

— As-tu confiance, Lexie ?

— Oui, me souffle-t-elle finalement. Il a mon entière confiance.

La pauvre, elle va être anéantie lorsqu'elle réalisera l'ordure qu'est son mari.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17 – bas les masques

Malone

Quelques jours que ma vie se résume à surveiller des écrans en direct ou les enregistrements de la maison des Jefferson. Je mange face à Sam qui bosse à son bureau ou devant Lexie qui se pose continuellement des questions existentielles aussi pertinentes que : quelle est la couleur de vernis à ongles à la mode ce mois-ci ? J'ai trouvé nécessaire de prendre mes distances avec Charlie, le temps de réfléchir à ce qui s'est produit entre nous. Si je ne suis pas homme à regretter, je comprends tout de même que pour la mission, les rapprochements ne peuvent que devenir des éléments perturbateurs. Elle est sexy, sublime et elle m'électrise tout autant positivement que négativement. C'est précisément cela le problème. Coucher avec elle ne sert pas nos intérêts, ça ne risque que de compliquer les choses. Je pourrais bien sûr mettre provisoirement ça de côté et prévoir de la baiser jusqu'à plus soif après qu'on aura mené à bien ce qui nous a été confié. La vérité c'est que ce n'est pas une personne que Malone fréquenterait dans sa vie réelle. Elle est tête folle, exubérante, brouillon et à peu près mon contraire à tous les niveaux. Voilà pourquoi la tenir à distance me semblait être plus sage.

Parfois, elle passe dans le coin et m'apporte de quoi manger, d'autres fois elle me traite de putois puant en s'esclaffant. Il faut dire que depuis qu'elle connaît l'existence de la pièce que je lui cachais jusque-là, elle sait où me trouver la plupart du temps. Je croyais que ça m'importunerait plus que nécessaire, mais contre toute attente, ça brise l'isolement dans lequel je me vautre. J'essaie d'éviter d'avoir à quitter la maison. Version que renforce Charlie en invoquant devant ses amies le contrat d'envergure que j'ai obtenu d'une firme en Chine.

Je désespère de ne rien découvrir depuis que nous surveillons l'endroit. L'absence de résultat, doublée de mon impression d'avoir loupé un truc, m'irrite grandement.

Peut-être que passer plus de temps à étudier ceux qui t'entourent qu'à te laisser distraire par ta partenaire aurait été plus payant.

Je ronchonne à voix basse et c'est cet instant que choisit ladite tentatrice, attrapant une chaise qu'elle installe à côté de la mienne.

— Tu sais que je suis aussi habilitée à surveiller des cibles et à répertorier ce que je vois, nan ? porte-t-elle à mon attention de façon très peu subtile.

— Et ?

— Et ça te permettrait de faire une pause, plus que méritée.

— Pff ! Pour te laisser récolter tous les crédits ? Tu oublies !

— Ce que tu peux être contrôlant, se plaint-elle en s'avachissant sur son siège.

— Il me semble que ma *propension à contrôler mon environnement* ne t'a pas déplu en tout point, argumenté-je avant de l'apercevoir s'esclaffant comme si je venais de lui balancer la blague de l'année.

— Propension à... bla-bla-bla... Tu ressens même le besoin d'enjoliver les termes pour te rendre moins chiant ?

J'ouvre la bouche pour rétorquer quelque chose de bien senti lorsqu'un mouvement sur le moniteur attire notre attention.

Jefferson qui est assis devant son PC relève la tête, surpris, et paraît tendre l'oreille. Le son ne doit pas être très fort puisque je ne l'entends pas non plus.

Je bascule ma fenêtre donnant accès à ce qu'il observe en temps réel sur son ordinateur, mais rien à signaler, il ne s'occupe que de la simple compta. Franchement emmerdant, d'ailleurs.

Il se lève et fouille le lieu du regard. Comme s'il cherchait quelque chose, mais sans savoir quoi ni où.

— Tu vois ça ?

— Oui ! Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Je hausse les épaules pour toute réponse. Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Lexie pénètre à son tour dans la pièce et parle avec Sam de quelques détails concernant la soirée qu'elle organise avec ma fausse frangine. Elle lui énumère les festivités prévues et lui demande ce qu'il pense de serveurs couverts de paillettes d'or, lui expliquant à quel point cela ferait fastueux. Il est évident qu'elle s'efforce de justifier le dépassement de coûts, mais il s'en fiche comme de son premier million, continuant d'arpenter l'endroit au grand dam de son épouse.

— Tu as remarqué qu'elle ne semble rien entendre ?

— Oui, elle le scrute comme s'il était fou.

— C'est peut-être le cas, et on perd notre temps depuis le début, propose Charlie en s'affalant à nouveau sur sa chaise.

— Ou ça tendrait à prouver que ta chère amie, sa bienveillante femme, reste avec lui parce qu'elle sait qu'elle obtiendra bientôt beaucoup de fric.

Elle soupire, comme si elle espérait réellement que Lexie était une personne sincère et dévouée. L'exception dans ce monde de salauds.

— Elle n'a pas tenté de te séduire comme toutes les autres, pas vrai ? Qu'il soit malade n'empêche en rien que ses sentiments puissent être véridiques, plaide-t-elle aussitôt.

— Tu adhères véritablement à ces conneries ? m'enquiers-je, quasi découragé que ce puisse être le cas.

Je lâche l'écran des yeux quelques secondes pour l'observer elle. Son visage se ferme d'un coup.

— Tu es en train de me demander si je crois en eux ou si je crois en l'amour ? Et toi, Malone, quelle est ta position sur le sujet ? relance-t-elle comme si elle me faisait passer un test.

Je réfléchis un instant à son interrogation et sens que la situation se corse.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Réponds seulement à la question.

— Je pense que les humains apprécient le concept de l'attachement. Est-ce que je gobe tous ces trucs concernant les âmes sœurs, les gens qui risqueraient leur vie pour l'autre, etc. ? Non.

— Tu n'as donc jamais aimé ? Et Tania ?

Cette conversation commence à m'emmerder franchement. Je n'ai pas envie de décortiquer mes sentiments pour une défunte.

— Parker affectionnait beaucoup Tania, il était habitué à sa présence, à compter sur elle... Malone n'aurait jamais pu vivre avec une femme comme elle.

— Pff, on dirait le genre de choses qu'invoquerait un mec dans un procès pour meurtre. « Non, monsieur le juge, ce n'est pas moi qui l'ai éventrée, c'est Parker, mon jumeau démoniaque ! »

— Je ne suis pas comme toi, moi ! Je ne cherche pas à être moi-même lors de mes infiltrations. On me file un personnage et je le joue. Je n'ai pas envie de créer un hybride de lui et moi.

Elle semble méditer nos propos alors que je poursuis le visionnage, définitivement chiant, de la vie conjugale des Jefferson.

— C'est pratique quand on veut se dissocier d'un deuil, de la culpabilité ou d'une perte, n'est-ce pas ?

— Ne t'aventure pas sur ce terrain-là.

Mes poings se crispent, mon être tout entier se tend.

— Je ne fais que signifier que...

— Je ne tiens pas à savoir ce que te dicte ta psychologie de bas étage. Tania, c'est du passé, et note que tu l'évoques bien plus souvent que je ne le fais. Serais-tu jalouse d'une morte, Charlie ?

J'essaie de rester calme, de parler d'un timbre égal et de conserver un visage imperturbable, mais ça me demande un self-control de malade.

— Je ne suis pas « jalouse », seulement tu avances d'un pas pour en reculer de huit. Une nuit tu me prends sauvagement sur le canapé-lit de ta *panic room* et la suivante tu agis comme si rien ne s'était produit. Alors je crois être en droit de m'interroger sur celui avec qui je baise. Parker, le beau veuf mystérieux qui a de l'ambition et qui excelle dans l'impassibilité, ou son alter ego dissociatif, Malone, qui ressent le besoin de tout contrôler parce que sans rôle à jouer il ignore qui il est.

— Tu vois ça ? Tu entends notre discussion ? La nature de nos propos ? Voilà ce que ça donne de transgresser les règles, et de ne pas nous en tenir à notre objectif premier.

— Oh, respire et ne te stresse pas, Malone, tout ce qu'on a fait, c'est coucher ensemble. Une expérience agréable qui ne mène vers rien d'autre.

— Alors, POURQUOI ON A CETTE PUTAIN DE CONVERSATION ? POUR-QUOI ?

— Jefferson...

— Quel est le lien ? Je te demande pourquoi on tombe dans ce genre d'échange stérile et toi tu me...

— Malone ! Ferme ta gueule et regarde l'écran bon sang !

Je remarque qu'elle fixe le moniteur et qu'elle se soucie soudainement bien peu de notre sujet de discorde.

Je me penche et examine les images se déroulant sous nos yeux.

Jefferson en train d'écouter son plancher. Littéralement, j'entends. Il est seul, sa femme s'étant sûrement éclipsée à un moment quelconque pendant notre engueulade. Il est couché sur le parquet de bois de son bureau, l'oreille collée au sol, à écouter Dieu sait quoi. Il y a un truc qui cloche, et si Charlie et moi le comprenons, ça semble être aussi le cas de Jefferson. Vif, il se relève d'un coup, va jusqu'à son tiroir du meuble de travail, saisit un coupe-papier et reluque, suspicieux, l'endroit où il était recroquevillé plus tôt. En moins de deux, il redresse la tête, se retourne et planque son outil dans la bibliothèque. Il attrape ensuite un bouquin dans l'imposante

étagère en chêne. Lexie n'est pas visible dans l'angle de la caméra, mais sa voix somme son époux de la rejoindre dans une autre pièce. Jeff répond qu'il arrive et de nouveau, nous nous retrouvons face à un écran où plus rien ne se produit.

— Demain, on passe à l'action lors de la soirée. On doit impérativement savoir ce qui se cache sous le parquet. Si ça se trouve, c'est le jetable. Et si c'est le cas... ça peut signifier que Jeff est aussi ignorant que nous à son sujet et que nous nous sommes trompés de cible.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18 - Bordel de merde !

Charlie

— Tu ne pouvais pas trouver une robe moins voyante ? me réprimande Malone une nouvelle fois tandis qu'il nous conduit en direction de la demeure des Jefferson.

Ses coups d'œil sont acérés, incessants, et plus je ressens sa colère, plus j'ai envie de rire.

— Non, mais... sérieusement, Charlie, insiste-t-il encore, les hommes vont tous être en rut et vont te mater toute la soirée. Explique-moi à quel moment on va pouvoir s'éclipser discrètement si tous les vicieux passent leur temps à baver sur toi ?

Ça sent la jalousie derrière cette raison à la con ou je me trompe ? Non... le connaissant, il le pense vraiment.

— Un jean-T-shirt aurait fait tache dans le décor, Malone. Je suis agent de terrain dans les Services secrets des États-Unis d'Amérique, tout est dans le titre. Même à poil avec une plume dans le cul, j'arriverais encore à passer inaperçue, alors lâche-moi avec cette robe. Une fois la mission finie, je n'aurai plus l'occasion de porter d'aussi belles toilettes, laisse-moi en profiter sans jugement et surtout sans condescendance.

Pour toute réponse, il émet un grognement sinistre. Ses phalanges blanchissent sur le cuir du volant et après un énième coup d'œil à ma tenue, il se concentre sur la route jusqu'à destination. Il se gare, m'ouvre la portière et me propose son bras sans se déridier. Ma robe se déploie et vient frotter sur mes escarpins pailletés d'argent. Je souris, me gonfle d'orgueil, empreinte d'une fierté mal placée. Il est rare qu'une femme se trouve sublime, se jugeant souvent sur ses complexes. Mais ce soir, je me sens magnifique. De couleur blanche, la robe met en évidence mon épiderme doré par le soleil. La soie sauvage épouse mes formes comme une seconde peau, la transparence d'une partie du tissu dévoilant les endroits stratégiques de mon anatomie. Le creux de mes reins, mon nombril, mes épaules et l'entièreté de mon dos sont mis à nu. Pour l'occasion, mes cheveux ont été légèrement ondulés et un maquillage *nude* finit la présentation. Je me sens femme, belle et invincible. Je tourne la tête et détaille un instant mon *frère* qui me sert de cavalier. Ses cheveux bruns faussement indisciplinés lui tombent sur les tempes, lui conférant un air

sauvage. Son costume trois-pièces gris tempête qui fait ressortir ses pupilles d'un bleu orageux dont il a du mal à se débarrasser. Mais malgré tout il transpire la sexytude et je sais déjà qu'il va être le centre de toutes les attentions. Nous entrons dans la demeure où les convives sont déjà nombreux, rassemblés en petits groupes, à échanger probablement de banalités. Malone enveloppe ma main de sa paume chaude pour m'obliger à me défaire de son bras. Avant de me relâcher, il exerce une légère pression sur celle-ci qui signifie : action. Alors on se sépare, la mission bien ancrée dans notre conscience. Parker s'insère dans un groupe d'hommes et prend la conversation en route, tandis que je greffe un sourire factice sur mes lèvres en déambulant dans la salle à la recherche de Lexie, saluant au passage ceux dont les visages commencent à m'être familiers. Quelques regards indiscrets me poursuivent alors que je me rends dans la cuisine où j'espère y trouver mon amie, lorsqu'un avant-bras me ceinture et me rapproche d'un corps. Instinctivement je me tends et mes pieds prennent appui sur le sol pour parer une attaque, mais je me détends de moitié quand je reconnais le parfum d'Archibald.

— Magnifique, murmure-t-il au creux de mon oreille. Non, je dirais époustouflante.

Il dépose un léger baiser sur la peau fine de mon cou, qui me fait frissonner malgré moi. Je me retourne, et j'effleure ses lèvres des miennes sans l'embrasser puis suis la ligne de sa mâchoire.

— Pas mal non plus, monsieur Carlos.

Je susurre mes mots comme des insanités et presse ma poitrine contre son torse, exagérément. Sa main à présent dans mon dos se raffermie et il déglutit péniblement. Maintenir la tension sexuelle entre nous est ma meilleure arme le temps de savoir jusqu'à quel niveau il est impliqué dans cette histoire. Et depuis qu'il s'est mis à genoux dans ma chambre pour me faire jouir avec sa langue, il est clairement en chien et attend désespérément un retour de ma part.

— Charlie, ma belle Cendrillon... et si on s'éclipsait avant minuit ? Je voudrais te faire visiter mon royaume.

Je pose une main sur son cœur et me détache un peu de lui afin de rencontrer son regard charmeur. Je tire ma lèvre inférieure en une moue enfantine et prends un air déçu.

— Alexia attend beaucoup de moi ce soir, je ne peux pas l'abandonner. Et je suis venue avec mon garde du corps..., laissé-je ma phrase en suspens,

tournant mes yeux vers mon *frère*.

Comme si ce dernier sentait mon regard, il incline le menton vers nous, se contentant de nous fixer d'un air sombre. L'atmosphère devient irrespirable et mon cœur manque un battement. J'ai conscience que sa haine est dirigée vers Archicon. Et peut-être aussi pour ma robe trop voyante, pour parfaire son rôle de grand frère ou tout un tas d'autres raisons. Mais lorsque ses yeux polaires se braquent sur moi, je défaille. Je veux qu'ils transpirent uniquement l'envie, le sexe, le désir. Pas une colère sournoise qui donne la sensation qu'il veut me sauter dessus... pour m'étrangler.

— J'en ai rien à foutre de la permission de ton frère. J'en peux plus, Charlie, je rêve de toi en continu. Parfois j'ai l'impression d'avoir encore ton goût dans ma bouche.

Archibald me sort de mes pensées et je coupe le contact visuel avec Malone pour me concentrer sur ma cible.

— J'ai tout autant envie que toi de nous retrouver seuls, mais ce soir, c'est juste impossible, mens-je.

— Tu es la reine de la frustration, Charlie. Très bien, d'accord... Et je dois tuer qui pour que tu bloques demain soir pour ton petit ami ?

Un frisson parcourt mon épiderme. Il se veut drôle, j'ai parfaitement compris, mais je sais qu'il est réellement capable d'éliminer un problème de ses mains. Je souris pour la forme, mais connaissant Archi, j'ai plus envie de sortir mon Glock de mon sac et d'en retirer la sécurité.

— Demain ? répété-je en faisant semblant de réfléchir. Je ne sais pas, comme on dit, « demain est un autre jour », mais si tu veux marquer des points, il y a déjà une invitation que tu peux accepter.

Circonspect, il arque un sourcil sans se défaire de son sourire canaille. Je lui croche le bras pour l'emmener en direction du bar et lui explique dans les grandes lignes l'idée de sa mise aux enchères. Mais comme je m'en doutais, il se voit flatté d'être mis en avant et non vexé d'être vendu comme du bétail. Encore une différence avec son ennemi.

Installée à l'une des tables rondes qui ont investi le grand salon des Jefferson pour la soirée, je ronge mon frein en silence. Voilà des heures que les festivités ont commencé et autant de temps que je dois éconduire gentiment mon « petit ami » de plus en plus entreprenant, rassurer Lexie sur

la réussite de la mise aux enchères et calmer Malone. Heureusement que tout ce petit monde n'est pas à la même table. Pour le moment, je souris à Mme Hirst, redoutable femme d'affaires ayant fait fortune dans la spéculation boursière, me débitant des propos féministes tandis que je dois en même temps repousser une main baladeuse d'Archi qui tente discrètement de se frayer un passage sous la table, entre ma robe et ma peau.

Soudain le tintement d'un verre attire notre attention. Puis Alexia Jefferson se lève, et de sa démarche chaloupée, zigzague entre les tables pour monter sur une petite estrade éphémère, créée pour l'occasion. Elle tapote du bout de son index manucuré le micro avant de le porter à sa bouche. Elle parle, ou plutôt elle s'écoute parler, heureuse d'avoir une assemblée pendue à ses lèvres. Elle remercie ses invités de leur présence, puis fait référence à la surprise qu'elle leur a réservée. Et visiblement sans l'aide de personne vu qu'elle s'attribue les applaudissements des convives, ravis, sans même me mentionner.

Fais ton show, Lexie, maintiens-les en haleine, ça nous permettra de mettre la main sur ce qui se cache sous ton putain de plancher.

— ... Tous vos généreux dons seront reversés à l'association les « Papillons bleus », destinée à améliorer les conditions de vie de nos pauvres enfants atteints de cancer. Cette vente aux enchères est certes originale, mais dans un but bien sérieux. Je vous invite donc à faire appel à votre grand cœur. Mesdames et messieurs, notre premier candidat n'est autre que M. Archibald Carlos, que je n'ai nul besoin de présenter. Cultivé, drôle et charmeur, il est l'homme idéal pour passer une agréable soirée. Viens avec moi, mon beau, l'encourage Lexie sans trop avoir à insister.

Archibald se lève, ferme le bouton de sa veste anthracite et m'adresse une œillade de connivence avant de rejoindre notre hôte. Du haut de l'estrade, il salue les invités, joue au beau gosse sur un podium tandis que les mises commencent à se faire entendre. Je participe, provoquant des regards noirs de Malone, – ou Parker... je ne sais plus trop lequel des deux me fusille à cet instant, mais je prends mon pied dans les deux cas. Et en quelques minutes, je viens de faire perdre trente-sept mille dollars au gouvernement. C'est pour la bonne cause, dirons-nous, mais il est préférable que les contribuables n'en sachent jamais rien. Je ne sais pas encore comment je vais l'expliquer à mes supérieurs, mais la mission a

intérêt d'être une réussite sinon la pilule sera d'autant plus difficile à avaler.

Archibald me rejoint en se marrant et m'embrasse à pleine bouche, sous les acclamations des tables. Je rougis, de honte, et évite expressément de regarder dans la direction de Malone. Je sais d'avance ce que je vais y découvrir. Puis Lexie revient sur la scène et me cherche du regard. Lorsqu'elle me trouve, son expression devient mutine. Je lui adresse alors un signe de tête pour l'encourager. Parker ne refusera pas, c'est une certitude. Le psychorigide n'aime pas avoir l'attention braquée sur lui, c'est un fait. Mais il ne supporterait pas d'être pris pour un lâche.

Alexia se racle la gorge et sourit à l'assemblée avant de reprendre.

— Mesdemoiselles, mesdames, un nouvel apollon s'apprête à me rejoindre. La petite trentaine, avec un charisme impressionnant et des yeux à se damner. Il ne se laisse pas souvent approcher alors cette enchère est une aubaine pour celles qui veulent tenter leur chance ! Vous savez déjà de qui je parle ! Parker Levon a accepté notre invitation, merci, mon ami, tu peux venir ! lance Lexie sous les applaudissements.

Malone se crispe et ses joues se colorent d'un rose qui le rend touchant. Il hésite un instant à se lever de sa chaise, puis comme je m'en doutais, il finit par abdiquer. Je pouffe, jubile à le voir aussi mal à l'aise. Les mains dans les poches et ses pupilles meurtrières accrochées aux miennes, il se tient aux côtés de Lexie qui semble aussi prendre du plaisir à le voir ainsi.

— As-tu un mot pour toutes ces femmes qui vont enchérir sur l'un des plus beaux partis du coin ?

— Qu'on en finisse, se contente de répondre mon *frère* dans le micro que notre hôte lui tend.

Des éclats de rire et quelques moqueries fusent dans la salle. Mais cela ne décourage en rien les femmes fermement intéressées à gagner un rendez-vous avec l'insaisissable Parker Levon.

— Il fait son blasé alors qu'il clame à qui veut l'entendre qu'il n'a pas baisé depuis qu'il est veuf ! Pathétique, marmonne Archicon en détournant le regard de la scène.

Des mains se lèvent, des hochements de tête pour les plus timides, des cris pour les plus motivées. Avec son air sombre et son costume gris qui met en valeur son corps, il est à tomber à la renverse, et cela captive la gent féminine pendant de longues minutes. Mais bien trop vite à mon goût, Lexie met fin à son calvaire. Elle annonce le nom de la chanceuse, pour la

modique somme de cinquante-trois mille dollars. Je me lève et applaudis, pour le challenge réussi, pour ce dîner en prévision avec une vieille bourgeoise et pour les crampes à mes zygomatiques d'avoir tellement ri. Les candidats, au nombre de sept, défilent sur l'estrade, tous heureux d'amasser du pognon pour la cause. Je remarque l'empressement des gens à évaluer leurs congénères comme s'il s'agissait d'une maison de campagne ou d'une nouvelle voiture. Malone se lève pour se servir un verre et, je le parie, échapper à celle qui se tient à ses côtés et minaude en le tenant serré dans ses griffes. Elle rentabilise son investissement, qui peut l'en blâmer d'ailleurs.

Mais lorsque je le vois s'asseoir à nouveau à sa place et jeter un œil au cadran de sa montre, je reprends mon sérieux. Le plan doit se poursuivre. Je me penche vers Archibald et pose ma main sur son avant-bras en signe de possession.

— Tu veux bien prendre ma place et présenter Alexia pour la dernière enchère ? Tu es un showman, je sais que ce rôle est fait pour toi, complimenté-je, sans demi-mesure, mon « petit ami » afin qu'il accepte. Parler, j'adore ça, mais devant tout le monde... je ne me sens plus si à l'aise, d'un coup.

— Aucun souci. Heu... maintenant ? comprend-il sous mon regard insistant.

J'opine de la tête et me lève au même moment que lui.

— Je m'en vais de ce pas régler mon enchère en attendant. Je compte user et abuser de mon joujou pendant le temps qui me sera alloué, justifié-je mon absence à l'aide d'une réponse qui ne peut que lui convenir.

Son sourire s'agrandit instantanément. Je lui adresse un clin d'œil coquin et quitte le salon tandis qu'il se dirige vers l'estrade en conquérant, prêt à se mettre une nouvelle fois en valeur.

D'une démarche légèrement pressante, je longe la maison vide. Le temps nous est compté, il n'y a pas une minute à perdre. La main sur la poignée, je regarde autour de moi, puis lorsque je suis sûre d'être seule, je m'enfonce dans le bureau de Jefferson.

— J'ai failli attendre ! murmure une voix d'homme qui quitte la pénombre dans laquelle il s'était caché.

Je sursaute par surprise et non par peur, ayant reconnu la voix de Malone. La dernière fois que j'ai jeté un œil sur lui, il était en train de discuter à sa table, pourtant il est le premier de nous à être sur les lieux.

— Perds pas de temps à te plaindre et dégage cette putain de latte ! le réprimandé-je alors que je m’agenouille auprès de lui.

Malone sort un couteau de la poche de sa veste et de la pointe de sa lame, soulève délicatement la planche de bois. Elle craque sous l’effort, mais finit par céder.

Silence total. Excitation au summum. Le cœur battant, nous nous inclinons pour découvrir notre butin.

— Bordel de merde, lâche finalement Malone.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19 - Testostérone

Malone

Rien, putain ! Moins de vingt-quatre heures après, la cache est vide. Nous aurions dû nous en douter et trouver un moyen de la fouiller avant, car là s'envolent tous nos espoirs en moins de deux.

J'ai dû jouer les apollons toute cette putain de soirée et je ne remercie pas Charlie qui n'a pas cru bon de me prévenir qu'elle m'afficherait avec les autres comme du bétail. J'aurais certes pu décliner l'invitation à monter sur la scène prévue à cet effet, mais la peste avait bien présumé que ça me serait impossible sans bousiller mon image de mec froid, mais néanmoins philanthrope. Comment ne pas accepter de vendre ma compagnie à de riches femmes en échange de la totalité de leur mise, donnée à un organisme que j'affectionne ? Pour améliorer l'aile pédiatrique du Children's Hospital, lieu qui offre des soins à des enfants principalement atteints de cancer.

Charlie m'a observé avec cette aura qui la compose bien trop souvent : celle du défi. Ses deux amandes aux teintes bleutées me fixaient, un sourire étirant ses traits alors qu'elle semblait me dire « si tu refuses, tu sais qu'ils vont croire que tu n'as pas de sentiments ».

J'ai donc fermé ma gueule et obéi, me conformant docilement à un autre des pièges tendus par cette femme dont la spontanéité va finir par me tuer. Au même titre que j'ai regardé ma *sœur* enchérir sur sa cible en retenant un haut-le-cœur. Si j'ai été heureux qu'Archibald amasse moins d'argent que moi pour la cause, je n'ai pas pu, d'une façon plus pragmatique, ne pas songer à la somme démentielle qu'elle venait de coûter aux Services secrets ce soir. Puis, j'ai patiemment attendu le moment où nous pourrions enfin nous rendre dans le bureau pour le fouiller et y découvrir : rien !

— OK, respire, Parker, on a toujours les caméras braquées sur cette pièce, peu importe l'identité de celui qui a récupéré le contenu, on pourra obtenir son nom.

— Respirer ? Merde ! Tu comprends que si c'est un jetable et que quelqu'un l'a pris, c'est qu'ils se doutent qu'ils sont compromis et qu'ils vont en changer. Ça signifie qu'il sera sûrement désactivé dans les prochaines heures et qu'on perdra tout ce que nous avons comme preuves !

Je suis à bout de nerfs. Je saisis que ce n'est pas sa faute, qu'elle a convaincu Lexie et créé une soirée sur mesure pour nous donner accès à ce lieu, mais je ne supporte pas l'échec.

— Est-ce que t'énervé va faire apparaître le portable de façon magique ? questionne-t-elle, d'un calme qui me fait visiblement défaut.

J'oscille du menton en signe de dénégation.

— Alors ça ne sert à rien de s'emporter.

— Ah, mais j'oubliais que tu étais en mesure de me conseiller comment agir. C'est connu, tu es d'un naturel si empreint de sagesse.

Elle repousse la latte à son emplacement initial du bout d'un talon et lève vers moi un visage estampillé de tout son agacement.

— Parker, garde en tête que tu ne peux pas *tout* contrôler et encore moins *me* contrôler. Tu peux laisser rejaillir sur moi ta frustration si ça te chante, mais ce n'est pas ce qui va nous permettre d'avancer.

C'est moi qui pète les plombs et elle qui me raisonne ? Le monde a viré à l'envers et on ne m'en a pas avisé ?

— Et tu proposes quoi ? relancé-je, mauvais à souhait.

— D'attendre, de rentrer et de se faire une opinion selon ce qu'on apercevra sur les caméras. Tu ne pourrais pas les visionner ici à distance d'ailleurs ? Ça nous aiderait bien, non ?

Je secoue la tête, lui arrachant un soupir d'agacement.

— Ce n'est pas que je ne le veux pas, c'est que je ne souhaite pas risquer que le signal puisse être intercepté. Il ne faut pas oublier qu'un pirate informatique gravite dans cette histoire et que de ce fait, il est outillé.

Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose juste avant de se raviser. Sa posture se modifie, son dos devient droit, son menton se soulève dans ma direction, comme si elle s'apprêtait à me tomber dessus.

— Je vais retrouver mon cavalier qui doit se demander où je suis. Me prendre un savon dans une vieille bibliothèque par mon frère foutrement trop contrôlant au lieu d'être dans les bras d'un beau gosse tout en muscles est aberrant.

Son changement d'attitude me met la puce à l'oreille et sans me retourner, j'endosse le rôle qu'elle vient de m'attribuer avec une idée bien précise dans le crâne.

— Tu vas rejoindre ce salopard ? Tu attends quoi, qu'il te baise comme une vulgaire catin et qu'il disparaisse l'instant d'après parce qu'il aura eu tout ce qu'il convoitait ?

— Et selon toi, Parker, il me veut quoi ?

— Si tu n'es pas capable de comprendre ce qu'il escompte de toi, ça appuie ma thèse selon laquelle il n'est pas avec toi pour ton intelligence, petite sœur.

— Tu me traites de conne ?

Ses lèvres se pincent, ses joues se colorent de rouge et son nez se plisse. Je la sais bonne actrice, mais elle est si convaincante que j'en arrive à douter.

— Tu souhaites que je cesse de te percevoir de cette façon, alors arrête d'agir comme telle !

Comme anticipé, et ayant poussé mon jeu à l'extrême, une voix résonne depuis l'embrasement.

— Je ne permets pas que tu parles à ma copine de la sorte, et ce, même si tu es son frère.

Je n'ai pas besoin de feindre la fureur, elle me consume tout entier depuis qu'il a prononcé sa première syllabe. Je fais volte-face et avance vers lui d'un pas agressif. Il m'imité et en moins de deux, nous sommes l'un devant l'autre à nous jauger. Je lorgne sur son visage aux allures de play-boy, son air suffisant et ses cheveux blonds sans un pli.

— La fille que tu sautes ces temps-ci est ma sœur, donc tu ne me diras certainement pas comment échanger avec elle.

Il laisse échapper un rire de gorge sans afficher aucun amusement réel.

— Je vais le répéter parce que t'es sans doute plus dur de l'oreille que de la bite : elle est ma copine, alors ne t'avise pas de t'adresser à elle de cette façon.

— Sinon quoi ? Tu crois que tu serais de taille à lutter contre moi ?

— Mon pauvre Parker, je vaudrais plus que toi, la preuve, c'est que quand elle a eu le choix, même ta femme a jeté son dévolu sur moi.

Je rêve du jour où je lui passerai les menottes. Où je lui révélerai que depuis le début, Tania le menait en bateau. Que toute leur relation était un leurre. Que le soir, elle s'endormait dans mes bras après l'amour en me racontant de quelle façon elle s'était jouée de lui. Ouais, cet instant promet d'être le plus satisfaisant de mon existence.

— Elle aurait pu me quitter pour toi, mais tu remarqueras qu'elle n'en a rien fait, relancé-je entre une rangée de dents si serrées que je m'étonne d'arriver à être compris de lui.

— Que tu crois...

Il sourit franchement cette fois. Il semble si sûr de lui que l'espace d'un moment, je suis ébranlé plus que de raison. Voyant une brèche pour me détruire, il s'y engouffre aussitôt, telle la sale vipère qu'il est.

— C'est ce qu'elle avait prévu au terme de cette soirée. Le sort a décidé qu'elle n'aurait jamais le temps de te l'annoncer, mais moi je ne vais pas me gêner. Ton épouse était l'amour de ma vie et elle m'avait choisi. Ses valises étaient dans ma chambre au Palazzo Hotel. Elle attendait la fin des festivités pour te larguer. C'était fini entre vous.

— OK, les mecs, stop. Parker, tu vas descendre rejoindre les invités, quant à moi, je vais rester ici avec Archi un instant.

La voix de Charlie nous parvient, mais pas un de nous deux ne lui accorde quelque attention que ce soit.

Elle craint la baston alors que je la cherche ardemment. Il va de soi que Parker en veut à l'amant de sa femme. C'est une réalité que tous pourront comprendre. Pourtant là, c'est Malone qui est en colère, qui a envie de lui défoncer la tronche et qui est poussé à bout de nerfs par sa seule présence.

Charlie apparaît dans mon champ de vision. Tournant le dos à Archi, elle me sonde de ses billes bleues qui affichent un éclat de mise en garde et d'interrogation.

— Parker, tu des-cends rejoindre les in-vi-tés im-mé-di-a-te-ment ! ordonne-t-elle sans inflexion, appuyant bien sur chacune des syllabes.

— Écoute ta sœur, mon pote, tire-toi avant qu'il ne soit trop tard.

Je ricane méchamment.

— Trop tard ? répété-je ce que je conçois être une menace.

— Tu m'as bien entendu.

— Archi, ça suffit ! sermonne Charlie qui cache à présent très mal son inquiétude de voir tout ça tourner au vinaigre.

N'a-t-elle pas compris que c'est précisément ce que moi je cherche ?

Elle est campée entre nous, décidée à tenter d'empêcher l'inévitable.

— Charlie, décale-toi, commandé-je sans lâcher mon ennemi du regard.

— C'est comme cela que tu t'adressais à Tania ? Comme si elle n'était qu'une de tes subalternes ? Tu t'attends à ce que les filles de ta vie se la bouclent et obéissent quand tu leur aboies un ordre ? C'est pour cela qu'elles me préfèrent.

— ARCHI ! TU ARRÊTES MAINTENANT ! Ne prétends pas être meilleur que lui, mais prouve-le en cessant d'agir comme un gamin immature !

— C'est lui qui me cherche, affirme-t-il sans démontrer une seule émotion attestant que ça le touche réellement.

Nan, il prend plaisir à me provoquer et espère que je lui sauterai dessus pour récupérer la meuf en mode pauvre victime. S'il savait...

— Je me fous bien de déterminer lequel de vous deux est le plus imbécile ! Lexie donne une soirée caritative au profit des enfants malades et deux de ses invités sont sur le point de tout gâcher au nom d'une vieille rancœur ! Et ça, c'est stupide !

Les yeux de son chéri se rétrécissent soudainement. Elle semble momentanément rassurée alors que pour moi, ce brusque changement annonce quelque chose de bien plus sombre.

Les lèvres d'Archi s'incurvent à leur commissure. Quoi qu'il s'apprête à dire, ça va chier, je le sens dans chacune des fibres de mon enveloppe corporelle.

Vas-y, connard ! Assène ton coup de pelle pour que je réponde avec une arme nucléaire !

Son corps est raide, il nous scrute tous les deux, une lueur mauvaise affichée dans le moindre de ses traits. C'est ce rictus infect qu'il pose sur Charlie, conservant le silence jusqu'à ce qu'elle aussi éprouve la variation d'atmosphère et fasse dévier toute son attention sur lui.

Elle arque un sourcil interrogateur et n'a nul besoin d'attendre longtemps pour qu'il lui balance le fond de sa pensée.

— Tu veux savoir pourquoi ton frère me hait autant ?

Elle soupire d'exaspération, sortant de son rôle quelques secondes pour, j'ai l'impression, prendre ma défense.

— Peut-être parce que tu t'es tapé sa femme et que tu t'amuses à le lui rappeler à chaque fois que tu le croises ?

— Oh, mais je ne te parle pas de ce qui a déclenché les hostilités, non. Ce à quoi je fais allusion est bien plus actuel. Depuis son retour, nous avons eu quelques conversations cordiales, polies et insipides. C'est ton arrivée qui a réveillé le monstre de jalousie en lui. J'ai ma petite idée sur la raison.

— Épargne-nous ta théorie. Je suis sa sœur, vous êtes des rivaux, il ne parvient pas à comprendre ce que je te trouve et veut me protéger. C'est tout, il n'y a rien de plus à décortiquer, déclare-t-elle fermement sans prendre son parti comme devrait le faire « sa copine ».

— Ton frère a quitté la maison, coupé les ponts avec toi, a nié et presque caché ton existence aux yeux du monde.

— Ouais, rien de nouveau puisque je t’ai confié que nous n’étions pas proches autant que je l’aurais souhaité, conclut-elle, sentant que quelque chose est sur le point d’émerger de l’esprit machiavélique du connard.

— La question c’est : tu ne vois vraiment rien ou alors tu t’enorgueillis de la situation ?

— Tu vas cracher le morceau, enfoiré ? Putain, mais qu’est-ce que tu aimes t’entendre parler !

— Tu rêves de baiser ta sœur ! Et c’est moi l’enfoiré ? Alors que tu la scrutes comme si tu avais envie de t’enfoncer en elle !

— Archie ! Ce que tu dis c’est...

Charlie n’a pas le temps de se défendre davantage, il la coupe, se foutant bien de ce qu’elle avance.

— J’ai remarqué de quelle manière tu la regardais ce soir-là ! Quand tu l’as repérée dans sa robe ajustée !

Il mord son poing en produisant un son étranglé entre rire et grognement.

— T’as dû tirer sur ton pantalon pour que les autres ne se rendent pas compte que tu bandais sur ta frangine ! Putain ! Tu es conscient que c’est immoral ?

— Ce que tu sous-entends là est tout simplement dégoûtant, objecte Charlie, qui cache sa panique réelle derrière une colère actée.

— Je le sais parce que lorsque je l’ai aperçue, j’ai réagi de façon identique. Ses hanches moulées, l’absence de petite culotte, son dos nu, ses seins écrasés sous le tissu qui les comprimait. Oh, ouais, poto, j’ai eu des pensées semblables aux tiennes, les mêmes fantasmes concupiscent, le même désir de me branler en l’imaginant m’astiquer, rajoute-t-il sans faire cas du hoquet de Charlie.

Mes poings se serrent le long de mes cuisses. J’ai déjà envie de lui péter la gueule depuis un bail, mais à cet instant, j’atteins des sommets. Ma couverture est grillée par la personne que j’exècre le plus. Je comprends tout ce que ça implique, pour moi, pour elle et pour la mission, mais la réalité c’est que je suis obnubilé par ses propos salaces. Il cherche à me provoquer, à me pousser à sortir de mes gonds et, bordel, ça marche !

— Tu es complètement fou ! Tu n’es pas bien dans ta tête ? Tu es sous médocs ? Parce que si ce n’est pas le cas, ça va assurément être vital de t’y mettre !

Charlie est rouge vif, hors d’elle, et essaie de sauver les meubles alors que je ne nie rien.

— Ose démentir que tu n’as pas envie d’elle, me défie-t-il. À moins que ça ne se soit déjà produit ? Tu as entré ta bite en elle, Parker ? Tu as goûté à sa chatte ? Parce que moi j’en ai eu l’occasion et c’était magique. Quand elle a joui sous mes coups de langue, que j’ai pressé ses fesses pour plaquer sa féminité sur mon visage, quand j’ai...

— Parker ! NON !

Elle continue à crier, mais je ne l’entends pas, rendu sourd par les pulsations de mon cœur sous ma boîte crânienne. Mon poing s’écrase sur la gueule d’ange de mon ennemi avec une satisfaction minime. J’aurais espéré que ce soit bien plus salvateur, mais je sais, au moment où le sang gicle de sa lèvre, que je ne trouverai le plaisir recherché que lorsque sa tronche ne sera plus que bouillie.

Je frappe, je reçois, n’ayant conscience que des bruits des meubles se fracassant autour de nous. J’ignore dans quel coin du bureau nous sommes, vivant l’instant sans tenir compte d’aucun paramètre. Charlie tente de nous séparer, mais s’avère en être incapable. Archi me charge en plein ventre et à la seconde qui suit, nous roulons l’un dessus l’autre au sol. De force égale, je devine par avance qu’il n’y aura pas de vainqueur dans ce combat. Nous en sortirons tous deux amochés un max. Par contre pour ce qui est de mon but numéro 1, à savoir la mission, c’est lui qui gagne. Il va tout détruire en ouvrant son clapet rempli de merde et il n’y a rien que je puisse faire. J’aurais pu tout nier et argumenter, mais j’ai l’assurance que ça aurait été vain. Il connaît une partie de la vérité et aucune explication ne parviendra à lui enlever son doute. Dès qu’il le dira à voix haute, les aristos y adhéreront aussitôt. On se fout bien ici de déterminer ce qui est vrai ou pas. Si c’est lâché, on estimera que c’est véridique et on le colportera jusqu’à démolir la ou les personnes impliquées. En quelques secondes, je suis séparé de celui que j’ai envie de buter. Je m’égosille et me débats alors qu’on me traîne dans un autre coin de la pièce. Je vois noir, mes pensées sont désordonnées, mes pulsions maîtresses. Je hurle quel salopard il est et pour réponse, je l’entends s’esclaffer.

— Parker, calme-toi, maintenant, supplie Charlie, ses mains bordant chaque côté de mon visage.

Ses pupilles s’accrochent aux miennes et son timbre empli de désespoir perce le brouillard de ma fureur. Je respire profondément, m’ancre à elle, à son essence, et arrive doucement à reprendre le dessus. Ce n’est qu’à ce moment que je réalise le nombre de personnes dans le bureau. Deux

hommes en complet sont auprès d'Archi et quatre autres m'encadrent en me scrutant d'un œil inquiet. Tous se doutaient que notre règlement de comptes était imminent, la seule chose qu'ils aimeraient bien apprendre, c'est la raison pour laquelle ça a explosé aujourd'hui. Bien sûr, ils envisagent probablement que ce soit en lien avec Charlie, et plus précisément à son statut de sœur.

Si Archibald parle, c'en est fini. Je lève les yeux vers mon ennemi juré, celui qui tient mon avenir immédiat entre ses mains, et il se contente d'afficher son amusement comme un connard.

— Pourquoi ? s'exclame Lexie, outrée, qui s'adresse à moi comme si j'étais l'unique coupable de cette baston.

Charlie secoue la tête et reste silencieuse, ne sachant pas comment se justifier sans risquer d'être contredite par son *chéri*.

— Parker ? Archibald ? J'attends une explication ! Qu'est-ce qui s'est produit pour que vous trouviez légitime de gâcher une soirée organisée au nom des enfants ?

Elle est dans une colère noire. Son teint habituellement bronzé tire sur le rouge, ses lèvres semblent encore plus minces que d'habitude tellement elle les pince. Ses sourcils se rejoignent presque en leur centre, à force d'être plissés. Je ne l'avais jamais aperçue dans cet état. Pour la première fois, elle n'affiche plus rien de la gentille femme de millionnaire naïve, candide et limite insouciant.

Son regard est voilé d'une lueur étrange que je ne décrypte pas. Putain, mais qu'est-ce que j'ai manqué ? À côté de quoi suis-je passé ?

Et c'est là que la voix d'Archibald résonne dans la pièce, apparemment résolue à livrer au monde sa version des choses.

CHAPITRE 20 – Dommage, je t’aimais bien

Malone

Tous mes sens sont en alerte. Ce qu’il va dire changera irrémédiablement le cours de l’enquête. Ce sera déterminant pour la suite, la liste, les témoins protégés, et pour cette investigation non officielle que je mène depuis mon retour dans la peau de Parker. Il ne me lâche pas des yeux et effectue même une pause, pour que dure le suspense encore un temps. Il sait qu’il me tient, il ignore simplement qu’anéantir ma réputation n’est pas ce qui risque de me foutre le plus dans la merde.

— Relax, Lex. J’ai seulement évoqué une vérité que Parker n’a pas été en mesure d’affronter, annonce-t-il en jetant un coup d’œil entendu dans ma direction.

— Et de quel ordre ? s’enquiert l’hôtesse sans perdre son air sévère de patronne de couvent.

Je sens la respiration de ma pseudo-sœur se bloquer et je me contente d’afficher un visage de marbre, refusant d’offrir à Archibald le plaisir de croire qu’il a l’ascendant sur moi. Même si dans les faits, c’est le cas.

Il m’étudie, me fouille, mais s’il espère une supplique, il peut se la mettre profondément dans le cul. Je serre les lèvres et conserve le silence, attendant que le couperet s’abatte sur moi, sur nous. Charlie est blême, elle s’éloigne de moi, rompant tout contact, craignant sûrement que toute proximité tende à donner raison à notre détracteur.

— Quelle vérité ? répète Lexie, étalant toute sa contrariété.

Elle croise les bras sur sa poitrine et je perçois aisément son envie de taper du pied.

— Parker aime sa sœur...

Je retiens mon souffle, anticipant la suite.

— ... au point où il est incapable de tolérer qu’elle ait un autre homme dans sa vie...

Putain ! Mais lâche-la, ta saloperie de bombe, et cesse de jouer avec nos nerfs, ai-je le désir de hurler.

— Ou peut-être qu’il ne s’agit pas d’elle, mais bien de toi ? On pourrait évoquer l’éléphant dans la pièce ? À savoir, le fait que tu as été l’amant de la chérie de Parker au vu et au su de tous... Je crois que ça pourrait

expliquer pourquoi il te voue une haine si puissante, argue Lexie, une moue avenante plaquée sur son visage.

— Je n’ai rien volé, je n’ai qu’occupé une place qui était libre. Si sa femme avait été heureuse en mariage, elle ne serait jamais tombée dans mes bras. C’est aussi simple que cela.

Elle s’est glissée dans ton lit pour la mission ! Pauvre raclure !

Ça me brûle les lèvres de le lui mettre dans la gueule et pourtant, je la ferme. Il est trop tôt pour le moment, mais dès que le temps sera venu, c’est avec plaisir que j’anéantirai le moindre de ses fantasmes.

Elle lève les yeux au ciel, décidant sans doute qu’elle gaspille sa salive à essayer de raisonner l’homme à l’ego surdimensionné.

— Maintenant, que vous avez honoré vos engagements, je vous demande à tous deux de quitter les lieux. Hors de question que les autres invités vous aperçoivent dans cet état.

Je n’ai pas de miroir sous la main, mais je comprends sa requête. Particulièrement en observant mon ennemi. Si je suis au moins aussi amoché que lui, il serait mal vu de parader auprès des convives.

— Je m’occupe de reconduire mon frère chez lui, annonce Charlie, coupée dans son élan par son amie qui est catégorique.

— Oh que non ! J’ai encore besoin de toi pour conclure cette soirée qui est la nôtre. Laissons les deux gamins rentrer par leurs propres moyens.

Charlie s’apprête à rouspéter, mais Lexie tend un index dans sa direction pour lui enjoindre de se taire.

— Mon chauffeur te raccompagnera à la toute fin, tranche l’hôtesse, coupant court à tout argumentaire.

Charlie tourne vers moi un regard contrit. Je devine qu’elle voudrait bien que je lui explique le pétage de plomb en règle que je viens d’avoir. Si elle est aussi perspicace qu’elle le dit, elle aura sans doute compris que même si ça me démangeait, ça n’a pas qu’été initié par un comportement impulsif de ma part.

Pour rendre le change, même si la plupart des gens ont déjà quitté la pièce, j’en rajoute une couche en épousant le parti de Lexie.

— Ouais, sœurette, surtout te fais pas chier. Raccompagne ton connard et profite bien de ta soirée. Je serais dégoûté de savoir que j’ai interféré dans votre relation si *prometteuse*.

Je prononce chaque mot avec toute la haine dont je suis capable. Pour bien appuyer sur le fait que c’est leur liaison qui me dérange.

Durant une nanoseconde, je perçois sur son faciès son hésitation. En professionnelle aguerrie, elle reprend aussitôt le contrôle de la situation.

— Oui, tu as entièrement raison. J’ai bien mieux à foutre que d’écouter mon frère déblatérer et vomir son avis, dont je me fiche éperdument, soit dit en passant. Et toi, pointe-t-elle un index en direction d’Archi, je vais te soigner, tu partiras ensuite.

— Bien, riposté-je sèchement.

— Bien ! me relance-t-elle.

Elle rejoint Archi, qui, trop heureux qu’elle aille vers lui au lieu de moi, ne se rend pas compte que depuis la fin de la bagarre elle ne lui a même pas jeté un coup d’œil.

Lexie hoche la tête d’approbation et quitte le bureau, suivie de Charlie et de son *toy boy*.

Je conduis jusqu’à la maison en cogitant. Il s’en est fallu de peu pour que notre couverture soit éventée ce soir. Ce n’est plus qu’une question de jours avant que tout ne soit révélé au grand jour et je crains de disposer de trop peu d’éléments d’ici là pour identifier le cerveau de Libras. Je savais, putain, que ce double mandat allait tout foutre en l’air !

Je me gare devant l’entrée et pénètre dans ma demeure pour me rendre jusqu’à ma chambre. La pièce luxueusement meublée, dans les teintes sombres, est le parfait reflet de mon personnage. Ça pue le luxe et l’exagération futile alors que je ne rêve que d’enfiler un jean et boire une bière *cheap*, le cul posé sur le canapé en cuir usé de ma véritable maison.

Planté devant les grandes portes-miroir de mon immense *walk-in*, je détaille l’étendue des dégâts. Ma veste est tachée de quelques gouttes d’hémoglobine fraîche. C’est sûrement dû à ma lèvre éclatée ou à l’arcade sourcilière d’Archi qui était bien amochée. Ma chemise blanche n’en a pas réchappé non plus et quelques boutons ont cédé durant la baston. J’ai perdu mon nœud papillon, assorti à la couleur anthracite de mon haut, quelque part entre le bureau et ici. Mes cheveux, d’un brun foncé, témoignent par leur allure décoiffée que la soirée n’a pas été douce. L’unique élément à ne pas porter les stigmates d’Archi est ma barbe d’une semaine s’étalant le long de la courbe de ma mâchoire. Encore heureux qu’il ne me l’ait pas cassée d’ailleurs. J’aurais pu lui briser le bras en moins de deux si ça avait été ma volonté. Je suis formé au combat rapproché, seulement, j’aurais eu du mal à expliquer qu’un nerd, sexy, mais tout de même geek, parvienne à maîtriser les arts martiaux et à péter des gueules en moins de vingt

secondes. Je parie ma garde-robe au complet que Charlie aurait pu elle aussi avoir le dessus sur lui. Je me dévêts, grimace en remarquant le début d'un bleu courant de mon flanc jusqu'à mes abdos. J'enfile un T-shirt marine et sors de la pièce pour y revenir quelques secondes plus tard. Je ramasse la veste au sol, en fouille la poche et extrais le fruit de tous mes efforts.

Le téléphone jetable d'Archi. Si j'ai ressenti une immense satisfaction à enfoncer mon poing dans sa tronche, tout ça n'était en réalité qu'une mise en scène. Qu'une façon d'avoir le loisir de le lui soutirer incognito.

Mes lèvres se retroussent de contentement alors que je tourne et retourne l'appareil désuet entre mes doigts. Je suis presque sûr qu'ils en changeront tous très bientôt, autant tenter d'obtenir un max de preuves tant que je le peux encore. Si c'est toujours le cas d'ailleurs. Que Charlie soit restée sur place avec lui sert mes plans. S'il est occupé avec elle, qu'il lui joue du violon comme je le pense, ça m'octroiera un peu de temps avant qu'il se rende compte qu'il n'est plus en sa possession. Mais tout d'abord, priorité numéro 1 : regarder les enregistrements du bureau de Jeff et prendre la main dans le sac la personne ayant vidé la cache.

Heureux de savoir que je m'apprête à obtenir les réponses, je m'installe devant mon bureau et allume l'ordinateur. Je dépose le jetable à côté du clavier, préférant visionner les images de la caméra, quand je réalise que ces dernières seront à ma portée plus tard, tandis que le téléphone peut devenir désuet d'une minute à l'autre. J'ouvre le clapet et fouille chaque recoin de l'appareil. Naturellement, je ne découvre rien qui puisse m'aider et j'accuse lentement une déception sans nom. Des bleus, des contusions et des blessures pour quoi ? Absolument rien ! Bordel ! Le journal d'appels est vide, pas d'historique, pas de photos. J'effectue quelques recherches supplémentaires et tout ce sur quoi je réussis à mettre la main, c'est un numéro. Je vérifie toutes les bases de données auxquelles j'ai accès et il n'est recensé nulle part. Ce qui confirme la thèse que c'est un autre jetable. Un pour lequel il m'est donc impossible de récolter quoi que ce soit de viable. Au stade où j'en suis, même la plus minuscule des révélations serait la bienvenue. Archi a bien quelque chose à cacher, j'en parierais mon âme. Sinon, pourquoi se munir d'un portable intraquable ? Je peste, note les

coordonnées de son interlocuteur que je garde tout près puis me tourne vers l'ordinateur.

Je scrute le moniteur, à l'affût, et prêt.

Je commence par me connecter et regarde la vidéo en temps réel. Je mets quelques secondes avant de comprendre que si rien ne s'affiche dans les archivages des trois caméras, ce n'est en aucun cas lié à un problème d'ordre technique. Du moins, pas de mon côté. J'éteins et rallume l'appareil pour découvrir que ça n'enregistre tout simplement plus. Un acte délibéré ? Voilà ce qu'il me reste à élucider, ça et l'identité de la personne qui les a rendues inutilisables si tel est le cas. Je fixe l'écran noir et recule le fichier pour parvenir à déterminer ce qui s'est produit. Les heures défilent à vitesse grand V sous mes yeux et je songe que la dernière fois où j'ai vérifié ce que je captais, c'est lorsque Jeff a entendu quelque chose dans le plancher. Je n'abandonne pas, je ne suis qu'à quelques instants de connaître le fin mot de l'histoire. D'obtenir assez de preuves pour savoir qui est lié à quoi et de pouvoir enfin clore cette mission. De reprendre le cours de ma vie, si tant est que j'en aie toujours une. Mon index roule sur la souris de mon PC, essayant de passer les vidéos en avance plus rapide encore pour gagner du temps.

J'ai la confirmation que Jefferson n'a pas remis les pieds dans son bureau depuis son écoute active du sol. Si de prime abord on avait pu croire qu'il était simplement devenu fou, le côtoyer lors de la fête m'a permis d'invalider cette théorie fumante. Les images se succèdent les unes après les autres, mes yeux ne sont plus que deux fentes, rouges et explosées. Si la caméra a été repérée, si ce que je présume être des portables a été récupéré dans la cachette, c'est signe que nous sommes grillés. Peut-être qu'on ignore encore notre identité pour l'instant, mais ce n'est qu'une question de minutes avant que Charlie ne soit incriminée. Pourquoi elle ? Parce que c'est la première que moi je suspecterais. Elle est nouvelle, a un passé un peu flou, et au moment où elle apparaît dans leur vie, ils découvrent qu'ils sont observés... Je dois parler à Horn, et le plus vite possible. Et il est impératif que je la contacte pour l'aviser du danger qu'elle court, mais après notre mise en scène d'engueulade, l'appeler juste comme ça au beau milieu de la nuit ne risque que de renforcer les soupçons sur nous deux. Je laisse la caméra diffuser les images en accéléré, mais pas trop pour ne rien manquer, en arrière-plan. Je lorgne le bout de papier tentateur trônant à côté de moi.

Le temps presse désormais et le peu d'éléments à dispo peut faire une différence, il faut que j'agisse même si ça me grille pour de bon. Pour autant, mon instinct me dicte de foncer. Foutu instinct, ça c'est directement lié à l'influence de Charlie dans mon existence. J'en suis à utiliser des termes propres à elle pour justifier la connerie que je m'apprête à commettre.

Depuis mon ordinateur avec ma ligne sécurisée et intraçable, je compose le numéro récupéré dans le jetable d'Archi. Ce geste risque de me dévoiler, mais à la fois, je ne possède aucune autre option qui puisse s'avérer payante.

La sonnerie résonne dans la petite pièce et je suis aussi inquiet que fébrile. Mes sens sont en alerte maximale. Mon cœur n'y échappe pas et tambourine avec frénésie dans ma cage thoracique. Tout se joue à cet instant, j'en suis bien conscient.

On répond et je retiens mon souffle, dans l'attente qu'une personne brise le silence dans le combiné. Dès que j'ouvrirai la bouche, on saura qui je suis, alors j'escompte découvrir qui est mon interlocuteur juste avant.

Je peux déceler sa respiration, son calme, mais toujours pas de mots. Pourtant, cette personne ne raccroche pas. Quelle est leur façon habituelle de fonctionner ? S'identifient-ils au moyen d'un code échangé dès le départ ? Je l'ignore et suis de plus en plus suspicieux. Néanmoins, que mon contact soit encore là m'indique que je tiens peut-être quelque chose. J'ai envie de hurler, de provoquer pour forcer ma cible à prononcer au moins une phrase, mais m'abstiens malgré le fait que cela me coûte grandement. Au moment où je crois ne plus être en mesure de me taire, une voix étrange, presque floue, comme si elle provenait d'ailleurs et portant des flexions quasi robotiques, devient audible.

— Oh, Parker, Parker, Parker, souffle-t-elle avec une lenteur démesurée. Tu n'as pas pu t'empêcher de jouer la fouine, n'est-ce pas ? Tu comprends que maintenant, il est trop tard ? Que je ne peux pas laisser n'importe qui interférer dans nos plans... Dommage que je doive me débarrasser de toi et de ta « sœur », je t'aimais bien, tu sais...

Je reste muet, scotché, alors que l'intelligence artificielle me débite le texte qui lui est assurément dicté. Une tonalité froide, exempte d'humanité de quelque sorte que ce soit, me déverse ses platitudes. Il m'est impossible de déterminer de qui il s'agit et ça me rend dingue. Encore plus de réaliser que moi, je me suis compromis...

Un déclic se produit et je me retrouve désormais seul sur la ligne. Je raccroche, essayant de déchiffrer les paroles entendues et de m'expliquer ce que je viens de vivre. *Putain, nous ne sommes plus en sécurité*, comprends-je aussitôt. Je me repasse en boucle l'enregistrement tiré de cette conversation à sens unique. Je tente de déceler le moindre indice qui puisse m'aiguiller. Mes constatations sont néanmoins identiques à chaque fois :

1. La voix choisie est féminine.
2. Cette personne me connaît.
3. Elle ou il est liée à Archibald.
4. « Nos plans » signifie plusieurs choses ou plusieurs protagonistes.

J'en suis presque à me provoquer une calvitie naissante tellement je m'arrache les cheveux. Une image apparaît enfin sur mon écran d'ordinateur.

The moment tant attendu. Cela va si vite que je suis incapable d'identifier de qui il s'agit. Je rembobine et même en ralentissant l'enregistrement, je ne perçois que l'ombre d'une main et d'un bout de doigt. Une simple fraction de seconde, et puis plus rien. Qui que ce soit, il était au courant de l'emplacement de la caméra, il ne l'a pas découverte par hasard. Il réussit à pénétrer dans la pièce et à éviter tout angle permettant de le reconnaître. C'est donc que, comme je le craignais, mon signal a sans doute été intercepté. Mon cerveau est sur le point d'implorer lorsque je distingue du bruit dans la maison. Il s'agit probablement de Charlie, mais, à cran, sur le qui-vive et avec les neurones complètement flingués, j'empoigne l'arme dans le bureau.

« Je ne peux pas laisser n'importe qui interférer dans nos plans... Dommage que je doive me débarrasser de toi et de ta “ sœur ”, je t'aimais bien, tu sais... »

Cette phrase, cette menace à peine voilée raisonne dans mon crâne. Charlie et moi. C'est nous désormais les cibles.

CHAPITRE 21 - Girl power

Charlie

Je parviens difficilement à donner le change après la bagarre. Archibald poursuit son petit jeu d'amoureux alors que j'ai juste envie de lui mordre la langue et la lui faire bouffer à chaque fois qu'il ose tenter de la glisser dans ma bouche. Je me contente de lui ordonner de rester tranquille, tout en nettoyant ses plaies. Je suis presque fière de le voir si amoché et de savoir que Malone en est la cause. Avec ses conneries, il était à deux doigts de faire capoter notre mission. Beaucoup de questions fourmillent dans ma tête. À commencer par s'il pense uniquement que Parker a des envies incestueuses, ou s'il a poussé sa réflexion plus loin : que nous n'avons aucun lien de parenté. Cette hypothèse ne me semble pas fondée si je me fie à ses propos, mais je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire. Après tout, Parker est aussi brun que Charlie est blonde. Il est aussi lunaire que sa sœur est solaire. Ils baisent véritablement ensemble et ils prennent un putain de pied. Je connais la réalité des faits, voilà pourquoi ma parano pousse le vice à l'extrême.

— En même temps, je peux comprendre ton frère, c'est tellement agréable de t'embrasser, continue d'insister Archicon tandis qu'il me mordille le lobe d'oreille. Je serais frustré si je ne pouvais pas te sentir contre moi.

J'avais espoir que son visage tuméfié le garde à distance, mais c'était mal connaître le salaud qui visiblement est décidé à conclure. Ce serait, il faut l'avouer, le dénouement idéal pour gagner contre Parker. Les paumes de ses mains caressent la peau nue de mon dos, s'aventurant doucement sous le tissu pour accéder aux parties cachées. J'y mets fin en changeant de position et m'adossant à ma chaise, lorsque je sens ses doigts courir le long de mes flancs, puis frôler la lisière de ma poitrine. Je ne suis absolument pas d'humeur à jouer le jeu. Non seulement il m'a mise hors de moi, mais je ne pense qu'à aller retrouver Malone pour définir les suites de notre mission. La planque dans le bureau de Jeff ayant été vidée entre le moment où Sam l'a découverte et ce soir, nous devons comprendre ce qu'il s'est passé, pourquoi maintenant et surtout : par qui ?

— Il se fait tard, je vais rentrer.

Archibald se détache de moi, surpris.

— Alors que ton chaperon ne fait plus partie de l'équation ?

Je le pousse du plat de la main pour maintenir une distance raisonnable avec lui.

— Tu as insinué que Parker avait des envies dégueulasses envers sa petite sœur. C'est normal qu'il soit remonté, et moi aussi. Alors là, je dois aller le voir.

— Tu n'as pas vu comment il te...

— Ça suffit, Archibald, le coupé-je. Tu as dépasser les bornes dans vos histoires de querelles. Ce que tu as dit est tellement malsain... immonde..., dis-je en mimant une moue écœurée. J'ai besoin de me retirer ça de la tête avant d'aller plus loin avec toi. Ce sont tes fantasmes, alors garde-les au chaud et on se voit demain, d'accord ?

À sa manière de me regarder avec insistance, je devine aisément qu'il se retient d'argumenter. Il se passe une main dans les cheveux, avant d'acquiescer de la tête.

— Je peux au moins te raccompagner ? me propose-t-il en guise d'excuses.

— Tu ne veux pas profiter du restant de la soirée ?

— Non, sans toi, elle n'a plus le même attrait.

— Sans façon, merci, Archibald, mais tu comprendras que les propos que tu as tenus m'ont ébranlée et que je veux prendre du recul, le temps de réfléchir, lui réponds-je en lui adressant une moue décomposée.

J'éprouve désormais la même haine que Malone à son encontre, et pas que parce qu'il met en péril notre travail. Je récupère mes affaires, embrasse Lexie et attends que son chauffeur m'ouvre la portière. Archi a tenu à me reconduire jusqu'à l'entrée et s'est contenté d'un chaste baiser sur la joue.

Je m'éloigne de lui sans me retourner alors que je sens son regard me brûler la nuque. Je dois montrer que je ne suis pas en colère mais plutôt ébranlée. Il doit penser que l'idée qu'il a plantée dans mon crâne fait son chemin et que je vais lui revenir par la suite. Mettre ce genre de monstre hors d'état de nuire est ma priorité absolue pour protéger les témoins. Son téléphone jetable est la preuve qu'il trempe dans une affaire. La nôtre, une autre... cela reste à déterminer. Mais une chose est sûre : Archibald est dangereux pour cette mission.

Je rentre à la maison et suis exténuée. Je ne sais pas si c'est dû à la fatigue en elle-même, à l'heure tardive ou au stress de la soirée, mais je ne supporte plus la proximité d'Archibald. Et cela devient très compliqué de le mener en bateau. Sa belle gueule ne suffit plus, il me faut une avancée concrète, quelque chose qui m'aide à tenir le cap dans cette mission de rapprochement, sinon il va bientôt finir avec les dents de devant en moins s'il continue de me cajoler autant.

Je défais mes chaussures dans une plainte douloureuse, balance mon petit sac à main sur le sol et m'élance déjà dans la maison. Nous sommes en plein milieu de la nuit mais je sais pertinemment que Malone n'est pas encore couché. Je le retrouve sans surprise dans son bureau secret, devant son poste de contrôle. Lorsque le parquet craque sous mon pied, Malone m'avise d'un furtif coup d'œil, la main déjà sur la crosse de son flingue posé sur le bureau, près de lui. Cela ne dure qu'une fraction de seconde, mais la rapidité de son geste traduit le stress qui l'anime. Je prends place sur le second fauteuil et pousse les roulettes jusqu'à me retrouver à côté de lui, à fixer les écrans tout en essayant d'en deviner la chronologie.

— C'est la vidéo de ce soir ?

— Non, je suis remonté bien plus loin. J'ai dû louper quelque chose. Je ne comprends pas.

— Tu n'as rien trouvé ? Le visionnage des dernières heures ne nous donne pas l'identité de celui qui a récupéré le contenu de la planque sous le plancher ?

Malone tourne à nouveau son attention vers moi. Les mâchoires carrées, une lueur étrange vacille dans ses prunelles. Puis sans un mot, il se focalise une fois encore sur les écrans en avançant la vidéo jusqu'à ce matin. L'image semble figée, le bureau est déserté par son propriétaire. Soudain, on distingue le coin de la porte dans l'angle de vue, signe que quelqu'un vient d'entrer dans la pièce. Mais la position de la caméra nous empêche de découvrir l'identité de la personne. Je tends l'oreille, fixe le moniteur sans cligner des paupières, toute ma concentration fixée sur ce fichu coin hors de portée. Puis la vidéo bouge, grésille, et d'un seul coup, tout est noir. Malone revient alors en arrière et appuie sur pause pour mettre en lumière un infime et furtif élément. Un doigt manucuré dans un bordeaux identique à celui que portait Lexie ce soir. Je ne parviens pas à quitter des yeux l'écran. J'ai rêvé, j'ai mal vu, je l'ai forcément imaginé. Ce n'est pas possible de m'être fait berner aussi facilement.

— Notre cible n'est pas uniquement Sam, mais vraisemblablement il bénéficie de l'aide de sa charmante épouse Alexia Jefferson, confirme Malone comme s'il sentait que j'avais besoin qu'il pose des mots sur cette découverte.

— Lui et ses magouilles financières pour Libras, et elle, impliquée aussi sans qu'on en connaisse toutefois le niveau. Soit elle connaît tout et le protège par amour, soit elle est dedans jusqu'au cou. Qui sait d'ailleurs si elle n'est pas liée à la liste ? Nous l'avions sous le nez dès le début !

— On s'est tous les deux fait avoir, comme des putains de débutants, tonne-t-il en frappant le bureau devant lui, faisant vibrer tous les écrans.

— Et les autres caméras ? Peut-être que leur angle d'enregistrement permettra de...

De quoi ? De nous donner tort ? D'invalider les faits ? Je l'appréciais réellement, tout en sachant que ma mission était de serrer son mari. On s'est menti mutuellement. Sauf que son mensonge a de plus lourdes conséquences.

Malone secoue la tête, dépit.

— Les autres ont été déconnectées les premières et bien sûr, aucune image captée ne présentait le moindre intérêt.

— Donc Lexie est potentiellement le cerveau, ou en tout cas elle est liée à l'affaire. Sans pour autant qu'on puisse le certifier, vu qu'on ignore ce qui se cachait sous le parquet. Et tout ça, sans savoir si ce qu'elle trame est en lien avec la liste des témoins ou autre chose. Plus on en découvre, et moins l'on en sait. C'est un casse-tête sans nom, cette putain de mission, grommelé-je. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'elle était au courant que le bureau de Sam était espionné. Jusqu'où a-t-elle une longueur d'avance sur nous ?

— Quel est son lien avec Archibald ? enchérit mon collègue.

Je pivote sur le siège à roulettes, tournant sur moi-même, mon attention partie ailleurs. Je me remémore nos conversations, les gestes qu'elle a pu avoir envers moi, l'expression de ses regards... mais absolument rien n'aurait pu me mettre la puce à l'oreille. Elle maîtrise son rôle à la perfection, c'est aussi bluffant que vexant pour un agent des Services secrets expérimenté comme moi.

— Elle était un peu bizarre avec moi quand je suis partie. Mais j'ai mis ça sur le compte de la dispute entre toi et Archi. Avec le recul, je me demande si ça ne va pas au-delà. Nous trouver dans le bureau qu'elle avait

vidé plus tôt lui a peut-être donné le nom des espions si elle l'ignorait encore.

Je tourne une nouvelle fois sur moi-même, en calant ma nuque sur le rebord du dossier. Les lumières du plafonnier dansent autour de moi et mon esprit se perd dans toutes ces spéculations. Un long soupir s'échappe de ma gorge. Je pose les pieds à plat sur le sol pour cesser de tourner et m'arrête au niveau de Malone qui me tend un téléphone jetable. Face à mon étonnement, il s'explique.

— C'est celui d'Archibald. Je le lui ai dérobé pendant que je lui en collais une dans sa grande gueule. Je n'ai rien trouvé, si ce n'est un numéro. Que j'ai appelé à partir d'une ligne sécurisée, et si Alexia était étrange quand tu es partie, j'ai ma petite idée sur la raison.

Alors que je suis encore en train de prendre conscience que la baston était déjà orchestrée dans sa tête, il retourne à son ordi et quelques secondes plus tard, une voix virtuelle dont les paroles me donnent la chair de poule s'en échappe. J'écoute chaque mot prononcé par le robot et demande à Malone de le jouer, encore et encore.

— C'est Lexie tu crois ?

— Ça colle avec tout en tout cas, concède-t-il.

— On ne peut plus travailler en sous-marin, il faut que l'on contacte nos agences pour leur balancer ce qu'on a sur Lexie. Même si c'est mince, c'est suffisant pour qu'on l'interroge. Et puis, comme nous sommes désormais des cibles et que nos couvertures sont découvertes, il sera nécessaire de demander à nous faire quitter les lieux.

Malone opine du chef. Il ne me laisse pas l'occasion d'échanger sur le sujet et m'intime de sortir de la pièce, ce que je fais sans rechigner. Un frisson d'angoisse me parcourt l'échine à l'idée que Malone et potentiellement moi-même soyons démasqués. La mission va obligatoirement prendre un tournant crucial, nous ne serons plus décisionnaire. Et je ne supporterai pas de me faire écarter si près du but. Je sors mon portable, prête à appeler à mon tour mon boss quand Malone gueule une poignée de jurons. Le bras détenant mon téléphone retombe le long de mon corps, je le rejoins, soucieuse de ce qu'il vient d'apprendre. Ça se confirme, les patrons vont tout foutre en l'air. Il met fin à sa conversation et me sonde avec un regard indéchiffrable. Il a souvent cet air sombre, mais c'est différent cette fois. J'en ai la conviction, sans pour autant savoir

pourquoi. Quelque chose au fond de moi fourmille, en attente du couperet. Je m'avance lentement vers lui et pose une paume sur son pectoral.

— Parle-moi, Malone, que se passe-t-il ?

Son silence se poursuit, m'opprime. Ma main se resserre en poing et je le frappe.

— Réponds, bordel, que dit Horn ? hurlé-je un peu plus fort alors que ma main s'abat de nouveau sur lui sans l'ébranler.

Avant que je ne le percute une troisième fois, il arrête net mon geste. Dans la seconde qui suit, ses lèvres heurtent les miennes et ses avant-bras enveloppent ma nuque, m'emprisonnent de sorte que je ne puisse pas rompre le baiser. Je lui réponds avec autant de ferveur et de passion pour lui montrer que quoi qu'il arrive, je suis de son côté. Mes poings qui le malmenaient plus tôt se referment sur sa tignasse que je tire un peu plus vers moi. Mon corps qui se rappelle les émotions que le sien sait si bien lui procurer se réveille à son contact. Mon sang bouillonne dans mes veines, mon cœur s'emballe à m'en faire entendre ses palpitations jusque dans mes oreilles, et l'envie irrépressible de fusionner avec lui occupe à présent tout mon esprit. Je me frotte contre lui de manière déraisonnée et un gémissement incontrôlé s'échappe de ma gorge serrée quand je sens sa virilité poindre au travers de nos vêtements. À bout de souffle, il abandonne mes lèvres pour mordre la peau sensible de mon cou.

— Qu'en pense le FBI, Malone ? arrivé-je à articuler difficilement.

De ses doigts empressés, il me libère de ma robe et empoigne fermement mes fesses nues.

— C'est une autre équipe qui détiendrait la cible du *dark web*. Refus d'une extraction d'urgence. La liste des témoins n'est pas ici et ils nous récupèrent seulement demain dans la nuit, grogne mon coéquipier avant d'engloutir mon téton.

Mon corps tremblant de désir se penche davantage vers sa bouche vorace, exigeant l'assouvissement et que Malone prenne possession de tout mon être. Mais mon cerveau, malgré le brouillard qui l'assaille, refuse de lâcher prise. Une pointe de déception perce ma carapace. Cette mission me tenait tellement à cœur que je voulais être celle qui sauverait nos témoins protégés. Pas par orgueil, mais comme une vengeance sur mon ancienne vie.

— Mais Horn nous remercie chaleureusement pour notre implication. Pour ce qui est de Jefferson, ils ont suffisamment de preuves pour l'inculper

maintenant, me révèle Malone sur un ton qui transpire le dégoût.

— Mais pour Libras, susurré-je en essayant d'aligner les idées logiques plutôt que de succomber aux plus charnelles.

— Ils comptent arrêter les Jefferson et les pousser à tout avouer sur les terroristes en les utilisant l'un contre l'autre, souffle-t-il en effleurant ma féminité.

Je m'agrippe à ses épaules, sentant mes jambes devenir trop cotonneuses pour me soutenir. Les yeux fermés, la bouche entrouverte pour happer le peu d'air qui arrive à mes poumons, je me laisse emporter par les sensations que me procurent ses doigts à présent partout sur moi, *en moi*. Mes seins gonflés de désir, mes hanches qui continuent de se mouvoir contre lui, le repli de mes lèvres intimes déjà humides d'excitation. Je suis sur le point de défaillir.

— Que... Qu'est-ce ça signifie pour... nous ? parviens-je difficilement à extraire de ma bouche sèche.

Soudain mes jambes ploient, incapables de me tenir plus longtemps. Malone resserre sa prise autour de moi et me hisse contre lui jusqu'à ce que mes chevilles se croisent sur ses fesses.

— C'est fini, Rachel, tu n'es plus ma petite sœur.

Sans poser les vrais mots, je comprends que la mission est terminée. Nous sommes en danger maintenant que notre couverture est dévoilée, et il s'agit probablement de nos derniers moments ici. Malone s'approprie à nouveau mes lèvres, nous emmène sur le sofa de sa *panic room* sur lequel il m'allonge avec précaution, et s'installe au-dessus de moi. En appui sur ses avant-bras pour ne pas m'écraser, il me sonde d'une étrange façon. Avec une lueur particulière qui comprime mon cœur et déclenche la nuée de papillons tapis dans les recoins sombres de mon âme depuis bien longtemps. Aussi brève qu'ait été notre aventure, j'en garderai une trace impérissable, j'en suis certaine.

— Quel dommage, c'est justement cette notion d'inceste qui m'excitait. Baiser avec toi n'a soudain plus le même attrait, plaisanté-je pour détendre l'atmosphère étrange qui règne à présent, lui pinçant une fesse à travers son pantalon.

Un sourire en coin étire le bord de ses lèvres tandis que son membre dur vient se loger entre mes cuisses et appuyer sur ma féminité, en mimant l'acte sexuel dont je feins de me désintéresser. Un gémissement franchit mes lèvres et trahit mes ardeurs. Le poids de son corps se fait plus léger et il

s'affale à côté de moi. Sur le dos, les mains croisées derrière sa tête, il ferme les yeux.

— Très bien, dans ce cas on va juste attendre que le groupe d'extraction vienne nous récupérer.

Je le fixe avec un sourire amusé, guettant la pique acerbe qui va suivre, mais il reste statique. Plus les secondes s'égrènent, et plus ma bouche forme un rictus amer. Je le déteste. Ce connard arrogant retourne la blague contre moi alors que sa queue comprimée dans son futsal prouve qu'il espère autant que moi de cette dernière nuit.

Tu rêves, Malone, si tu crois que je vais me rabaisser à... oh et puis merde !

Je me tourne sur le sofa et m'approche à quatre pattes de lui. De ses paupières toujours closes, il me nargue ouvertement et m'incite à prendre les commandes. J'avance lentement, jusqu'à ce que ma langue soit à la hauteur de sa mâchoire. Le bout de celle-ci râpe contre sa barbe, remonte sur ses lèvres amochées et en dessine les contours tandis que ma main s'oriente plus au sud. De mes doigts habiles, je défais un à un les boutons de son pantalon jusqu'à avoir accès à son sexe. De la pulpe de mon pouce, j'écrase la goutte d'excitation qui perle sur son gland et le porte à ma bouche pour la sucer. Malgré le maintien de sa position, je sens son souffle se couper et discerne ses pupilles brillantes à travers ses cils épais. Son silence vaut accord et je poursuis mon manège sensuel le débarrassant de ses habits, parsemant de baisers et parfois de morsures la peau découverte.

Malone me facilite la tâche, me laissant les rênes pendant un temps indéfini. Je sais que pour le moment, ça l'amuse, mais lorsque la tension aura atteint son apogée, je serai un jouet entre ses mains, qu'il manipulera à sa guise. Je ne suis pas féministe, encore moins soumise, mais pour rien au monde je ne crierai au scandale. Malone est un amant redoutable et son regard ténébreux associé à sa fougue est capable de réduire en miettes toutes les convictions de n'importe quelle femme. Mais pour l'heure, il est ici, avec moi, à ma merci. Ma langue se délecte de sa ceinture d'adonis, puis dévie sa trajectoire en sillonnant la ligne de poils bruns sous son nombril. Ses abdos se contractent, sa respiration s'alourdit subitement. Joueuse, je quitte la douce toison lorsque je frôle son centre nerveux et relève le menton. Ses yeux entrouverts sont braqués sur moi, une fièvre animale animant ses pupilles. Sans le lâcher du regard, je m'installe entre

ses jambes qu'il écarte davantage pour me laisser l'accès dès qu'il comprend mes intentions.

Mes prunelles plongées dans les siennes, je me penche avec une lenteur calculée, jusqu'à sentir la chaleur de son gland sur mes lèvres. J'ouvre ces dernières, lèche le membre gorgé de sang qui se dresse fièrement devant mon visage avant de souffler dessus. Malone rejette sa tête sur l'oreiller en lâchant un râle qui vibre encore en moi. Puis je mets fin à sa frustration et je le goûte, le déguste comme la meilleure des sucreries. J'enroule ma langue autour, l'aspire et m'aide de mes mains pour le faire coulisser dans ma bouche. Ses gémissements de plus en plus forts, à chaque fois plus passionnés, provoquent mon propre plaisir. J'accentue mes mouvements, me laisse emporter dans ce tourbillon d'émotions et le suce comme si c'était la dernière fois. Parce que c'est le cas. Parce que demain, chacun reprendra sa vie et qu'à la longue, j'oublierai à quel point mon désir explosait au moindre de ses contacts charnels.

Soudain ses doigts plongent dans mes cheveux et me ramènent à l'instant présent. Il nous reste encore cette nuit. Sans violence, il les tire au rythme de mes mouvements de va-et-vient, cherchant à contrôler son plaisir. Son bassin suit la même musique, accompagnée de grognements sauvages hypersexy qui me mettent dans tous mes états. Ses mains se crispent un instant avant de me forcer à le lâcher.

— Jouir dans cette bouche ne serait pas pour me déplaire, mais j'ai d'autres projets. Je compte te baiser jusqu'à plus soif, soulève-t-il d'une voix rauque que je ne lui connaissais pas.

Dans la seconde qui suit, je suis à califourchon sur lui, mon sexe lubrifiant le sien de mon désir. Un sourire canaille incurve mes lèvres tandis que je secoue négativement la tête au-dessus de lui, mes mèches blondes balayant l'air et frôlant son nez.

— *Girl power*, Malone. Je te baise, le rectifié-je, pas encore prête à abandonner mon ascendant sur lui.

Mais c'est trop tard, le fauve est réveillé et, pour mon plus grand plaisir, compte bien me dévorer toute crue. J'en ai la confirmation lorsque ses larges paumes se plaquent sur mes hanches, et qu'il me soulève sans une once d'effort pour m'empaler sur sa queue. Un cri de surprise fuse de mes lèvres mais il est rapidement remplacé par un long gémissement de plénitude quand la sensation d'assouvissement se fait ressentir. Je commence à me mouvoir doucement sur lui, puis accélère la cadence

lorsque je sens poindre mon orgasme. Malone se redresse et m'enveloppe de ses bras pour se maintenir au plus profond de mon ventre tandis que sa bouche fond sur ma poitrine. Mes tétons, presque douloureux d'être si durs, sont aspirés entre ses lèvres expertes. Ma vue se trouble, des picotements me parcourent l'échine et divergent tous vers mon centre nerveux et j'explose en mille morceaux. Une jouissance dévastatrice qui me submerge au point où je ne contrôle plus rien. Ni mes mouvements désordonnés ni les sons étranglés qui franchissent la barrière de mes lèvres.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22 – fouille au corps

Malone

Allongé sur le dos, les mains derrière le crâne en mode post-baise et encore nu, je réfléchis. La tête de Charlie toujours posée sur ma poitrine. Je songe à la soirée, à ma vie en tant que Parker, au retour à mon existence selon les modalités fixées par Horn à qui j'ai parlé durant la nuit. À moins que ce ne soit le matin ? Je l'avoue, j'ai perdu la notion du temps dans cette pièce sans aucune fenêtre pour laisser filtrer la lueur du jour. D'autant plus sous les draps avec ma consœur, ce sont beaucoup d'éléments pour arracher un homme à sa réalité. Sa respiration est douce et profonde. Je crois qu'elle dort. Je ne bouge pas d'un pouce, de peur de l'extirper du sommeil. Ou alors elle est dans le même état que moi et cogite sur la suite des événements.

Ce moment, je le savoure sans trop savoir pourquoi. Cette fille est une peste. Elle a été l'équivalent de l'ouragan Katrina dans mon existence, pourtant, quand, en visio, mon boss nous a assuré que nous serions récupérés dès la nuit prochaine, mon cœur s'est tordu d'une étrange manière. Mon visage devait être connecté à mon cerveau à cet instant précis puisque sur son front est apparue une ride d'inquiétude. Il m'a aussitôt questionné.

— *Malone, tout va bien ? Tu parais à bout de nerfs.*

— *Des années dans la peau d'un autre et l'obligation de collaborer avec l'ennemi pour identifier la cible. Et se faire dépouiller de tout à un poil de cul de la réussite ? Tu ne serais pas légèrement contrarié, toi ?*

— *Malgré tout, vous semblez avoir plutôt bien travaillé tous les deux. Vous êtes parvenu à avancer l'enquête, c'est digne de professionnels, et on n'en attendait pas moins de votre part, déclare-t-il, presque solennel.*

— *Avancer l'enquête ? répété-je sans cacher mon dégoût pour son choix de mots.*

— *Tu devais confirmer ou infirmer l'implication de Sam Jefferson dans le financement d'un groupe de terroristes. Au cours des derniers jours, les données perçues par l'application que tu as installée dans ses appareils nous ont permis de déterminer que les transactions passent bien par ses*

comptes. Il est véritablement le pourvoyeur de ce groupe armé que nous traquons. Que veux-tu de plus ?

— Et pour la liste avec l'identité des témoins protégés ? surenchéris-je, désireux de changer de sujet avant qu'il ne détecte mes suspicions.

— Une autre de nos cellules a bien progressé sur le terrain, nous avons un nom et ce n'est plus qu'une question d'heures avant que nous bougions, annonce-t-il, la fierté imprimée sur ses lèvres.

Je ne savais pas trop quoi répondre. J'avais déjà signifié que même si toutes les preuves pointaient vers Jeff, j'avais la certitude qu'il n'était que le pion d'un tiers. J'ai ajouté que je mettrais ma main à couper qu'il s'agissait de sa femme. La jolie et futile Lexie... Simplement l'évoquer résonne comme un non-sens d'ailleurs. Imaginer qu'elle soit en mesure de tout orchestrer, dont la rémunération d'un mouvement de rebelles, tout en parlant robes de soirée et vernis à ongles me dépasse. Je ne peux le convaincre sans éléments réels ni balancer d'accusations non fondées, mais j'ai vu Jeffy derrière un ordinateur et j'ai l'assurance qu'il n'a pas le cerveau d'un geek. C'est comme si tous nos arguments et nos doutes étaient sciemment ignorés. Tout pointe vers l'épouse, mais il semble que nous soyons les seuls à le comprendre. Cet aveuglement volontaire me rend d'autant plus suspicieux.

— Jefferson est le pourvoyeur de fonds du groupe terroriste, c'est possible, mais je la pense aussi impliquée. Elle savait pour les caméras cachées, elle a réussi à intercepter le signal et à placer des indices partout dans les comptes de son mari pour l'incriminer. La tête, c'est elle ! L'appel, les menaces, la caméra dont elle connaissait l'emplacement. Si on compile le tout, ça signifie qu'elle possède probablement les compétences pour mettre en ligne le document !

— Malone, ta mission primaire était de prouver la complicité de Jefferson dans le financement. Tu y es arrivé avec brio, souffle mon boss sans cacher pleinement son irritation.

— Et la liste ? Je suis certain qu'on tient la coupable ! Les deux bossent pour Libras et si tu m'octroies la chance de...

— Suffit, Malone, je te dis que nous avons une équipe sur le dossier et que c'est en passe d'être aussi réglé. Il est possible que nous interroguions sa femme, mais ça ne me semble pas être une priorité vu le peu d'éléments dont nous disposons. Elle restera sous surveillance et nous sommes

parvenus à retourner un de ses hommes qui nous fournit des infos. Crois-moi, si l'on en cumule assez pour la chopper, on le fera. Tu ne peux pas mener toutes les batailles et récolter toutes les victoires.

J'ai fermé ma gueule. J'avais compris que le convaincre était vain, pourtant, j'entends bien trouver une façon de démontrer que Lexie est impliquée.

Il y a beaucoup de trucs trop beaux pour être vrais. Lorsque j'ai sondé les avoires ainsi que les appareils de Sam, et que j'ai réussi à obtenir la moindre des données le concernant, il n'y avait rien de détectable nulle part. Comme par magie, au moment où j'ai commencé à le surveiller plus étroitement, les preuves se sont matérialisées. Il se serait dissimulé comme un pro jusque-là et d'un coup, il se serait mis à laisser assez de traces risquant de l'inculper ? Dans notre métier, si c'est trop facile c'est qu'il y a un piège et que vous n'êtes plus le chasseur, mais bien la proie.

Horn, habituellement si pointilleux, si prudent, semble très pressé de fermer le dossier et ce n'est pas pour me rassurer. J'ai besoin de temps, pour faire le point. De me décoller le nez de la fenêtre et de prendre un pas de recul pour regarder les choses depuis une autre perspective.

J'ai validé avec lui l'heure de notre récupération, puisqu'il jugeait plus sage de nous extraire à la nuit tombée, puis ai raccroché en étant plus persuadé que jamais que ça n'allait pas. Tout se règle naturellement, aussi bien en termes de timing qu'au niveau pratico-pratique. *C'est trop propre, trop parfait*, tranché-je mentalement.

— Ton truc d'instinct, ça t'a déjà fait défaut ?

Je parle doucement pour ne pas la faire sursauter, mais le timbre clair de sa voix m'indique qu'elle ne dormait pas et qu'elle cogitait sans doute de son côté.

— Une seule fois...

— C'est indiscret de te demander quand ?

— Lorsque je t'ai rencontré, avoue-t-elle en se tournant vers moi, appuyant son menton dans sa paume.

— Et qu'as-tu pensé qui se soit révélé erroné ?

Je hausse un sourcil interrogateur et attends qu'elle se confesse sur sa première impression à mon égard.

Elle laisse échapper un son entre ricanement et gloussement. Un son si naturel, probablement le genre de rire que Rachel utilise dans la vraie vie.

Comme si elle commençait tranquillement à enlever sa fausse peau de Charlie.

— J'ai jugé que tu étais réellement comme Parker, un beau gosse sexy, arrogant, imbu de lui-même. Et avant que tu ne me sortes un truc pourri tel que « tu me trouves sexy ? », souffle-t-elle en grimaçant, oui, tu l'es et tu en as conscience.

Je rigole à mon tour.

— Donc je ne suis pas arrogant et je ne sais plus quoi ?

— Imbu de toi-même, spécifie-t-elle avant de reprendre. Tu as une incroyable prestance, tu as de l'assurance à revendre et ça peut sembler tête enflée, mais la vérité c'est que tu contrôles tout, jusqu'à l'impression que tu laisses aux gens.

— Je n'étais pas aussi « *freak* » avant, murmuré-je presque en m'apprêtant à me dévoiler à elle.

Elle se redresse, tout ouïe, ne se rendant sans doute pas compte que sa poitrine dénudée pointe dans ma direction. Je déglutis et me défais à regret de ce spectacle qui ne me laisse absolument pas indifférent.

— C'est de Tania que tu vas me parler ?

Son visage affiche une expression étrange, il se teinte de mécontentement, voire d'une pointe de jalousie. Étonnement, ça me plaît. Je ne le souligne pas et réponds par l'affirmative en opinant du chef.

— Elle et moi c'était... compliqué...

— Oui, je le conçois, puisque tu étais amoureux d'elle.

Je réfléchis un moment, voulant offrir une explication véritable, mais sans la certitude que ce soit le cas.

— J'ai longtemps pensé que Parker l'aimait et je crois que je me suis laissé prendre au jeu. C'était si naturel entre nous que je n'avais pas l'impression de devoir jouer un rôle comme avec tout le reste.

— Vous...

— Si ta question est : est-ce que vous couchiez ensemble et entreteniez une véritable relation ? Ouais. Nous étions un couple aussi bien en public que dans l'intimité.

— Finalement, tu es comme James Bond, tu mets toutes les filles dans ton lit, affirme-t-elle en faisant semblant de rigoler, alors que je décrypte tout le contraire.

— En même temps, je sais que tu es du même avis que moi. Nous n'avons aucun avenir, nous avons profité, nous sommes amusés, et ce soir,

chacun de nous continuera son chemin.

— Nous ne serons bientôt l'un pour l'autre qu'un lointain souvenir d'une mission achevée, poursuit-elle, lisant dans mes pensées.

Elle ouvre la bouche pour ajouter un truc, mais se ravise dans la seconde.

— Oui ?

Elle hésite un moment, me surprenant par son contrôle soudain, elle qui expulse les questions sans jamais y réfléchir.

— Si Malone et Rachel s'étaient rencontrés dans la réalité, sans tous ces objectifs, sans le côté ennemis au boulot, sans Archi et la fausse richesse, tu crois qu'ils se seraient plu ?

Je médite longuement sur cette interrogation avant d'avancer une réplique. J'aurais d'emblée affirmé que non. Qu'une fille excentrique, assumée, exubérante dans son genre m'aurait rebuté, aussi sexy soit-elle. Mais si l'idée de la quitter me pique autant, c'est peut-être une réponse en soi. Je ne veux pas d'attache, j'ai passé des mois à prétendre être Parker et c'est lui qui l'attire, de même que c'est Charlie qui me touche. Il me faut me réapproprier ma vie, et la vérité c'est que Charlie n'y a pas sa place.

— Je l'ignore, murmuré-je d'une voix rauque. Je n'ai pas envie d'analyser une situation qui n'existe pas et je ne souhaite que profiter de notre relation incestueuse encore un moment, annoncé-je en caressant le bout de ses mamelons tentateurs qui se dressent dans ma direction.

Elle ne rajoute rien et si ma réponse évasive n'est pas celle escomptée, elle ne le laisse pas transparaître. Il n'y a désormais que son corps qui s'exprime. Je la force à basculer sur le dos, et m'installe sur elle. Mes yeux, voilés du désir qu'elle plante en moi, évoquent mon intention bien plus qu'avec des mots. Mon érection effleure délicatement son épiderme hypersensible. Ses mains remontent mon flanc et s'attardent sur mes pectoraux. Elle affiche même un rictus sadique lorsqu'elle presse le bleu sur mon torse et que je grogne de douleur. Elle s'en amuse, la peste. Ses doigts explorent la moindre parcelle de ma peau, glissent le long de mon bras jusqu'à mon épaule, mon cou, ma mâchoire. Une aura de défi se forme sur ses lèvres quand elle agrippe ma barbe pour me conduire à elle. Elle fait mumuse avec moi, lèche de façon suggestive le pourtour de ma bouche avant d'y insérer sa langue pour taquiner la mienne. Je lui permets de jouer avec mes nerfs quelques instants, mais bientôt, je ne tiens plus. D'un geste brusque, je me redresse, écarte ses cuisses et m'introduis en elle d'un puissant élan de bassin. Elle gémit, ferme les paupières et cherche de ses

mains à s'ancrer quelque part. J'attrape ses aisselles, la place à ma hauteur, la maintenant assise sur ma queue bandée. Ses bras enlacent ma nuque, ses ongles grattent mon dos. J'empoigne ses hanches et, d'une poigne ferme, la fais coulisser sur mon membre. Mon visage s'enfouit entre ses seins rebondissants, humant son odeur, lapant sa délicate peau de pêche. J'aspire un mamelon qu'elle arrache de ma bouche au moment où elle accélère elle-même la cadence. Elle se serre contre moi et prend élan de ses genoux sur le matelas pour se donner plus d'essor. Sur le point de jouir, je l'encercle de mes bras, écrase son torse contre le mien pour essayer de la ralentir. C'est à quelques centimètres de mon oreille que je l'entends haleter les prémices d'un puissant orgasme. Ce son, excitant au possible, vient à bout de ma volonté de me contenir. Je la rejoins quelque part dans cette bulle d'intimité que nous nous sommes permise.

Étrangement, j'ai le sentiment que nous laissons tranquillement – et tous deux – nos *alter* de côté. Je ne parviens pas à statuer si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Mais pour une fois, j'accepte de n'avoir ni le besoin ni l'envie de décortiquer ce qui m'entoure. Il ne nous reste que quelques heures et je fais le pari de ne rien contrôler. Après, elle ne sera plus qu'un vague souvenir.

Je m'endors près d'elle presque apaisée, loin de me douter que le fantasme est littéralement sur le point d'exploser.

CHAPITRE 23 – Duo mortel

Malone

J'ignore ce qui me réveille exactement, mais ça semble aussi avoir perturbé Charlie qui s'assied dans le sofa-lit d'un bond.

— Tu sens ça ? interrogé-je avec sérieux.

— Sentir quoi ?

Elle pose la question, mais son faciès annonce déjà sa suspicion, son tout petit nez se plisse et ses yeux méfiants fouillent la pièce.

Oui, elle sait précisément de quoi je parle, je n'en doute pas une seule seconde.

— C'est que finalement, Malone aurait de l'instinct ? murmure-t-elle d'un timbre moqueur sans que ses traits se détendent.

— Cette atmosphère lourde et oppressante, avancé-je prudemment.

Elle hoche la tête, enroule son corps de déesse dans le drap de lit et se lève pour aller se placer debout devant les écrans de sécurité. D'une main, elle tient la couverture sur sa poitrine, ne songeant pas un instant à moi, nu comme au jour de ma naissance.

— Les caméras ne montrent rien, annoncé-je en venant me poster près d'elle après avoir attrapé un boxer de secours dans un tiroir.

— C'est trop...

— ... tranquille, terminé-je pour elle.

Je fixe les moniteurs les uns après les autres. Je fais mentalement la liste de mes constatations comme j'en ai l'habitude.

1. C'est toujours la nuit.
2. L'équipe d'extracteurs n'est prévue que demain.
3. Le quartier est désert, les bruits des criquets, de la nature en général, sont inexistants.
4. Les frissons annonciateurs du danger courent sur ma peau.
5. Miss Instinct ici présente le ressent aussi.

Je ne crois pas nécessaire de mettre des mots sur ce qui approche puisque je décrypte chez ma consœur la même intuition que la mienne. Charlie, étant celle qu'elle est, ne s'en prive pas et y va d'une théorie qu'elle énonce à voix haute.

— Nous sommes sur le point d’être attaqués...

J’opine du chef gravement. C’est précisément ce que je flaire.

Pour le commun des êtres humains, cette conversation n’aurait aucun sens, mais pour des agents aguerris comme nous, c’est une évidence. Chaque ville a un pouls, chaque quartier un écho, et il est très facile de reconnaître lorsque l’équilibre est brisé.

— Tes caméras, elles couvrent tout le périmètre ou il y a des angles morts ?

Je me retourne vers elle et remarque qu’elle a trouvé le tiroir de vêtements. Elle enfle un jogging noir trop grand qu’elle serre au maximum et un T-shirt tout aussi sombre. Je l’imite et lui révèle la totalité de ce qu’elle doit savoir sur mes installations. Elle n’ignore pas que ma confiance en mon organisation était mise à mal, mais elle ne se doute pas à quel point. Détail qu’elle obtiendra sous peu d’ailleurs. Elle est dans la même situation que moi, court des risques identiques, et le seul moyen de nous en sortir est de nous accorder une loyauté mutuelle. Quoique... si c’est elle l’ennemie véritable, la meilleure *cover* serait de tout apprendre sur la sécurité de cette pièce et de tout transmettre à ses boss. Je la jauge un instant, méfiant de nature, et refais le plan de son arrivée, de cette fameuse liste, de notre obligation de bosser ensemble, du peu de choses que je connais d’elle au final... Putain ! Est-ce possible que...

— C’est imminent, Malone ! Je suis au courant que t’adores réfléchir, mais là, c’est tout sauf efficace !

— Qu’est-ce qui me certifie que je peux avoir confiance ? Que, quels qu’ils soient, tu n’es pas avec eux depuis le début ?

Mon ton est polaire. Mon expression, de marbre. Je ne laisse filtrer aucune émotion et ai activé un mode proche de celui d’un robot.

Elle lorgne vers l’écran puis vers moi et recommence avant de se planter devant moi et d’encadrer mon visage de ses deux paumes délicates.

Ses billes bleues accrochent les miennes.

— Impossible que tu obtiennes une quelconque certitude en cet instant. Seule l’issue infirmera ou confirmera l’équipe dans laquelle je suis, proclame-t-elle, ayant capté directement ce qui se joue dans mon cerveau.

— Si ça se trouve, tu es avec eux, évoqué-je, d’un timbre caverneux.

Elle hausse les épaules, comme si elle renonçait à me convaincre, et du bout des lèvres, murmure :

— Que te dicte ton instinct ?

— N'est-ce pas précisément lui qui vient d'implanter cette idée dans mon crâne ?

— Non, Malone, c'est ta peur de revivre le soir du décès de Tania. Celle qui est tapie au fond de toi et qui t'oblige à tout contrôler pour t'assurer que rien ne t'échappe. Pour ce que ça vaut, je suis avec toi. Je ne suis pas une fille des SS, tu n'es pas un agent du FBI, nous sommes deux partenaires sur le point de se faire buter ! Il ne s'agit plus de Parker ou Charlie, là c'est nous, nos vraies identités, alors bouge ton cul et réponds à ma question ! As-tu prévu des angles morts qui permettent de nous soustraire à leur vue ?

Mes neurones fument tellement je les sollicite. J'examine la femme se trouvant devant moi. Que me dicte mon instinct ?

Je me réactive aussitôt. Je ne prononce pas mes doutes ni ma décision la concernant. Elle comprend lorsqu'elle m'observe replaçant le mur d'origine, fermant la porte blindée et la verrouillant aussi bien manuellement que numériquement.

Je me glisse derrière le bureau et fais apparaître dans un coin de l'écran géant le plan du bâtiment et du terrain.

En temps réel, j'encercle les caméras sous ses yeux en lui montrant l'emplacement et le rayon de chacune.

— Ce n'est pas moi qui ai installé le système de sécurité, expliqué-je. Tous les angles en entier étaient couverts lors de mon arrivée, pas de repli possible.

— Étaient ?

— Chaque matin, depuis que j'ai emménagé, je les éloigne d'un millimètre, trop peu pour qu'ils s'en rendent compte, mais suffisamment pour qu'à terme, je puisse longer quelques cloisons et me tirer d'ici sans être détecté.

Ses traits se parent d'une espèce d'éclat d'illumination.

— Ce n'est pas qu'en tes boss que tu n'as pas confiance, c'est en ton équipe au complet, évoque-t-elle sans sourciller.

J'ouvre la bouche pour lui répondre que je doute des événements concernant le jour de la mort de Tania. Trop de choses se sont produites que je ne peux expliquer. Trop de couacs en une seule soirée pour que ce ne soit qu'une suite de circonstances déplorables. Mais je n'en ai pas le temps puisque depuis les écrans, tous les lampadaires du quartier s'éteignent d'un coup.

— On y est.

Les moniteurs deviennent aussi sombres que l'extérieur de la maison, à l'exception de la carte que j'y avais mise et d'un panneau qui affiche la vision nocturne et la détection de chaleur.

Une troupe armée apparaît sous nos yeux.

— J'en compte une dizaine, dénombre-t-elle, d'une efficacité redoutable. J'ai besoin d'infos, Malone. Quel risque courons-nous en restant ici ? As-tu prévu un plan de sortie ? En qui pouvons-nous avoir confiance ?

Elle s'est métamorphosée devant moi. Elle n'est plus la Charlie un peu tête en l'air, amusée d'un rien et trop frivole. Nan, en cet instant j'ai affaire à Rachel, l'agente confirmée. Réfléchie et concise. M'aurait-elle berné à ce point ? Est-elle, depuis le début, si différente de son personnage comme moi de Parker ? Est-elle si bonne actrice qu'elle est parvenue sans mal à me leurrer ?

— Malone !? T'es toujours avec moi ?

Je me ressaisis aussitôt. J'aurai encore le temps d'être bluffé après, là, disons que notre survie prime.

— C'est un *Storm Shelter*, une box en métal. Porte blindée, charnières renforcées. Une paroi de brique est montée derrière chaque cloison, consolidé par des panneaux d'acier de cinq centimètres d'épaisseur. Insonorisée avec de la laine de verre et d'autres plaques de diamant phoniques créant un contre-mur. Wi-Fi, ligne téléphonique et système de surveillance par infrarouge, le tout connecté sur un réseau n'appartenant pas à la maison.

— Comment on y pénètre ? Je veux dire sans compter par l'entrée principale.

— On ne s'y introduit pas, affirmé-je sans délicatesse.

Un rictus presque inquiet apparaît sur son visage avant que sa bouche prononce son interrogation suivante.

— Comment en sort-on ?

— On n'en sort pas non plus, réitéré-je.

— Chouette, en gros, nous sommes dans un tombeau.

— Il n'est pas connu de mes services.

— Tu m'as déjà dit ça, mais je croyais qu'au moins une personne de confiance savait. Comment as-tu pu faire installer un truc pareil sans que personne l'apprenne ? C'est invraisemblable.

Elle étudie la moindre de mes mimiques et je veille à ne lui fournir aucun indice. J'ai accepté notre collaboration ce soir, la possibilité qu'elle soit une

alliée, pour autant, je ne suis pas totalement stupide non plus. J'entends bien conserver encore quelques secrets.

— Et donc ? Tu as prévu quoi ? On reste là et on patiente ?

— Tu sembles déçue, relevé-je non sans retenir l'amusement sur mes lèvres.

— J'ai bien aimé endosser le rôle de la gentille Charlie qui portait toutes ces tenues de princesse, mais ça manquait un peu d'action, je dois le reconnaître.

— Il nous est aussi possible de rester ici.

— Carrément palpitant, murmure-t-elle dégoulinante d'ironie.

— ... ou d'enfumer la maison...

— « Enfumer » comme dans... Attends, tu es en train de m'annoncer que tu as installé un système qui libère des vapeurs meurtrières ? Oh, je sais ! Des gaz hilarants ? Pitié, dis-moi que c'est de ça qu'il s'agit. Ça aurait au moins le mérite d'être divertissant à souhait.

Tiens, il apparaîtrait que quelques traits de personnalité de Charlie perdurent.

— Ou alors on y va et on dégomme tout. Et, non, ce n'est ni gaz hilarants ni des émanations tueuses. Ça va les désorienter et les asphyxier, ensuite, on est libre d'agir comme bon nous semble. On peut se tirer ou passer aux interrogatoires, au choix.

— OK, je suis partante ! Expose le plan, ordonne-t-elle en jetant un coup d'œil sur ceux qui sont à présent entrés dans la maison.

Je hoche le menton et ouvre une armoire pour lui donner un masque à gaz couvrant l'entièreté de son visage. Nous devons éviter à tout prix d'être en contact avec les exhalaisons, sans quoi nous serions maîtrisés en moins de deux. Elle le revêt aussitôt, et d'un mouvement de tête, me supplie de la laisser appuyer sur le bouton de commande pour envoyer l'arme chimique se diffuser dans l'air. D'un index je lui fais signe d'attendre et de demeurer discrète.

Je me penche au-dessus du micro de l'ordinateur dont les enceintes sont dissimulées dans la résidence et chuchote :

— Charlie, si tu as ce message, rejoins-moi dans le grand salon.

Elle m'observe, mais reste silencieuse comme exigé. Je me dirige vers l'écran géant et lui désigne les silhouettes qui migrent toutes vers le lieu annoncé. J'enfile mon masque à mon tour et déverrouille la pièce. J'ouvre la porte blindée qui est encore camouflée par le faux mur. J'avance vers le

clavier, tape sur la commande de lancement et lui spécifie le bouton sur lequel appuyer. Comme une gamine, elle sautille et presse l'endroit indiqué. Je scrute le moniteur, attendant de les apercevoir commencer à s'étrangler et balance une playlist de heavy metal qui s'étend à toutes les salles. Le but visé ? Qu'ils ne puissent plus communiquer entre eux et qu'ils se désorganisent, nous offrant le loisir de les mettre hors d'état de nuire de façon aussi rapide qu'efficace. Je verrouille à distance les sorties et les emprisonne.

Je fais signe à ma comparse d'ouvrir le dernier rempart menant à l'intérieur de la maison, et nous quittons notre cachette. J'ignore ce qu'il en est de son talent au tir ou au combat et j'avoue qu'il me tarde de le découvrir. En la voyant attraper le flingue dans l'armoire et l'armer telle une experte, je me doute que ce sera intéressant. La demeure est plongée dans une obscurité totale, exacerbée par l'absence du halo lumineux habituellement projeté par les réverbères. Nous avons l'avantage de connaître les lieux, mais si nos assaillants sont des pros, ils auront aussi des détecteurs de chaleur pouvant nous situer. Pour autant, l'impossibilité de communiquer entre eux et le gaz dispensé fera en sorte qu'ils ne nous identifient pas aussitôt comme les cibles.

Je les ai envoyés vers le salon et c'est donc là que nous conduisent nos pas. D'un point de vue stratégique, c'est parfait puisque depuis la mezzanine, nous aurons une vision dégagée sur une bonne partie du terrain dans lequel ils évoluent.

Charlie me tape sur l'épaule et m'indique le chiffre quatre avec ses doigts, puis elle pointe vers l'entrée les hommes qui essaient de défoncer la porte. Sans doute sont-ils à la recherche d'une bouffée d'air frais. Je lève le pouce pour lui indiquer de se baisser et ce court laps de temps aura suffi à ce que j'entende les premières balles siffler au-dessus de nos têtes. L'adrénaline se répand à grands flots dans mes veines. Je suis prêt à déverser tout ce que j'ai contenu depuis des mois dans la peau du quasi pacifique Parker. C'est simple, j'imagine que sous leur cagoule, ils ont tous la tronche de ce salopard d'Archi. Ils ont ouvert le feu en premier, leurs intentions ont au moins le mérite d'être plus que claires. Ma consœur est à plat ventre au sol, son arme placée entre deux barreaux de la rambarde, et en un clignement d'œil, elle abat ses cibles avec une précision qui me rendrait presque jaloux. Je n'avais jamais cru bon de m'enquérir de ses

capacités et des domaines dans lesquelles elle excelle. J'aurais probablement dû, mais à vue de nez, je parie qu'elle est une pro du sniper.

Nous « nettoyons » la pièce et laissons dans notre sillage quatre cadavres. Pas besoin d'être un mathématicien de renom pour compter qu'il reste six ennemis nécessitant notre intervention. Deux d'entre eux gisent sur le plancher, totalement knock-out en raison des émanations se dispersant encore dans l'air. Je signifie à Charlie de les ligoter en lui tendant des attaches de plastique pendant que je surveille ses arrières. Elle s'exécute et nous reprenons notre avancée. *Plus que quatre*, indique-t-elle avec ses doigts. Nous choisissons d'un commun accord de nous séparer pour couvrir les deux entrées vers la cuisine. Je pénètre à gauche et suis aussitôt saisi par l'épaisse fumée noire qui m'empêche de distinguer ne serait-ce que ma propre main. C'est une de leurs tactiques parce qu'un brouillard d'une telle opacité ne provient pas de mon installation personnelle. *Bordel, j'espère qu'elle va être OK*, me prends-je à réfléchir, luttant pour ne pas rebrousser chemin et la rejoindre afin de la protéger. Elle ne doit pas avoir la même conclusion que Tania, songé-je, la panique commençant à semer des doutes dans mon esprit. *Elle n'est pas Tania, elle est forte, intelligente et tire comme une putain de déesse*, répété-je en boucle dans ma tête en me maudissant de ne pas l'avoir tenue à distance. Je savais qu'elle m'affaiblirait, bordel !

Je tente de contrôler mon cerveau, de plus en plus enseveli sous mes peurs, mêlant les souvenirs du passé à l'événement présent. Une nuée de frissons glacés couvre la peau de mon dos, mes doigts s'engourdissent, ma gorge se noue. Je la sens, cette terreur prenant naissance dans ma poitrine. Je revis, sans que j'y puisse rien, la scène la plus traumatisante de ma saleté de vie. La fumée, les hurlements, les strass des robes de soirée qui captureraient les faisceaux rouges des armes de poing. Les cris, la panique, les riches courant dans tous les sens, les talons hauts claquant sur le sol à une vitesse effrénée. Puis l'instant où les minutes elles-mêmes cessent de s'égrener. Celui où, pendant ma propre bagarre, dans une lenteur indéfinissable, j'ai aperçu le salopard lever son fusil en direction de ma partenaire qui, trop occupée à se battre, n'a pas remarqué qu'il s'approchait d'elle. Tout est devenu silencieux. J'assistais, pris dans une bulle temporelle, au moment où le doigt de l'homme a appuyé sur la détente. J'ai perçu la balle fracturant le mur du son et se dirigeant vers elle. J'ai hurlé à en avoir mal, mais n'ai jamais entendu les notes de mon désespoir. Puis je

l'ai vue, elle, tanguant sous l'effet de l'impact. Ses iris marron qui se sont écarquillés plus grand que nature. Ses mains couvertes de bijoux rutilants se posant sur son ventre à l'endroit où se dispersait déjà une vague d'hémoglobine. J'ai distingué le moment exact où elle a compris qu'elle n'en réchapperait pas. Celui où de ses doigts maculés de sang elle m'a soufflé un baiser. Celui où elle s'est écrasée par terre, inerte, ses globes vides fixant le plafond.

J'ai tenté de courir dans sa direction, mais le temps s'est reconstitué à ce moment-là, reprenant le cours de cette fusillade. Je me rappelle la douleur du coup de crosse reçu sous la mâchoire, moi plongeant sur le tireur et l'emportant au sol dans ma chute. Notre combat, féroce. Puis de l'instant où j'ai réalisé que je défonçais la gueule d'un cadavre au point où il était désormais sans visage. De mon boss dans mon dos qui m'interpellait et de ceux campés autour de nous, portant les couleurs du FBI, qui m'observaient comme si j'étais un monstre. Je me suis relevé non sans mal, incapable de respirer tant j'étais essoufflé. J'ai contourné Horn, pour atteindre le corps de Tania, mais il a ordonné de passer les menottes à Parker Levon. Parce que je n'étais pas Malone l'infiltré qui venait de perdre sa consœur, mais bien Parker, celui arrachant la vie du mec ayant buté sa femme. Je me suis débattu, oubliant tout ce qui n'était pas elle, et encore plus lorsque les ambulanciers l'ont couverte d'un drap mortuaire avec les quelques autres sacrifiés.

J'ai insulté, maudit et menacé chacun de mes collègues, j'ai essayé de me défaire de leur prise. De la rejoindre, de lui dire d'arrêter de jouer la comédie. De se relever et de mettre un terme à la mission. Ouais, les cibles, aussi en état d'arrestation, n'ont pas douté une seconde de mon implication puisqu'à l'instar d'eux, j'étais une victime du système. Un veuf assoiffé de vengeance. À la différence qu'ils ont été conduits au poste et moi en salle de débriefing. Comme tous ceux qui n'étaient pas liés à l'affaire, j'ai été relâché et blanchi de toutes les accusations. Les criminels ont vu ma maison être vendue, mes biens démenagés, et ont cru que je vivais mon deuil en reclus, ne s'étonnant ni de ma disparition ni de mon retour quelques mois plus tard. J'avais enterré les souvenirs de ce jour maudit jusqu'à maintenant. C'est précisément ce qui me permettait un contrôle constant. C'était mon bouclier contre ma honte, ma peine et mon impuissance. Et ce soir, il s'est fissuré. La faute à Charlie qui a tout fait pour s'immiscer dans

mon crâne. Où est-elle ? Est-elle en vie ? Vais-je la trouver au sol, ses iris exempts de toute lueur ?

Je fonce dans le nuage sans me méfier, mû par l'instinct. Voilà qui la ferait sans doute bien rire, d'ailleurs. Je n'identifie rien, si bien que j'ignore où je me situe jusqu'à ce que je me prenne un comptoir en plein ventre. Je tâtonne, aveugle, et avant que j'aie le temps de me diriger vers l'endroit où j'ai entendu hurler, on me percute de plein fouet. Des poings sont portés sur mon flanc déjà bien amoché. Mon souffle se coupe instantanément et en m'inclinant pour essayer de me soustraire à la pluie de baffes, je me réceptionne un genou dans la gueule. Je frappe de toutes mes forces, mais mon attaquant est vêtu d'une tenue de combat. Un plastron le protège et chaque coup que je donne m'inflige bien plus de douleur qu'à lui. Il me pousse, et au travers du nuage, je ne distingue que sa main. Je me penche, évite l'assaut et remarque que le voile est moins dense au ras du sol. Je reconnais les tiroirs de la cuisine et reconnais l'endroit où je me situe. J'ouvre le premier et saisis un couteau avant d'être projeté plus loin. Mon flingue est dans son étui, je l'entends presque m'implorer de l'employer. Je n'en fais rien, tirer à l'aveugle serait bien trop risqué pour celle qui, selon ce que je discerne, se bagarre à l'autre bout de la pièce.

Je resserre ma poigne autour de l'objet attrapé dans le tiroir et me redresse en me tenant au comptoir. On m'agrippe par-derrière et je me retourne d'un bloc, prêt à frapper. Son corps est peut-être protégé, mais je mise sur une partie qui est souvent négligée : le cou. Ma prévision se révèle vraie à l'instant où la lame s'enfonce dans sa chair jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que le manche d'apparent. Le mec produit de drôles de sons, incapable de crier, avant de s'écraser à mes pieds. Je me penche, conscient que mon invisibilité sera un atout, et me félicite de cette décision lorsqu'un nouvel assaillant se montre. Ses chaussures butent sur le cadavre de son pote présumé et quand il approche pour l'examiner de plus près, j'appuie sur la détente de mon *gun* qui le ciblait déjà. Je ne le vois pas bien, mais je distingue chaque goutte de son sang qui gicle sur mon visage. Je m'essuie du revers de ma manche et rampe au sol, jusqu'à ma victime. Je confirme sa mort et porte attention à ce qui se passe à l'autre bout de la pièce où je devine qu'un combat est toujours en cours.

— Deux en moins, hurlé-je, espérant qu'elle m'entendra.

— NEUF, BIENTÔT DIX, rétorque-t-elle en beuglant, essoufflée.

— LE TUE PAS ! ordonné-je avant de charger vers la provenance des voix.

La fumée étant moins opaque, je les remarque aussitôt et me glisse derrière le mec pour l'immobiliser d'une clé de bras. Je laisse juste assez d'air pénétrer ses poumons afin qu'il soit en mesure de répondre à notre unique question :

— Qui t'envoie ?

— Je... pas... respi...

— Et si j'augmente la pression sur ta trachée, tu seras capable de respirer, tu crois ?

— Ne lui brise pas la nuque, on ne pourra rien tirer de lui sinon, me prie ma comparse sur le ton de quelqu'un qui s'interroge sur ce qu'il va manger.

— En même temps, n'oublie pas que nous en avons encore deux en vie, ficelés comme des porcs dans le corridor.

— Tu as raison, concède-t-elle. Nous n'avons pas vraiment besoin de lui.

Je resserre ma prise et enfonce mon avant-bras dans sa gorge. Il tente de se débattre et de me griffer, mais je sais qu'il commence à perdre conscience. Il ne s'agit plus que de quelques secondes. Je pousse au maximum.

— Malone ? Malone ! s'inquiète Charlie qui craint sans doute que l'agent tue un criminel.

— Tu vas parler maintenant ?

Il tape sur mon épaule et je relâche la pression suffisamment pour qu'il avale de grosses goulées d'air. Je le laisse s'étouffer et retrouver son souffle sans toutefois lui rendre sa liberté.

— QUI ? réitère Charlie, féroce et inflexible.

— Jeff..., commence-t-il avant d'être aux prises avec une énième quinte de toux.

— Sam Jefferson ? propose ma consœur, désireuse que notre théorie depuis le visionnement de la vidéo tombe à l'eau.

— Femme... Sa fem...

— Lexie ? prononce-t-elle, sa déception bien perceptible.

Il opine du chef et je profite qu'il chute à genoux au sol pour lui attacher les poignets et les chevilles.

— Je crois que nous avons une petite visite à effectuer, annonce Rachel d'un ton à vous glacer le sang.

— Tu te sens d'attaque à interroger une amie ?
— Je me sens d'attaque à arrêter une sale garce, oui !
— Ils ont besoin d'éléments pour la ramasser ? Eh bien à nous de nous assurer qu'elle crache tout ce qui nous est nécessaire ! surenchéris-je sur la même longueur d'onde que Rachel. Un jour à marquer d'une pierre blanche.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24 - Ta mission se termine ici

CHARLIE

Malone, la force tranquille. Au volant de sa voiture qui nous emmène chez les Jefferson, mon coéquipier garde son calme olympien. Malgré la vitesse encore plus haute que d'habitude, il reste dans le contrôle. Aucun tremblement ou tic nerveux dans son attitude qui pourrait trahir son excitation. Nous venons d'être attaqués et sommes sur le point d'affronter Lexie, la commanditaire de notre exécution, mais il demeure zen. Je suis scotchée par son attitude. C'est dans ce genre de situation que nos différences se voient le plus. Parce que sur le siège passager, je remue sans cesse et caresse la crosse de mon Glock avec une agitation à peine contenue. Je ne suis pas nerveuse ou angoissée, mais totalement grisée par l'action. J'ai la sensation d'avoir reçu deux litres de boisson énergisante par intraveineuse.

— Arrête de gesticuler, tu me files la migraine. Appelle plutôt ton boss pour lui annoncer que Lexie a essayé de nous buter et lui demander de préparer à nouveau notre extraction. On la tient ! Putain ! On a enfin de quoi l'arrêter !

Je ne supporte pas quand il me donne des ordres. Mais nous devons être soudés et ce n'est clairement pas le moment de nous engueuler. Et surtout, j'ai horreur de l'avouer, mais il a raison. Lexie doit être au courant que son plan a capoté et doit probablement nous attendre de pied ferme. Une sourde colère monte en moi à l'idée de me confronter à elle, la pseudo-amie que j'avais fini par apprécier. J'extrais mon téléphone du jogging que j'avais enfilé avant de sortir de la *panic room* et appelle mon boss. Mais les tonalités s'enchaînent sans qu'il décroche.

— Putain, on a le temps de crever dix fois avant qu'il ne réponde ! pesté-je entre mes dents tandis que mon second essai n'a pas plus de succès.

J'abandonne pour le moment et compose le numéro de mon agent de liaison. À la première sonnerie, il répond présent.

— Ici l'agent Alfa, Zulu, Foxtrot quatre-six-neuf-huit, débité-je à la hâte. Nous sommes en direction d'Alexia Jefferson, nous procéderons à son arrestation pour tentative de meurtre sur agent et avons besoin d'une extraction dans les prochaines minutes.

J'entends Malone converser de son côté, et le ton qu'il emploie m'empêche de me concentrer sur mon appel.

— Alfa, Zulu, Foxtrot quatre-six-neuf-huit, je ne peux l'accorder. Restez à distance le temps que l'on vous fournisse plus d'éléments.

Il se fout de ma gueule ?

Au vu de l'urgence de la demande, patienter n'est absolument pas envisageable, Alexia risquerait de disparaître. J'ouvre la bouche pour le pourrir lorsque Malone explose à côté de moi, me faisant sursauter. Je lui raccroche au nez et porte mon attention sur la bombe humaine qui est à deux doigts d'écraser son téléphone dans sa paume tellement il le serre fort.

— Si on avait attendu l'extraction promise, on serait déjà morts ! Ils sont où les renforts, putain ?

Mon coéquipier éloigne son portable et ferme fort un instant les paupières en soufflant pour se reprendre.

— On en a besoin tout de suite chez les Jefferson, poursuit-il plus calmement.

Je ne sais pas ce que Horn lui répond, mais Malone écarquille les yeux et me jette un bref coup d'œil avant de lancer son téléphone sur la banquette arrière. Son pied s'écrase sur la pédale d'accélérateur et nous propulse dans la résidence des Jefferson où la barrière du gardien est déjà levée, chose anormale en plein milieu de la nuit. Bientôt, la lumière bleue des sirènes nous éblouit. Je regarde partout autour de nous, choquée par ce qu'il se passe. Une tripotée de flics fourmille dans tous les sens.

— C'est quoi ce merdier ? Comment peuvent-ils arriver avant nous ? On vient tout juste de leur transmettre l'info ! ne puis-je retenir tandis que nous nous garons au plus près de la maison des Jefferson.

La porte de la villa est grande ouverte, toutes les lumières sont allumées. Comme pour la plupart des habitations environnantes, dont les propriétaires curieux sont tous sur les trottoirs, encore vêtus de leurs pyjamas.

— Lexie vient d'être arrêtée, ils savaient donc ce qu'elle prévoyait, ces putains de connards, grommelle Malone. Il semble furieux, mais étonnement, pas surpris.

— Ils nous auraient laissés nous faire canarder ? Ça ne tient pas la route, Malone. Tu es hors de toi, mais il doit forcément y avoir une expli...

— Une explication ? Regarde autour de toi, enfin ! On leur a donné tout ce qu'il fallait pour qu'au minimum ils aient de quoi l'interroger ! Elle a

arrêté les caméras, est mariée à un pourvoyeur de fonds affilié à Libras, prouvant qu'elle est possiblement liée à la liste, et ils n'ont pas bougé. Elle nous avait démasqués avec les caméras et avec le coup de fil que je lui ai passé. On l'a dit aux boss et malgré tout ça, ils ne prévoyaient une extraction que vingt-quatre heures après. Tout ça, sans nous aviser du danger de représailles ? Ensuite, on se fait attaquer dans cette fenêtre de temps, et lorsqu'on arrive chez notre suspecte, ils sont en train de l'arrêter ? Si nous n'avions pas eu la *panic room* dont ils ignorent l'existence, où serions-nous d'après toi ? Et dans quel état ?

Malone se passe les mains dans les cheveux, à se les arracher presque. Le voir faire les cent pas devant sa voiture pour tenter de se calmer ne fait qu'attiser ma colère. J'en reste sans voix, comment ont-ils pu nous faire ce coup-là ? On attendait leur aide pendant qu'ils étaient tranquillement en train de préparer l'arrestation de *notre* cible. Ils nous auraient donc utilisés comme appât sans nous en aviser ? Je n'arrive pas à y croire et à la fois, ça tient la route... Malone doute de son organisation, mais ce n'est pas mon cas, enfin, jusque-là ça ne l'était pas. Mon boss voudrait récolter les lauriers, ça je peux encore y accorder du crédit. En revanche, penser qu'ils souhaitaient que l'on périsse ? Là non, je n'adhère pas. Elle nous visait directement, c'était à nous de nous en occuper. Lexie est à notre charge, ça, je n'en démords pas. Mon regard parcourt frénétiquement la foule, à la recherche de celle qui nous a menés en bateau avant de se dévoiler de la pire des manières.

— Il faut qu'on lui parle avant qu'elle ne soit embarquée, lui réponds-je en pointant du doigt Lexie menottée, en train de se faire escorter jusqu'à une voiture banalisée.

Mais lorsque l'on arrive à son niveau, mon boss se matérialise devant nous, bloquant volontairement l'accès.

— Désolé, mais pour des raisons de sécurité et de confidentialité, Mme Jefferson est sous garde rapprochée et ne peut parler à personne.

— C'est une blague ? m'emporté-je aussitôt. Cette enquête est la nôtre, je ne vois pas comment on pourrait nous mettre à l'écart maintenant !

Je le contourne, mais il enveloppe mon poignet de ses longs doigts pour me retenir. Le regard qu'il me lance ne laisse pas de place à la négociation. À contrecœur, je vois Lexie grimper dans l'habitacle et s'éloigner dans la foulée.

— C'est du foutage de gueule, grommelé-je malgré tout, en lui rendant son regard noir. Chef ou pas, c'est nous qui étions sur le terrain, qui avons mis nos vies en danger.

Mon sang bouillonne de colère. Je le pointe d'un doigt accusateur pour rejeter sur lui toute notre frustration, mais Malone me fait un discret signe de tête pour lâcher l'affaire. Son pressentiment selon lequel son agence trempe dans un truc louche semble de plus en plus cohérent et je décide de le suivre dans ses doutes. Après tout, rien n'indique que cela concerne uniquement le FBI. Les ripoux gangrènent rapidement une équipe. Puis cela s'étend à un service, à un département, à une agence. Je prends peur en réalisant que toutes les agences gouvernementales du pays peuvent être infiltrées par ce genre de personnes. La réaction de mon chef tend à le prouver et d'un coup, je deviens comme Malone, méfiante à outrance et dans l'incapacité de faire confiance.

Un sourire railleur ourle le coin des lèvres de mon patron, me pensant hésitante à l'idée de lui mettre une soufflante. Il s'amuse de me voir le doigt en l'air et la bouche ouverte depuis de trop longues secondes. Qu'à cela ne tienne, je clos le sujet, mais un autre me brûle les lèvres.

— Les hommes de main d'Alexia Jefferson sont venus nous cueillir pile au bon moment, comment expliquez-vous cela alors que l'on avait demandé une extraction d'urgence ?

Il s'embrume, gêné par mon aplomb. Il me connaît depuis suffisamment longtemps pour savoir que son grade ne m'empêche en rien de dire ce que je pense. Toute parole est recevable tant qu'elle est dite dans le respect. Et sauf si l'énervement m'a fait perdre mon sang-froid, je ne me rappelle pas l'avoir insulté.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment de régler ce genre de détails, agente O'Maha, tonne une grosse voix inconnue.

Mais à la manière dont il se campe à côté de Malone, je devine qu'il s'agit de son propre boss, Horn.

À sa posture frondeuse, aux restes d'un corps dont il a dû prendre soin de nombreuses années et à l'aura qu'il dégage, il est évident qu'il a grimpé les échelons pour être aujourd'hui à la tête du FBI.

— C'est pourtant le meilleur moment. Vous êtes tous les deux là, à dicter la suite alors qu'on était sur le fil du rasoir il y a encore quelques minutes. Vous étiez au courant que notre couverture était compromise et que Lexie nous avait dans son viseur, réagit Malone pour la première fois depuis notre

arrivée. Comment saviez-vous cela, d'ailleurs ? Je serais curieux d'entendre votre excuse de merde !

Je me retiens de rire. Quand il l'ouvre, mon coéquipier est nettement moins diplomate que moi. Son boss bombe le torse et avance d'un pas menaçant dans sa direction en guise d'intimidation.

— Ça suffit, Malone, tu n'es pas dans ton état normal. Ça fait des mois, des années même que tu es dans ton rôle, tu es fatigué, énervé et je peux l'entendre. Mais rappelle-toi à qui tu parles, tranche fermement Horn. Chaque chose en son temps. Vous aurez des réponses, mais le plus important à l'heure actuelle, c'est surtout que vous nous fournissiez tous les éléments gardés en off. Nos contacts étaient très limités, et je me doute que certaines révélations sont encore bloquées à votre niveau. Il est temps de passer à table !

Comme pour adoucir le ton bourru de son acolyte, mon boss prend la relève.

— Vous avez effectué un travail remarquable. J'applaudis la façon dont vous avez réussi à vous entendre pour mener à bien votre mission. Toutes les équipes n'ont pas eu ce comportement admirable.

Je me fais violence pour ne pas regarder Malone. Les débuts ont été catastrophiques, mais nous avons fini par trouver un terrain d'entente. Le sexe est la clé de beaucoup de choses, dommage que nos collègues n'aient pas su en profiter.

— Votre professionnalisme a porté ses fruits et c'est grâce à vous que son arrestation a été possible, poursuit-il pour nous caresser dans le sens du poil.

— Pourquoi ne pas nous avoir prévenus que vous prévoyiez une descente ? Vous aviez assez pour la mettre en interrogatoire au minimum. On a servi d'appât, c'est bien ça ? poursuit Malone sans se laisser berner par les belles paroles de mon boss.

— Écoutez, on tourne en rond. Tout ce que vous avez à savoir, c'est que vos informations étaient minces. On ne désirait pas prendre le risque de simplement l'interroger et de devoir la relâcher après. Quand nous avons appris l'attaque prévue sur vos personnes, on savait que là, on aurait suffisamment pour la garder à l'ombre longtemps. Du moins, assez pour lui faire cracher ses véritables liens avec Libras. Notre indic ne nous a pas donné les bons détails concernant l'heure de l'assaut. Nous étions déjà en poste et prêts à agir. Nous comptons l'arrêter à l'instant même où ses sbires

auraient pénétré dans votre maison. Là, il a fallu réagir dans l'urgence. Je le répète, à aucun moment nous n'avons eu des renseignements indiquant qu'elle avait devancé le plan d'action à votre encontre.

— Évidemment que notre but était avant tout de mettre en sécurité nos agents ! vient en aide Horn à son homologue.

— Évidemment, soulevé-je en même temps que Malone, ce qui nous vaut une œillade de connivence.

À force de le côtoyer, je perçois cet éclat satisfait dans ses prunelles mêmes si son visage, lui, ne se départit pas une seule seconde de son air grave habituel.

— Et comment expliquez-vous que pas une fois nous n'avons été avisés du risque couru ? Je veux dire : deux agents expérimentés et qualifiés, servant de carotte à brandir, sans jamais juger qu'il serait bien que nous fassions partie du plan.

Mon boss et celui de Malone échangent un regard et je devine aisément qu'il y a un élément de discorde entre eux.

— Croyez-moi, agent Mills, je déplore tout autant que vous que ce n'ait pas été le cas. Bien sûr, la lumière sera faite sur cette bavure, qui ne dépend pas de nous. O'Maha, il faut que l'on débriefe sur tout ce que tu as appris durant ta mission, indique mon boss en commençant à s'écarter de nos collègues du FBI.

Je le suis, tandis que Malone s'éloigne de son côté, probablement pour discuter du même sujet. *Diviser pour mieux régner*, pensé-je. Chacun escompte que son agent détienne des renseignements que l'autre n'a pas. Une entente entre nos agences respectives serait pourtant tellement plus simple et proactive !

Lorsque nous arrivons devant sa voiture, il m'ouvre la portière pour m'inviter à y entrer. Un élan de conscience me soulève le cœur et soude mes pieds au bitume. Alors c'est comme ça que va se finir notre coalition ? Sans même un au revoir ? Je cherche Malone du regard, mais dans la foule de flics, je ne parviens pas à le retrouver.

— Monte, Rachel, ta mission se termine ici. Bon retour dans la vraie vie !

Je grimpe dans la voiture, partagée entre le soulagement de reprendre mon identité, comme le souligne mon patron, et la déception que tout s'effondre d'un coup, sans que j'aie eu le temps de m'y préparer. L'adrénaline coule encore dans mon sang, et j'ai encore une tonne

d'interrogations qui vont rester sans réponse puisque l'on nous refuse le droit de nous entretenir avec Lexie. Sans attendre, il prend la direction de l'agence et me pose déjà mille et une questions, mais j'ai l'esprit qui ne veut pas quitter Charlie et Parker aussi tôt.

— On ne repasse pas par la maison pour que je puisse récupérer mes affaires ? le coupé-je en espérant surtout y voir Malone.

— Non, ce n'est pas la priorité, se contente-t-il de rejeter ma demande.

— Il faut aussi envoyer une équipe de nettoyage, on a laissé pas mal de cadavres derrière nous, réponds-je simplement.

Je m'affale sur le siège et tourne mon attention vers la vitre et l'agitation. La pression retombe et me voilà d'un seul coup lassée, fatiguée par les derniers événements. Il continue de parler, de me soumettre à son interrogatoire, mais je n'ai ni le courage ni l'envie de partager avec lui quoi que ce soit. Je vais devoir le faire, mais pas maintenant.

CHAPITRE 25 - Avec moi ou contre moi

Malone

— Et pourquoi m'interdit-on de procéder à ce débriefing avec ma partenaire ? relancé-je Horn, installé sur le bureau en face de moi.

Il ne cache pas sa grimace de surprise pour le mot employé et attrape son gobelet de café posé entre les piles de papiers devant nous.

— Ta partenaire ? manque-t-il de s'étrangler en plissant ses paupières et en me dévisageant.

— Je bossais avec elle en immersion, comment jugerais-tu convenable que je la nomme, riposté-je en perdant patience.

— Non, Malone, je n'émets pas de jugement sur votre *lien*. Je ne suis qu'étonné de t'entendre l'appeler autrement que l'« ennemie », la « foutue fille des SS » ou la « peste ».

— On me l'a imposée. Je suis pro et j'ai accepté sa présence, point barre. Maintenant, je t'ai tout relaté de A à Z, tu as les copies de tous mes rapports journaliers. Tu m'expliques ce que je fiche encore ici ? Douze heures de débrief, même les putains de criminels ont droit à plus d'égards que cela !

— Tss, cesse de te la jouer mélodramatique. J'ai des comptes à rendre aux patrons, je veux juste remplir tous les blancs afin que rien ne soit négligé.

— Tu as plus intérêt à trouver une parade sur la désastreuse « transmission d'infos », reprends-je ses mots, concernant deux agents attendant une extraction, mais qui sont finalement tombés dans un guet-apens, relancé-je, véritablement mauvais.

Je l'ai toujours en travers de la gorge et leurs justifications comme quoi un des hommes de Lexie, traître à ses heures, se serait trompé sur l'heure à laquelle elle prévoyait l'assaut qui nous pendait au nez. Je me repasse les paroles de Horn sur cet événement pendant le chemin de retour et franchement, ça ne colle pas. Ou si, ça correspond justement trop bien.

« Tu sais ce que signifie “ problématique transmission d'infos ” ? Ce n'est pas à toi que je vais expliquer que ce sont des choses qu'on déplore grandement mais qui arrivent tout de même. Nous avons infiltré son service de sécurité personnel en détournant l'un de ses employés qui nous a mal rancardés. Ni le FBI ni les SS n'auraient pu prédire que les

informations données, notamment l'heure programmée de l'attaque, n'étaient pas les bonnes. Peut-être même que notre indic a avisé Alexia et que c'est pour cela que ça s'est produit avant l'heure ? À l'heure actuelle, nous l'ignorons, mais après l'interrogatoire des assaillants, possible que nous en apprenions davantage. »

— Je te l'ai dit et te le répète avant que tu ne requières l'exfiltration : notre mouchard nous avait certifié qu'ils étaient mandatés pour vous descendre à trois heures du mat' le lendemain. Nous avons alors retardé votre récupération d'un jour, histoire de prendre les hommes la main dans le sac et avoir concrètement de quoi arrêter aussi Mme Jefferson.

— Et tu ne m'as pas contacté parce que tu ne faisais « pas confiance à Charlie ni à ses boss ». Lire entre les lignes que : tu avais peur qu'il te coiffe au poteau et s'approprie tout le crédit. Ma vie ne valant donc pas plus que les éloges de tes patrons. Ouais, j'ai tout compris, Horn, seulement je vois beaucoup de coïncidences.

— Malone, je crois que tu as vraiment besoin de vacances. Apparemment tu perçois des complots partout. Tu as été envoyé dans cette mission parce que tu es mon meilleur agent. Et tu n'es pas mort, que je sache ? Pareil pour ta consœur, et la coupable est en détention. N'est-ce pas exactement tout ce que nous voulions ?

— Et si on demandait au traître dans les rangs de Lexie pourquoi il a choisi de vous rallier ou pourquoi il ne vous a pas avisés que les heures avaient changé ? Ah, non, que je suis con ! Il ne peut rien nous en dire puisqu'il est décédé !

J'ironise à fond, mais ça fait précisément partie de tout ce que je trouve un peu trop « arrangé ».

— Oui, j'aurais bien aimé le questionner sur le sujet, mais on m'a appris qu'il avait trépassé, la jugulaire sectionnée par une lame. De ça aussi tu vas imaginer une façon de nous tenir responsables ?

Son ton commence à monter, presque au même rythme que ma patience, elle, s'amenuise. Je suspecte Horn ou un des boss, un de ceux ayant le bras long, mais ne peux le dire ouvertement. De même que cette conversation est loin de renforcer le bon soldat aveugle pour lequel je tente de passer. Je dois rattraper le coup avant que ça se finisse mal pour moi.

Je passe la main dans mon visage, témoignant à quel point je suis crevé, et soupire de fatigue avant d'atténuer mon timbre et de reprendre ma

version officielle des choses. Ou du moins celle pour laquelle on me met la pression à y adhérer.

— OK, je recommence et avec plus de calme, mais j'ai une condition cependant.

Il souffle de contrariété avant de s'adresser à moi.

— Laquelle ?

— Je veux une foutue bière et j'espère que tu en prendras une avec moi. On doit fêter la fin de cette saloperie de mission !

Il s'esclaffe et fait signe à celui qui est derrière la glace sans tain de s'exécuter.

— J'étais là depuis un moment et je stagnais lorsque Charlie a rejoint mon équipe. Elle a fait copine-copine avec Lexie, distrayant assez celle-ci pour que je puisse accaparer Jeff.

— Jeff ?

Il sait de qui je parle bien sûr, mais pour le bien de celui qui consigne l'entièreté de mes déclarations afin de documenter tous les événements, je dois le prononcer en entier.

— Samuel Jefferson, premier de son putain de nom, nargué-je Horn qui grimace.

— Merci, murmure mon boss à celui qui dépose deux bouteilles devant nous.

Je lève la mienne pour trinquer et reprends où je m'étais arrêté.

— J'ai fait croire à M. Jefferson que son ordinateur était piraté et j'ai eu accès à sa confiance, ses transactions et ses comptes. Je les ai tous étudiés, fouillés, et n'ai absolument rien dégoté. Je vous ai donc transmis les coordonnées et nos gratte-papier ont déniché toutes les preuves pour l'inculper au sujet de son financement d'une bande de terroristes.

— Tu ne trouves pas ça étrange que toi, le spécialiste, tu n'aies rien découvert ?

Tourne ta langue, Malone, m'enjoins-je aussitôt mentalement. Il souhaite donner corps à son histoire et le mieux pour lui c'est que j'avoue mon incompetence.

— En fait, c'est le contraire qui m'apparaît encore plus étonnant. C'est-à-dire que ton équipe ait mis la main sur autant d'éléments. Je veux dire : ils ont soudainement levé le voile sur les malversations de Jefferson alors que ça fait des semaines que je tente de le prouver sans succès... Et doubles félicitations, parce que son épouse, en attendant à nos vies, s'est aussi fait

serrer. Mais, bon, je n'oserai jamais sous-estimer le boulot phénoménal que tes agents ont fait là-dessus. Ils méritent même une promo...

— Ne t'égare pas, ordonne-t-il.

Je plisse les yeux et attrape ma bouteille pour en avaler une grosse gorgée. Bordel, bien qu'elle soit chaude, c'est la meilleure chose que mon gosier a ingurgitée depuis des mois.

— Par souci du détail, je demande que soit noté, en marge de cette affirmation, que nous avons réussi à prouver, ce jour, que tous les mouvements bancaires récents ont été faits par sa femme sur le compte de M. Sam Jefferson.

J'observe mon patron s'adressant à la personne derrière la fenêtre. Il manipule la vérité à sa guise, essayant de lui donner l'allure qui l'arrange.

— Elle a avoué ? Je veux dire : elle est interrogée depuis... quoi, au moins aussi longtemps que moi, elle a révélé qui est à la tête de Libras et son lien avec eux ?

— Bon, je crois que c'est OK pour ce soir. Tu es crevé et moi aussi. J'ai le reste des témoignages et je vais voir si je peux me débrouiller avec cela.

Sur ce, il se lève, m'invite à faire de même et je m'exécute volontiers, prenant tout de même le temps de vider ma bouteille jusqu'à la toute dernière goutte.

Étrange qu'il me congédie au moment précis où je demande ce qu'elle a craché. Quelque chose me dit que ça ne se passe pas de la façon qu'il souhaiterait. S'il escompte qu'elle suive la version qui coïncide avec ce que lui avance, ça risque de ne pas être simple.

Deux semaines se sont écoulées depuis que j'ai eu des nouvelles de Horn, de Charlie ou de Lexie. J'ignore ce qu'elle est devenue. Ce qu'*elles* sont devenues, parce que c'est valable pour l'une comme pour l'autre. Est-ce que Lexie s'est mise à table ? Horn lui a peut-être offert un deal ou une réduction de peine pour qu'elle accepte de coller à sa version ? J'ai eu beau retourner dans ma tête les motivations de mon boss d'être un ripou, je n'ai pas trouvé, même si ma certitude que c'est le cas ne s'est pas affaiblie.

J'étais déjà méfiant après la gestion de ce qui s'est passé avec Tania, mais alors là, on bat des records. *On ne vous a pas avertis que vous alliez vous faire canarder parce qu'on croyait arriver à temps.*

Je n'y adhère pas du tout.

On espérait qu'ils nous débarrasseraient de vous pour pouvoir invoquer tout ce qui nous chante, sans témoins, me semble nettement plus plausible. Je me demande ce que Charlie en penserait. C'est une interrogation qui revient souvent dans mon crâne. J'ai bien essayé de ne plus songer à elle, de la balayer de mon esprit, mais j'en suis incapable. Que quelques jours à ses côtés finalement, mais elle aura marqué bien plus Malone que Parker. J'ignore comment c'est possible, d'ailleurs. Je réfléchis à la question qu'elle m'a posée le soir de l'attaque avant que l'on couche ensemble : crois-tu que ça aurait pu marcher entre Malone et Rachel ? Ce ne sont pas les mots exacts, mais c'est ce que ça signifiait. La réponse m'échappe toujours. Que sais-je vraiment d'elle ? Quelques éléments me viennent en tête, mais lorsque j'enlève tout ce qui concerne le boulot, je réalise que c'est très maigre. Est-elle une de ces filles de la ville accro au shopping et vivant dans un appart' de luxe ? Se plairait-elle dans mon coin de paradis ou pesterait-elle contre les moustiques et l'absence de piscine creusée ? Quoique, pour l'apercevoir en minimaillet, je pourrais presque en forer une moi-même.

Je grogne, complètement découragé que ce genre de pensées parasitent mon cerveau. J'ai été seul si longtemps et d'un coup si accaparé, si envahi. Ça a dû me causer un syndrome de choc post-traumatique. Ouais, c'est ça ! Je dois me remettre du post-Charlie. Je suis de retour dans ma demeure ancestrale, chez moi, au Texas, vêtu en jean et en T-shirt ordinaire, sans oublier les baskets. Fini les cravates qui étranglent, les souliers cirés et les habits qui t'empêchent de te mouvoir normalement. Je n'habite pas un manoir, mais mon ranch, perdu au centre de nulle part, en périphérie de la ville de Fredericksburg. C'est le lieu que je juge être le meilleur endroit du monde. J'ai de la bière à profusion et une connexion satellite me permettant d'accomplir exactement tout ce que je désire. Comme, par exemple, pirater le dossier de la détenue PB-17290104 ou me brancher sur les vidéos de ses interrogatoires, pourquoi pas.

J'ai donné une chance à Horn de dissiper mes soupçons. J'ai tendu des perches, plusieurs, pour qu'il prouve sa bonne foi et son innocence, et jamais il n'a saisi l'opportunité. Pire, il a reproduit les mêmes erreurs de débutant. Parce que, le jour de la mort de Tania, nous étions à une soirée caritative chez Ron Carlos. Nous le tenions et avions tout ce qu'il fallait pour le cueillir. Horn avait invoqué qu'il ne serait pas le seul à être

embarqué et qu'il valait mieux tous les rassembler et les coffrer au même instant. Qu'ils soient tous présents était parfait et assurait qu'aucun n'aurait le temps d'aviser l'autre qui risquerait de fuir. Vingt-deux heures, c'est l'heure à laquelle ils devaient passer à l'acte. Vingt heures trente, c'est l'heure à laquelle des gens armés ont pénétré dans la salle pour tirer sur tout ce qui bougeait. Les vilains devançant les flics. Le lieu devait être sous haute surveillance, mais ça a pris aux fédéraux exactement onze minutes avant d'intervenir. Sur les dix hommes qui avaient contre eux un mandat d'arrêt, quatre sont décédés. Un pseudo-traître à Carlos et trois de ses sbires. Une seconde fois, la « source » a trépassé dans l'opération. Déjà à l'époque c'était une couleuvre que je trouvais trop difficile à avaler. Alors, quand la même merde se reproduit presque à l'identique, il serait totalement stupide que je ne lie pas les événements entres eux. Tout est si semblable.

Ouais, à la différence que tu as réussi à t'en extirper indemne et avec ta partenaire cette fois, souffle ma conscience en me larguant illico une image de Charlie dans sa robe de style seconde peau. Encore et toujours elle... Quatorze journées qu'elle occupe mes pensées. C'est carrément plus que celles que nous avons passées ensemble. Je me rends au frigo et attrape une autre bouteille. Je sors sur l'immense véranda qui entoure presque l'entièreté de la maison et m'assieds sur la balancelle pour la siroter. Mon attention se disperse au travers des dernières lueurs du jour. Le désert, les dunes, tout devient si différent à la nuit tombée. Cette vue, ce calme, c'est ce qui m'avait le plus manqué durant mon immersion dans la vie de Parker. *A contrario*, à présent que j'ai tout ce que je désire, ce qui me démange le plus, c'est de le partager.

Charlie... son nom sonne si réel, si elle. Rachel... ce n'est pas affreux, mais je peine à l'associer à cette femme étonnante. Et si elles n'avaient rien à voir l'une avec l'autre ? Si j'ai un souvenir plutôt positif de Charlie, possible que Rachel me déplaie au plus haut point. Après cela, pas improbable que j'arrive à me la sortir de la tête. Je n'ai pratiquement aucun élément la concernant sur le plan personnel. J'ai songé à la contacter, mais comme je suis en mode parano, je crains que nos échanges fassent l'objet de surveillance. Je pourrais me présenter chez elle, mais je doute, étant donné sa propension à souhaiter nous garder à distance, que Horn ou même son boss à elle me donne son adresse. Néanmoins, j'ai tout de même une piste dans ma poche. Certes illégale, mais encore faudrait-il qu'on m'y coince, et ça, ce n'est pas près de se produire. « Alpha, zulu, foxtrot quatre-

six-neuf-huit », soit le numéro d'agent de Rachel. Pirater la base de données des SS, voilà qui pourrait bien occuper ma nuit. Assurément ce ne sera pas du niveau de la dernière que nous avons passée ensemble, mais au moins, j'ai un objectif à présent.

Moins de trois heures plus tard, j'ai tout ce que je voulais et davantage. J'en connais déjà plus sur elle que tout ce que j'avais appris jusque-là. J'ai son adresse, son parcours et même les rapports de ses missions précédentes. Je devrais probablement m'inquiéter qu'il me soit si facile de pénétrer les serveurs des plus hautes institutions de mon pays. Pourtant, je considère que la forte probabilité que le directeur du FBI soit corrompu est nettement plus dommageable. Je suis en train de me demander comment je pourrais l'aborder de façon professionnelle, au moment où les planètes semblent s'aligner. Mon ordinateur est toujours ouvert sur le dossier de Char... Rachel, lorsque je reçois un appel satellite. Je devine de qui il s'agit puisque le seul à pouvoir me joindre de cette façon est Horn. Je m'assure que mon crime n'est pas visible pour mon interlocuteur et accepte la conversation vidéo.

Mon patron apparaît sous mes yeux. Je remarque aussitôt comment il a vieilli depuis notre dernière rencontre. Ses traits sont tirés, ses orbites entourées de cernes noirs et profonds. Sa barbe de quelques jours ombrage son menton et sa cravate nonchalamment dénouée pend à son cou. Franchement, je n'ai pas souvenir de l'avoir déjà trouvé aussi négligé.

— Malone ! Comment est le retour à la vie normale ? s'enquiert-il d'un ton enthousiaste, qui résonne si faux compte tenu de son faciès neutre.

— Horn. Je semble aller nettement mieux que toi, affirmé-je, ne masquant pas mon demi-sourire. Je devine que cet appel n'a pas pour but de vérifier l'état de ma santé mentale ?

Il laisse échapper un rire de gorge ressemblant presque à un hoquet.

— Toujours concis à ce que je vois. Je suis presque soulagé de constater que tu n'as rien perdu de ton mordant.

— Je t'écoute, balance.

— Deux semaines que Mme Lexie Jefferson est dans nos locaux et que nous passons des journées entières à l'interroger sans parvenir à lui soutirer le moindre aveu.

— Et ? D'ailleurs, vous espériez qu'elle vous révèle quoi ? Je croyais que vous aviez balayé du revers de la main son implication au sujet de la liste ?

— Notre autre cellule s’est occupée de trouver qui avait publié cette liste. Je t’assure que c’est un problème réglé et que le responsable s’apprête à être traduit en justice.

— Je vois, ça ne répond pourtant pas à ma question.

— Nous voulons les noms des personnes à la tête de Libras et connaître leurs intentions vis-à-vis des États-Unis. S’ils sont une menace pour nous, etc. Elle se refuse à prononcer le moindre mot, sauf ceux qui répètent inlassablement une phrase qui est sur le point de tous nous envoyer en prison pour meurtre !

— Et quelle est cette succession de mots qui vous rend si dingues ?

— Je ne parlerai à personne d’autre qu’aux agents Malone et Rachel, alias Parker et Charlie. Écoute, j’ignore comment elle sait qui vous êtes, mais après quatorze jours de vaines tentatives, j’ai eu l’approbation de mes patrons pour que tu l’interroges tel qu’elle le requiert.

— Tu veux que Rachel et moi venions sur place pour lui arracher des aveux alors qu’elle a essayé de nous faire taire à jamais ?

Je récapitule parce que sa demande ne convient pas à l’étiquette de ripou que je lui ai collée. Il ne devrait pas souhaiter que je fasse la lumière sur un plan dont je le soupçonne d’être l’instigateur. Qu’elle ne souffle mot devrait l’arranger, au contraire. De ce fait, il y a définitivement un truc qui ne tient pas la route dans sa sollicitation. C’est assez pour que j’aie envie d’accepter.

— Pas Rachel et toi, juste toi.

Je ne trouve rien à redire dans la seconde. Mon faciès inexpressif laisse même croire au boss que la connexion s’en est allée.

— Malone ? Je te perds ! Malone ?

— Je suis toujours là, Horn. J’essaie de démystifier la raison valable qui justifierait que Rachel soit écartée de l’interrogatoire. De nous deux, elle était celle dont Lexie était le plus proche.

Horn soupire fortement et détache complètement sa cravate, qu’il balance sur son bureau d’un geste rageur.

— Ne peux-tu pas simplement obéir comme les autres ? Me demander quand, où et quelles sont mes attentes envers toi ?

— Bien sûr, je pourrais obtenir des résultats aussi médiocres que ces « autres » dont tu parles. Nous savons tous les deux que si tu fais appel à moi, c’est parce que je suis ce que tu as de mieux sous la main, relancé-je, arrogant à souhait. Sois au moins honnête, tu ne veux pas que les Secrets

Services s'en mêlent, qu'ils y fourrent leur nez et te volent l'affaire. Voilà pourquoi tu n'approuves pas ma requête. Lexie a tenu deux semaines sans flancher, tu crois qu'elle acceptera de se mettre à table en ayant été à demi accommodée ?

— L'agente Rachel O'Maha sera présente si son organisation, à qui j'en ai déjà fait la demande, le permet, annonce-t-il, son aplomb retrouvé.

— Bien, mens-je, en devinant qu'il me raconte des conneries, qu'aucune demande en ce sens n'a été faite.

Si je suis seul, il aura encore une fois tout le loisir d'adapter les confessions de notre détenue.

— Je t'envoie un avion qui arrivera dans une heure tout au plus.

— Non, je viens par mes propres moyens, je serai sur place demain en fin de journée, affirmé-je, inflexible.

— Malone...

— C'est à prendre ou à laisser. Je te rappelle que j'ai donné ma démission et que je n'ai plus de comptes à te rendre.

— Demain ! Sans faute ! ordonne-t-il avant de fermer la caméra d'un clic presque brutal.

Ouais, mon pote, *nous* serons bel et bien là.

CHAPITRE 26 - Tu es Rachel

Charlie

— Rachel ? m'interpelle Diane, mon amie d'enfance, depuis le salon. Nous sommes unanimes, tu es jolie comme un cœur, mais... il faut que l'on s'habitue à ton changement vestimentaire ou il va y avoir un retour à la normale d'ici peu ?

Au milieu de ma cuisine, je regarde mon reflet au travers du four et souris. Il semblerait que ma chemise avec son petit col Claudine ne fasse pas l'effet escompté auprès de ma bande.

— C'est le côté coincé du cul qui ne vous plaît pas ? rigolé-je tandis que je les rejoins avec des bières fraîches plein les mains.

Assises sur le sofa, Diane, Juliet et Tamie me détaillent silencieusement des pieds à la tête. Avec leur moue réprobatrice, la réponse est plus qu'évidente. Je me marre des tronches qu'elles affichent, et de moi par la même occasion. Charlie est une partie de moi dont j'ai encore du mal à me débarrasser. Il faut dire que je n'ai pas encore eu le temps nécessaire pour prendre du recul sur l'affaire. Après mon départ de chez Lexie, j'ai passé presque quarante-huit heures au sein de nos locaux, à retracer jour par jour ce que j'ai fait, dit, entendu, vu... et on reprenait du début, dans l'hypothèse où j'aurais oublié une information. Je n'étais pas en salle d'interrogatoire, mais c'était tout comme. Par contre, la réciproque n'était pas de mise, car malgré mon entêtement à vouloir connaître la suite, mon boss s'obstinait à me répondre que ma mission s'arrêtait là et que l'affaire suivait son cours. À croire que de son côté, il n'en savait pas plus que moi. C'est exténuée et à fleur de peau que j'ai enfin pu rentrer chez moi. J'ai dormi aussi longtemps qu'avait duré ma « détention » et c'est seulement lorsque j'ai repris mes esprits que j'ai réalisé que tout était fini, que je devais tirer un trait sur les dernières semaines. Sur Malone. J'ai beau être en congé depuis, les interrogations qui restent en suspens m'empêchent d'avancer. Où en sont-ils ? Lexie est-elle passée à table ? Et Sam ou encore Archi, quel était leur rôle ? Est-ce que mon ancien coéquipier a plus d'infos à son niveau ? Le téléphone qui m'avait été attribué pour la mission n'étant plus en ma possession, je n'ai aucun moyen de le joindre pour m'informer, ou même prendre de ses nouvelles. Et je ne sais pas ce qui me frustre le plus des deux. Je m'étais habituée à sa présence, à son air matinal bourru et à sa

belle gueule. Me réveiller seule, prendre mon café sans personne qui soupire auprès de moi, pestant contre l'odeur de mon pain brûlé, me laisse une sensation de vide. Mon quotidien est rythmé de détails çà et là qui me font penser à lui. Pour être totalement honnête avec moi-même, je dois admettre que Malone me manque bien plus que je ne l'aurais envisagé. Je dois impérativement m'occuper, me changer les idées. Je suis presque certaine qu'avec un peu de temps, son image se dissipera dans mon esprit pour ne devenir qu'un vague souvenir. Mais la bonne nouvelle, c'est que j'ai tout le loisir de profiter de mes amies avant de reprendre du service.

Je leur distribue leurs bouteilles et réajuste ma tenue. D'un tour de main, je défais les boutons en bas de la chemise et noue les deux pans sur mon abdomen. Avec mon jean noir taille basse et mon ventre à présent découvert, le visuel devient un peu plus moderne.

— Mieux ? leur demandé-je pour approbation en tournant sur moi-même et prenant des postures piquées aux pin-up.

— Sinon tu peux juste la retirer et oublier son existence. Elle est brodée de petites fleurs, tu réalises ? s'insurge Tamie, la *fashion victim* du groupe.

— Ou la brûler, histoire d'être sûre que tu ne tenteras plus l'expérience, en remet une couche Diane.

— On ne peut pas dire que ce soit moche... plutôt que ça ne te ressemble pas, tempère ma douce Juliet qui préfère ne pas trop se mouiller.

Je me laisse tomber sur le fauteuil en face de mon trio infernal et pousse un long soupir. Mes yeux accrochent chaque parcelle de la pièce. J'adore ma maison, l'odeur qu'elle dégage et les souvenirs qui y sont rattachés. *Les parties de fou rire en repeignant les murs lors de mon emménagement, tout comme les objets de déco imposés par les filles*, pensé-je en portant mon attention sur un vase énorme qui a plus d'utilité lors de nos soirées alcoolisées qui tournent au drame que pour accueillir des bouquets de fleurs. Je revois Diane me l'offrir en affirmant que l'aspect écailles était très à la mode et que sa couleur vert d'eau irait à la perfection avec la peinture bleu canard de la pièce. Je me marre intérieurement. Elle avait raison ! Je suis chez moi, dans mon élément, entourée des personnes que j'aime, et pourtant mon esprit est toujours un peu ailleurs. Perdu dans cette somptueuse villa, où je prenais plaisir à me trimballer en bikini au bord de la piscine pour perturber Malone dans son travail acharné. Et puis il y a aussi mon rapprochement avec Lexie, Archibald, Sam... cette mission me laisse un goût amer en bouche. Celui de la défaite, de l'inachèvement.

— Tu es sûre que tout va bien, Rachel ? s'inquiète Diane. Tu es revenue depuis presque quinze jours, mais tu as encore l'esprit ailleurs.

Je me frotte le visage pour chasser mes frustrations et avale une gorgée de bière.

— Tu veux nous parler de ta mission ? propose Juliet en espérant y trouver les réponses à mon état.

— Tu sais bien que je ne peux rien dévoiler. J'ai conscience que je suis déconnectée de la réalité, mais je vous assure que je vais bien. Il me faut juste un peu plus de temps que d'habitude pour que Charlie me foute la paix.

— Charlie ?

Je referme la bouche aussi sec en maugréant contre ma bêtise. Ce n'est pas leur première tentative pour me soutirer des informations, et je suis toujours vigilante à ne rien divulguer. Il en va de la sécurité intérieure du pays, et le secret professionnel n'est pas à prendre à la légère dans mon métier. Mais je suis toujours imprégnée de cette mission, en voilà encore une preuve.

— C'était le prénom de ma couverture. Maintenant on passe à autre chose avant que je sois obligée de vous tirer une balle dans la tête pour avoir été trop bavarde !

Elles éclatent de rire. Elles savent que je porte une arme, que j'ai le droit d'utiliser un fusil à pompe et que je peux calmer n'importe quel homme à mains nues, pourtant je ne parviens même pas à leur soutirer un frisson d'angoisse. Elles me connaissent trop bien !

Diane se lève, se pointe devant moi, et me tend sa paume. Ça sent encore le coup fourré. Je lève les yeux au ciel et soupire exagérément, mais accepte sa main et me remets sur mes pieds. Elle m'escorte jusqu'à ma psyché et me place devant.

— Qu'est-ce que tu vois ?

Je détaille un instant le reflet que me renvoie le miroir sans parvenir à comprendre où mon amie veut en venir.

— Mes cheveux sont toujours aussi raides et blonds. Mes yeux sont toujours au nombre de deux et sauf erreur de ma part, leur teinte bleue n'a pas changé, lui réponds-je d'une voix niaise. Je me suis maquillée normalement, sans déborder ou surcharger, et j'ai même un rouge à lèvres carmin pour rappeler les roses de mon chemisier.

Je me tourne vivement vers elle, blasée qu'on en revienne à ma tenue.

— Tu te donnes beaucoup de mal pour t’assurer que je ne remettrai plus jamais ce chemisier. Si je te promets de le virer, on peut poursuivre la soirée tranquillement ?

Mon amie plaque ses mains sur mes épaules et m’oblige à faire une volte-face pour que je me retrouve une fois de plus devant mon reflet.

— Tu sais ce que je vois moi ? La gamine qui a cassé le nez à Liam Park parce qu’il avait soulevé ma jupe devant toute la classe en primaire. La femme qui a refusé la demande en mariage de son petit ami parce qu’elle aspirait à d’autres choses. Celle qui s’est construite loin de sa famille lorsqu’elle a réalisé que les attentes qu’ils avaient nuisaient à son épanouissement. Celle qui a tout donné pour être là où elle est aujourd’hui.

Je réfléchis à ses affirmations et ai du même coup une rare pensée pour mes parents de qui je me suis éloignée fortement. Déjà, de son vivant, mes paternels n’aimaient pas particulièrement Tiago qui me poussait à m’émanciper. Après son meurtre, ils n’arrivaient donc pas à comprendre l’ampleur de ma dévastation et mon entêtement à continuer de faire rouler notre business. Bien sûr, leur confier mon boulot d’indic m’était impossible et je me suis contentée de prendre mes distances.

Elle chasse le voile sombre qui ternit l’étincelle dans ses yeux à l’évocation de mon ami, qu’elle a pourtant rarement eu l’occasion de rencontrer puisque ma vie était en Californie à cette époque. Je comptais y construire mon avenir, mais me voilà de retour dans ma Nouvelle-Orléans d’origine où j’ai acheté une maison proche d’elles, pour me ressourcer dès que mes missions me le permettent.

— Sans oublier tes trois sœurs de cœur, poursuit-elle avec le sourire retrouvé, qui sont certes chiantes, mais qui sont là quoi qu’il se passe. Tu es Rachel. Et je ne sais pas qui est cette Charlie, mais je suis certaine qu’elle ne t’arrive pas à la cheville.

Mon cœur se gonfle d’amour et une larme traverse la barrière de mes cils. Je la prends dans mes bras, la remerciant silencieusement d’être là depuis ces très nombreuses années. Diane est un drôle d’oiseau et n’aime pas que je la remercie ou que je lui dise à quel point je suis heureuse de l’avoir dans ma vie. D’après elle, on remercie les gens lorsque l’on n’a plus besoin d’eux. Et comme entre nous c’est pour la vie, je n’ai pas le droit de lui être reconnaissante.

Je discerne le cliquetis des talons des autres comparses sur le parquet et souris d’avance.

— Câlin collectif ! s'écrit Juliet alors que deux paires de bras nous entourent déjà.

Je fonds, littéralement. Ce surplus d'amour m'empêche de respirer à pleins poumons et je me dégage gentiment de leur étreinte avant de me transformer en loque humaine.

— Le message est passé, merci, les filles. Et maintenant, juste pour vous faire plaisir, je vais aller de ce pas mettre un autre haut pour arrêter de vous brûler les rétines, rigolé-je, les yeux embués de larmes contenues.

Je roule des fesses jusqu'à ma chambre sous leurs acclamations et leurs sifflements, ce qui a le don de dédramatiser ce petit moment de faiblesse. Les éclats de rire dans le salon provoquent les miens et c'est le cœur plus léger que je laisse mon double maléfique au placard. J'enfile mon T-shirt coupe droite avec l'inscription de mon ancienne université floquée dessus et rentre le devant dans mon jean. Simple, mais efficace. Puis du bout des doigts, j'efface les dernières traces de larmes, me remets une touche de blush sur les joues et je souris au miroir de ma coiffeuse.

— Tu es Rachel, chuchoté-je à mon reflet. Quelle qu'en soit la fin, tu as honoré ta mission jusqu'au bout.

Soudain la porte s'entrouvre et la tête rousse de Tamie apparaît dans l'embrasure.

— Loin de moi l'idée de te déranger, mais Charlie est demandée.

Je me retourne vivement vers elle, un large sourire aux lèvres, et lui réponds fièrement :

— Je suis Rachel !

Mon amie rigole en levant le pouce pour signaler qu'elle a bien compris le message, mais un étrange sourire continue de flotter sur son visage.

— Ce que j'essaie de te dire, Rachel, c'est qu'un homme t'attend dans l'entrée. Il veut voir Charlie.

Mon cœur fait un bond et les palpitations devenues désordonnées frappent de plus en plus fort contre ma cage thoracique.

Malone...

— Il s'est présenté ? lui demandé-je toutefois, ne pouvant écarter Archibald de l'équation ainsi que le danger potentiel qui va de pair.

Je suis déjà en train d'effectuer le code de mon coffre-fort qui renferme mon arme de service lorsqu'elle reprend la parole.

— Non, mais il a indiqué qu'il était un collègue à toi. Plutôt grand, brun, charismatique, et foutrement sexy ! répond-elle à mi-chemin entre le cri

hystérique et le chuchotement étranglé. Je comprends mieux pourquoi quitter cette mission était plus dur que pour les autres. Et le pire c'est que tu as réussi à garder ça pour toi ! Ça, tu vois, c'est le genre d'élément qui ne met pas ta mission en danger et que tu te dois de partager avec les copines ! s'insurge-t-elle.

— Dis-lui que j'arrive. Et foutez le camp de chez moi ! la pressé-je sans prendre en compte ses revendications puérides.

Un sourire coquin s'étire sur ses lèvres et sans un mot de plus, elle referme la porte sur elle. Je retourne rapidement devant ma coiffeuse où je réajuste ma tignasse et mets un peu de parfum. Mes pupilles brillent d'une lueur dont lui seul a le secret. Je souffle un bon coup pour aider mon cœur à reprendre un rythme cardiaque normal sans réellement y parvenir et quitte ma chambre. Ma maison est étrangement calme, je remercie intérieurement Tamie d'avoir réagi aussi vite à ma demande, mais réalise assez vite qu'il n'en est rien. Les trois drôles de dames ont repris leur place initiale dans le canapé, leur bouteille de bière en main et de la bave au coin de la bouche, à mater éhontément Malone, qui fait semblant de ne pas s'en rendre compte. Mais je le connais assez bien pour savoir qu'il fixe son téléphone pour ne pas être confronté aux regards insistants de mes amies.

— Salut, Malone, apostrophé-je l'intéressé en sentant déjà mes joues rosir à le découvrir chez moi. Au revoir les filles, congédié-je les retardataires sans parvenir à quitter mon ancien coéquipier du regard.

Je m'arrête à sa hauteur, en gardant une distance toute suffisante pour ne pas respirer le même air que lui. À le voir ainsi, en jean brut, T-shirt noir et baskets de skateur aux pieds, il paraît plus jeune que dans mes souvenirs. La simplicité lui va beaucoup mieux que les costumes sombres dans lesquels il tenait son personnage. Avec ses cheveux libres de tout artifice de coiffage, des mèches lui tombent sur les tempes et je ferme mes mains en poings pour résister à l'envie d'y passer mes doigts. Je découvre le vrai Malone, sans trace de Parker. C'est lui, entièrement lui, et Dieu qu'il est canon ! Ma maison me semble soudain plus petite, mes amies trop présentes et moi carrément gauche. Il est là, dans mon univers, dans ma vraie vie. Et il est venu pour me voir. Il range son téléphone, plante son regard dans le mien, et un court moment, j'arrête de respirer. Quinze jours sans le voir, c'est plus long que le temps passé avec lui et pourtant je réalise seulement maintenant à quel point il m'a manqué. Ce n'est pas Charlie, mais Malone qui refusait de quitter mon esprit. Lorsqu'il me sourit, une bouffée de chaleur se

propage dans tout mon être et la sensation de plénitude qui l'accompagne me donne un instant le tournis. À l'intérieur, j'exulte de le revoir, je crie ma joie, mais de l'extérieur, rien ne transparaît. Je suis comme en état de choc, me demandant si je rêve ou s'il est vraiment là. Comme pour vérifier, je pose ma paume sur son cœur. Ses battements sont calmes, réguliers. L'incompréhension se lit sur son visage, il arque un sourcil et je lui souris enfin. Je sens de l'agitation dans mon champ visuel, probablement des paroles – qui n'arrivent pas jusqu'à mon cerveau –, et ce n'est que lorsque Malone se décale pour ouvrir la porte que je comprends que les filles ont réalisé à quel point elles étaient de trop.

Je me rattraperai, mais plus tard.

Lorsqu'il referme la porte sur nous, il a tout juste le temps de se retourner que je fonds sur lui. Sous l'effet de surprise, son dos bute contre le bois de celle-ci et s'il voulait échanger quelques mots, mes lèvres déjà sur les siennes le neutralisent. Son odeur, son goût... tout me revient en bloc. Il lui faut quelques secondes pour répondre à mon baiser, mais rapidement il reprend le contrôle et je me retrouve à mon tour coincée entre la porte et son corps. Je m'agrippe à ses épaules et prends appui pour soulever mes jambes et les croiser autour de ses hanches, afin d'être au plus près de lui, de sentir son désir pour moi. Je lui mords la lèvre inférieure, griffe chaque parcelle de sa peau qui passe sous mes ongles. Je suis comme possédée, je n'ai plus aucun contrôle sur mon corps qui réagit sous ses propres volontés, à savoir, le sentir en moi. Malone n'est pas en reste, ses gémissements s'infiltrant sous ma peau qui s'électrise. Sa langue me goûte, m'impose une danse endiablée, me lèche comme une friandise. Mais au moment où mes doigts tremblants d'impatience se referment sur le bas de son T-shirt pour l'en débarrasser, ses mains se plaquent sur mes poignets pour m'en défendre. Puis il rompt notre baiser, collant son front contre le mien pour garder une distance. Je ne comprends pas. Son regard est fiévreux de désir, ses lèvres gonflées et je peux sentir les battements effrénés de son cœur qui cognent au rythme du mien, en parfaite symbiose.

— Rachel, attends. Je ne peux pas dire que ta façon de fêter nos retrouvailles me déplaît, mais... je suis là pour une tout autre raison.

— Oh..., soufflé-je, à court de mots, déçue que ses intentions ne coïncident pas avec mes attentes.

Mais lorsque je tente de défaire le nœud que forment mes pieds sur ses fesses, il me maintient dans la position en calant ses mains sous mes

cuisses.

— Donne-moi juste quelques secondes, ma queue n'est pas encore prête à quitter la chaleur de ton corps, répond-il dans un rictus moqueur.

Je me frotte sensuellement contre lui, lui rendant un sourire mutin, en espérant qu'il reportera la raison de sa venue pour assouvir une envie qui vraisemblablement est partagée.

— Sauf en cas de danger immédiat, je suppose que cela peut attendre une heure. Ou deux. Voire la nuit entière, non ?

Il grogne comme s'il était pris de doute, mais finit par me relâcher. Je détache mes jambes à contrecœur, et le libère de mes bras qui le maintenaient au plus près de moi.

— Appelle ton patron et persuade-le de t'autoriser à mener l'interrogatoire de Lexie. Elle reste muette depuis son incarcération et répète non-stop qu'elle refuse de parler à d'autres personnes que nous, m'indique Malone avec son ton professionnel, mais légèrement plus rauque que d'habitude.

Il recule de quelques pas et réajuste son paquet, qui semble compressé dans son jean, ce qui me vaut un éclat de rire.

— Dépêche-toi, on est attendus. Je patiente dans la cuisine, dit-il en furetant dans les pièces jusqu'à trouver celle qui l'intéresse. Là, j'ai besoin d'une bière.

Je souris face à sa difficulté à reprendre contenance, à notre duo qui se reforme temporairement, et à cette mission qui reste la nôtre.

CHAPITRE 27 - Road trip et chocolat

Malone

Le regard de Rachel, lorsqu'elle avise mon pick-up noir et couvert de poussière de sable, vaut de l'or. Elle n'a pas besoin de parler pour que je devine sa surprise. Il faut bien admettre que mon moyen de locomotion actuel n'a rien à voir avec les bagnoles sport de Parker.

— Je m'imaginais bien des trucs, mais pas... ça, avoue-t-elle finalement en finissant de nouer ses cheveux en une queue de cheval simple.

— Ah, mais si les habitudes de M. Levon te semblent familières, je crains que tu ne saches pas grand-chose sur celles de Malone Mills.

Je laisse sous-entendre bien des choses, mais Rachel, aussi franche que Charlie, ne prend pas de détours.

— C'est hautement déstabilisant d'avoir cette impression d'être proche de toi, sans au final, l'être réellement. Je veux dire : je suis au courant que tu consommes ton café noir. Que tu es allergique au saumon, que tu préfères la bière au champagne, que tu n'es absolument pas quelqu'un du matin. Tout cela sans pour autant pouvoir affirmer que je te connais véritablement. J'ai le sentiment de renouer avec un vieux pote, mais en réalité j'ignore beaucoup trop de trucs pour prétendre que nous ayons un lien quelconque.

— En gros, Charlie et Parker ne nous sont pas étrangers, mais pour le moment, nous sommes incapables de départager ce qui est vrai de ce qui est faux dans cette illusion qu'était notre mission...

— Je crois que nous sommes sur la même longueur d'onde, annonce-t-elle, une moue avenante étirant ses traits.

Elle prend place dans le véhicule, boucle sa ceinture et j'entame notre périple après avoir réglé la radio sur une station de country pop.

Elle me scrute comme si un dinosaure était apparu devant ses yeux couleur océan.

— Non !? Tu... aimes ce genre de... Nan, je ne peux même pas me résoudre à appeler cela musique. Bruit sonore à la limite.

Pour toute réponse, j'augmente le volume et esquisse un demi-sourire. Elle secoue la tête et chacun se plonge dans ses réflexions. Outre la joie singulière de nous retrouver, la raison qui nous unit est plus nébuleuse. Lexie a une idée précise dans le crâne pour ne réclamer que nous. Ce que ça

signifie, nous l'ignorons tous deux jusqu'à maintenant, mais les spéculations vont bon train dans nos cerveaux.

— Tu penses que Lexie va passer aux aveux ? interroge ma coéquipière en rompant le silence ayant élu domicile dans l'habitacle depuis plus d'une heure.

— Je le crois, et eux aussi visiblement. Ce que je n'arrive pas à deviner, c'est de quel genre ?

— Ils ont quoi pour le moment ?

— Horn ne m'a rien dévoilé...

Un rictus se dessine sur ses traits et ses lèvres recouvertes d'un gloss rouge s'étirent.

— Oh, allez, Malone, je ne sais peut-être pas quel parfum de crème glacée tu préfères, mais je ne suis pas assez stupide pour adhérer à l'idée que tu n'as pas fouillé.

Elle s'est redressée sur son siège et s'est tournée vers moi. Sa tenue, ventre à l'air, haut blanc simple, mais moulant, pantalon de style tailleur chic, me laisse pensif. Elle s'est changée juste avant de partir, si j'étais parano, je dirais qu'elle aspire à me torturer tout le voyage avec cette plastique de rêve qu'elle m'expose. Du genre « tu n'as pas voulu de nos retrouvailles brûlantes, bah tu vas en baver ! » Par là je n'entends pas qu'elle stimule tous mes fantasmes, quoique, mais je souligne le fait que j'arrive à percevoir la dualité entre ses personnalités. J'ai lu son dossier. Je sais qu'elle en était à sa première infiltration officielle avec l'affaire Jefferson. Du moins, la première en tant qu'agente. Apparemment, son pote, celui dont elle était très proche et avec qui elle planifiait l'ouverture d'une boîte d'architecture, s'est fait piéger par un groupe de malfrats. Il avait acheté un bureau luxueux dans le centre de la ville, un coin réputé pour sa clientèle fortunée. Lui, déjà diplômé depuis un an, prévoyait qu'elle le rejoindrait une fois son certificat en poche. Il l'avait « engagée » comme stagiaire, le temps qu'elle prenne ses marques. Elle avait été suspicieuse dès le départ en visitant les locaux, arguant devant son comparse qu'il n'avait pas les moyens de se les payer. Ce à quoi ce dernier avait répondu que ce n'était pas un problème, qu'un ami les leur louait à bas prix s'ils consentaient à créer les plans de son futur restaurant. Elle avait accepté et ils y avaient emménagé rapidement. Les choses allaient bon train, la vie semblait leur sourire et les contrats affluaient. Jusqu'à ce qu'elle constate que les livres de comptes ne correspondaient pas à leurs gains réels. Elle ne

s'est pas contentée de se confronter à son pote, non, pour Rachel, cela aurait été bien trop simple. C'est munie de son instinct qu'elle a entrepris d'enquêter, de fouiller, de dégoter des preuves, et une fois qu'elle a eu confirmation que leur commerce était utilisé pour blanchir l'argent provenant d'un trafic d'amphétamines, elle a sommé son partenaire d'agir. Soit il y mettait un terme, soit elle dénonçait les criminels aussi sec. Il a promis qu'il s'en occupait et elle l'ignorait à ce moment, mais c'était la dernière fois où elle allait le voir en vie. Dès que Tiago a été retrouvé assassiné, qu'elle a compris que ce n'était pas un hasard, elle a tenu parole. Elle a non seulement expliqué aux flics ce qu'il s'était passé, mais a accepté de leur donner un coup de main. Elle a pris la relève et joué le jeu assez longtemps pour que les autorités aient de quoi expédier les meurtriers en taule. Des mois durant lesquels elle s'est mise en danger, les leurrant et accumulant bien plus que nécessaire afin qu'ils soient enfin punis. Les enquêteurs, trop heureux d'avoir une pigeonne à l'intérieur de l'organisation, n'ont jamais tenu compte du risque qu'elle courait. Ils n'ont jamais su voir que son besoin de justice, au prix de sa propre sécurité, cachait une honte et une culpabilité pour celui qu'elle croyait avoir envoyé à la mort.

Bande de connards débiles.

Comment tu peux être à ce point égoïste ? Si je tombais sur un de ces agents, je ne me gênerais pas pour lui balancer ma façon de penser. Mais elle y est parvenue, elle a réussi à dévoiler une cellule de vente de stupéfiants bien installée en ville. Durant le processus, elle s'est découvert une vocation qui l'a conduite là où elle se trouve aujourd'hui. Dès le début du procès, elle s'est inscrite à l'école afin d'en faire son métier.

J'ai mieux compris après la lecture de son dossier son truc d'instinct et de se laisser porter par la situation. Son histoire est celle de la plupart des gens sur cette liste, dont nous tentions d'intercepter la divulgation. Voilà sans doute pourquoi c'est elle qui a été envoyée avec moi, pourquoi ça lui tenait tant à cœur. Sa contrariété d'être grossièrement écartée alors que nous avions Lexie, probablement à même de nous en dire plus, fait sens désormais. Elle aurait pu me raconter cela bien avant, particulièrement lorsque je remettais en doute ses qualités d'agente, mais non. Elle s'est contentée de faire ses preuves sous mes yeux sans jamais brandir sa réussite antérieure. Ouais, Rachel est une femme comme j'en ai rarement vu.

— Hey, Malone ? Tu es toujours avec moi ou tu te trouves déjà dans la cellule devant cette garce de Lexie ?

— Je réfléchissais, avoué-je sans ambages.

— Et je peux te demander à quoi ?

— À ce que je peux te dire ou pas.

Son visage se plisse de surprise, puis tout de suite après, d'agacement.

— Je crois avoir suffisamment confirmé que tu pouvais avoir confiance en moi, Malone, et ce, à plusieurs reprises. Notamment en ne dévoilant pas lors de mon débriefing ta méfiance concernant tes boss, ta cachette secrète digne d'un bunker de guerre ou encore tous tes tours de passe-passe avec un ordinateur ! Sérieusement, je ne sais plus comment te prouver... Oh, et puis merde, qu'ai-je à te démontrer, d'ailleurs ? Rien du tout ! Nada ! Niet ! Ne me dis pas que tu oses te marrer de ma colère ?

Mon bras s'étire pour éteindre la radio et je suis sur le point de laisser un son amusé remonter de ma trachée. Je m'oblige à rester grave et choisis de lui débiter un texte appris par cœur à force de le lire à la recherche d'indices.

— « Je certifie que l'agent Malone et moi-même avons toujours agi de concert en situant la mission qui nous incombait au-dessus de tout. Nous avons établi des plans précis, selon les compétences de chacun, dans le but de trouver l'auteur du financement et de la mise en ligne de la liste. Mon coéquipier, bien qu'hostile au départ, s'est vite adapté à mon arrivée. Il a su en tirer parti tout en m'aidant à me tailler une place dans le monde qu'il avait lui-même intégré, facilitant mon adhésion parmi les cibles. »

Je m'arrête, même si je connais la suite, et détache mon regard de la route pour le tourner vers elle quelques secondes. Elle m'observe, la surprise se lisant sur chacun de ses traits. Elle entrouvre les lèvres puis les referme, me rappelant une truite sortie de l'eau, et là, je m'esclaffe franchement.

— J'ignore si t'entendre rire me déstabilise plus que le fait que tu sois en mesure de me répéter l'entièreté de ma déposition, et ce, à la virgule près !

— Collecter l'information, c'est mon boulot, rétorqué-je en haussant nonchalamment les épaules.

— OK, je veux bien, mais en quoi, ça, est-ce pertinent ?

— Je ne suis pas au courant de qui fait quoi exactement, mais je sais qu'on se joue de nous, qu'il y a quelqu'un plus haut qui manœuvre. Je...

— Tu désirais t'assurer que je n'étais pas l'un des traîtres... C'est... aberrant ! Insultant ! Dégoûtant ! Je n'ai rien dévoilé qui puisse te nuire de près ou de loin, j'ai omis d'avouer qu'on a couché ensemble, j'ai...

— Charlie... je lisais juste les dossiers pour voir si un renseignement ne nous avait pas échappé. Je peux te donner le compte-rendu de mon débrief aussi, si tu y tiens. Il nous manque quelque chose, un détail peut-être, mais quelque chose qui expliquerait tout. Le lien entre tout ce beau monde, voilà ce que je tente de dégoter.

— Rachel, je me nomme Rachel ! Et donc, tu as décidé si tu avais confiance en moi ? interroge-t-elle, affichant un mécontentement évident.

Je réfléchis un moment, ce n'est pas une affirmation que je souhaite balancer à tort. La réponse, c'est oui. Si je suis allé la quérir pour qu'elle m'aide, c'est bien parce que j'ai foi en elle. C'est moi qui ai omis une vérité en prétendant que Horn est au courant de sa venue en revanche. Elle va me la mettre bien profond lorsqu'elle comprendra.

— Si c'est le cas, tu vas satisfaire, et, avec honnêteté, à tous mes questionnements ! Si je sens ne serait-ce que le moindre mensonge, je rentrerai chez moi et tu te débrouilleras seul ! Oh, et avant que tu ne tentes de dévier du sujet : je prendrai le train. Tu vois, nullement nécessaire d'utiliser l'argument selon lequel je suis coincée ici. N'affirme pas que tu m'as invitée par pure bonté d'âme, j'ai bien saisi que tu as besoin de moi et que tu crains que Lexie refuse de parler si nous n'y sommes pas tous les deux. Maintenant, acceptes-tu de me divulguer tes vérités ? Toutes tes vérités ? Dis : je le jure ! ajoute-t-elle d'un timbre mélodramatique qui manque de la faire éclater de rire à son tour.

Cette fille est folle, c'est moi qui vous le garantis.

— Je le jure, Votre Sainteté.

Elle pourrait savourer sa victoire étincelante, mais non, en mode inquisitrice, elle ne perd pas une seconde à me cuisiner.

— Qu'a dévoilé Lexie jusqu'à présent ?

— Rien qu'on ne savait pas déjà. Elle prétend être légalement mariée à Jefferson, qu'elle l'aime bel et bien, qu'elle n'est pas de mèche avec Libras.

— Et ? Quoi d'autre ? Elle doit avoir déballé bien plus en deux semaines.

— Rien ! C'est bien pour cela que Horn est venu cogner à ma porte. Elle répète en boucle qu'elle ne s'adressera qu'à nous. Elle réclame notre présence, et dans les minutes qui suivent, elle ne souffle plus un mot. À l'heure pile, elle balance sa phrase et redevient silencieuse.

— Comment fait-elle pour tenir le coup et compter les putains de secondes au millième près ? interroge-t-elle pour elle-même d'un chuchotis.

— Si Lexie n'est pas une activiste de Libras, elle n'est certes pas une femme lambda non plus. Et...

— Et quoi ? m'agresse-t-elle presque, tant son cerveau a besoin de comprendre.

— Tu sais qu'en matière de terrorisme, les lois de « détention » sont bien plus flexibles... Même sous la torture, elle ne lâche rien.

— Elle a un avocat ?

— Puisqu'elle n'est pas « officiellement » détenue, non.

— C'est véritablement l'une des leurs, tu crois ? Ou alors elle est peut-être de mèche avec l'un des nôtres ? Quand tu m'as fait écouter l'enregistrement de l'appel de Lexie sur le jetable, elle parlait de gens au pluriel, si ça se trouve c'est elle qui est à la tête de l'organisation !

Elle me pose des questions, mais ne semble pas intéressée par mes réponses possibles. Elle spéculait à voix haute quand soudainement, elle se remémore que j'ai promis d'être un livre ouvert.

— Raconte-moi tout sur cette *panic room*. Tu m'as déjà expliqué sommairement, mais je veux comprendre toute la machination. Deux semaines que ça tourne en boucle dans ma tête.

Là, on tombe dans du lourd. Ce qu'elle juge être de simples confessions pourrait bien me coûter la taule et à elle aussi en ne me dénonçant pas. Je la regarde franchement cette fois. Plonge mes yeux dans les siens, d'un bleu surréel, à la recherche de la moindre raison de ne pas lui offrir ma confiance. Elle a été sans faille durant la mission, exécutant tout ce qu'il fallait et plus encore. Elle a fait valoir son instinct à de multiples reprises, mais sans jamais l'utiliser de manière à mettre en jeu nos objectifs, ou presque. Elle aurait pu brûler ma couverture, investir davantage la lumière, me discréditer pour prendre ma place et récolter les lauriers, mais jamais elle ne s'est laissé tenter. Elle m'a défendu, protégé au moment de son débriefing, alors qu'elle avait eu cent occasions de m'envoyer sur le bûcher. Ses iris me supplient, pas de lui offrir des révélations sur un plateau pour satisfaire sa curiosité, non, d'avoir foi en elle. Et c'est là que je choisis, consciemment ou intuitivement, de lui accorder ce qu'elle réclame : la vérité en tout. Bon, celle qu'elle mettra en avant avec ses questions, car soyons clairs, je ne livrerai pas des secrets pour lesquels elle n'aura pas pensé à m'interroger.

— Parce que j'étais le propriétaire de la maison avant que le FBI en fasse l'acquisition, avoué-je d'une traite, la surprenant tellement que son visage s'est figé momentanément dans un rictus interloqué.

— Attends, on rembobine, tu as... vendu ta demeure au FBI sans qu'il sache qu'elle t'appartenait ? Ça n'explique pas le bunker ? Et puis d'abord, comment as-tu pu financer un manoir de la sorte ? Si c'est grâce à tes simples paies de fédéral, tu me dis et je change de camp direct !

— Ça fait beaucoup de questions.

— Oh, mais je ne fais que commencer ! Et puis nous avons encore quelques heures de route devant nous.

Je soupire profondément. Elle va me provoquer un de ces maux de tête, bordel, dans quoi me suis-je embarqué ?

— Ma mission était terminée après le décès de Tania et l'arrestation de Ron Carlos, du moins c'était la version officielle. Moi, j'étais persuadé, déjà à l'époque, qu'un truc ne collait pas et j'étais résolu à découvrir le pourquoi du comment. J'avais décidé de démasquer la personne responsable du couac menant à la mort de ma partenaire. J'entendais débusquer le commanditaire et celui dans mon équipe qui avait failli.

Elle tique instantanément à la prononciation du mot « partenaire ». J'en profite pour prendre une pause et mettre de l'ordre dans mes idées. Je cherche à formuler le reste afin de donner suffisamment d'éléments pour satisfaire Rachel, mais sans en révéler trop à la fois. Je suis presque certain que mes raisons trouvent un écho en elle. Notre histoire est différente en tout point, mais ce sentiment d'imputabilité que nous portons tous deux est néanmoins le même. Un accablement aussi honteux qu'il peut être destructeur et une soif de traquer les méchants pour arriver à atténuer un tant soit peu le poids de notre culpabilité. Chose qu'elle a réussi à obtenir, contrairement à moi.

— Ça ne m'explique pas grand-chose...

— J'y viens, réponds-je un peu à cran, avant de le réaliser et d'utiliser un timbre plus neutre. Tout cela a débuté aux funérailles de Tania, qui n'a pas eu de cérémonie à proprement parler. Tu n'enterres pas un agent sous couverture avec sa vraie famille, le risque est beaucoup trop élevé pour eux. Rien qu'une célébration avec les collègues. Bref, tu connais déjà le fonctionnement de tout ça. Les boss s'imaginaient que depuis son décès, je ruminais entre mes quatre murs, pleurant sa mort comme un bébé. Ils m'ont foutu la paix pour que j'entame mon « deuil ». La vérité est que je n'étais

pas roulé en boule dans le fond de mon lit. J'ai laissé pousser ma barbe, mes cheveux et j'enfilais des habits dignes d'un SDF lorsque je quittais ma demeure. Des sorties prévues et orchestrées pour étaler mon niveau de déchéance. Que de la poudre aux yeux alors qu'en réalité, je préparais mon retour prochain. J'avais déjà décidé de poursuivre ma mission en solo. J'avais pris un congé officiel et m'étais « amusé » à perdurer dans la peau de Parker pendant qu'ils me considéraient en sévère dépression. J'avais, durant l'opération numéro 1, noué des liens avec des contacts qui m'ont permis d'amasser ce qu'il me fallait en échange de boulots légaux, crois-je bon de lui préciser sans lui mentir. Des tests de sécurité pour trouver des failles dans des logiciels d'agences importantes, entre autres choses. J'ai accumulé en un rien de temps la mise de fonds de la résidence, l'ai achetée par le biais d'une compagnie à numéro. Je ne désirais pas que mes boss puissent découvrir ce que je tramais, d'autant plus que je les soupçonnais déjà à l'époque. J'ai rénové la maison et ai élaboré la construction d'un bunker, me préparant pour la suite de mon plan. Je me suis assuré d'être prêt à jouer le rôle de nouveau en soulevant des irrégularités et en dénichant des trucs louches dans l'entourage de Ron Carlos. Je te rassure, je n'ai rien créé de toutes pièces, j'ai juste mis en lumière que l'organisation terroriste n'avait pas été impactée par l'arrestation de sa soi-disant tête dirigeante. Puis j'ai fouiné, de manière moins légale, dans les comptes et avoirs des gens gravitant autour de lui. C'est comme ça que j'ai découvert que Jefferson faisait transiter de l'argent pour les vilains. Alors sans jamais me dévoiler, j'ai fourni au FBI une raison de réintégrer Parker. J'ai repris du boulot en donnant des formations aux nouveaux et j'ai patienté. Puis, j'ai envoyé le fruit de mes recherches de façon anonyme à un débutant qui était trop heureux de s'en attribuer le capital. Il a même obtenu une promotion depuis. J'ai « mandaté » une équipe de faux courtiers immobiliers pour vendre la maison, refusant toutes les offres jusqu'à celle du FBI que j'avais convaincu. Le lieu était assez cossu pour Parker, et géographiquement bien situé pour se rapprocher des cibles sans en avoir l'air.

Elle m'observe, étonnamment muette. Le tsunami de questions semble s'être tari d'un coup. C'est comme si elle intégrait l'information et prenait le temps de l'analyser au fur et à mesure. Elle reste ainsi un instant, juste assez pour m'inquiéter et pour que je remette en doute les révélations que je viens de lui divulguer. Je m'arrête à une station essence et aussitôt que je coupe le contact, elle s'extrait de la caisse et marche d'un pas vif en

direction du commerce. Je paie à la pompe et reprends place en cherchant comment aborder les choses avec elle. Si elle parle, je vais direct en taule.

Mon calme légendaire commence à s'effriter et lorsqu'elle revient, les bras chargés de victuailles, j'ignore quoi en penser. Son faciès se pourfend d'une large mimique au moment où elle ouvre la portière. Elle balance des chips, des tonnes de tablettes de chocolat sur le siège, et s'y hisse à son tour.

— Tu sais que tu as assez de sucre dans tout ça pour te déclencher un diabète ?

J'use d'un ton amusé, histoire de jauger son humeur et son changement total de personnalité.

— Le sucre m'est capital pour réfléchir correctement et on peut dire qu'avec tout ce que tu viens de me révéler, j'avais besoin de l'équivalent en glucides du poids d'un bambin.

— Donc, tu satures de vérités ?

— Dans tes rêves, oui ! J'ai encore plus d'interrogations à présent !

Je souffle en levant exagérément les yeux en direction du ciel. J'espère que démontrer mon agacement parviendra à dissimuler qu'encore une fois, j'ai douté d'elle.

— Alors, tu as trouvé quoi exactement chez Jefferson, et quel était ton but réel, avant mon arrivée ?

— J'avais découvert ce que tu sais déjà, les fonds versés aux terroristes passaient par sa banque. Tous sans exception. Systématiquement par de nouveaux comptes, mais avec le même destinataire. Je voulais, et c'est toujours le cas, démasquer celui qui gère le réseau, qui en est la tête dirigeante.

— Parce que tu escomptes ainsi obtenir le nom du commanditaire de la mort de Tania, comprend-elle aussitôt.

— Voilà ! Elle et moi enquêtons sur Ron Carlos, elle était proche de son neveu, Archibald, et entretenait fictivement une relation avec ce dernier. Ce dont tu es au courant, c'est ce que nous connaissions aussi à l'époque : notre cible armait les radicaux et produisait elle-même l'arsenal. Ça, c'est dans le dossier. Ce que tu ignores, et qui change tout, c'est ce que nous avons découvert lors de l'interception d'une cargaison. Dans la caisse, des tonnes de mitraillettes, jusque-là rien de bien surprenant. Si ce n'est que certaines étaient estampillées par la fabrique de Carlos, et que d'autres nettement plus inquiétantes portaient encore des numéros de série, et celles-

ci étaient toutes sans exception consignées dans diverses affaires classées par nos institutions.

— Wow ! Wah ! Attends, quoi ? Tu es en train de me dire que les USA sont ceux qui équipent les terroristes ? Mais dans quel but ?

— La liste des raisons possible est infinie. La plus plausible, celle que Tania et moi avions retenue, c'est que la milice armée s'appropriait des villages entiers et détruisait des États afin de s'y installer à la tête. Tout ça pour le compte des Américains. Penses-y, ils ne sont soumis à aucune loi et ne sont associés à personne. Le gouvernement peut agir par leur biais en toute impunité, ce qu'il ne pourrait pas faire à découvert sans que les nations se liguent contre eux.

— Tu te rends compte que tu me parles d'un complot ministériel de portée mondiale ? Si j'avais su, j'aurais pris plus, beaucoup plus de chocolat ! C'est de la bombe ! Mais après votre découverte ? Que s'est-il passé ? Parce que nous sommes loin, très très loin du résumé officiel de votre mission qu'on m'a remis pour me permettre de me familiariser avec l'affaire !

Je suis conscient que c'est beaucoup à digérer d'une traite. Comme un barrage qui vient de céder, je souhaite lui débiller l'entièreté des éléments dont je dispose. Je ressasse mes doutes depuis si longtemps que ça va me rendre dingue. Un regard neuf ne pourrait pas nuire pour démêler toutes les hypothèses qui tournent à l'intérieur de ma tête. Et puis il faut être logique, c'est la deuxième fois qu'on attende à ma vie. Si je crève, je veux qu'au moins une personne puisse accéder au serveur contenant toutes les données amassées. Rachel est assez frondeuse et têtue pour être capable de les faire tomber et assez solide pour me survivre.

— Après, nous avons procédé en bons soldats et avons avisé le directeur Horn. Il nous a ordonné de poursuivre comme prévu, le temps que la lumière soit faite, et surtout, de garder cet élément pour nous. J'ai créé un espace numérique pour stocker toutes nos découvertes à l'abri et nous étions les deux seuls détenteurs de la clé d'accès. Je continue de l'alimenter depuis d'ailleurs. Quelques mois plus tard, Horn nous annonçait que lors d'une énième festivité caritative, le FBI passerait à l'action. La suite, tu la connais. L'unique détail qu'il te manque, et pas des moindres, c'est que toutes les personnes tuées ce soir-là, étaient celles que nous avions, Tania et moi, identifiées comme étant en charge des réceptions et des livraisons des convois d'armes.

— Et ainsi avec leur décès, les témoignages disparaissaient. Comme c'est pratique. Tu n'as jamais reparlé de la mission avec Horn ?

— Si, il m'a dit que c'était entre les mains de ceux qui géraient le tout et que je n'avais pas le niveau d'accréditation nécessaire pour en savoir davantage.

— Qu'en pensait Tania ? Et comment lies-tu sa mort avec tout cela ? Parce que tu es toujours en vie, toi.

— Elle a été la première à soupçonner Horn et le FBI. Au début, je ne voulais pas envisager qu'une organisation à qui je vouais mon existence puisse agir de la sorte, mais au fil du temps, les preuves s'accumulaient. Je n'ai eu d'autre choix que de voir la vérité en face. Pour ce qui est de son décès, je crois que le scénario est le même que le soir où Lexie a envoyé ses hommes. Ils prévoyaient sans doute de me tuer en même temps que ma collègue, mais n'y sont pas parvenus. Après tout, nous détenions plusieurs renseignements et le fait que j'aie avisé Horn de nos suspicions a très bien pu le pousser à réagir.

— Comment tu expliques qu'ils ne l'aient pas fait après alors ? Une fois chez toi, seul et en deuil, tu devais leur sembler une cible facile pourtant, non ?

Je suis épaté devant sa rapidité à analyser la situation et ses tenants et aboutissants. Ses questions sont concises et d'une précision indiscutable.

— Possible que j'aie laissé filtrer dans mon rapport que Tania avait consigné tous les éléments quelque part...

— Et ils veulent savoir où avant de te descendre, faisant ainsi disparaître les preuves avec toi.

Elle s'arrête d'un coup et me jauge avec mécontentement. Sans crier gare, elle me fout une claque sur l'épaule. Mes sourcils se froncent aussitôt et j'attends d'en connaître la cause avant de l'invectiver.

— Tu es un sale connard quand même. Tu réalises que j'ai désormais une cible dans le dos ? Qu'ils ont tenté de me buter en même temps que toi dans notre manoir ? Et si tu m'avais parlé ? Autant la tuer aussi, ne prenons pas de risque. On enverra une médaille de bravoure à ses proches et puis basta !

— Oh, mais que sont devenus tes discours de confiance, de vérité et de loyauté ? m'amused-je à lui remettre dans les dents. Tu voulais savoir et tu as insisté, je te rappelle. Maintenant c'est le cas. Toute vérité a un prix, souviens-t'en !

— Que dirais-tu de l'idée qu'on fasse payer à parts égales un tribut à Mme Jefferson alors ? propose-t-elle en avisant la barrière de sécurité des bâtiments du FBI.

J'opine du chef et elle est si concentrée à inventorier les lieux qu'elle ne remarque pas le rictus de satisfaction pointant sur mon visage. J'ai la certitude à présent que mon choix de lui offrir mon honnêteté sur un plateau était le bon. Qu'elle soit Charlie ou Rachel, cette femme mérite bel et bien le titre de partenaire.

CHAPITRE 28 – Lexie contre-attaque

Malone

— Alors, le voilà donc le centre névralgique des grands manitous du FBI, se moque-t-elle en levant la tête très haut pour apercevoir la cime des quelques bâtiments collés les uns aux autres. Je m’attendais à mieux, balance-t-elle, empruntant la même expression que ces aristos que j’exècre devant la nouvelle collection griffée du jour.

— Ce n’est pas Quantico, ni les bureaux officiels où nous recevons les gens importants. Ce n’est qu’une des nombreuses cellules dédiées à notre institution et comme par hasard, celle-ci compte un lieu de détention et d’interrogatoire.

Elle ne produit qu’un « hum hum » très peu impressionné, tout en fourrageant dans son sac de voyage ouvert sur le siège arrière. La portière me la dissimule, mais malgré l’épaisseur du métal, son ton condescendant, lui, ne manque pas de me parvenir. J’ignore pourquoi ça me pique qu’elle descende une organisation que je sais pourrie de l’intérieur. Je m’échine à prouver à la face du monde que c’est la corruption qui mène, mais en même temps, mon sentiment d’appartenance reste fort. *Foutu lavage de cerveau qu’ils m’ont fait*, constaté-je, ronchon.

Je remarque des bouts de tissu voltigeant dans les airs quand Rachel apparaît métamorphosée devant mes yeux ébahis.

— Tadam ! annonce-t-elle en levant les bras tendus.

Elle effectue un tour sur elle-même, souhaitant manifestement que j’applaudisse sa tenue d’agent spécial.

Son pantalon bleu marine est le même, mais son ventre est à présent dissimulé sous le veston cintré qu’elle porte. Son T-shirt blanc est encore visible, mais désormais, il n’y a que moi qui sais qu’il s’arrête juste un peu sous ses seins. Elle a enfilé des talons hauts assortis, lui conférant l’aura d’une professionnelle aguerrie avec un style indiscutable. Sa tignasse blonde, dont les reflets brillent sous le soleil, est ramenée en un chignon léché dont pas un seul cheveu rebelle ne s’échappe.

— Tu crois qu’ils vont me permettre d’entrer ? Parce que vous, les fédéraux, êtes toujours si bien mis.

Avant même de compléter sa phrase, elle m'examine des pieds à la tête. Apparemment, mon habillement tend à la faire mentir et je me délecte de son désarroi.

— Tu vas te changer ?

— Nope.

— Mais je pensais que le *dress code* de ton boulot...

— J'ai démissionné, Rachel. Après notre mission. Je suis là à titre de consultant uniquement. Je n'adhère pas à ses explications et j'ai joué plus sécuritaire en lui enlevant tout ascendant sur moi. Direct après le débriefing, j'ai annoncé que j'arrêtais.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Horn t'a demandé de venir, toi, désormais civil, pour interroger un témoin sensible ? Toi le mec qui a tout ce qu'il faut pour le jeter en pâture aux requins ? précise-t-elle dans un murmure, en cachant sa bouche pour que personne ne soit en mesure de lire sur ses lèvres.

Oui, elle est allée à la bonne école.

— Exact, confirmé-je froidement.

— Et donc, que foutons-nous ici ? Je sais très bien que tu n'es pas le dernier des imbéciles, Malone.

— Mais ?

Elle secoue la tête et décale assez sa paume pour me permettre de remarquer qu'elle serre les dents et que ses pommettes rougissent d'irritation.

— Mais, répète-t-elle, se contenant de toutes ses forces. Lorsque ça a toute l'apparence d'un guet-apens, et que ça sent le guet-apens, c'est forcément que c'en est un ! Autre chose dont je devrais être informée ?

Elle est contrariée, je peux le comprendre. Je doute qu'elle apprécie davantage ma prochaine révélation.

— Horn ne voulait pas que tu sois là...

Sa mâchoire se décroche instantanément et je parie que si elle le pouvait, elle m'en collerait une. Pas comme une femmelette, nan, à l'éclat de fureur pure miroitant dans ses iris, elle me foutrait un coup de poing à m'en péter les os.

— TU-M'AS-DEMANDÉ-D'APPELER-MON-BOSS !?

Maintenant, je m'explique mieux pourquoi on a donné le prénom Rachel à une tempête tropicale. Sa réaction est violente. Heureusement qu'elle ne peut porter son flingue dans l'enceinte du FBI.

— Oui, je t'ai dit d'aviser ton boss que tu souhaitais participer à l'interrogatoire. D'une, Lexie te réclamait autant que moi, deuxièmement, cette mission c'est la nôtre, et troisièmement, ton patron ignorait que Lexie était ici. À présent, il est au courant, ils ne peuvent donc plus agir en toute impunité et nous faire nous volatiliser n'est plus une option.

— Je suis ton assurance-vie ?

Elle prononce ses paroles d'une voix blanche. C'est inquiétant qu'elle passe du volcan sur le point d'exploser à, d'un coup, le neutre total.

— D'une certaine façon, ouais, avoué-je sans savoir si elle le percevra d'une bonne ou d'une mauvaise façon.

— D'accord, *partenaire*, déclare-t-elle étrangement. Mais tu m'en dois une, et pas une petite !

J'acquiesce en silence et nous marchons vers l'entrée du bâtiment principal.

— Il ne semble pas y avoir un max de sécurité, tu es certain que...

Ses mots restent en suspens au moment où nous pénétrons à l'intérieur.

— Murs de vitres sans tain, permettant de voir arriver n'importe quel intrus à la vitesse de la lumière. Intégralement à l'épreuve des balles, et donnant un avantage tactique non négligeable, en ayant une vue sur l'entièreté de la zone alentour, et cela, indépendamment des caméras dissimulées un peu partout. Crois-moi, Rachel, cet endroit est imprenable.

— Ouais, mais on disait aussi que le Titanic était insubmersible !

Je ne me sens pas l'envie de m'obstiner avec elle. Visiblement, son mode petite sœur chiante est enclenché. Quoique, si c'était ma frangine, je ne serais pas irrémédiablement attiré par son cul se balançant dans un pantalon ajusté. Nous passons le poste de garde, l'identification, les machines de détecteurs de métaux et la fouille sommaire. Après plus d'une trentaine de minutes, nous acquérons nos badges visiteurs et sommes libres d'utiliser les accès consentis par Horn. À l'heure actuelle, il sait que Rachel est avec moi. Il l'a autorisée à pénétrer dans les mêmes lieux pour lesquels j'ai obtenu une accréditation. Il doit être vénère, mais ça signifie que mon plan s'est bien déroulé. Rachel a instruit son patron qui a dû s'étonner de ne pas être dans le secret quant à la détention de la suspecte numéro 1. Une erreur, c'est ce que Horn a dû plaider, et son boss à elle est intelligent, il aura fait semblant de le croire tout en exigeant d'être désormais dans la confidentialité. Chose que Horn n'a pu refuser, puisqu'il aurait détesté le voir aviser les autres institutions de ses projets cachés.

Je ne souris pas à la face du monde, conservant mon aura de mec bourru et à qui on ne veut surtout pas se frotter, mais intérieurement, qu'est-ce que je rigole.

Nous tournons le coin du couloir en direction de l'ascenseur et tombons nez à nez avec le loup.

— Malone. Agente...

— Agente Rachel O'Maha, l'interrompt-elle pour s'introduire elle-même.

Sa bouche est pincée, ses prunelles d'un bleu acier sont exemptes de toute chaleur humaine et son menton pointe d'une arrogance à peine dissimulée en direction d'un Horn qui la toise sans pudeur.

Le FBI et les SS n'ont jamais eu une entente qui soit bonne. Cordiale tout au plus, quand ils se retrouvent les uns en face des autres. Alors, cette étroite collaboration entre Rachel et moi est de l'ordre de l'exception.

— Malone, puis-je vous parler, en privé, lance mon ex-patron en jetant un coup d'œil à ma partenaire.

— Pardonnez par avance ce que vous jugerez peut-être comme de l'ingérence, directeur Horn, mais s'il s'agit d'une discussion concernant Mme Alexia Jefferson, je me dois de vous signifier que je suis l'émissaire du directeur Dumais. Aussi m'a-t-il chargée de vous rappeler que toute dissimulation de preuves dans le cadre de cette enquête serait un affront, sur le plan tant professionnel que personnel.

Rachel emploie le ton d'une mégère doublée d'une sale garce. Elle sait exactement sur quel bouton appuyer pour forcer Horn à ployer les genoux. Putain, j'ai rarement vu un truc qui soit plus sexy que celui-là. Dans le rôle de la dominatrice, je lui décerne l'Oscar.

La veine qui bat sur la tempe de Horn est sur le point d'exploser. Il la dévisage un instant, partagé entre la flanquer dehors ou protéger son cul de bureaucrate et accéder à sa requête. Comme il n'ignore pas où se situent ses intérêts, il finit par nous ordonner de le suivre et nous conduit dans un bureau à l'écart.

— Attendez-moi ici, je vais faire préparer Mme Jefferson, annonce-t-il si glacial qu'avec son souffle il pourrait régler le réchauffement climatique.

— Tu crois qu'il tente de nous..., commence-t-elle au moment où la porte se referme.

Je lui indique, d'un mouvement imperceptible de la tête, que la pièce n'est pas sécurisée, ne nous permettant pas de discuter. Elle capte aussitôt et

rattrape le coup.

— Berner encore une fois ? Je vous préviens, agent Malone, les Services secrets ont le bras aussi long que la mémoire, conclut-elle affreusement arrogante.

— Vous « berner » ? Non, mais... non, enfin ! Qui pourrait leurrer les êtres suprêmes provenant d'une institution puissante comme la vôtre ?!

— Personne justement, alors ne perdez pas votre temps à essayer et ne gaspillez pas le mien avec vos entourloupes.

— Je vous assure, agente O'Maha, que si je pouvais faire autrement, je ne prendrais pas une seule de vos secondes. Mais voyez-vous, je suis assez professionnel pour accepter le mandat qui m'est confié sans rechigner.

— Bien, clôture-t-elle.

— Bien, ajouté-je en lui offrant l'ombre d'un sourire dans un angle indétectable de la caméra.

Pas une seconde elle ne sort de son rôle de garce, franchement, pour une future mission on pourrait aisément lui attribuer cette étiquette.

Nous arpentons les longs couloirs bétonnés du sous-sol en direction de la pièce où nous escomptons enfin obtenir des réponses. Horn n'est pas celui qui nous escorte. Il s'agit d'un mec que je connais bien, de la même cuvée de Quantico que moi, mais relégué ici dans l'endroit de détention au lieu d'être agent de terrain. J'en ignore la raison et suis d'autant plus méfiant. Ce milieu n'en est pas un doux. Il s'apparente plutôt à un gros aquarium où les plus forts survivent et où les autres se font bouffer tout cru.

— C'est là, annonce le grand roux en déverrouillant une porte blindée presque aussi épaisse que celle de ma *panic room*.

Je m'attendais à une minuscule salle d'interrogatoire, capable de ne contenir qu'une table et des chaises, et suis donc surpris de pénétrer dans un lieu spacieux. Il y a effectivement un bureau et deux sièges, mais la pièce est séparée en deux par un grillage de style prison. Lexie se tient debout, dans le fond de sa partie, les yeux plissés et nous lorgne méchamment.

— Si ce ne sont pas Charlie et Parker...

— Lexie ! souffle Rachel d'une voix empreinte d'inquiétude.

Elle se rend probablement compte que ça ne concorde pas avec le personnage et se redresse avant de resserrer les pans de sa veste afin de se

donner prestance.

Je ne peux blâmer sa réaction spontanée, puisque la femme debout devant nous n'a plus rien à voir avec celle que nous avons connue. Son doux visage aux traits lumineux et juvéniles est désormais creusé et colérique. Son regard, avenant auparavant, porte à présent les stigmates de nombreuses heures d'interrogatoire. Son corps, sculpté comme une mannequin par des heures de cours privés a perdu de sa splendeur. Elle n'est plus la beauté incarnée et pétillante qu'elle était jadis. Elle n'est là que depuis deux semaines, mais elle paraît avoir gagné dix ans. Je suis endurci, capable de l'étudier sans ressentir la moindre pitié parce que je me souviens qu'elle est une criminelle et qu'elle a cherché à bousiller bon nombre de vies à son profit. Ce simple rappel des faits suffit à renvoyer mon humanité à son hibernation. Malgré son jeu d'actrice imparable, ça semble être plus compliqué du côté de Rachel.

— Lexie..., répète Rachel, un accent de hargne dans son timbre.

Putain ! quand va-t-elle assimiler que cette garce n'existe pas ? Qu'elle aussi jouait un rôle depuis le départ !

Ma partenaire avance jusqu'à la grille, ses doigts s'accrochent aux barreaux comme le feraient les serres d'un vautour. Puis elle nous examine l'un après l'autre et esquisse un rictus machiavélique.

— Madame... Lexie, reprend Charlie avec plus de douceur. Parce qu'en cet instant, exit l'agente intraitable, c'est le retour de la petite sœur qui aimait réellement sa copine.

— Rachel, murmuré-je néanmoins ferme, pour lui offrir une piqûre de rappel sur celle qu'elle est et sur le lieu où nous nous trouvons.

— Rachel ? s'esclaffe la dingo en secouant la barrière comme une forcenée avant de longues pauses sans broncher ni même parler.

Au point où je me demande si elle ne vient pas de claquer sous nos yeux.

— Qu'est-ce qui lui est arrivée, chuchote ma coéquipière, profitant du brouhaha pour s'adresser à moi.

— Ressaisis-toi, nous avons besoin de renseignements. Quant à elle, elle ne fait que payer pour les crimes qu'elle a perpétrés !

— MES CRIMES ? MES CRIMES ! PUTAIN ! MAIS VOUS N'AVEZ RIEN CAPTÉ !

— Aide-nous à comprendre, alors ! Lexie... Je...

— JE NE SUIS PAS LEXIE ! Commence déjà par te rentrer ça dans le crâne ! Vous auriez dû faire vos devoirs ! Tout va être si compliqué à présent..., murmure-t-elle pour elle-même, comme une cinglée.

Je suis sans mots devant l'aura de folie qui entoure cette femme que je croyais connaître. Deux semaines, bordel, mais il s'est passé quoi ? Je ne vois qu'une seule explication : ils l'ont droguée pour lui soutirer ce dont ils avaient besoin.

— Et si tu démarrais par le début ? propose Rachel d'un timbre rassurant et posé.

Lexie la jauge un instant, ses traits se détendent quelques secondes puis l'éclat de démence réapparaît alors même que les affirmations s'expulsent d'entre ses lèvres.

— Je suis agente spéciale de ce putain de bureau de MERDE !

J'attends un rire, une chute, un punch, mais rien ne se profile à l'horizon. *Wah, elle est sérieuse ?* saisis-je devant son visage de marbre.

— Ouais, bien sûr, et moi, je suis Hugh Hefner, comme quoi quand on veut, on peut !

Elle ricane et envoie sa tête vers l'arrière en s'esclaffant franchement. Elle ne fournit aucun effort pour sembler saine d'esprit.

— DELTA, ZULU, BETA TROIS, SIX, DEUX, QUATRE.

J'ai envie de tirer Rachel par le bras pour la sortir d'ici. Nous perdons notre putain de temps avec une timbrée. Je ne comprends même pas que Horn m'ait fait venir.

— Tu es Lexie Jefferson, tu es la femme de Sam, tu habites...

— Tu y as cru ? Hein ? Tout comme moi j'ai gobé l'entière-té de ce qu'on m'avait dit vous concernant ! Quelle bande d'endoctrinés nous sommes ! On adhère ! Pire, on se bat pour leur offrir nos âmes ! On leur donne notre vie, notre avenir aussi, et cela sur un plateau ! La mission, le bien commun, la paix dans le monde ! Ils nous prennent tout et pourquoi ? Pour nous traiter comme des animaux quand ils n'ont plus besoin de nous !

— De quoi parles-tu ? essaie encore de la sonder Rachel en vain.

Je n'ai que faire des élucubrations de cette femme. Je suis là pour obtenir des réponses. Pour savoir ce qu'elle foutait avec la liste, comment elle a pu mettre la main dessus et pourquoi, bordel, elle a tenté de nous tuer ! Les questions se multiplient à mesure que mon cerveau les évoque. Je suis conscient qu'en plus de nous écouter, Horn ne me permettra pas de l'interroger jusqu'à demain. Il nous faut donc aller droit au but.

— Comment as-tu eu cette liste ?

— Laquelle ? riposte-t-elle, d'une façon si *bitch* que je déduis illico qu'elle a compris le sens de ma demande.

— Celle qui contient les noms de témoins, celle que tu as balancée sur le *dark web* !

Elle m'examine un instant, silencieuse et sans expression, avant que son visage se pare d'une moue amusée.

— Ah ! Mais là voilà la question que tous se posent ! Tu veux savoir comment j'ai eu l'idée, ou tentes-tu de déterminer de quelle manière je me la suis procurée ?

— Cesse de jouer avec les mots et parle-nous ! intervient plus sèchement Rachel, qui semble de moins en moins touchée par cette sorcière.

— Tss tss, agente Rachel, la formulation a précisément tout à voir là-dedans. N'est-ce pas, agent Malone ?

Elle s'adresse à moi comme si nous partagions un truc, et d'une certaine façon, c'est bel et bien le cas.

— Quelles étaient tes motivations pour la diffuser sur le web ? relancé-je froidement.

Rachel m'observe étrangement. J'ai l'assurance qu'elle vient d'assimiler qu'elle ne détient pas tous mes secrets. Je perçois d'ici sa frustration et le moment exact où elle note mentalement toutes les paroles que je prononce à des fins d'analyse.

— J'ai demandé de l'argent en échange, tu te souviens ? Ça doit être parce que je prévoyais de toucher un max de fric, non ?

— Tu as déjà plus de pognon que tu ne pourras jamais en dépenser, ça t'aurait été totalement inutile, tranché-je, ne cachant pas que sa version me semble tout sauf crédible.

— Peut-être as-tu raison ? Peut-être que mes motivations étaient tout autres ? Peut-être ne suis-je même pas la coupable dans cette histoire ?

— Je suis là pour obtenir la vérité ! Tu as la chance de t'adresser à quelqu'un qui souhaite comprendre et non pas te faire dire ce qu'il désire entendre, et tu gâches cela avec un jeu du chat et de la souris ! MERDE ! C'est toi qui nous as réclamés corps et âme ! POURQUOI ?

— Je te donne exactement ce que tu veux, mais mon pauvre, c'est toi qui ne sais pas écouter.

— Pourquoi avoir envoyé tes hommes nous tuer ?

— Ce n'était pas moi ! J'ignorais ce qu'on prévoyait pour vous et ces hommes, je ne les connais pas !

— Qui alors ? QUI ? Tu m'as menacé au téléphone, et quelle coïncidence, quelques heures plus tard une escouade déboulait chez moi armée jusqu'aux dents, dans le but assez évident de nous buter !

— Penses-y, Malone, tu me crois assez intelligente pour monter un complot de cette envergure moi-même, mais je serais assez stupide pour manquer une tentative d'assassinat ? Réfléchis avec ta tête, vous étiez chez moi, à ma portée toute la soirée, j'aurais eu un million d'occasions de vous éliminer, or vous êtes toujours là, non ?

— L'appel, évoque ma partenaire avant d'être interrompue.

— Pas moi ! Ta théorie fumante c'est quoi ? Selon toi, je me promenais avec un portable caché dans les coutures de ma robe ? J'attendais un call de Malone ? Tu étais avec moi, je te signale, m'as-tu aperçue m'éclipsant entre la bagarre et ton départ ? Non ! Et puis avant que tu redemandes, je n'ai pas été celle qui a commandité qu'on vous bute, et vu la réaction du FBI lorsqu'ils l'ont appris, je serais tentée de dire qu'eux non plus. Il y a potentiellement un autre joueur dans la partie, et si j'avais à parier, je miserais sur Libras, qui viendrait en aide à Horn en te faisant disparaître. Parce que si le directeur tombe, eux aussi. Je ne suis pas la seule personne qui connaissait la vraie identité de Parker Levon. Il essayait de mettre à mal deux organisations complètes. Il n'a donc pas assez de doigts pour dénombrer tous ses ennemis.

— Justement, cette organisation...

— Aucune idée de qui il s'agit... Ou peut-être que si, mais que je ne souhaite pas le dire, au risque d'être gazée en même temps que vous dès que je prononcerai son nom. Réfléchis, Malone, tu sais qui c'est.

— Si tu n'as aucune info ou que tu ne veux ou ne peux rien nous dire, qu'est-ce qu'on fout ici ? Je vais reformuler : qu'as-tu alors ? insiste ma comparse, à bout de nerfs.

Rachel semble à deux doigts de péter un câble et prête à extirper elle-même les données de la gorge de Lexie.

La prisonnière émet un genre de borborygme de joie.

— Ah ! En voilà une question intelligente, ça change, croyez-moi ! Je suis au fait que vous êtes des agents. Que tu as rejoint Malone pour la mission concernant la liste. Je l'avoue, au début j'ai envisagé que tu étais

comme moi, mais j'ai vite compris que le serpent t'avait avalée aussi, s'adresse-t-elle toujours à Rachel.

Ils l'ont bourrée de calmants avant de m'envoyer la rencontrer ou quoi ? Comment peut-elle être décalée à ce point ?

— Le serpent ? répète Rachel, perplexe.

Lexie continue de blablater, peu soucieuse de l'incompréhension de ses interlocuteurs.

— C'était bien vu de la part d'Archibald d'affirmer que le frère crevait d'envie de baiser sa petite sœur. C'est à ce moment que j'ai saisi que j'étais découverte. Non, en vrai, je l'avais deviné en trouvant la caméra, mais à ce stade, je soupçonnais encore mon cher époux. C'est seulement lors de votre bagarre que j'ai eu la confirmation qu'il s'agissait de Malone et de toi. Ma mission n'avait plus lieu d'être alors, et si les choses avaient suivi leur cours normal, vous auriez dû être exfiltrés et moi avec. Nous aurions tous procédé à nos débriefings et après, on se serait croisés dans un corridor du FBI et pas dans cette putain de cage !

— Et qu'aurait-on compris à ce moment-là qui nous échappe maintenant ?

Rachel la joue finement, elle se comporte comme si elle adhéraît à toutes les théories du complot pour lui soutirer davantage d'informations. Je reste donc en retrait, attendant l'instant où elle nous lâchera un truc susceptible d'être intéressant.

— Vous auriez découvert le pot aux roses ! Peut-être même avant moi ! Et vous prétendez tous deux être des agents qualifiés ? Ils embauchent vraiment n'importe qui ! Ma mission, voilà la première chose au sujet de laquelle vous auriez dû m'interpeller. Mais puisque je suis gentille, je vais vous mâcher tout le travail : ma cible, c'était toi !

Le temps se suspend au moment précis où elle balance cette affirmation. Son index à l'ongle cassé se redressant et tendant dans ma direction.

— Pardon ?

Ma coéquipière est visiblement aussi sur le cul que je le suis. Si elle paraît accorder plus de crédit que moi à ce que dit la criminelle, je l'avoue, elle est tout de même parvenue à m'ébranler.

— Quel était ton mandat à mon sujet ? questionné-je d'une voix blanche.

— Ton affiliation avec les terroristes. Vois-tu, Malone, ils semblent avoir pris leur essor au moment où tu es arrivé en poste la première fois. Leurs finances se sont améliorées, les armes des saisies gouvernementales sont

devenues les leurs. Ils se sont mis à déjouer les pièges comme des pros et ont intensifié leur frappe. Pour qui sait compter, l'addition est évidente... Avant de te réintégrer pour ton deuxième tour, j'ai obtenu ma couverture d'infiltration. Je devais te garder à l'œil et dénicher de quoi te faire tomber, parce que la vaste blague : tu es celui qui est suspecté d'être à la tête de Libras !

Je sens le regard de Rachel irradier mon dos. Je lui sers des sermons sur la confiance, et me voilà, selon Lexie, au centre de tout. Je concentre mon attention sur la détenue avec qui je devine que mon temps est limité. Pourquoi d'ailleurs Horn me permet-il cette rencontre ? Il n'espère quand même pas que, si ses spéculations s'avéraient fondées, je balancerais tout à l'instant ?

— Je suis pleinement d'accord avec les patrons, j'ai moi-même constaté tout ça. À la différence que, comme je me sais non impliqué, mes soupçons à moi se sont plutôt portés sur les hautes instances.

— Et puis Tania est morte, tu étais donc le dernier et seul suspect. Ils t'ont intégré une deuxième fois en te faisant croire que c'était comme agent, mais pour moi, tu étais la cible.

Plus rien n'a de sens dans mon crâne surchargé. C'est moi qui ai mis en avant des preuves sur Jefferson pour les convaincre de me réinsérer... Putain ! Horn, ce salopard, me mène en bateau depuis le début ? Je pourrais bien entendu n'accorder aucun crédit à cette folle qui est derrière les barreaux, mais ce qu'elle avance tient trop bien la route pour que je le rejette en bloc. Si ça se trouve, Horn est le coupable, récoltant les éléments que je lui fournis pour alimenter Libras et il escompte que je porte le chapeau. La voilà l'évidence ! Mais dans ce cas, pourquoi organiser cette rencontre ? Pourquoi me donner tous les détails qui permettront d'étayer mes allégations ?

— Tu pourrais très bien être celle qui manigance, relance Rachel, en mode défenseur. Après tout, tu es plutôt bien placée en incarnant la femme de Jefferson. Tu gravites dans le milieu, il est soupçonné de faire mumuse avec Libras, tu es pote avec Archibald Carlos. Oh, et le summum : tu connais le dossier de Malone comme si c'était le tien. Planquer et créer de quoi l'incriminer t'est facile, non ? Peut-être même que tu n'agis pas en solo, conclut-elle, envoyant une flèche à tous ceux qui seraient à l'écoute.

— Tu m'as bien regardée ? Tu crois que je suis enfermée ici parce que j'ai obtempéré docilement ? Oh, c'est mignon, tu penses peut-être que je

suis, à cet instant, en train de te jouer la comédie pour vous manipuler ? riposte Lexie, une expression presque macabre sur le visage.

— Cette hypothèse vaut bien la tienne, rebondis-je aussitôt. Sinon, si c'est comme tu le décris, pourquoi une si bonne et si obéissante agente serait détenue ?

— Car j'ai refusé d'abandonner la mission lorsqu'ils l'ont exigé. Je suis réellement dingue de mon mari. Le cliché de l'agente tombant amoureuse de sa cible, je sais, c'est risible. Bref, les boss ont menacé de brûler ma couverture et de me mettre à l'arrêt. J'étais résolue à ce qui me pendait au bout du nez quand on m'a offert un accord que je ne pouvais pas laisser filer. On m'a mandatée pour générer du mouvement sur les comptes de Sam. On m'a demandé de produire des preuves sur mesure pour te coffrer, mon petit Malone. Je bidouillais les chiffres et ils t'inculpaient pour corruption de preuves. Tu te souviens lorsqu'ils t'ont dit qu'ils avaient soudainement assez d'éléments contre Sam ? Ça m'était imputable. J'ai obéi, implanté de faux paiements et créé de toutes pièces les actes pour lesquels on l'accuse aujourd'hui. Ironique, non ?

— Attends, tu affirmes l'aimer véritablement et tu lui fais ce coup ? Tu imagines si tu le détestais, le pauvre ?

— Tu ne comprends donc rien ? J'avais mis Sam au courant de tout. Avant notre mariage ou même ton retour ! Je faisais mon taf en te surveillant et escomptais trouver ce qu'il fallait te concernant qui l'aurait aussitôt blanchi lui.

— Pourquoi me révéler tout ça alors ? Pourquoi je suis libre et toi derrière les barreaux ?

— Leur engagement était de le laver de tout soupçon une fois que nous t'aurions épinglé. Mais mon amour est en prison pour financement d'activités terroristes, et moi, inculpée comme sa complice en plus de me faire coller une accusation de haute trahison. Ils se sont joués de moi aussi, Malone. Quant à elle, désigne-t-elle Rachel, elle était dans l'ignorance de toutes les machinations, juste là pour exécuter le boulot donné par les SS. Mandatée pour trouver le publicateur d'une liste dont nous connaissons tous les deux la provenance. Pas vrai, Malone ?

Je pourrais m'inquiéter du rictus de Lexie, mais c'est l'absence de celui de Rachel qui me glace jusqu'aux os. Je ne couperai pas à un second round de questions, mais cette fois, elle me demandera si je suis l'auteur de ladite liste et je n'aurai plus d'autre choix que de lui répondre par l'affirmative. Je

comprends que ce que nous confie Lexie est véridique. Qu'ils n'ont pas hésité à la sacrifier pour pouvoir tout me coller sur le dos. De la même façon qu'ils s'y sont pris avec Sam.

— Malone, si tu n'es coupable de rien et que tout ce que je te dis est vrai, alors c'est qu'il y a quelqu'un ailleurs qui tire les ficelles, et qui qu'il soit, tu es dans sa ligne de mire.

— Pourquoi m'avouer tout ça ? Tu aurais pu tenter de me compromettre et ainsi gagner un accord avec le juge ?

— Parce que si tu débusques le marionnettiste, nous serons tous libres, Sam compris. S'il y avait un procès, je pourrais admettre sous serment que c'est moi qui ai créé de toutes pièces les preuves contre lui !

— Et lui, le grand maître derrière la machination, te laisserait tout déballer à sa victime sans agir ? Juste comme ça ? Une prisonnière réclame à parler à un ex-agent que l'on croit être un traître et on accèderait aussi facilement à sa requête ? On permettrait ensuite à Malone de quitter l'édifice sans mal et on patienterait gentiment qu'il prouve sa culpabilité ? rétorque Rachel.

— J'ai encore des amis ici, petite SS. Tu te souviens qu'au début de la rencontre je n'ai pas dit un seul mot pendant de longues minutes ? J'ai pris soin de rester muette un instant avant de vous répondre. Cet extrait est repassé en boucle pour ceux qui attendent les importantes révélations. Vous avez quinze minutes pour sortir du bâtiment, après quoi, ils entendront tout ce que je vous ai confié et comprendront que Malone sait tout. Alors je vous conseille de dégager vite fait.

— Pourquoi l'aider ?

— Parce que si Malone débusque le grand marionnettiste, je serai libre et que Sam sera relâché à son tour. Aussi simple que cela.

Je suis interdit. Elle possède des renseignements de première main, elle ne peut pas inventer autant de choses et arriver à ce que ça fasse autant de sens. Et si elle disait vrai sur toute la ligne ? Je me doutais que Horn était mouillé, mais à ce point ? Nous devons quitter les lieux, mais ce faisant, nous deviendrions les suspects les plus recherchés en première place sur la liste du FBI. Rapidement, et conscient que la situation presse, je pivote en direction de Rachel.

— Si tu comptes te tirer sans moi, c'est mort, crache-t-elle, la colère transperçant son visage qui n'affiche plus aucune douceur. Je sais que tu n'es pas coupable et tu me dois des réponses, par-te-nai-re.

Ce n'est plus un sobriquet amusant et empli de connivence. Sa façon d'en détacher toutes les syllabes indique que sur le tableau de ceux voulant ma peau, elle arrive au deuxième rang.

Je hoche la tête et marche en direction de la sortie qui s'ouvre comme par magie. Perplexe, je dévisage Lexie, le temps d'une nanoseconde, et m'engage dans l'embrasure de la porte quand cette alliée improbable me fout métaphoriquement un coup de poing en pleine gueule. Que dis-je, c'est plutôt un bazooka.

— Le serpent finit toujours par se mordre la queue, n'est-ce pas le dicton utilisé à outrance par Maggie Calvados ?

Je stoppe net, mes pieds vissés dans le sol, des plaques de béton attachées à mes chevilles. Mon visage se décompose lorsque j'échange un regard avec Lexie. Elle m'offre une expression de marbre à présent et prend place sur sa chaise tout en comptant les secondes s'écoulant à voix haute. Ses yeux se ferment et c'est la force avec laquelle Rachel me frappe le torse qui me permet de sortir de ce qui ressemble à un état catatonique.

Nous fonçons dans le corridor, Rachel sur mes talons. Je remarque sur le plancher une carte d'accès au nom du rouquin nous ayant escortés plus tôt. Je ne crois pas aux coïncidences et comprends que c'est pour nous qu'elle a été abandonnée ici. Je doute que le pass conféré par Horn m'octroie le niveau d'accréditation suffisant pour passer par le parking souterrain, mais je parie que celui-là, si. J'emprunte le chemin que je sais le plus désert et traîne Rachel dans les dédales de ce bâtiment administratif, jusqu'à trouver l'ascenseur menant à l'aire de stationnement. Elle me fusille de ses iris bleutés et je perçois aisément son désir de m'écorcher vif. Heureusement pour moi, elle est trop pro et attend un meilleur moment.

Rachel ne bronche pas lorsqu'elle me voit tester les poignées de tous les plus vieux modèles de voitures et prendre la première qui soit accessible dans le but de la voler. Elle s'installe à mes côtés et en moins de quatre minutes, nous avons quitté les lieux avec la carte du gardien.

Le silence règne en maître dans l'habacle. Mon cerveau bourdonne comme une autoroute en plein trafic, tellement il traite d'informations en reliant entre eux tous les événements des derniers mois, remontant même à deux ans plus tôt, lorsque Tania était en vie.

J'abandonne la voie rapide pour atteindre une rue qui annonce un cul-de-sac. Je roule, dépasse toutes les maisons d'un quartier résidentiel pour arrêter la caisse devant une chaîne affublée d'un panneau « entrée

interdite ». Je sors, tape le code sur un vieux cadenas rouillé et décroche la barrière, la poussant plus loin afin que la voiture ait assez de place pour s'y glisser.

— J'ai un million de questions, mais la première est : où va-t-on ?

Sa voix est arctique, et même si elle m'a suivi, elle est à deux doigts de me buter ou de me livrer. Je le sens et je devine que mon salut dépendra de ce que j'accepterai ou pas de lui confier. Pour autant, cela reste mon combat. J'ai perdu Tania, je ne permettrai pas qu'il arrive pareil avec Rachel. Elle ne va assurément pas lâcher le morceau, je la connais et je refuse de la traîner plus profondément là-dedans avec moi. Je dois trouver un moyen de me débarrasser d'elle avant que l'étau se resserre davantage.

— Nous allons dans le refuge d'une amie, réponds-je en m'arrêtant devant une minuscule cabane en bois défraîchi, avant de sortir du véhicule.

Elle pourrait aisément provenir d'un film d'horreur. Disons que la description que l'on m'en avait faite était nettement plus romancée. Je détecte la génératrice dès le premier tour du bâtiment. Charlie est déjà à l'intérieur et inspecte l'endroit dans ses moindres recoins. Une pièce, quelques meubles, une zone technologique qui ferait pâlir d'envie n'importe quel geek et des étalages de trucs de survie en tout genre. Un siège serait possible en ces lieux, mais la seule chose qui m'intéresse, c'est la mallette sur le bureau, celle qui contient un ordinateur.

Si Rachel a des questions, elle est loin de se douter que je n'ai aucune réponse pour l'heure, et que même si j'en obtiens, je n'escompte pas les partager avec elle.

Je sens ses prunelles incandescentes brûler mon dos. Lorsqu'elle prononce « Qui est Maggie Calvados ? », je comprends que c'est le moment fatidique.

CHAPITRE 29 - Tu es un homme mort

Charlie

— Qui est Maggie Calvados ? craché-je, à bout de patience.

J'ai pris sur moi, j'ai respecté son silence pendant tout le trajet, mais attendre que Malone se livre spontanément à moi me semble au-dessus de ses capacités. Je suis tellement déçue et vexée que sa confiance soit encore fragile que je retiens les larmes qui tentent de se frayer un chemin jusqu'à mes yeux. Un pas en avant, trois en arrière, c'est comme ça que notre relation fonctionne depuis le début, mais je pensais naïvement que l'on avait dépassé ce cap avec toutes les dernières confessions. Mais non, une fois de plus, il fait machine arrière.

— Non, Malone... je t'interdis de me laisser dans l'ignorance. Pas cette fois, prononcé-je d'un ton trop calme et posé. Dis-moi qui est cette putain de Maggie ? crié-je alors qu'il me snobe royalement.

Je ferme d'un coup sec l'écran de l'ordinateur, l'unique chose pour laquelle il a de l'intérêt à cet instant. Et pour la première fois depuis que nous avons quitté la salle d'interrogatoire, il pose ses yeux sur moi. Un regard froid, polaire, qui me glace avant même que ses mots ne le fassent.

— À cette heure-ci, on a probablement tous les agents du FBI au cul, sans compter les Services secrets si Horn s'est déjà chargé de les mettre au courant. Et tu choisis ce moment pour me faire ta petite crise ? Je n'ai pas le temps de m'occuper de ton manque de confiance, je pensais cette histoire réglée, crache-t-il en dégageant ma main de l'ordi. Alors, contente-toi de te concentrer sur la bombe que vient de nous lâcher Lexie ou va faire un tour ailleurs et laisse-moi bosser.

Un rire nerveux s'échappe de ma gorge. Je m'éloigne de lui avant que mes pulsions meurtrières ne prennent le dessus, parce que là tout de suite, j'ai envie de lui faire mal, de le secouer jusqu'à lui remettre les idées en place. Malone s'installe à nouveau devant son écran et s'enferme dans sa bulle, seuls les cliquetis de ses doigts frappant le clavier troublent le silence pesant qui nous entoure. Je reste debout, à le fixer un long instant, avant de me résoudre à lâcher l'affaire.

Les sourcils froncés et ses incisives malmenant sa lèvre inférieure, il semble totalement pris dans ses recherches. Il ne me dit pas tout, c'est un fait. Mais il a raison, Lexie a soulevé une tonne de questions et nous devons

vérifier ses affirmations afin d'agir le plus rapidement possible si l'on veut éviter que tout se retourne contre nous. La façon dont nous avons fui le centre du FBI ne joue pas en notre faveur et nous place en cibles à abattre. Je regarde autour de moi, découvre la vieille bicoque abandonnée au milieu de nulle part où nous avons trouvé refuge. Pour ça non plus, il ne me dit pas tout. Qui est cette amie à qui appartient cette cabane ultra-équipée ? Alors que je commençais tout juste à décrocher de la mission, voilà que mon coéquipier refait surface et me plonge dans un bourbier sans nom. Le temps d'un interrogatoire, et je suis de nouveau à craindre pour mon travail, ma vie et la sienne...

« Ma cible, c'était toi. » Cette phrase passe en boucle dans ma tête depuis qu'elle est sortie de la bouche d'Alexia. Je fais les cent pas sur le parquet usé, tournant comme un lion en cage. J'ai besoin d'air, de respirer à pleins poumons afin d'y voir plus clair. La présence de Malone et de ses non-dits m'empêche de rester focus sur les révélations de Lexie. Sans un regard pour lui, je récupère les clés de la voiture, posées sur le bureau, et me dirige vers la porte d'entrée, mais Malone se matérialise rapidement à côté de moi et referme le battant d'un coup de pied.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu fous, Charlie ?

— Rachel, grogné-je entre mes dents. Je ne suis pas Charlie, encore moins ta petite sœur ou ta coéquipière, vraisemblablement. Je m'appelle Rachel, et tu m'emmerdes !

Il se pince l'arête du nez et souffle bruyamment. Quand il pose à nouveau les yeux sur moi, la tempête qui le secouait semble s'être calmée.

— Je suis désolé, Rachel, lâche-t-il finalement d'une voix faible, peu habitué à reconnaître ses erreurs. Je suis sur les dents et je reporte ma colère sur toi comme un connard.

Je croise les bras sous ma poitrine et le fixe sans ciller, attendant la suite... qui ne vient pas. J'inspire profondément et humecte mes lèvres pour prendre le temps de peser les mots qui se bousculent sur ma langue. Je suis fatiguée de me battre pour lui, ou contre lui, je ne sais plus trop.

— Voilà, il est là le problème : toi, toi, toi. Tu as un ego tellement surdimensionné, ou si peu d'estime pour moi, que tu en oublies une chose : tu n'es pas seul à être trempé jusqu'au cou dans cette histoire. *Je* risque ma réputation et mon travail parce que *je* me suis enfuie avec toi du FBI. Et comme ma vie est maintenant sur un fil tendu, *je* dois clore cette putain d'enquête avec un coéquipier qui ne veut pas de moi et préfère faire

cavalier seul, alors arrête de tout ramener à ta petite personne ! finis-je à bout de souffle.

Malone se redresse, me surplombant de toute sa hauteur, et me toise d'un air indéchiffrable. Ses pupilles fouillent dans les miennes un long instant avant qu'il ne consente à prendre la parole.

— C'est vraiment comme ça que tu me perçois ? me répond-il d'une voix blanche.

Face à mon silence, ses sourcils se creusent et il caresse sa lèvre inférieure du bout de sa langue, pris dans ses réflexions. Je campe sur mes positions, tente de rester de marbre devant ses doutes, mais mon attention se focalise malgré moi sur ce petit bout de chair qui me donne des idées salaces. Saloperie de sex-appeal !

— Si je me donne autant de mal, c'est justement parce que tu y es mêlée et qu'il est hors de question qu'il t'arrive quoi que ce soit ! Alors OK, je m'y prends mal, je ne te le montre peut-être pas suffisamment, mais j'ai confiance en toi. Et j'ai besoin de toi, insiste-t-il d'une voix mesurée qui vibre à l'intérieur de mon corps. Mais malgré ce que tu sembles croire, je n'ai pas toutes les réponses.

— D'accord, Malone, mais tu en as certaines. Comme par exemple qui est cette Maggie dont Lexie a fait mention ?

Son visage se referme instantanément. Il secoue la tête imperceptiblement, comme pour me prier de ne pas aller sur ce terrain. Je n'en ai même plus la force. Je suis à bout, tant physiquement que moralement. Malone a réussi ce que nul autre n'était parvenu à réaliser avant lui : me faire baisser les bras.

— Continue, Malone, mure-toi dans tes secrets, mais lorsque tu relèveras la tête, ne t'étonne pas d'être seul. Ce sera ton choix, tes sacrifices. Je ne compte pas attendre que tu ouvres les yeux, je serai déjà loin lorsque cela arrivera.

Je ne parle plus simplement de la mission. Mais du désir d'un éventuel « nous » dont je n'avais pas conscience jusque-là. Tant d'années à vivre pour moi, à me faire passer en priorité, que je ne m'étais même pas aperçue que mes envies étaient maintenant liées à lui. Ce constat m'opprime davantage, il faut que je m'isole un instant.

— Je vais prendre l'air ! l'avisé-je en entrouvrant déjà la porte, pressée de m'éloigner de lui. À moins d'un mètre de la maison ! ajouté-je devant son air de mécontentement.

Mais il ne semble pas du même avis, car en deux enjambées, le corps de Malone bute contre le mien. Il fourre ses doigts dans mes cheveux et les serre en poing pour me forcer à incliner ma tête afin que mon regard rencontre le sien. Ses lèvres, douces et chaudes, frôlent les miennes dans un geste mesuré et ses prunelles, si expressives à cet instant, tentent de me faire passer un message silencieux que je ne parviens pas à déchiffrer. Malgré la colère que j'éprouve à son encontre, mon épiderme réagit instinctivement et le duvet qui couvre ma peau se dresse d'appréhension.

— Ne m'en veux pas, Rachel, s'il te plaît. Tu sauras tout au moment voulu, mais j'ai besoin de comprendre et de vérifier ce qu'a avancé Lexie avant toute chose, murmure-t-il d'une voix rauque.

En temps normal, j'aurais abdiqué. Probablement en râlant, en l'insultant, mais je l'aurais laissé gagner juste pour pouvoir goûter à sa bouche. Parce que l'avoir si près de moi sans m'en délecter est un véritable supplice. Mais au lieu de cela, je détourne le visage suffisamment longtemps pour qu'il comprenne et me relâche. Son corps qui m'emprisonnait s'écarte. J'inspire une longue bouffée d'oxygène et j'ouvre les paupières lorsque je prends conscience qu'elles étaient closes.

— Tu la crois, n'est-ce pas ? me demande-t-il en changeant de sujet, au moment où je m'apprête à franchir le seuil de la cabane.

— Mon instinct me souffle qu'elle a l'air d'en savoir beaucoup trop pour mentir. Elle raisonne comme un véritable agent, mais toutes les machinations qu'elle a évoquées me laissent sur la réserve. Je pense que la vérité est quelque part entre ce qu'elle avance et ce que toi tu me caches, lui confié-je honnêtement avant de fermer la porte sur lui.

C'est la seule certitude que j'ai pour le moment. Les éléments dont on dispose sont dispersés dans ma tête. Je suis persuadée que tout va faire sens. Mais il nous manque la logique des événements pour que tout s'imbrique comme un puzzle. Parce qu'il ne faut pas se leurrer, Lexie a divulgué des données hautement confidentielles, a sous-entendu d'autres renseignements, mais chaque mot était volontairement pesé et minutieusement choisi pour que l'on s'approche suffisamment près du dévoilement final tout en conservant une part d'ignorance. Nous avons donc toutes les pièces du puzzle, mais elle garde l'énigme du dessin.

Je le laisse sur le seuil, réitérant ma promesse de ne pas m'éloigner, et rejoins simplement la voiture que nous avons volée en quittant les bureaux du FBI. Celle que Malone a pris soin de cacher dans un renfoncement, à la

lisière de la forêt qui nous entoure. Je la déverrouille et m'installe sur le siège conducteur. Et je reste ainsi de longues minutes, perdue dans la contemplation du jour qui commence à décliner. Je suis vidée, je n'arrive plus à réfléchir correctement. Mon regard s'évade au-dessus de la cime des arbres, là où le soleil orangé se couche doucement dans un lit de feuilles. Le silence, la sérénité et la beauté du décor m'aident lentement à reprendre mes esprits. Lexie a mélangé de bonnes et de fausses infos tout au long de l'interrogatoire, il faut donc reprendre la conversation à zéro et les relever, afin de penser aux moyens à notre disposition pour les vérifier. Je connais suffisamment Malone pour avoir conscience que pour le moment, il se concentre sur l'élément principal, à savoir si elle dépend vraiment de son département. Je m'apprête à le rejoindre, me sentant plus calme, lorsqu'un mouvement dans le rétroviseur intérieur attire mon attention. Une ombre, aussi furtive soit-elle, qui passe dans mon champ de vision et qui met mes sens en alerte. Je me fige, seuls mes yeux vagabondent partout autour de moi pendant que j'extrais aussi discrètement que possible mon arme de service de la poche intérieure de ma veste. Dans ma fuite, je n'ai pas pris mon téléphone, je n'ai donc aucun moyen de contacter Malone. Klaxonner étant totalement exclu puisque je ne connais pas le nombre de personnes qui nous surveillent. Je ne ferais qu'attirer l'attention de tous sur moi. Allumer le moteur et faire semblant de quitter les lieux aurait le même effet. Il ne me reste donc plus qu'une seule option. Je grince des dents, me sentant prise au piège. Lentement, j'ouvre la portière d'une main et sors de l'habacle en priant mentalement pour que ma sortie de la cabane soit passée inaperçue. Il faut que je la rejoigne.

Le cœur battant dans mes tempes, j'avance à pas feutrés dans sa direction, l'arme au poing. La nuit tombante m'aide à me dissimuler, du moins je compte dessus. Un bruit provenant de la forêt, qui se situe maintenant derrière moi, résonne dans le silence. En une fraction de seconde, je me tourne et pointe le canon de mon Glock vers les feuillages. Rien. Je ne vois absolument rien. Ma conscience souligne que si je ne discerne rien, c'est qu'il n'y a probablement rien à discerner. Un animal qui passe par là tout au plus. Mais mon instinct, lui, est sur les dents. Et ce dernier m'a toujours maintenue en vie. Mon cœur tambourine comme un malade dans ma cage thoracique, mais je garde mon sang-froid. Mon bras tendu ne tremble pas, ma vision est acérée, mon mental est prêt à l'action. Un pas après l'autre, je recule en direction de la cabane, vers Malone qui ne

se trouve plus qu'à quelques mètres de moi. Soudain, je sens une présence, la chaleur d'un corps. Mais c'est trop tard, il est trop proche de moi et je n'ai pas le temps d'anticiper la moindre action de défense. Deux larges bras m'enveloppent et l'homme me propulse au sol avec lui. Ma tête cogne fortement par terre et me fait perdre de précieuses secondes de lucidité. Lorsque je reprends mes esprits, une paume me bâillonne la bouche et je ne suis plus en possession de mon arme. Je me débats, enfonce mon coude dans ses côtes, mais malgré les plaintes de douleur que je lui soustrais, il ne lâche pas sa prise. La façon dont son corps m'écrase et me maintient fermement à terre me prive de toute possibilité de fuite. Du sang chaud coule sur mon visage et obstrue ma vision, mais cela ne m'empêche pas de distinguer d'autres hommes lui venant en aide. J'en compte douze, tous de noir vêtus avec des cagoules et armés jusqu'aux dents. Des hommes surentraînés, qui avaient vraisemblablement préparé leur opération dans les moindres détails. Reste à savoir s'il s'agit de mercenaires envoyés par Lexie, ou par le FBI, mais si je ne suis pas encore morte, c'est qu'ils ont encore besoin de nous. Un homme arrive à ma hauteur et enfonce son genou contre mon visage pour m'obliger à rester immobile tandis qu'il approche une seringue de mon cou. Je hurle à pleins poumons, mais mon cri étouffé trouble à peine le silence. Les doigts du mec qui entravent ma bouche se raffermissent sur mes joues et me broient les mâchoires. Puis soudain la pointe de l'aiguille s'enfonce dans ma peau. Instantanément, mes nerfs se relâchent, la douleur se dissipe et je peine à rester éveillée. Je cligne des paupières, me sentant doucement partir. À présent que je suis inoffensive, l'homme qui était allongé sur moi se relève tandis que l'on s'affaire à me ligoter les mains et les chevilles.

— Je vais... vous... tuer, articulé-je difficilement.

Un homme sort du lot et s'accroupit devant moi, et à la façon dont ses yeux se plissent, je devine qu'il me sourit sous sa cagoule. Je le connais, je connais ces yeux verts qui me narguent pour être à sa merci, mais dans le brouillard dans lequel je suis plongée, mon cerveau n'arrive plus à réfléchir correctement. Ce n'est que lorsqu'il découvre son visage qu'une nouvelle pièce de ce putain de puzzle se met en place.

— Je t'ai manqué, Cendrillon ? me chuchote-t-il, narquois.

— Tu... es un... homme... mort, parviens-je à répondre en utilisant mes dernières forces.

Archibald se relève en me fusillant du regard et s'adresse à ses comparses d'un ton froid qui prouve qu'il est aux commandes de cette mission.

— On décampe avant d'être repérés. Et foutez-lui une nouvelle dose, qu'elle ferme sa gueule jusqu'à nouvel ordre.

L'instant d'après, le liquide froid coule à nouveau dans mes veines et je pars dans les limbes. Ma dernière pensée est pour Malone qui est le prochain et j'espère qu'il réussira là où j'ai échoué. Qu'il me pardonnera de nous avoir menés à notre perte en prenant des risques inconsidérés. Qu'il reste en vie, c'est tout ce que je demande.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30 – Et un shoot d’adrénaline, un !

Malone

Je suis si près du but, comme un Junkie à deux doigts de sa prochaine dose. Je m’éclate les yeux sur l’écran depuis un moment, faisant défiler toutes les bases de données que j’ai eu jadis la présence d’esprit de consigner. Je ne doute pas qu’à l’heure qu’il est, Horn doit avoir mis tous ses agents à notre recherche. Il sera facile de les pousser à croire que je suis le traître dans l’histoire. Mais Horn et moi savons que je suis ne suis pas le coupable et que si ce n’est pas moi, c’est lui. La liste des gens qu’il a impliqués au nom de ses manigances est infinie. Tania, la première victime de son affiliation avec Libras, Lexie, Sam, moi, Rachel et bien plus encore, je parie. La seule raison que je perçoive pour convaincre un homme de son calibre et de son expérience à retourner sa veste, c’est le pognon. Ou Libras est parvenu à le harponner avec l’appât du gain ou alors ils détiennent sur lui une information si grave qu’il n’a d’autre choix que de se plier à leur volonté. Des mois que je le soupçonne, mais jamais je n’aurais pu avoir l’esprit assez machiavélique pour imaginer toutes les machinations derrière lesquelles il se cachait. Après la première mission, suite au décès de Tania, il devait escompter que je ne m’en remette jamais. Si on m’avait buté en même temps qu’elle ou si j’avais versé dans la folie après coup, je n’aurais plus été un obstacle.

J’avais la capacité et les moyens de disparaître. Je n’en ai rien fait. J’ai préféré raccrocher avec un seul objectif en tête : me racheter pour la mort de Tania en trouvant qui l’avait commandé. C’est sans doute là qu’il a pris conscience que je me battrais jusqu’à la mort pour mener à bien cette dernière mission.

Je cherche le numéro fourni par Lexie, son *supposé* code la rattachant à l’une de nos unités spéciales, sauf qu’elle n’est nulle part dans nos bases. Et si elle ment sur cela, elle peut bien fabuler sur tout le reste. Peut-être que mon boss n’en a pas après nous et que je n’ai que pété les plombs en la croyant ?

Mon sixième sens, celui d’agent, m’assure que non. Qu’elle n’a dit que la vérité, mais ne pas en avoir la certitude hors de tout doute me rend dingue.

Je suis affalé, le visage écrasant le clavier. Bordel, je me suis endormi comme un con ! Je songe aux derniers jours, au manque de sommeil accumulé. La nuit passée me revient en tête. J'ai roulé des heures jusqu'à elle, puis de sa demeure au FBI. Normal que je sois sur le point de tomber dans le coma. Un peu hagard, je me redresse et fouille la cabane d'un rapide coup d'œil. C'est vite fait puisqu'elle est miniature. Rachel est toujours en train de prendre l'air ? Elle me boude sans doute encore, déterminé-je en me m'étirant, courbaturé au possible. Je suis presque aussitôt titillé par une impression que je ne parviens pas à définir avec précision, mais qui plante une nuée de frissons glaciale le long de mon échine. Je me lève de ma chaise d'un bond, remarque que j'ai le fessier ankylosé et réalise que dehors, la noirceur est tombée. Je scrute l'ordinateur. Il est presque vingt-deux heures...

Rachel n'est pas rentrée...

Je m'élance à l'extérieur à la recherche de la bagnole que nous avons volée et l'aperçois, à l'endroit exact où je l'ai garée plus tôt. Elle est toujours bien dissimulée par le couvert des arbres et donc indétectable depuis le ciel et l'entrée du sentier. J'inspecte les alentours et lutte contre l'inquiétude qui commence à prendre racine dans le moindre de mes organes. La panique est bien la dernière chose dont j'ai besoin, mais l'idée qu'il lui soit arrivé quelque chose par ma faute me bouffe de l'intérieur. Je chasse aussi bien l'afflux de souvenirs malveillants et la petite voix qui vient avec. J'aurai tout le loisir de ressasser ma culpabilité lorsque je l'aurai retrouvée, de même que de me repasser le film et me laminer moi-même pour chacune de mes mauvaises décisions. Pour l'heure, je dois mettre la main sur Rachel avant que Horn ne le fasse.

Je rentre dans la cabane, fouille à la recherche d'armes et emplis un sac à dos de victuailles. J'ignore où elle est, mais rester ici à attendre va me rendre dingue.

Je déniche un bloc-notes, lui laisse un message au cas où elle reviendrait, lui signifiant de me contacter par le biais du portable se trouvant là. Je lui fournis tout, mes codes d'accès, et lui inscris même le numéro d'un compte rempli d'argent en cas de besoin.

Elle va bien comprendre que j'ai confiance en elle à présent en lui donnant tout ça, songé-je tristement.

Si elle est partie, c'est précisément parce que tu refusais de lui dévoiler ce qu'elle te demandait.

— C'est une erreur que je ne commettrai plus, affirmé-je à voix haute, perturbant la quiétude de la forêt.

Je jette un dernier regard par-dessus mon épaule et ouvre la porte pour quitter mon refuge. Un pas hors de la cabane et sitôt mon pied pénétrant les mauvaises herbes, l'air de la nuit me revigore. Je ne reste zen que quelques secondes avant que mes alarmes internes se mettent à hurler toutes à la fois. Le silence des criquets, le craquement d'une branche. Le flingue récupéré dans un coffre sous un coussin, calé contre ma hanche. Ma main qui glisse le long de mon flanc pour m'en saisir. Un coup derrière mon genou...

Je n'ai pas le temps de réagir, je tombe par terre. Je lutte pour me remettre debout et y arrive, déjà très motivé à répandre de la poudre à canon dans la bouche de celui qui a osé me toucher. J'ai le sentiment que la scène se déroule au ralenti. Je sens sur ma peau le froid du métal de mon arme, je suis à deux doigts de l'attraper et de me retourner d'un bond pour tirer quand un coup de pied balancé dans le bas de mon dos m'oblige à rejoindre le sol. Je gronde, et dans un geste vif, parviens à bondir sur mes pieds, mon revolver fermement pressé entre mes doigts. J'ai l'adversaire dans le viseur mais rien ne se passe comme prévu. Je détecte un visage, me fige de stupéfaction et ressens, dans la même seconde, un intense pincement dans le cou. D'instinct, ma main se pose à l'endroit où la douleur afflue et sans rompre le contact optique avec l'ennemi qui me fait face, je retire la seringue fichée dans mon épiderme. Je la porte à mes yeux, l'observe puis commence à tanguer dangereusement. Mes sens sont en alerte, mais mon sang me donne l'impression d'être engourdi. Mes muscles se transforment en nouilles trop cuites et même lorsque j'essaie de parler, mes mots ne semblent pas en être. Je n'identifie, à l'oreille, qu'une succession de bruits discordants.

— T...

La silhouette, parce que c'est tout ce que je perçois à présent, tellement ma vision est embrouillée, se plante devant moi, son visage baigné d'un éclat lunaire.

— Ta... ni... a, réussis-je à prononcer au prix d'un grand effort avant de piquer du nez et de distinguer dans la nuit un ricanement.

Je sombre dans le néant. Dans un monde parallèle, semblable au mien, mais dont les couleurs sont nettement plus fades.

Tania se tient devant moi, une tasse de café fumant à la main. Ses longs cheveux bruns cascading librement sur ses épaules.

— Tania ? Mais tu es morte, tu ne peux pas être réelle, tu ne peux pas être ici, avec moi.

Je tends les doigts et le mirage s'effrite. Son faciès se tord d'un rictus de sorcière, ses dents pourries tombent, ses cavités se découvrent de leurs chairs et je remarque avec un haut-le-cœur les asticots se nourrissant des muscles putréfiés.

— Vous y êtes allés sacrément fort sur le dosage ! Vous n'auriez pas pu faire attention ? Il va mettre des plombes à reprendre connaissance, comme les deux autres, souffle-t-elle en reprenant un visage lumineux et si humain.

Dieu qu'elle est belle. Plus que dans chacun de mes souvenirs la concernant.

Je me sens flotter, transporté hors de mon corps. Je me laisse porter, ne cherchant pas à lutter contre ce rêve tout à fait décousu.

— Placez-le dans la Jeep, oh, mais pas dans le coffre, bande d'incapables ! Assis sur le siège arrière ! C'est quand même de mon mari qu'il s'agit.

Je sais qu'il se trame quelque chose, mais ne comprends pas quoi. Comme si j'étais englué quelque part en ayant le sentiment que je suis attendu ailleurs. L'image de ma femme sur le bord de la piscine me soufflant un baiser dans son maillot rouge se manifeste encore. Des flash-back qui font chaud à mon cœur, mais dont l'illusion s'égrène dès lors que ses lèvres sont scellées et que je perçois tout de même sa voix. Une tonalité autoritaire, inflexible, qui n'a rien à voir avec ces visions que mon cerveau me balance en rafale.

Quelque chose m'échappe.

Un bourdonnement insistant brouille les bruits que je devrais entendre dans un tel rêve. Son image apparaît et disparaît au profit d'autres que je ne suis pas certain de décrypter correctement.

— Eh merde ! Il s'est avachi sur le côté, geint un mec.

Est-ce ma voix ? Je fouille mon fantasme à la recherche d'un homme, mais sauf moi, il n'y en a aucun. Que Tania, si belle qu'elle serait digne de trôner sur la première page d'un magazine féminin.

— Et bien, rassieds-le, c'est simple !

— Étant donné sa carrure et son poids, je voudrais bien t'y voir, moi !

De violents flashs de lumière agressent mes paupières. Des arbres, des lampadaires, la lune.

— Tu es certaine qu’il en a eu trop ? Il semble déjà se réveiller.

— Oh non, on ne peut pas se le permettre, donne-lui-en une autre dose, souffle Tania, sa main délicate se posant avec douceur sur ma joue.

Son visage m’apparaît, plus soucieux, avec de nouvelles rides, des cheveux taillés à la garçonne et une aura presque triste. Pourquoi affiche-t-elle cette moue affligée ? Les images de l’ancienne Tania et de la nouvelle se mêlent, s’entrecoupent, se superposent. Je suis de plus en plus alangui.

Ça ne va pas tout ça.

Malgré un esprit à la dérive, je ressens la douleur se diffusant à nouveau dans mon cou, mais du côté opposé cette fois.

Et puis là, bercé par un océan de vagues, m’enfonçant dans un lit de nuages, je perds le nord de mon sud pour de bon.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31 – Escapade au soleil

Malone

Je suis encore quelque peu égaré entre deux mondes. Mon cerveau peine à déterminer si toutes les images qui affluent sont la réalité ou des rêves. J'arrive à percevoir quelques sensations, comme le ronronnement d'un appareil à moteur et des voix floues, en arrière-plan.

Je sais qui je suis et je sais que je cours un danger, mais je ne parviens pas à en décrypter davantage. Tout n'est qu'une énigme dont il me faut décortiquer chaque indice. Putain ! Malone ! Réveille-toi !

Tout autour de moi recommence à se noircir et me replonge dans les ténèbres. J'ignore combien de temps je suis resté absent, mais ce jeu du chat et de la souris avec ma conscience est plus qu'irritant. Même si à chaque retour à la réalité, ce qui m'entoure devient plus net. J'ai récupéré ma capacité à bouger les doigts, à ressentir le contact d'un cuir quelconque sous la pulpe de mon index. Probablement que j'aurais la force d'ouvrir les yeux, mais je préfère éviter, histoire de récolter, discrètement, un max d'éléments sur mon environnement.

Je sais que mes chevilles ainsi que mes poignets sont entravés. Que je ne suis pas seul dans la pièce ou dans le véhicule. Que Tania est vivante...

Elle n'est pas morte... Bordel ! Cette révélation est une bombe atomique. Elle complique tant de choses et en explique tant d'autres à la fois. Suis-je soulagé après des mois de culpabilité et de deuil ? De jours à vivre avec ce sentiment intarissable de vengeance qui m'animait ? La réponse est non. Ce qui bout dans mes veines à présent, c'est la colère. Pas une contrariété mélangée à de la joie, nan, de la fureur pure. Elle s'est jouée de moi... Tania m'a fait croire que je l'avais laissée crever. Comment c'est possible ? Un million de questions se forment dans mon crâne. Chacun des mots de Lexie se rappelle à ma mémoire, générant des boucles sans fin de points d'interrogation derrière mes paupières closes. Je consigne tous les éléments, sons, paroles ou bruits que je peux distinguer au loin. Je recrée les divers événements menant à ma capture et d'un coup, je songe à Charlie... Non, Rachel, bordel, pourquoi mes neurones sont si lents à la détente ? La piquûre ! OK, ça commence à me revenir. Je me revois me réveillant et je me souviens de la panique que j'ai ressentie en fouillant la cabane. Où est ma

coéquipière ? La vraie, j'entends. C'est à ce moment qu'une valve de mon cerveau s'ouvre et que tout afflue comme un tsunami de réminiscences. Est-ce que Tania a fait du mal à Rachel ? La simple évocation de cette idée m'est si violente que je me crispe instantanément, oubliant qu'il est impératif que mon enveloppe corporelle n'affiche aucun signe de reprise de conscience. C'est là qu'un son étouffé me provient depuis une distance que j'estime peu lointaine.

Je reste en mode statue et tends l'oreille.

Le bruit recommence, encore et toujours. Le tapotement de ce que je crois être un doigt m'est audible.

C'est du morse ? Bordel, qui est assez con pour connaître le morse et penser que je...

Aussitôt la réponse se dresse dans ma tête comme une pancarte en néon de Vegas : Rachel !

Lentement, j'entrouvre les paupières dans le but d'examiner l'environnement dans lequel je me trouve. Tout est flou, comme si j'avais dormi pendant des années et que mes globes oculaires s'étaient desséchés. Il y a face à moi ce que je devine être le contour d'un siège. Une personne dont je ne parviens pas à distinguer les traits remue et la bouffée de joie que je ressens à cet instant est indéfinissable. Elle est en vie ! Rachel n'est pas morte ! Plus rien à foutre de rester discret à présent. J'élargis grand les yeux et les cligne à plusieurs reprises afin de l'apercevoir. De répondre à ses messages, de lui confirmer que je suis là, de...

Sauf que plus ma vision se précise, plus je comprends que la silhouette ne peut lui appartenir. Je remonte le corps qui bouge devant moi essayant d'attirer mon attention, et note le pantalon de complet, le ventre proéminent, le diamètre des épaules, rien à voir avec la sublime plastique de ma belle espionne des SS.

Le tout se clarifie lorsque la brume se dissipe et que je réalise qui est assis et attaché sur le siège faisant face au mien.

Horn ! Horn ? Putain, qu'est-ce que fout le directeur du FBI ici ? Ou plutôt, pourquoi celui que je croyais être le salopard de l'histoire est-il installé, auprès de moi, pieds et poings liés ?

Il semble se taper une crise d'épilepsie à force de balancer sa tête sur les côtés. Je le fixe longuement, incrédule, et l'observe tentant de se défaire de son bâillon en frottant son menton contre sa clavicule.

Je teste mes entraves et comprends que Tania n'a rien laissé au hasard, aucune chance que je parvienne à les retirer. Contrairement à mon patron, rien ne couvre ma bouche et je suis donc libre de murmurer des interrogations à Horn qui réplique par des mimiques et des clignements d'yeux.

— Où est Rachel ? Elle va bien ? Elle est vivante ? m'emporté-je, obsédé par ce qu'elle a pu subir aux mains de Tania.

Je sais pertinemment qu'il ne peut satisfaire mon avalanche de questions. Alors, je recommence avec d'autres, fermées cette fois.

— Est-elle en vie ?

Hochement de tête qui me libère d'un poids dont je mesurais à peine la pesanteur sur mes épaules.

— C'est Tania ? Depuis le début c'est elle ?

Horn répond par l'affirmative avec une lenteur qui marque son découragement.

— Tu étais au courant ?

Il évite mon regard et s'acharne à se débarrasser du bout de tissu qui le maintient muet. Il y parvient après de longues secondes pendant lesquelles je passe en revue notre lieu de détention.

Un plafond pas très haut, des portes aux angles arrondis, des fenêtres circulaires. Un tapis luxueux et des sièges en cuir. Nous sommes dans un jet privé. Le cours de mon inspection est suspendu au moment où le timbre de Horn me provient, rauque et incroyablement grave.

— Malone, nous sommes dans une impasse...

— Où est Rachel ?

J'aurais sans doute pu lui poser cent autres questions plus pertinentes pour me garder en vie, mais c'est celle-là qui franchit mes lèvres en premier. C'est pour l'heure la seule qui ait de l'importance. Je ne supporterai pas de savoir qu'elle souffre ou qu'elle est en danger par ma faute.

— Je t'avais interdit de la mêler à cet interrogatoire, commence Horn, ne masquant pas sa colère, même s'il murmure. Tu as désobéi à un ordre direct, mettant son existence en...

— Tout ça, dis-je embrasant la pièce du menton, c'est parce que t'es un putain de traître !

Il revêt un air tout sauf rassurant, voire abattu par cette affirmation qui lui pèse.

— C'est très loin de la vérité...

— Où est-elle ?

— Je n'en ai aucune idée, ils l'ont emmenée après moi. J'étais dans le parking de l'agence et on m'a attaqué avant de m'obliger à grimper dans un de nos vans.

— Dans le sous-terrain du FBI ? m'étonné-je avec dégoût.

Bordel, mais il croit que je vais gober tout ça ?

Il ignore volontairement mon sarcasme et poursuit.

— Ils m'ont attaché et m'ont conduit sur un tarmac privé. Un garage y abritait leur avion et le pilote était déjà sur place. Malone, ce n'est pas un crime opportuniste, tout était planifié !

— Où est Rachel dans ton histoire ?

— Elle est arrivée après qu'ils m'ont installé dans ce siège. J'ai aperçu Archibald Carlos sortir d'un 4x4 noir et tirer à sa suite l'agent O'Maha. Il parlait au téléphone et semblait se prendre la tête avec quelqu'un au bout du fil. Puis il a ouvert la portière du véhicule et l'a poussée à l'intérieur. Il s'est écoulé quelques heures après cela. J'ignore où elle est en ce moment. Ils t'ont amené ici complètement inconscient et quelques minutes plus tard, on a décollé sans nulle trace d'elle.

— On vole depuis combien de temps ?

— Assez pour, je le crains, rejoindre un pays n'ayant rien à voir avec les USA.

Je me recale dans mon siège. Même en zieutant par les hublots, je ne distingue que des nuages à perte de vue.

— Où sont nos hôtes ?

— Je ne possède malheureusement pas cette information. Tu te doutes qu'on ne m'a pas fait le détail de notre planning, riposte-t-il sèchement.

— Ou, peut-être, es-tu de mèche avec eux ? Parce que je te soupçonne depuis un long, très très long moment. Mais ça, tu l'avais deviné n'est-ce pas ?

Si j'étais libre, je le maîtriserais et lui arracherais des confessions, en usant de tous les moyens imaginables et sans le moindre état d'âme. Il n'est pas lié à la mort de Tania comme je le croyais puisque, *tadam* ! elle est tout ce qu'il y a de plus vivante. Néanmoins, tout le reste lui est imputable et je le considérerai comme responsable s'il arrive quoi que ce soit à Rachel.

— Et moi, c'est toi que je pense être un traître ! scande-t-il, son visage tournant au rouge vif. J'avais la certitude et les preuves depuis tout ce

temps que tu étais de mèche avec Tania !

— Attends, tu la savais en vie ?

Ma voix tremble de cette fureur que je contient à peine. C'est une chance pour lui que je sois attaché parce que cette déclaration me donne envie de le jeter hors de l'avion.

— J'ai voué mon existence, mon corps, ma santé mentale à grimper les échelons ! J'ai témoigné maintes fois mon allégeance à cette institution ! J'ai tout mis de côté, me suis noyé dans ce putain de boulot ! Tu veux dire que tout ce qu'a dit Lexie est véridique ? Que tu as tenté de me piéger depuis le tout début ?

— Malone, c'est loin d'être ce que tu penses ! Tania n'est pas une agente qui a retourné sa veste pour bosser pour les terroristes, c'est l'une des leurs qui a intégré le FBI !

— FOUTAISE ! Jamais elle n'aurait...

Je n'ai pas le temps de compléter ma phrase qui se stoppe sur mes lèvres au moment où le moteur de l'avion change de résonance. Nous amorçons un atterrissage. Vu l'échange de regards inquiets entre mon boss et moi, je devine qu'il pressent que le pire reste à venir.

J'observe au travers des épaisses vitres et remarque un fait pour le moins troublant qui confirme nos craintes : à moins qu'un désert ait poussé au milieu de la nuit, nous avons effectivement quitté le sol américain.

— Moyen-Orient.

J'approuve d'un hochement de tête. Des années que nous tentons de percer le mystère de ce groupe terroriste, il apparaît que nous obtiendrons enfin nos réponses. Ça c'est le point positif. Le négatif ? Nous serons sans doute décapités dans les minutes suivant la grande révélation finale.

— Malone, ce qu'il te faut savoir, c'est que tout ce que j'ai cru et ce dont je t'ai pensé coupable était mis en scène pour que ce soit le cas. L'inverse est aussi vrai. Et, oui, j'étais au courant que Tania était vivante.

— Et me l'annoncer ? BORDEL ! Ça ne t'a même pas effleuré l'idée ?

— Tu ne comprends pas...

— Alors je te conseille fortement de t'organiser pour remédier à ça ! vociféré-je entre mes dents et tirant sur mes liens comme une bête enragée.

— Presque tout au long de ta première mission, Tania m'a affirmé que tu étais un traître. Elle me fournissait des preuves que, depuis des mois après ton infiltration, tu avais basculé de l'autre côté ! J'y croyais tellement, Malone, que je me suis laissé manipuler par elle ! Je l'ai mandatée pour

démontrer ta culpabilité et je me suis rendu condamnable de délit par la même occasion. Après son « décès », j'ai saisi qu'elle était un judas, je n'en ai pas déduit pour autant qu'elle m'avait menti à ton propos, mais plutôt qu'elle s'était simplement débarrassée de toi ! On m'avait leurré une fois, hors de question que je te permette de filer, et j'ai joué le jeu, attendant que tu me conduises à elle ou que tu te compromettes. Forcément, tu allais vouloir la vengeance et tu la retrouverais pour moi. Si j'arrivais à te faire tomber, toi l'autre criminel, je pouvais espérer me blanchir et tout te mettre sur le dos...

— La vérité t'importait peu au final, tu m'aurais poussé sous le train sans remords pour laver ta réputation ! Sale connard !

J'ai probablement eu tort sur bien des choses, mais j'avais raison au sujet de Horn, il ne bossait pas dans l'intérêt de la patrie ou de ses agents. Il est donc vrai qu'il a négocié avec Lexie dans le but de piéger Sam avant de retourner sa veste contre elle, exactement comme elle l'a affirmé. Oui, tout prend sens désormais.

— Qu'escomptais-tu en orchestrant ma rencontre avec Lexie ? Que je confesse un crime pour lequel je n'ai rien à voir ? Qu'avais-tu à gagner de cette rencontre sinon que j'apprenne la vérité ?

— J'avais passé un marché avec elle, elle devait t'accuser et ainsi te pousser à admettre toutes les illégalités que tu avais commis dans le cadre de ta mission. Un seul aveu de ta part, ne serait-ce qu'un simple piratage, et je te coffrais. En échange, je les libérais de toute inculpation, Sam et elle.

— Et tu t'es encore fait avoir, ricané-je en réalisant que l'assurance que j'avais qu'il était un ripou est finalement avérée.

— Après la conversation complète à laquelle j'ai assisté, j'ai compris ce que Lexie désirait que tu découvres et les conclusions qu'elle espérait que tu en tires. Immédiatement, je suis allé à ta rencontre, et c'est là que j'ai eu vent du subterfuge de Lexie et de votre fuite. Tout est devenu limpide. Si tu me voyais comme le grand manitou, c'est que tu ne l'étais pas toi-même ! Que j'avais eu tout faux et que Tania était la seule impliquée. Évidemment, j'en ai aussi déduit que tu allais tout faire pour que je paie pour mes crimes.

— Je ne voulais qu'élucider la mort de Tania ! Putain d'imbécile ! Si tu m'avais donné les infos la concernant dès le départ au lieu de protéger ton cul de gros bureaucrate salopard, tout ça aurait été évité !

La fureur pulse dans chaque parcelle de mon organisme. Je comprends sans comprendre ce que me confie Horn. Les effets de cette drogue injectée

dans mon corps se font encore sentir. Recevoir autant de renseignements sans être en mesure de les traiter risque d'exploser mes pauvres neurones qui sont toujours en état de marche minimale.

— Tania ! C'est elle qui gère, et depuis le tout début. Malone, écoute-moi ! Elle m'a fourni des éléments comme quoi tu étais celui que nous cherchions ! Auprès de toi, elle avait mis sur pied une sous-mission avec mon aval ! Elle jouait votre relation, la vraie et la fausse, et récoltait tout ce dont j'avais besoin pour démontrer que le contact des terroristes, c'était toi ! J'ai des dossiers remplis de preuves, mais je refusais d'y croire au début ! J'ai donc aidé Tania à prétendre sa mort comme elle l'a proposé pour te piéger. J'ai arrêté tes collègues et la tête dirigeante, puis c'est à cet instant que j'ai découvert que je n'étais qu'un pion pour elle et qu'elle m'avait manipulé et floué. Pour autant, j'étais déterminé à te coincer pour m'amender aux yeux de tous. J'attendais bêtement que tu commettes une bétise. C'est à ce moment-là que j'ai dépêché Lexie de séduire Jefferson afin qu'elle soit celle qui te surveillerait lorsque tu y retournerais. Je me suis tant trompé Malone, je l'ai compris, mais malheureusement, beaucoup trop tard.

— Comment tu as su que Tania n'était pas une flic ayant viré sa veste, mais qu'elle était une infiltrée de Libras ? interrogé-je en fermant les paupières, espérant ainsi pouvoir mieux me concentrer.

Cette simple hypothèse, toutes ces vérités d'un coup... ça fait beaucoup à digérer. Et Rachel... que j'ai impliquée dans ce beau merdier qu'est ma vie.

J'entends Horn bouger, comme s'il tentait de changer de position. La seule réponse qui s'ensuit est un craquement. Un horrible son qui sème l'effroi dans tout mon être en moins d'une fraction de seconde. J'ouvre les yeux et n'ai le temps que d'apercevoir la tête de mon boss dans une posture improbable et physiquement impossible. Tordue dans un angle mortel. Puis un poing s'abat sur ma gueule avec une telle violence que je sombre à mon tour.

CHAPITRE 32 – Le voile du mensonge

Malone

Je recouvre conscience quelques instants seulement après m'être réceptionné un uppercut digne de Mohamed Ali. Je lèche ma lèvre tuméfiée et confirme ce dont je me doutais déjà, il en a fait de la bouillie.

Archi est là, debout devant moi, un air victorieux illuminant son faciès de salopard.

— Parker, ou devrais-je t'appeler agent Malone Mills puisqu'il n'y a plus aucune nécessité de cacher ce que je sais te concernant.

— Je vais...

— Me buter ? M'éviscérer ? M'enculer ? propose-t-il avec une arrogance imbuvable. Pitié, non, pitié, monsieur l'espion ! Ne me faites pas de mal, singe-t-il, amusé comme s'il arrivait d'une fête foraine et non pas comme un mec qui vient de briser le cou d'un autre, de sang-froid.

— Non, monsieur Levon, tu ne vas rien foutre du tout, et tu veux que je t'explique pourquoi ? Parce que tu es toi à présent, rien qu'une petite merde sans défense. Alors que moi je reste Archibald, le multimillionnaire sexy et charismatique, libre de ses mouvements et en mesure d'assouvir tous ses fantasmes sanglants te concernant. Tu ne peux désormais plus te cacher derrière ton masque de richissime play-boy respecté du monde interlope. L'agent Malone, celui qui est mené en bateau depuis des années, est à l'heure actuelle sous ma garde et prêt à subir tout ce à quoi mon esprit tordu aspire.

Je crache au sol une giclée de plasma et de salive sur ses bottes hors de prix avant de lui retourner un regard meurtrier.

Il beugle et me frappe une seconde fois, déclenchant mon hilarité, ce qui le contrarie davantage.

— Tu vois, Archi, tu es, et ce sera toujours le cas, le lâche qui doit me droguer et m'attacher pour avoir le dessus sur moi. Tu veux savoir le plus drôle ? Même sans mes moyens et mon personnage, je parviens à te manipuler. Tu réalises ? Je suis affaibli et pourtant, j'arrive à avoir de l'emprise sur la petite chose fragile et stupide que tu es.

Je m'esclaffe méchamment. Je souffre d'étirer ainsi mes lèvres meurtries, mais m'en fous. Lui lâcher un tel truc le forcera à se montrer plus en

contrôle et cette manœuvre me permettra d'éviter temporairement que mort s'ensuive.

— Et si tu me conduisais à ta boss ? Celle qui tire tes ficelles. D'ailleurs comment te dirige-t-elle ? Elle doit mettre sa main dans ton cul ? Ou elle te convainc d'obéir en te suçant jusqu'à la moelle ? Parce que cette bouche, quand elle se pose sur ta queue, elle...

Un troisième coup m'atteint.

— Suis-je con, elle n'a qu'à te provoquer pour te plier à sa volonté, c'est si facile que même moi j'y arrive, le nargué-je davantage.

Il prend son élan pour m'en coller un autre lorsque derrière lui apparaît une vision que je ne saurais qualifier de rêve ou de cauchemar.

— Il te fait courir comme un âne à qui on tend une carotte, souffle une voix que je n'aurais jamais cru entendre à nouveau. Archi chéri, sois gentil et laisse-nous seuls. Mon vieux pote et moi devons parler.

Si je m'amuse de le voir ainsi déconfit, lorsque son visage s'éclaire, je devine qu'il va gagner la prochaine manche.

— Bien, je vais avoir le loisir de peut-être soutirer quelque chose d'intéressant à Cendrillon.

L'espace d'un instant, j'oublie que je suis attaché et que les entraves de plastique à mes poignets sont si serrées qu'elles mordent mon épiderme jusqu'à engourdir mes extrémités. Je tente de me lever d'un bond, prêt à lui sauter à la gorge. Si mes mains se retrouvent libres en quelques secondes sous le coup de la pression, mes pieds eux sont toujours maintenus par le bas du siège et je ressemble à un chien au bout de sa chaîne qui salive et qui grogne.

— DÉTACHE-MOI ! hurlé-je si puissamment que je parie que si les verres des hublots n'avaient pas été si épais, ils auraient éclaté.

— Si tu veux jouer à crier, grand bien te fasse, je reviendrai quand tu seras plus tranquille, souffle cette femme qui partage l'apparence et le timbre d'un ancien amour, mais qui n'a plus rien en commun avec celle pour qui j'ai eu des sentiments.

Elle a changé physiquement, constaté-je. Ses cheveux bruns sont coupés court, bien plus que dans mes souvenirs. Ses courbes sont moins plantureuses, la noirceur et le froid polaire sont perceptibles dans le moindre de ses traits. Est-elle devenue cette sorcière ou est-ce moi qui n'ai rien vu à l'époque ? Subsiste-t-il quelque chose de celle que j'ai connu ? Est-elle véritablement morte sous mes yeux ce jour-là ? A-t-elle

véritablement existé ? Je me montre plus calme, ne sachant plus vraiment comment agir avec cette inconnue que je méprise.

Elle esquisse une moue satisfaite en prenant place sur le fauteuil à côté de ce pauvre Horn dont le cou est tordu. J'aurais espéré que son assassinat ne soit qu'illusion, tout comme celui de ma partenaire d'antan, mais non. La carnation de sa peau tend à corroborer son décès.

— Tu dois avoir des tonnes de questions ?

Elle produit un son de gorge comme si l'évidence l'amusait.

Je me rembrunis et n'ai nul besoin de feindre des inclinations meurtrières à son égard. Mon abattement et ma culpabilité se sont mués en autre chose. Un truc nettement plus dangereux et sournois que de la simple colère ou encore que de la hargne.

— Je n'en ai qu'une, affirmé-je d'un murmure rancunier.

— Laquelle ? Je me ferai un plaisir d'y répondre.

Elle me rétorque cela et je perçois sans mal la pointe de joie qu'elle éprouve à l'idée que je suis à sa merci.

— Où est Rachel ? craché-je, mes yeux se transformant en deux fentes et mon timbre devenant aussi caverneux que menaçant.

Son faciès se décompose sans qu'elle puisse se dérober. Sa contrariété est évidente et j'en jouirais presque.

Elle occupe ses mains en replaçant ses cheveux derrière ses oreilles puis se construit un sourire amical sur mesure.

— Oh, mon petit Malone, tu l'as refait, c'est ça ? On ne t'a jamais appris à ne pas mélanger boulot et amour ? Ou travail et sexe ? Parce que c'est de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ? Car l'unique truc que tu apprécies véritablement, c'est ton job. Moi je le sais, mais elle, l'a-t-elle seulement compris ? Pour ma part, j'ai mis un moment, avant de le réaliser. Je croyais que tout cela, c'est avec toi que je le partagerais, explique-t-elle en ouvrant les bras et en attirant mon attention sur tout le faste nous entourant.

Je pouffe, mauvais.

— Oh, ça te semble si risible, vraiment ? Alors que tu as chassé un fantôme pendant des mois ? Qu'on soit clairs, mon chéri, je n'aurais jamais resurgi dans ta vie si tu n'avais pas mené cette vendetta en mon nom. Même si je dois avouer que je trouve ça plutôt séduisant.

— Où est Rachel, me contenté-je de répéter tel un robot.

Je perçois aussitôt l'éclat de jalousie qui traverse ses prunelles dorées.

— Tu as voué la dernière année à connaître la vérité et tout ce que tu désires savoir à présent, alors que je te l’offre sur un plateau, c’est le lieu où j’ai planqué cette femme ? Oh, Malone, tu es devenu si pathétique.

Elle se lève et se penche devant moi, son chemisier défait, laissant entrevoir le début de sa poitrine plus petite que dans mes souvenirs. Sa paume, tout en douceur, glisse sur ma joue. Mon premier réflexe est de me soustraire à son contact, mais je me contiens, me contentant de darder mes iris dans les siens. J’ai envie qu’elle y lise une partie du dégoût qu’elle m’inspire. Elle approche sa bouche de la mienne et je ne bronche pas lorsqu’elle y pose ses lèvres, ni même quand ses doigts fourragent dans mes cheveux. Elle s’avance encore et d’une main possessive, je l’attrape par la taille et la tire vers moi. Elle échappe un grognement satisfait remontant le long de sa poitrine et dont je sens les vibrations sur ma langue que j’insère en elle. Je déchire sa blouse d’un blanc immaculé, dévoile son soutif en coton de la même couleur. Son menton se tend vers le ciel, son corps se meut lascivement, à la recherche d’une érection sur laquelle se frotter. Vif comme l’éclair, j’empoigne la crosse de son arme et la retire de l’étui que j’avais au préalable ouvert, et en moins de deux, le froid du canon sur sa gorge la ramène les deux pieds sur terre.

— Détache-moi ! ordonné-je en la tenant en joue.

— Tue-moi si ça te chante. Je parie que tu n’y parviendras pas, et en plus, si tu presses la détente, rien n’empêchera Archibald de la buter. Tu vois, nous serons tous perdants. Tu es coincé, quoi que tu tentes, alors pourquoi essayer ?

Une allure mauvaise prend naissance sur mon faciès. Et j’envoie un coup de semonce dans les airs, lui arrachant un rictus perplexe. Dans la seconde qui suit, Archibald, le toutou de service, accourt, et avant même qu’il ait entièrement pénétré dans l’avion, il reçoit une balle dans le ventre. Il hurle et s’écrase par terre, emplissant le lieu de gémissements se répercutant sur les parois de l’habitacle.

— Faux, lui est vaincu. Il ne peut plus blesser Rachel et donc, je suis gagnant.

— Sauf que si tu me tires dessus, tu resteras attaché jusqu’à ce que mon équipe revienne et après qu’ils se seront partagé ta chérie, ils t’achemineront jusqu’à moi. C’est ce que j’appelle une impasse, moi...

— Ai... Aid... mouuua... ! supplie son amant qui rampe au sol dans notre direction.

Une traînée de sang macule l'allée derrière lui. Une main pressant sa plaie et l'autre avec laquelle il se hisse pour atteindre Tania. Il tend une paume vers elle, cherchant auprès de celle qu'il aime, de l'aide.

Je déteste ce mec, j'ai pour lui une aversion qui me laisse de glace devant sa mort imminente et dont je suis l'auteur. Pourtant, la douleur de la trahison que je lis dans ses prunelles, à mesure qu'il comprend qu'il n'était lui aussi qu'un pion, me heurte. Tania ne bronche pas une miette et bouge même sa cheville pour éviter qu'il ne la tâche de toute l'hémoglobine sur ses doigts.

— Archi, crois-moi, je suis sincèrement désolée que notre conte se termine ainsi. Bon, il est vrai que j'avais prévu d'y mettre un terme dès la fin de la journée pour offrir ta position à quelqu'un de plus... méritant ? Mais je te jure, j'aurais refusé que tu souffres comme c'est le cas. Je t'aurais plutôt collé une balle dans la tête. Dommage pour toi, on m'a volé mon flingue et je ne peux que te regarder te vider de ton sang, impuissante...

Un filet pourpre s'écoule de la bouche de l'homme dont la carnation indique un décès imminent et d'un coup, il comprend quelle était sa place dans toute l'histoire.

Tania se lève, enjambe le pauvre Archi et fait mine de partir.

Je resserre ma prise sur le pistolet et le pointe dans sa direction.

— Tu restes là, ou je te tire comme la garce que tu es ! menacé-je, la tenant en joue.

Ses lèvres se retroussent en une moue amusée.

— Je suis à jamais l'unique femme que tu as aimée, pour peu que tu sois pourvu de cette aptitude. Je sais, et toi aussi en ton for intérieur, que tu n'oseras pas me flinguer...

Pour seule réponse, je retire le cran de sûreté. Mes mâchoires se compressent, mon doigt se pose sur la gâchette, mon bras ne tremble pas. Je la fixe et suis certain que j'y arriverai jusqu'à ce que je réalise que j'en suis incapable. Les souvenirs affluent, les images d'un passé révolu et assurément monté de toutes pièces. Mon hésitation n'aura duré qu'une fraction de seconde, mais ça lui est suffisant pour rigoler et quitter l'avion.

Je fais mine de la suivre et me remémore, au moment où je tombe à genoux aux côtés d'Archibald, que mes pieds sont toujours attachés. Ce dernier me scrute, la vie s'échappant par tous les pores de sa peau. Je perçois la larme solitaire qui s'écoule de son œil gauche. Si l'on peut imaginer que les romantiques s'accorderaient pour dire qu'il pleure son

amour à sens unique, moi je tablerais plus sur la douleur physique. Il tente de déplacer sa main, et bien que cela lui soit trop coûteux en termes d'énergie, il tapote sa veste du bout des doigts et clôt ses paupières sans jamais plus les ouvrir. J'ignore pourquoi, Rachel appellerait sans doute cela de l'instinct, mais je pousse le cadavre jusqu'à ce qu'il roule sur le dos et je fouille la poche intérieure du costume. Mes doigts glissent sur la soie jusqu'au fond et je découvre pile ce dont j'avais besoin : un briquet. Je me contorsionne, me redresse sur un coude, juste assez pour atteindre les attaches plastifiées que je fais fondre de la flamme orangée et carrément salvatrice. En moins de deux, je suis sur mes jambes et emprunte le chemin par lequel j'ai vu disparaître Tania. Je réalise que l'avion, qui me semblait assez grand, n'est en fait qu'un « petit » jet privé. À moins que ce soit l'immense hangar dans lequel il est situé qui embrouille ma perception. Personne n'est visible à l'horizon. L'énorme porte permettant aux appareils d'y entrer est ouverte, mais nulle trace de qui que ce soit aux alentours. Le soleil brûlant est haut dans le ciel, du sable s'étend à perte de vue et la barrière de chaleur m'assaillant à ma descente de l'aéroplane donne raison à Horn. Nous ne sommes plus sur notre sol natal. C'est encore plus la merde, parce que je doute qu'on puisse nous extraditer sans provoquer un conflit diplomatique mondial. Quelle salope !

Une passerelle en métal parcourt l'entrepôt de part en part et je remarque une pièce avec une large fenêtre sur tout un pan de mur. Je repère l'escalier qui y mène et y grimpe aussi discrètement que possible. J'atteins le genre de pont suspendu et le traverse jusqu'à la porte entrouverte.

J'aperçois aussitôt Rachel et mon cœur s'arrête de battre d'un coup. Elle est assise sur une chaise, face à l'entrée, les poignets liés. Ses cheveux d'une blondeur presque solaire sont encrassés de poussière et de boue. Ses vêtements déchirés, sa veste de parfaite agente n'est plus, il ne lui reste que son top blanc devenu brun et son pantalon de couleur marine lacéré. C'est à se demander si, pendant que Horn et moi étions trimballés dans l'avion, elle n'était pas juste attachée à l'arrière de celui-ci. J'inventorie ses blessures rapidement, et si ce n'est ses genoux écorchés, les marques des entraves et une pommette enflée, elle semble aller bien.

Elle m'aperçoit enfin et lorsqu'elle lève vers moi ses billes océan, il se passe un truc. Je ne sens ni sa colère de la nuit dernière, ni sa rancœur d'être ici par ma faute, pas plus que sa déception de ne lui avoir rien divulgué au sujet de Tania. Je perçois simplement tout son soulagement, son... En fait je

ne suis pas certain de cette lueur étrange qui y brille, je sais seulement que ça me touche plus que de raison. Ses yeux me parlent, mais son visage demeure de marbre et j'en comprends la raison au moment où Tania apparaît dans mon champ de vision. Aussitôt elle me met en ligne de mire de son flingue, imitant, presque comme un miroir, mes gestes.

— Malone ! On t'attendait, justement ! C'est que tu en as mis du temps ! Je croyais que tu serais plus efficace.

Elle m'observe et s'adresse à moi comme si nous étions deux vieux potes qui se croisaient dans un événement mondain. Un peu plus et elle m'offre un café, alors qu'ironiquement, je ne rêverais que de l'ébouillanter avec.

— Tu ne m'en veux pas ? J'ai commencé à expliquer à Rachel notre histoire d'amour et comment nous sommes devenus en privé le parfait couple que nous incarnions en public. Et tu étais au courant qu'elle en pinçait pour toi ? Tu aurais dû voir comment elle me fusillait du regard lorsque je lui racontais l'amant généreux que tu étais. Je lui aurais bien laissé Archi comme lot de consolation, mais tu l'as tué, précise-t-elle sur un ton badin en haussant les épaules.

— Tu étais avec lui depuis tout ce temps ? interrogé-je, tâchant d'arborer un air tout aussi détendu.

— Bah... il était ma « mission » officielle de l'époque et j'ai peut-être trop adopté le rôle.

— Tu essaies de me faire gober que tu avais de réels sentiments pour lui ?

— Ça te rendrait jaloux si c'était le cas ?

Elle attend une réaction qui ne vient pas et reprend en mode agacé de devoir tout m'expliquer.

— Franchement, je te croyais plus perspicace. C'est limite décevant. Bref, comme tu le sais, notre objectif à toi et moi était d'infiltrer le réseau de distribution d'armes de Ron Carlos. On avait estimé qu'Archi était un mec imbu de lui-même et facile à manipuler et alors j'ai entamé une histoire avec lui pour obtenir des éléments visant à étayer notre dossier de preuves.

— Je suis au courant, j'étais là, tu peux donc passer à la prochaine étape. Celle de ton plan où tu t'es dissociée de la mission.

— Oh, mais, Malone, ne soit pas si pressé. Pour bien saisir, je dois te démêler notre but à atteindre en duo de ce que je convoitais pour moi toute seule. J'ai réussi à récolter ce dont nous avons besoin, et j'avais tout en main pour que nous l'arrêtions et mettions un terme à son trafic.

— Je sais !

— Ne me gâche pas mon plaisir, enfin ! Je souhaite que tu évalues, monsieur l'agent parfait, à quel point tu t'es fait entuber. Et que pour une fois, tu admettes que tu n'es pas aussi exceptionnel que tu te plais à le penser. Donc, je t'en prie, cesse de m'interrompre !

J'opine du chef, mais ne détends pas ma prise sur mon arme. Je veux comprendre et obtenir le fin mot de tout ce calvaire, puis je buterai Tania, libérerai Charlie, et on essaiera de quitter ce pays tous les deux. C'est tout ce qui m'importe. C'est mon plan, le seul que j'ai, même si je conçois à quel point il est bancal.

— Bon, alors, tu vois, pour bien interpréter le tout, il me faut te raconter depuis le tout début. Je parie qu'ensuite, tout deviendra bien plus clair. En notre qualité d'agents, avons passé notre vie à traquer les vilains espions et trafiquants en tout genre. Ce que tu ignores en revanche, c'est que je suis la fille de deux d'entre eux. Pour la petite histoire, mes parents, aussi espions, jouaient au couple parfait en Amérique. Ils étaient de l'Armée rouge et pilotaient un projet d'envergure. Créer des gamins infiltrés. Ouais, j'en conviens, ça semble un peu tiré par les cheveux, mais en réalité, c'est d'une ingéniosité ! Les duos venaient ici avec leur visa, s'établissaient un moment, faisaient des bébés et les donnaient en adoption à des ménages sympathisants de la cause. Les enfants étaient élevés en sachant d'où ils venaient et quelle était leur mission pour l'avenir. Donc, ma mère est tombée enceinte et n'a pas hésité à m'abandonner dans une famille, Dieu merci, décente, avant de repartir. J'ai suivi leur voie et j'ai commencé à planifier mon avenir au sein d'une des plus hautes instances gouvernementales, avec leur aide puisque les gosses conservent des liens avec leurs parents biologiques.

— Le FBI effectue des recherches poussées sur leurs employés, comment est-ce possible qu'ils n'aient rien trouvé concernant ton passé ?

— Malone... ce sont des espions, et ils sont bons, clôt-elle le sujet. Voilà, j'ai été studieuse, j'ai gravi les échelons, fait mes preuves, intégré le FBI, et puis un jour, on m'a collé une mission en duo et je te le donne en mille pour le nom de mon binôme : toi ! Je me foutais bien de ton identité en réalité. Je devais, sans que tu t'en rendes compte, convaincre Ron Carlos d'accepter un partenariat avec Libras, précise-t-elle avec une légèreté déstabilisante. Composer avec ta présence ne me posait pas de problème, je savais comment manipuler et j'étais confiante que tu ne fasses pas exception. J'ai

joué le rôle qui était le mien. J'ai gagné ta loyauté et j'ai démontré un sérieux dans mon boulot qui, je n'en doutais pas, te séduirait. Une fois cela en place, j'ai attrapé Archibald dans mes filets, puis je t'ai avisé qu'il était le maillon faible de la chaîne, que le rentre-dedans qu'il me faisait permettrait un accès privilégié à leurs magouilles, et tu as tout gobé. Je me suis rapprochée de lui, avec ton aval, pour atteindre Ron Carlos. Aidée des éléments appris de la bouche de mon amant, j'étais en mesure de mener les négociations.

— Tu as donc eu ce que tu voulais, soufflé-je sans état d'âme. Alors, pourquoi avoir fait perdurer notre mission plus que nécessaire ? Pourquoi avoir vendu aux fed ton nouveau partenaire d'affaires ?

— Oh, mais il ne faut pas croire que ce fût si facile ! Ma première rencontre avec Ron Carlos ne fut pas fructueuse. J'ai proposé une alliance avec Libras, mais il a catégoriquement refusé.

Je ne la relance pas, je devine aisément la suite. J'étais dans le flou concernant son identité, mais je ne suis pas le dernier des imbéciles non plus. Trop heureuse de vanter son talent, elle poursuit son récit. Il est évident qu'elle se fait un plaisir de m'exposer sa grande intelligence. J'ai tout de même l'assurance qu'elle ne me raconterait pas tant de détails si son objectif n'était pas de nous liquider par la suite.

— C'est pour cela que j'ai fait prolonger la mission et que j'ai amplifié ma relation avec Archi. Pour son oncle, je n'étais qu'une femme infidèle et opportuniste entretenant quelques liens avec le terroriste. Il ne désirait pas se frotter à eux parce qu'ils attireraient beaucoup trop l'attention et que ça ne valait pas l'argent qu'il recevrait. Il me fallait ce deal, c'était mon but ultime, celui qu'on m'avait attribué au sein des miens. Si Ron ne me procurait pas ce que je voulais, celui qui prendrait sa suite en cas de malheur, Archi, était tout désigné pour le poste et il était carrément accro. Ne restait plus qu'à lui donner l'ambition d'occuper la tête de l'entreprise familiale pour arriver à mes fins. J'ai alors fait le pari de tout lui dévoiler nous concernant ainsi que de lui révéler ma double identité. J'ai donc manipulé ce cher héritier, j'ai planté la graine de la rancœur, de la soif de pouvoir, jusqu'à le convaincre que le mieux était de se débarrasser de son oncle. Il avait tout ce qu'il fallait pour devenir le trafiquant d'armes le plus puissant au monde. Le persuader a été d'une facilité déconcertante. Je savais que tu commençais à avoir des soupçons, que tu suivais de près les avancées des troupes ennemies et que tu essayais de les relier avec nos

cibles. Que tu finirais par comprendre que quelqu'un les aidait depuis l'intérieur, alors j'ai tout orchestré avec Archi. J'ai entrepris de falsifier des preuves pour t'orienter vers celui qui devait être assassiné et j'ai semé le doute chez Horn te concernant. Je consignais tous les actes que je commettais et te les attribuais. Ce con y a adhéré directement. J'ai aussi agi à l'identique avec toi en bidouillant des rapports officiels et en associant des mitraillettes saisies par le FBI au numéro de série de celle de Ron afin que tu croies que nos boss étaient des ripoux. Je n'avais qu'à distribuer quelques miettes sur ton chemin pour te garder captivé. Pendant que tu surveillais Horn, lui procédait de la même façon avec toi, et moi, j'avais le champ libre. Archi a fait dévier des convois pour brouiller les cartes et son oncle était en passe d'être arrêté. Les fed avaient alors tout en main pour intervenir. J'ai coordonné l'attaque de Libras pour qu'elle ait lieu avant que le FBI débarque et je me suis vêtue en robe de bal pour me rendre à la soirée de consécration de ton appli. Bon, petit couac, Ron n'est pas mort comme c'était programmé initialement.

— Ton pseudo-assassinat était prévu dans le plan depuis un bail, énoncé-je alors que je remets en place toutes les pièces du puzzle.

J'affiche une expression neutre, ni interloquée ni au-dessus de tout ça. Trop occupée à me soumettre à l'apologie de son talent, elle ignore que je suis à l'affût de la moindre occasion pour nous sauver, Rachel et moi. Je ne jette pas de coup d'œil vers ma partenaire. Je concentre mon attention sur celle qui pourrait vriller d'une minute à l'autre. Je suis certain que ma coéquipière l'a bien compris et qu'elle est probablement dans le même état d'esprit.

— Rien n'a été laissé au hasard, tu t'en doutes. Et, la cerise sur le gâteau dont je suis particulièrement fière : manipuler Horn pour qu'il soit convaincu que la taupe, c'était toi ! Une fois cela mis en place, il m'a alors octroyé une sous-mission, celle de te surveiller et de te coincer. Il a accédé à toutes mes requêtes, celles dont l'unique but était de te prendre la main dans le sac. S'enfonçant encore et toujours plus loin dans la complicité avec Libras. Avec son aide, j'ai envoyé de vraies armes, qu'il croyait marquées, chez les miens. Horn connaissait ta facilité à pirater et tes capacités d'agent, il a donc accepté que tous nos échanges ne soient consignés nulle part, créant ainsi tout ce qu'il me fallait pour le tenir par les couilles. Notre boss trop concentré sur ta capture n'y a vu que du feu. Voilà pourquoi il n'a jamais avoué tout cela, parce qu'il aurait plongé.

— À quel moment il a saisi que j'étais un pion tout comme lui ?

— Il l'a compris dans l'avion en chemin vers ici. Il t'a remis sur le circuit au travers des mêmes gens, avec le même personnage, parce qu'il te pensait impliqué et toujours en contact avec moi. Il s'est servi de toi dans le but de m'atteindre. Il escomptait se blanchir en te livrant à ma place. Pourquoi crois-tu qu'il avait envoyé Alexia Jefferson pour te surveiller ? Ayant pressenti ce qu'elle était dès le départ, j'ai avisé Archi qui la gardait à l'œil. D'ailleurs, ce que vous cherchiez sous le plancher était le portable avec lequel elle contactait Horn. Et tu le devines sûrement maintenant, mais celle que tu as eue depuis le jetable d'Archi, c'était moi au bout du fil, pas elle.

J'encaisse les informations au rythme de quelqu'un qui se noie. C'est trop d'un coup. Je les entends, les emmagasine, mais j'ai beaucoup de difficulté à lier ensemble tous les événements et à en comprendre parfaitement l'impact. Bordel, cette femme est une garce machiavélique, même si quelque part, l'agent en moi doit saluer la méticulosité avec laquelle elle a manigancé tout cela.

— Pourquoi ne pas juste avoir tué Ron et pris la tête de son business ? réduis-je son plan au plus simple appareil.

— Je suis un membre de Libras, je ne veux pas d'un réseau quelconque. Assurer que nous ayons tout ce dont nous avons besoin, c'est ça mon boulot, pas diriger un conglomérat de malfaiteurs. J'ai poussé son neveu qui a tout orchestré lui-même. N'est-ce pas un des trucs les plus romantiques que d'offrir un empire à sa chérie ? Tout ce que tu dois retenir, c'est que je devais disparaître ce soir-là. Pour fuir et manœuvrer depuis un endroit plus sécuritaire. C'était mon extraction, ma mission était remplie et je pouvais rentrer enfin chez moi, là où était ma vraie maison. J'ai donc préparé ma mort, payé un légiste sur les lieux et me suis évanouie dans la nature.

— Horn était mouillé jusqu'où ?

— Ah, mais c'est là toute la question. Il était dans le secret, mais pas dans le plan. C'est à cet instant qu'il a compris mon implication, à dire vrai. Il s'est pointé à la morgue et n'a jamais pu voir mon cadavre. Le coroner sur place a confirmé ne jamais l'avoir récupéré. Dès lors, le boss savait que j'étais une traîtresse. Que je l'avais berné de toutes les façons possibles et qu'il avait contribué à mon succès comme un débutant. Il ne lui restait qu'à statuer sur un élément crucial : étais-tu dans le coup toi aussi ? Parce que s'il prouvait ta complicité et t'arrêtait, il blanchirait son nom en te collant tout sur le dos. Si au contraire tu étais bel et bien innocent et que tu

découvrais le pot aux roses me concernant, tu ne pourrais pas mentionner le directeur dans ton rapport, puisque tu ignorais tout de son implication. C'est moi seule que tu accuserais. C'était tout bénéf pour lui que tu demeures sur le terrain. Et c'est là que tu as tout gâché...

Je sais ce qu'elle va balancer, d'un coup, mon attention n'est plus ciblée sur elle, mais sur Rachel. Mon visage se tord en un rictus désolé alors que je croise le regard de celle qui écoute sans dire un mot depuis le début de l'histoire. Je l'ai leurrée, bernée et j'ai refusé de tout lui déballer avant d'y être forcé... Mes intentions étaient bonnes, mais est-ce qu'elle comprendra que je suis très différent de Tania, même si mes actes sont tout aussi retors ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33 – Menteur !

Charlie

Cette femme est le mal incarné et je ne parviens pas à comprendre comment Malone a pu être aussi épris d'elle. J'ai conscience que c'est la jalousie qui parle, car il est évident qu'elle ne lui a pas montré son vrai visage du temps où ils étaient ensemble. Mais quand je vois Tania avec son arme braquée sur celui qui remuait, jusqu'à peu, ciel et terre pour venger sa mort, je donnerais cher pour qu'elle crève de mes mains. Je lui voue une haine viscérale, mais je reste à l'écart de leurs *retrouvailles*, me contentant d'écouter et d'analyser leur discussion. Les zones d'ombre s'éclaircissent peu à peu dans mon esprit, et tous les liens se nouent, jusqu'à cette dernière phrase. Des mots lourds de sous-entendus qui ébranlent Malone suffisamment pour m'inquiéter : « c'est là que tu as tout gâché... »

C'est surtout sa réaction à lui qui m'interpelle et qui m'indique que c'est bien plus important que ça en a l'air. Il affiche ce même air coupable que dans la cabane. Il ne peut parvenir, cette fois, à le masquer derrière une hypothétique colère. Il est fragile en cet instant. Il est évident qu'il refuserait de l'admettre, mais je le lis comme jamais auparavant.

Je suis déjà au bout de mes neurones à essayer de mettre en place les morceaux du puzzle que nous donne Tania, mais j'en tire une conclusion : tous ceux qui ont eu un contact avec cette garce, de près ou de loin, ont été utilisés. Et Malone plus que tout autre.

Cela fait maintenant des heures que je suis là, que je capte des bribes d'informations tout en me conduisant en parfait petit otage. Pour une fois, je mets de côté mon instinct et mise plutôt sur l'élaboration d'un plan. Je crois toujours que s'adapter aux situations est la clé du succès, mais là, il ne s'agit pas que de moi. Non, chacune de mes décisions ou chacun de mes actes peut coûter la vie à mon partenaire. Il y a quelques minutes, j'étais encore dans l'ignorance la plus totale concernant l'état ce dernier, et cette salope de Tania se gardait bien de me tenir au courant. Mon ventre était noué par la peur et toutes mes interrogations étaient liées à Malone. Et si on l'avait tué dans la cabane ? Est-il en vie ? Sait-il que je suis ici ? Prendrait-il le risque de venir me chercher s'il l'apprenait ? Pour une raison inconnue, je savais qu'il ne me laisserait pas tomber, qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir pour me venir en aide. De la même manière qu'il s'est échiné à

obtenir des réponses dans le but de venger la mort de Tania. Il lui a tout donné, a risqué sa propre vie, et tout ça pour une mascarade, songé-je avec un pincement au cœur. Je refuse de croire qu'il n'en aurait pas fait autant pour moi. Nous avons passé très peu de temps ensemble et les sentiments que j'ai développés pour lui sont plus forts que je ne l'avais imaginé. Si j'avais encore des doutes, ce que j'ai ressenti en le découvrant m'empêche désormais de le nier. Son visage est tuméfié et en sang, son haut est déchiré et taché, ses cheveux partent dans tous les sens, et sa barbe est bien trop longue pour un de ces pompeux du FBI. Eh ouais, je ne l'avais jamais vu aussi sexy. Je n'ai jamais été aussi soulagée, et même si j'aimerais me convaincre que c'est uniquement parce que j'aurai de l'aide pour me tirer d'ici, je sais que c'est faux. Je suis surtout rassurée de le savoir en vie.

— Tu es le créateur de cette liste qui a été mise en ligne... Tss-tss, franchement, Malone ! Ce n'est pas digne d'un vrai petit soldat du FBI.

Je suis sans mot. Je cherche dans son regard la preuve de son innocence, mais ne rencontre qu'un éclat de honte. J'attends que sa bouche contredise les paroles de Tania, mais il conserve un silence coupable.

— Oh, elle ne savait pas ? La pauvre chérie !

Elle s'approche de moi, dans une lenteur calculée, un air faussement désolé affiché sur son visage de vipère.

— Ton petit agent ici présent est le premier à invoquer le sacro-saint code de conduite du bon agent, mais figure-toi que ça ne s'applique pas à lui !

Elle me donne deux petites claques sur la joue, comme si j'étais une gamine et qu'elle pensait sérieusement que je ne vois pas clair dans son jeu. Peut-être que c'est faux, que c'est moi qu'elle tente d'embrouiller et que Malone ne veut pas la provoquer ?

Ouais, bon, même en le prononçant mentalement, je n'y adhère pas. Putain ! Malone !

— Je voulais te venger ! Je savais que Horn attendait des résultats, qu'il envisageait d'écourter la mission et de coffrer Sam avec ce que j'avais déjà amassé. J'avais besoin d'un truc assez gros pour qu'il n'ait d'autre choix que de me garder sur le terrain ! Intégrer un nouvel agent dans leur cercle aurait été trop long à mettre en pratique, alors que Parker était déjà sur place ! J'ai alors piraté les bases de données, j'ai fait exprès de laisser des preuves de mon passage sans qu'on puisse remonter à moi et j'ai mis toutes les institutions dans le coup pour que Horn ne puisse pas enterrer l'affaire. Mais jamais cette liste n'aurait été diffusée ! Ils ne devaient que réaliser

qu'elle existait, que des renseignements sensibles avaient été détournés, et craindre l'usage que quelqu'un de mal intentionné pourrait en faire.

— Et pourtant, elle s'est réellement retrouvée aux enchères sur le *dark web*... va savoir comment ? lance-t-elle faussement outrée. Lexie a tenté de te le dire depuis sa cellule, mais tu as tout capté de travers, encore... une... fois, appuie-t-elle exprès sur les mots.

— C'est toi ! Bordel ! Oui, c'est ça, ça ne peut être que ça ! Maggie Calvados, semble-t-il comprendre soudainement. Lexie ne voulait pas me signifier que tu étais en vie, mais bien l'endroit où tu t'étais procuré la liste ! s'exclame-t-il comme s'il venait d'élucider le plus grand des mystères alors que je ne parviens toujours pas, moi, à comprendre leur discussion.

J'ai du mal à suivre leur conversation. Elle l'accuse, il avoue, il l'accuse... Mais de quoi parlent-ils ?

— C'est toi, Malone ? C'est... toi qui as mis tous ces gens en danger pour retrouver le meurtrier de Tania, prononcé-je avec un dégoût marqué.

— Non ! Enfin, si, mais pas pour de vrai ! Tu me connais, merde ! Jamais je n'aurais risqué la vie de toutes ces personnes !

— As-tu, oui ou non, publié ce message sur le *dark web* ? insisté-je, déçue par ces dernières révélations, réalisant que la mission qui me tenait tant à cœur n'était qu'une vulgaire comédie.

— Oh, je crois, mon cher, que ta petite chérie vient de comprendre que toi et moi ne sommes pas si différents que ça, finalement, se marre cette conne, ce qui fait gonfler un peu plus ma rage envers lui. J'étais si importante à ses yeux, dans sa vie, dans son cœur, qu'il n'a pas hésité à sacrifier des innocents pour me rendre justice, susurre-t-elle à mon oreille. Si tu connais un amour à moitié aussi fort que cela, tu pourras dire que tu as de la chance.

Elle voit ma colère, la ressent et s'assure de la nourrir de la plus vile des façons. Comment une femme que je n'ai jamais vue de ma vie peut-elle avoir si vite compris que j'étais amoureuse ? Avant même que cela soit une évidence pour moi.

— Rachel ! Je te jure que je ne l'ai que piratée, ce n'est pas moi qui suis responsable de sa mise en...

— TU ES UN GRAND MALADE ! UN HYPOCRITE ! UN FOURBE DE LA PIRE ESPÈCE ! TU NE CONNAIS PAS TA CHANCE QUE JE

SOIS ATTACHÉE PARCE QUE JE TE DESCENDRAIS MOI-MÊME ! hurlé-je avec tant de rancœur que je me sens sur le point d'exploser.

Malone se décompose sous mes yeux. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Se sent-il coupable de ses gestes ou de s'être fait prendre ?

— Je t'en prie, Rachel... je voulais savoir, j'avais besoin de... jamais je n'aurais pensé que cette garce...

— Tu voulais savoir ? Ah, mais tu aurais dû me le dire avant, ça aurait tout changé ! Il est évident que ton besoin d'obtenir des réponses pour soulager ta culpabilité valait la MORT DE CENTAINES DE PERSONNES !

Je beugle et tente de gesticuler, étant tellement submergée par mes émotions que je ne me rends pas compte que la chair de mes poignets est à vif à force de frottements.

— Rachel, bordel ! Écoute-moi ! Je te jure que ce n'est pas aussi simple ! J'avais la liste, oui, mais jamais je ne l'ai publiée ! plaide Malone au bout de sa vie avant de se jeter au sol à mes pieds.

Tania lui balance un violent coup de pied et il se relève sans cesser de m'implorer de ses prunelles.

— Bon, ce n'est pas tout, mais je crains que nous n'ayons plus beaucoup de temps. Tu entends ces moteurs au loin ? Ce sont ceux de mes contacts qui viennent vous cueillir. Parce que, attends, tu vas apprécier le *drama* de la mise en scène, j'en suis certaine ! ricane faussement la folle. Je me suis dit que décapiter un agent du FBI et une agente des SS en live, vêtus comme les soldats de l'armée du pays dont nous essayons de prendre la tête, forcerait les USA à intervenir et à déclarer la guerre. Ils ne supportent pas une humiliation en direct, tu les connais. Et puis, tu sais, c'est plus facile de les laisser faire leur boulot et dégommer tout le monde. Et lorsqu'ils n'auront plus de force, d'armes et d'argent, nous serons libres de les chasser et de prendre le pouvoir ensuite. Les « libérateurs du peuple », ça sonne plutôt pas mal, non ?

Je la laisse blablater, monologuer et s'écouter parler. Elle s'autocongratule, et part dans un délire tellement bien rodé et plausible qu'il fait froid dans le dos. Nous devons agir vite si nous voulons avoir une chance de nous en sortir indemnes. Elle est si absorbée par son discours qu'elle ne se rend pas compte de l'odeur de plastique brûlé. Pas plus qu'elle ne s'est aperçue que Malone m'avait tendu un briquet en se jetant devant moi. Un plan de fortune se crée à compte-gouttes, chacun misant sur la

réactivité de l'autre. Je libère mes poignets et suis enfin libre de me lever. J'escompte lui foutre un coup de poing qui la mettra K.-O., mais elle pivote d'un coup comme si elle m'avait senti me mouvoir dans son dos.

— Je voulais buter deux agents en direct, mais finalement, un sera suffisant, siffle-t-elle en levant son bras armé vers moi.

Le bout du canon se dresse sous mes yeux. Dans ce métier, le danger est omniprésent et on s'imagine souvent la manière dont on va mourir. Mais je pensais sincèrement réussir à m'en sortir encore une fois.

— Baisse ton flingue, ordonne Malone sans appel, en posant le sien sur sa tempe.

— Oh, tu trouverais enfin le courage de me flinguer ? Alors que tout à l'heure tu en as été incapable ? C'est elle, c'est cela ?

Elle pivote vers lui, le canon à présent en appui sur son front.

— Oh bon sang ! Tu t'es vraiment attaché à cette gamine ? Malone, je t'en prie, flingue-moi, je ne veux pas assister à cette scène où le couple se tombe dans les bras après avoir mis un terme aux desseins de la vilaine !

Un clic est audible, puis un second et encore un autre. Je fixe sans ciller l'index de Malone pressant la détente comme un forcené sans que le cerveau de Tania se retrouve partout sur les murs. Nos yeux s'écarchissent d'incompréhension tandis que le rire de la dingo résonne dans la pièce.

— Oh, j'ai oublié de te prévenir tout à l'heure, tu as tiré la dernière balle du chargeur sur ce pauvre Archi, tu aurais dû t'assurer...

Je ne lui laisse pas le temps de poursuivre sa phrase et je frappe son bras tendu dans ma direction. Je me décale sur le côté, pressentant que son premier réflexe sera de tirer, et pendant que Malone la pousse, je la désarme à la hâte et m'empare de son revolver.

Et je presse la détente sans aucune hésitation. Cette fois, elle n'aura pas le fin mot de l'histoire. Son corps s'échoue au sol dans un bruit sourd et je tire encore une fois, puis une troisième au cas où. Malgré l'horreur de mon geste, je ne ressens que du soulagement.

— Je suis désolée pour ton ex, mais je t'assure que ce n'est pas un acte dicté par ma jalousie, indiqué-je sans vraiment réfléchir à l'incongruité de mes paroles.

— Rachel, lâche Malone d'un timbre grave.

Sans crier gare, il me déleste de l'arme avant de m'attraper par les épaules pour me forcer à pivoter vers l'immense fenêtre, d'où je perçois toute l'urgence de la situation. Les buggys qui arrivent créent des volutes de

sable qui remontent dans le ciel. D'ici quelques minutes, nous serons encerclés.

— On n'a que ce flingue – et Dieu seul sait combien de balles il contient encore –, aucun véhicule pour quitter les lieux avant qu'ils ne soient là, et encore faudrait-il parvenir à traverser le désert jusqu'à une ville. Et avec un peu de chance, elle ne sera pas sympathisante des terroristes ! Bordel de merde ! s'énervé Malone en serrant les dents.

— Est-ce que tu as confiance en moi ? apostrophé-je mon coéquipier alors qu'il commence à faire les cent pas devant la vitre, tout en lorgnant sur les véhicules qui approchent à grande vitesse.

— Charlie, je sais que tu as foi en tes capacités, que tu crois te battre comme une pro et je n'en doute pas, hein ! Mais nous ne faisons pas le poids contre une milice armée...

— Malone ? Ferme-la ! Cesse de gueuler et songe que tu devrais être bien plus terrorisé par l'interrogatoire que je compte te faire subir que par des membres de Libras.

J'attrape sa main et le tire à ma suite sans prendre le temps de lui expliquer mon idée. Nous quittons la minuscule pièce, et courons sur le palier en métal qui résonne sous nos pas. Nous descendons l'escalier sans ralentir notre allure et je l'entraîne jusqu'à dans l'avion.

— Je vais l'ouvrir, si tu permets, pour te dire que s'ils tirent sur l'avion, on va crever dans une explosion...

Je le laisse parler sans vraiment l'écouter et referme la lourde porte derrière nous avant de me planter face à lui.

— Tu peux prendre un siège et attendre tout en spéculant sur nos nombreuses possibilités mortelles, dis-je en me dirigeant vers le cockpit. Moi, je vais me contenter de suivre mon instinct de survie et nous sortir de là !

Je m'installe au poste de pilotage et Malone vient s'asseoir à mes côtés.

— Tu... sais... piloter ? interroge-t-il, l'inquiétude tapie dans le moindre de ses traits.

— Et si tu commençais à envisager que je suis bien plus qu'une jeune agente naïve, tête en l'air, coquine et trop confiante ? réponds-je sereinement tandis que je pose le casque sur mes oreilles et allume un à un, les boutons de commandes et vérifie le niveau de Kérosène.

Il semble être rassuré et se cale dans son siège en bouclant sa ceinture.

— Ou peut-être que je mens et que je ne suis qu'une bonne actrice. Qui vivra verra, comme on dit, pas vrai ? ne puis-je m'empêcher d'ajouter, en allumant les moteurs.

OceanofPDF.com

Épilogue

Elle approche de moi, remonte l'allée dans sa magnifique robe blanche sous le regard ébahi des invités. Bordel, jamais je n'aurais cru me marier un jour. Acheter une bague, poser un genou au sol, faire la grande demande et attendre une réponse que je savais déjà positive. Dès qu'elle s'était mise à sautiller sur place, les yeux brillant de larmes de joie, les mains devant sa bouche en forme de O, c'était signe que c'était dans la poche.

Et là, nous y sommes, ses pieds nus aux orteils manucurés de rouge s'enfoncent dans le sable, apparaissant et disparaissant sous sa tenue de princesse. Ses cheveux blonds sont lâchés et balaient ses clavicules au gré de la brise marine chargée d'une odeur iodée.

Elle sourit de toutes ses dents, et cette fois, ses expressions ne sont pas feintes. Elle transcende le bonheur. Les rayons solaires rebondissent sur la petite couronne trônant au sommet de son crâne, faisant scintiller de mille feux les minuscules diamants qui y sont incrustés. L'océan en arrière de l'arche devant laquelle je l'attends dans mon complet noir me rappelle l'éclat de son regard. Son maquillage est discret, mais parvient à décupler sa beauté. Elle arrive à ma hauteur, légère, heureuse, et je ne peux être qu'ému face à ce tableau. Une des fines bretelles en soie reposant sur ses épaules tombe et je m'étire pour la remettre en place. Le contact de sa peau sous mes doigts, le moment, l'atmosphère, tout cela me grise comme jamais auparavant.

Elle tend le bouquet de lys orange, qu'elle tenait jusque-là devant elle, à sa demoiselle d'honneur. Son ventre rond et proéminent volant désormais la vedette. D'une main délicate, elle caresse ce dernier. Les traits de son visage s'adoucissent aussitôt. J'ai rarement vu une femme affichant autant de bonheur.

La cérémonie se déroule comme escompté, sans heurt, mort, agent qui déboule ou ex timbrée. Je n'écoute que très peu les paroles du célébrant, me contentant de répondre par l'affirmative quand il me souffle « dites je le jure. » Je patiente et attends *the moment*, celui où la phrase tant espérée sera prononcée. L'homme derrière l'autel nous indique de nous passer mutuellement les anneaux, de répéter les serments et je sais que ça y est.

— Vous pouvez embrasser la...

Il n'a pas le temps de terminer que, déjà, mes mains enserrant sa taille pour la plaquer contre moi, autant que c'est possible avec un ventre de cinq mois.

Elle rit de bon cœur, encercle mon cou de ses bras délicats et pose ses lèvres sur les miennes. Peu lui importe que nous soyons observés par des dizaines de gens. Elle introduit sa langue dans ma bouche, me titille avec cette dernière, me caresse et me file un début d'érection bien malvenue. Je la repousse doucement et plonge mes iris emplis de défi dans les siens. Aussitôt, j'y détecte un éclat joueur au travers des mille nuances de bleu. La peste ! Son sourire fendu jusqu'aux oreilles est la preuve flagrante que c'était volontaire.

— Tout ça c'est la faute de ton instinct, murmuré-je d'un timbre trop graveleux.

— Vrai. Il m'a merveilleusement bien servi, tu ne trouves pas ?

J'arque un sourcil, me rappelant que son incroyable don nous a aussi mis quelques fois dans la merde.

— Tu es ici devant l'autel avec moi, je crois que réussir cet exploit, c'est signe que j'ai eu un flair prodigieux ! ajoute-t-elle, s'assurant que je comprends le sous-entendu

— Tu veux de l'exploit ? Attends de voir ce que te réserve ta nuit de noces, fanfaronné-je sans une once d'humilité.

Son rire cristallin se disperse dans le courant marin. Elle saisit ma main et nous descendons l'allée pour nous rendre à la salle de réception.

Je la prends dans mes bras pour traverser le pas de la porte de notre chambre. Je ne peux que faire le parallèle avec cette première soirée passée ensemble quand j'ai dû la porter dans un lit parce qu'elle s'était endormie sur le bord de la piscine. Je referme derrière nous, après l'avoir déposée au sol. Elle m'observe, une aura concupiscente nimbant ses prunelles. Je retire mes chaussures cirées avec rapidité et la rejoins.

Ses lèvres se retroussent jusqu'à la commissure. Joueuse, elle me tourne le dos et me demande de l'aider à délasser sa robe. Je m'exécute avec l'enthousiasme d'un gosse qui déballe un cadeau de Noël. À mesure que mes doigts tirent sur le ruban de tissu, son échine se dévoile. La douceur de sa peau me hante et m'appelle, mais je conserve mon sérieux à la tâche. Les

bretelles tombent sur ses bras, la chute de ses reins m'apparaît et la culotte de dentelle assortie à son vernis carmin se révèle.

— Putain ! Jamais un mec n'aura autant bandé pour sa frangine, admets-je hilare.

La tenue de princesse glisse de sa plastique parfaite jusqu'à sur le sol en bois. Mes paumes se posent de part et d'autre de ses hanches. Je plaque ses fesses sur mon érection et laisse un grondement satisfait franchir mes lèvres. Elle remue lascivement son cul et les sensations que me procure le frottement ne peuvent que me pousser à en désirer davantage. J'ai envie de la bouffer en entier, crue et à toutes les sauces. Je mordille la peau de son cou, lèche sa nuque et m'enorgueillis des frissons qui se forment sur son épiderme. Je n'ai pas de mal à imaginer les pointes dressées de ses seins et crève d'impatience de les pincer entre mes doigts. Mes mains se referment sur ses épaules que je masse, puis descendent vers sa gorge et attrapent, par l'arrière, sa poitrine. Je défaille quasiment en empaumant l'un de ses seins. Je le soupèse, trouve que sa grosseur est parfaite tout en n'ayant aucun doute que le goût sera tout aussi délectable. Je presse son mamelon entre mon pouce et mon index, me régale de ses gémissements et suis au comble de l'excitation lorsque sa tête retombe sur mon torse. Je longe sa hanche par la gauche pour atteindre sa féminité quand je hoquette de stupeur.

— Ah putain ! crié-je, contrarié d'avoir oublié un élément pour le moins proéminent.

Elle ricane et pivote d'un coup vers moi. Sa bedaine bien en avant.

— Tu as senti le bébé bouger ? se marre-t-elle en se caressant doucement.

— Putain, je te jure qu'il n'y a aucune chance pour que je m'y fasse. Débarrasse-nous de cela ou je fais la grève !

— Tu veux que je renonce à notre enfant ? répète-t-elle outrée. Et permets-moi de douter d'un possible débrayage sexuel, pouffe-t-elle en pointant mon pantalon déformé par une édification douloureuse.

Elle souffle, faussement dépitée, et fait mine d'obéir à ma sommation avant de se placer sur le sol devant moi.

— Rachel ? Tu fous quoi ?

— Moi ? Je ne teste que ta capacité à faire grève, murmure-t-elle en détachant mon bouton avant de me dénuder d'un seul mouvement.

Ses prunelles brillent de décadence et lorsqu'elle me prend entre ses lèvres brûlantes, il est vrai que j'oublie momentanément la vision d'horreur.

Ses ongles se plantent dans mes fesses bombées au moment où elle m'enfoncé plus profondément dans sa gorge. Ses allers-retours deviennent de plus en plus rapides, mes doigts saisissent chaque côté de sa tête, prêt à la retirer pile au bon moment. Celui à la limite duquel je basculerai dans les affres du plaisir. Provocante, elle ne cesse son manège et tente de me pousser à craquer et déferler dans sa bouche. J'ouvre les yeux et m'écarte d'elle sans difficulté en voyant le truc le plus repoussant du monde.

Je la relève vivement, la dépose devant moi et cette fois, je ne rigole plus. Elle joue avec moi sauf que je n'en suis plus à faire mumuse. Je veux m'introduire en elle, fort, loin et passionnément comme j'en ai eu envie toute la journée.

— Maintenant, tu enlèves ça, ne me force pas à l'arracher moi-même.

Un demi-sourire se plaque sur ses lèvres et elle détache le velcro géant fixant son faux ventre de grossesse en place.

— Franchement, tu serais un père médiocre.

— Mes talents d'amant devraient suffire à te permettre de l'oublier, riposté-je sans même essayer d'adoucir mon assurance à toute épreuve.

— Heureusement que je ne suis enceinte que pour le bien de la mission parce qu'avoir un enfant aussi condescendant, têtu, arrogant que toi...

Je balance le bedon de silicone ultraréaliste à l'autre bout de la pièce et la fais taire d'un vorace et décadent baiser. Je la saisis par les hanches, me dégage de mon pantalon et de mon caleçon qui entravent mes pieds et la maintiens contre mon bassin le temps d'atteindre le lit sur lequel je la laisse tomber sans délicatesse.

Ses cheveux épars sur l'oreiller lui confèrent une allure presque angélique, pourtant, vu ses prouesses au pieu, elle tient beaucoup plus de la diablesse.

Je finis de me dévêtir avec une rapidité égale au désir qu'elle a implanté en moi. J'envoie valser mes fringues et ne fais aucun cas des coutures que j'ai entendues protester. Elle est sur le dos, me reluke sans vergogne et écarte les cuisses, faisant apparaître les pourtours de sa féminité débordant de chaque côté de son sous-vêtement. J'ai passé des heures à fantasmer sur ce moment, hors de question que je patiente davantage.

J'atteins le pied du lit, me glisse sur elle comme un prédateur s'apprêtant à bouffer sa proie. Je n'enlève pas sa culotte, le repoussant simplement de mon chemin et m'introduisant précipitamment en son sein. Je grogne d'aise, ne connaissant pas d'endroit plus confortable en ce monde que le

creux de son ventre. Je la pilonne jusqu'à ce que ses mains cherchent à agripper tout ce qui se trouve à sa portée. Une moue satisfaite se forme sur mon faciès. Je relaque les moindres recoins de son corps parfait quand je réalise qu'elle resserre ses cuisses, diminuant la puissance de mes pénétrations. Elle affiche un air mutin.

— Tu es un contrôlant dans la vie, dans le boulot, dans ta façon de ranger tes cintres, mais là, ce soir, c'est à moi qu'appartiennent les rênes et c'est toi qui te contenteras d'obéir docilement.

Elle bouge pour me retirer d'elle, me repousse sur le matelas d'une poigne ferme et prend place à cheval sur ma verge dressée. Je la laisse mener la danse et ça ne me pose absolument aucun problème. Je tente après quelques secondes de tendre une main vers ses monts qui rebondissent de manière affriolante, mais elle me fout une claque et m'ordonne de lâcher prise. Je produis un son entre rire et grondement dépit. Je me consume à l'observer onduler des hanches sur ma bite. Décidée à rehausser le niveau de torture, elle insère son index dans ma bouche, cueille un minimum de salive répandue sur ses extrémités que je lèche. Je devine ce qu'elle a en tête, mais le voir est tout autre. C'est un cran au-dessus du fantasme habituel. Ses doigts quittent ma langue et s'installent sur son bouton de chair qu'elle caresse et à mesure qu'elle s'empale sur ma queue, elle approche de la jouissance. Je suis tenu d'être un spectateur passif et un joueur de deuxième rang, mais lorsque le plaisir déferle en moi, sur moi, et même devant moi par le biais de la nymphe, cela ne fait aucune différence. Elle accentue le mouvement de son majeur et vient me rejoindre dans l'univers de la concupiscence à son tour. Sa félicité est aussi visible qu'audible et mes lèvres se retroussent à l'idée que ça colle parfaitement au rôle qui nous a été attribué pour cette mission, soit celui d'un couple de jeunes mariés.

Après une moue béate, elle s'affale sur moi. J'encercle sa nuque moite de mes bras et la garde lovée contre mon torse. Nous conservons le silence un moment, ne profitant tous deux que de l'instant présent.

Je n'aurais jamais envisagé, lorsque je l'ai rencontrée il y a de cela plusieurs mois, qu'elle deviendrait ma partenaire attitrée, dans le boulot comme dans la vie. Bien sûr, nous gardons notre réelle proximité secrète parce que nous savons que si ça s'ébruite, on ne pourra plus bosser ensemble. Les risques que l'on place notre relation en priorité, devant la mission, seraient bien trop élevés. Eh ouais, j'ai repris du service. J'avais

démissionné à mon retour, ainsi Horn ne pouvait plus me catapulter ailleurs pour m'éloigner ou planifier mon assassinat sur le terrain. Mais quand une jolie blonde bien sexy avec des *arguments massue* vous demande d'être à nouveau son binôme, il est impensable de ne pas accepter direct. Et puis, je m'en suis sorti, comme Rachel, avec les honneurs. Du moins, ceux qu'on vous offre, les portes closes et sans auditoire, parce que qui voudrait étaler publiquement les bavures gouvernementales ? Je songe au directeur Horn l'espace d'un instant. Est-ce qu'il approuverait une cellule spéciale d'agents de diverses institutions ? Rachel et moi avons dû multiplier les tentatives afin qu'une telle association voie le jour, mais on nous a accordé une phase d'essai. Ce qui explique que nous sommes, en ce moment même, en train d'infiltrer un réseau de trafic d'enfants. C'est sous les conseils de l'agence « d'adoption » qu'on s'est dotés d'un ventre en silicone. Ils ont recommandé à ma « fiancée » de jouer le jeu de la parfaite femme attendant la cigogne pour que personne ne s'étonne qu'elle se retrouve, à terme, avec un bébé dans les bras. Ils se prétendent officiellement clinique de fertilité, assurent tous les suivis de la fausse grossesse et documentent le tout à gros frais. Ils produiront un certificat de naissance et tout le tralala. Si les gamins vendus n'étaient pas arrachés de force à leur famille, ce serait nickel d'ailleurs. Nous avons vanté le partenariat en mettant en avant que plus personne ne serait dans le secret et que les malversations de l'État seraient aussitôt découvertes si plusieurs agences étaient sur le coup en duo.

Après notre retour en Amérique, escortés par les militaires nous ayant trouvés, parcourant le ciel sans autorisation, les choses ont été complexes. Pour nous personnellement, mais aussi pour nos boulots.

Apparemment, Charlie n'avait aucune licence de pilotage. Un nombre aberrant d'heures passées dans des simulateurs de vol dernier cri, dont elle raffolait, aura suffi à lui permettre de piloter. En revanche, c'est juste avant l'atterrissage qu'elle m'a annoncé le tout. Alors que je venais de lui demander pourquoi elle ne s'était pas donné la peine de passer le permis de pilote, gênée, elle m'a avoué ne pas être encore au top avec les atterrissages. J'ai cru qu'on allait crever. J'avais beau avoir accepté de lui faire davantage confiance, là je regrettais ma décision. Sa réponse ? « On allait mourir aux mains de terroristes, entre ça et un crash d'avion, je choisis l'écrasement. Ça en jette bien plus ! »

Nous avons réussi à parler avec un pilote expérimenté depuis la tour de contrôle et ce dernier l'a guidée pas à pas avec la démarche qui fut un franc

succès. Depuis, elle a bel et bien régularisé sa situation et a obtenu son brevet de pilote.

Le débriefing à notre arrivée n'a pas été simple. Entre la fatigue, les drogues dans nos organismes et toutes les révélations de Tania, démêler le tout pour la nouvelle directrice officielle du FBI s'est avéré compliqué. J'ai d'abord expliqué qui était Tania et j'ai remonté son passé avec les éléments qu'elle nous avait livrés. J'ai tout décortiqué, de ses études en vue de son embauche, de son infiltration au FBI, de cette mission qu'on nous a confiée et que je dirigeais en solo pendant qu'elle implantait déjà des indices pour que l'enquête porte bien loin de ce qu'elle tramait en sous-marin. Je pense qu'au début, elle était réellement impliquée, et que nos intérêts convergeaient. Elle devait faire tomber Ron Carlos pour prendre sa suite, alors elle récoltait les preuves comme une bonne agente. À ce stade nous travaillions main dans la main. Quand Archibald est entré dans l'équation, après réflexion, c'est à ce moment je crois qu'elle s'est mise à faire cavalier seul. Je me préparais à décapiter le monstre et elle attendait en coulisse de le remplacer par un pion choisi par ses soins. Avec l'aide de son amant, et de Horn qu'elle a manipulé, elle jouait une partie d'échecs grandeur nature, elle avançait ses pièces une à une, attendant de bien placer le tout.

Elle a laissé des traces volontairement et a convaincu le patron qu'elle me soupçonnait. Elle s'est fait mandater pour récolter des preuves afin de me piéger et a argué que si Ron allait en taule, je récupérerais le commerce et que là il aurait de quoi me coincer et Libras avec.

Elle et Archi ont précipité la chute de Ron qui a échappé de peu à un assassinat et acté la mort de cette dernière. Elle escomptait s'éclipser pour gérer le business dans l'ombre, utilisant tous ses moyens et ses acquis d'agente.

Selon la nouvelle directrice et les notes consignées par son prédécesseur, c'est lors de la découverte de la disparition du corps de Tania qu'il a deviné ce qui se tramait. Et qu'il a su qu'elle l'avait mené en bateau. Pendant qu'il me surveillait, elle avait le champ libre et a eu le temps de prendre le pouvoir sans que personne ne s'en rende compte. Horn venait de se mettre les pieds dans le plat en ayant facilité autant l'opération et en ayant partagé avec elle des éléments sensibles qui, finalement, n'ont fait que renforcer la domination de Tania. Il ne lui restait qu'un objectif : ma chute. Au vu de ma proximité avec elle, il me pensait encore impliqué dans la trahison. S'il avait raison, ça sauverait son cul. Il avait assez de preuves fournies par elle

pour que, coupable ou non, je sois arrêté et condamné. Il dit dans ses aveux l'avoir envisagé, mais ne pas avoir pu s'y résoudre. Il voulait être certain, hors de tout doute que c'était bel et bien le cas, et si ça se révélait faux, il prévoyait d'assumer pleinement ses erreurs. Il croyait que si j'étais véritablement associé, je reviendrais forcément en tant que Parker, puisque c'est sous cette couverture que Jefferson et ses acolytes me connaissaient. Il a aussitôt infiltré Lexie dans le but qu'elle se prépare à m'espionner. Pendant ce temps, moi, déterminé à élucider et traquer le responsable de la mort de Tania, j'ai commencé à pirater les comptes de Jeffy et à pointer des indices précis visant à ce que Horn fasse de nouveau appel à moi. Nous nous manipulions tous les deux finalement. Mon retour dans la peau de Parker attirait beaucoup trop l'attention sur moi. Je disais essayer d'enquêter sur Jefferson, on s'attendait logiquement à des résultats et je les créais sur mesure afin qu'on ne me retire pas prématurément de la mission. Sauf que je me sentais épié et surveillé, mes sens d'agent ne m'avaient pas totalement lâché apparemment. J'ai donc eu la brillante idée de hacker les bases de données en y laissant assez de traces pour que toutes les institutions s'inquiètent, mais pas assez pour qu'on remonte jusqu'à moi. Pendant que toute la vigilance était fixée ailleurs, je pouvais agir en périphérie sans que l'on me remarque. J'ai déposé le dossier sur le *cloud* que Tania et moi partagions au moment de notre partenariat. Ça a été là ma plus grande erreur. Ça et de la croire réellement morte bien sûr... Parce que j'alimentais le fichier avec toutes les pièces susceptibles de mener à la tête dirigeante de Libras pour buter ce salopard. Ironique, non ? C'est depuis le serveur qu'elle s'est procuré la liste. Tania a compris ma démarche, j'imagine, à la minute même où elle a aperçu le dossier. Comme une invitation en lettres dorées, je l'avais baptisé en son nom : Maggie Calvados. C'est lors de l'interrogatoire de Lexie, de tout ce qu'elle avançait, et au moment où elle a employé le nom véritable de mon ancienne collègue que j'ai saisi. Voilà pourquoi dans la cabane je n'ai eu de cesse de fouiller le portable à la recherche d'éléments prouvant : d'un, que Tania était encore en vie, et de deux, qu'elle était la tête du monstre Libras. Elle m'a manipulé pendant des années et moi j'ai voué toute mon énergie et mon temps à culpabiliser de ne pas l'avoir sauvée. Je n'avais pas non plus anticipé l'arrivée d'une agente instinctive et casse-couilles dans mes plans, que j'estimais pourtant bien rodés. Quand j'ai réalisé l'ampleur de tout ce qui m'entourait, du danger d'avoir mêlé Rachel à cela après qu'elle s'en est

extirpée la première fois, ce fut le chaos dans mon crâne. J'avais poursuivi un fantôme des mois durant et par ma stupidité et mon aveuglement, je risquais de la perdre. Je croyais à ce stade que Horn était un ennemi, mais lorsqu'il a vu les pistes que m'avait données Lexie, il a compris que je n'étais au fait de rien. Il a essayé de nous retrouver, étant désormais certain que j'étais aussi innocent que lui, mais c'est Tania qui nous a mis la main dessus en premier.

L'agente Sanchez, alias Lexie, a bel et bien été relâchée avec les honneurs. Horn ayant avoué qu'il était le mandataire de tous ces passe-passe avec l'argent de Jefferson. Le rapport écrit par ce dernier avant son enlèvement venait faire la lumière sur des éléments manquants, tout en prouvant la véracité de d'autres. Tout comme sa femme, Sam a été libéré, et apparemment, selon Rachel qui est restée copine avec Alexia, ils seraient ensemble dans un pays ne permettant pas l'extradition. Libras existe encore, mais comme Archibald était aussi menteur qu'il était stupide, il a négligé assez d'indices dans son sillage pour que nous puissions retracer la cellule principale. Elle a été démantelée et ses endoctrinés, arrêtés.

— À quoi tu penses ? J'arrive presque à sentir tes neurones brûler un à un, souffle une petite voix ensommeillée dans mon cou.

Je la déplace à mes côtés sur le matelas, rabats la couverture sur sa nudité. Elle se tourne et je me cale dans son dos. Nos deux corps s'imbriquent parfaitement. Je me prends à m'interroger sur ce que pourrait être le futur de Malone et Rachel. Les mois qu'elle a passés avec moi au ranch m'ont laissé croire qu'il y avait peut-être finalement un avenir possible pour les deux accros au boulot que nous sommes.

Et si la scène vécue aujourd'hui devenait notre réalité ? Exception faite que je ne l'épouserai pas après l'avoir mise en cloque. Et si, au final, c'était ça notre plus grande mission ? Survivre à une vie maritale impliquant une meuf cinglée et un homme contrôlant ? Putain ! Ça me semble assez périlleux pour être envisageable.

— Je pensais au potentiel d'une véritable relation entre nous, avoué-je dans un murmure, priant pour qu'elle se soit endormie et n'entende pas ma dernière déclaration.

— N'est-ce pas exactement ce que l'on vit ?

Sa voix est épaisse et un peu enrouée lorsqu'elle me répond.

— Pour de vrai, je veux dire, insisté-je.

— Malone, la seule chose que je feins avec cette identité, c'est la grossesse. Je t'aime, souffle-t-elle d'une infinie douceur.

— Je t'ai... Attends, le mariage aussi était simulé, avancé-je, empli d'un doute soudain.

— Tu as paraphé un document, pareil en ce qui me concerne, devant un vrai prêtre... Il faudrait être sacrément machiavélique pour payer le mec afin qu'il nous fasse signer des papiers officiels et te coincer dans une véritable union...

Je ne distingue pas son visage, mais le ton qu'elle emploie me semble hautement dangereux.

— Rachel ? insisté-je, anxieux.

— Oui ?

— Est-ce que tu as manigancé tout ça pour me piéger ?

— Il faudrait que je sois diablement tordue pour y avoir pensé. La question c'est plutôt : m'en crois-tu capable ? Peut-être que c'est le cas, peut-être pas. Qui vivra verra, non ?

FIN

PAR LA MÊME AUTEURE, CHEZ BLACK INK ÉDITIONS

MANON DONALDSON

Steel Brother, la duologie

Chris and the Queen

S.W.A.T., la duologie

Stalker

Depuis les ténèbres

Black Haters, la duologie

(In)justice

(In)destructible

(In)docile

TOTAIME

Wishlist

MANON DONALDSON & TOTAIME

À l'encre de mon obsession

Mission haute tentation

Retrouvez toutes nos parutions sur

www.blackinkeditions.com

Toutes les encres de la romance

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

National Security Agency

[← 2]

Un compte bancaire affilié à un numéro d'entreprise et non pas à un individu. Il est donc plus difficile d'en identifier le propriétaire.

[← 3]

Best Friends Forever (meilleures amies pour toujours)

[← 4]

Compagnie qui est identifiable à l'aide d'un numéro et non d'une personne physique. Souvent utilisé pour dissimuler des gains illégaux et/ou se cacher du fisc.

[← 5]

Drug Enforcement Administration. Il s'agit d'une agence de lutte contre le trafic et de consommations de drogues des Etats-Unis